LE PRÉJUGÉ DES RACES

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN

Philosophie de la longévité (12e édition). Ouvrage traduit en allemand, espagnol, italien, russe, etc.

Prix Audiffret, décerné par l'Académie des Sciences morales et politiques.

Français et Anglais (3e édition).

La France devant la lutte des langues (*épuisé*).

La phonétique expérimentale (*épuisé*).

EN PRÉPARATION

La Science du bonheur.

ÉVREUX, IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY ET FILS

LE PRÉJUGÉ DES RACES

PAR

JEAN FINOT

L'INÉGALITÉ DES HUMAINS
VERS L'UNITÉ DU TYPE HUMAIN
L'ANTHROPO-PSYCHOLOGIE ET L'ANTHROPO-SOCIOLOGIE
LES ORIGINES MYSTÉRIEUSES OU INCERTAINES
DES PEUPLES ET DES RACES
LE ROMAN DE LA RACE FRANÇAISE
Y A-T-IL DES PEUPLES CONDAMNÉS A RESTER
ÉTERNELLEMENT INFÉRIEURS AUX AUTRES

TROISIÈME ÉDITION

PARIS
FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR
LIBRAIRIES FÉLIX ALCAN ET GUILLAUMIN RÉUNIES
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1908

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

L'INÉGALITÉ DES HUMAINS

DEUXIÈME PARTIE

VERS L'UNITÉ DU TYPE HUMAIN

TROISIÈME PARTIE

L'ANTHROPO-PSYCHOLOGIE ET L'ANTHROPO-SOCIOLOGIE

QUATRIÈME PARTIE

LES ORIGINES MYSTÉRIEUSES OU INCERTAINES DES PEUPLES ET DES RACES

CINQUIÈME PARTIE

Y A-T-IL DES PEUPLES CONDAMNÉS A RESTER ÉTERNELLEMENT INFÉRIEURS AUX AUTRES?

CONCLUSION

LE PRÉJUGÉ DES RACES

EN GUISE D'INTRODUCTION

La méthode de notre travail et sa genèse. — L'importance du sujet. — L'homme Dieu et l'homme Bête. — Vers la vérité.

I

La conception jadis si innocente des races a jeté comme un linceul tragique sur la surface de notre sol. Appliquée à l'extérieur, elle nous montre l'humanité divisée en fractions inégales. Il y a des peuples aristocratiques, supérieurs, peuples élus pour régner et être admirés ; il y en a d'autres, inférieurs, esclaves des premiers et cumulant la méfiance et le mépris qui leur arrivent de partout.

Appliquée à l'intérieur, la science des races faussement comprise prêche à son tour la haine et la discorde entre les enfants de la même patrie.

D'un côté, l'inégalité organique (*anthropologie*), basée sur des données d'une science mal définie et sujette à toutes sortes d'erreurs ; de l'autre, l'inégalité anthropo-psycho-sociologique (*anthropo-socio-*

logie ou *psychologie*), qui ajoute aux fondements chancelants de la première une phraséologie empruntée à des doctrines fantaisistes et éphémères. Voyant l'impossibilité d'identifier les races avec les nationalités modernes, ce mélange par excellence des principes ethniques les plus variés, la doctrine des races s'efforce de différencier les peuples d'après leurs composants. Ne pouvant plus opposer les races au dehors, on les appelle à la lutte au dedans. En scrutant les formes des crânes ou des nez dans les frontières du même pays, on s'évertue à nous effrayer en nous montrant les éléments ennemis mal amalgamés. Ces populations, nous dit-on, se groupent d'après leurs particularités craniologiques ou nasales et ne se marient qu'en vertu des principes chers aux anthropologistes !

Dérivant de la passion et des passions, les doctrines nouvelles ne se maintiennent que par l'audace de leurs créateurs et l'irréflexion de leurs adeptes. La vraie science, violée et détournée de ses buts, se trouve transformée en une foire aux marchandises dépréciées et frelatées.

Les instincts sanguinaires qui dorment au fond de notre conscience, encouragés et enhardis par la prétendue nécessité et les bienfaits de la haine, se donnent libre carrière. C'est au nom de la science qu'on parle aujourd'hui de l'extermination de certains peuples et races, de même que de certaines classes d'habitants, en se basant sur leur infériorité intellectuelle ou morphologique.

Là où les divergences du crâne ou celles de la couleur se taisent, l'anthropo-psychologie élèvera la voix au nom des tempéraments, aspirations ou mentalités opposées et hostiles. Les hommes se voient parqués, de la sorte, comme les troupeaux, non seulement en raison de leurs traits variés à l'infini, mais aussi à cause des actes accomplis dans le passé, de ceux qu'ils avaient omis de commettre et même de ceux qu'on les croit capables de commettre un jour!

Les prétextes pour s'entre-déchirer sont devenus incalculables. Les Américains nous diront qu'il n'y a pas moyen de faire rentrer la vertu « blanche » dans le corps « noir » des Nègres. Les Allemands revendiqueront la nécessité d'exterminer, sinon les Slaves, au moins les Polonais, considérés comme coupables de ne pas vouloir se dissoudre dans le principe allemand.

Les Russes nous épouvanteront par les dangers que présentent les « Jaunes » pour l'avenir des Blancs. Les Turcs massacreront les Arméniens pour les mêmes motifs dont les Russes se serviront pour persécuter les Juifs ou les Finlandais.

Chaque pays a ses « nationalistes » forcenés qui joignent au mépris de l'étranger la même haine et le même dédain pour une partie de leurs concitoyens. Et, dans l'intervalle, le panslavisme, le pangermanisme, le panbritannisme, le panmagyarisme, le panaméricanisme et tant d'autres concentrations ethniques cherchent souvent et trouvent tou-

jours des raisons pour sacrifier ceux qu'ils rencontrent sur la route de leurs appétits démesurés, dissimulés sous le mensonge de l'unité de sang et de la civilisation commune.

Peuple contre peuple ! Race contre race ! Mentalité contre mentalité ! Citoyen contre citoyen ! Des cris de lutte, de persécution et d'extermination sur toute la ligne !

Qu'y a-t-il de vrai dans ces doctrines qu'on déclare découler de la science ? Alimentées par les passions vulgaires, elles influent sur la politique de peuple à peuple, de citoyen à citoyen, et impressionnent par ricochet toute notre existence sociale et morale. Qu'on sonde les mobiles de la vie internationale de même que ceux de l'évolution intérieure de chaque pays civilisé et on verra de quel poids y pèsent les conceptions factices de race !

Les courants de la pensée guident l'humanité comme ceux de l'atmosphère un aérostat suspendu dans les airs.

De la réalité ou de la fausseté de ce principe, qui domine actuellement les aspirations mystérieuses ou avouées des peuples, dépend en somme leur avenir. La paix entre peuples et, comme couronnement, la vaste solidarité humaine, ce rêve d'après-demain, ne pourraient en tout cas triompher qu'appuyées sur la conviction de l'égalité organique et mentale des peuples et races.

Rien qu'à ce point de vue notre travail mériterait d'attirer et de fixer l'attention du lecteur.

Au-dessus de ces considérations planent, au surplus, celles de la vérité scientifique. Y a-t-il en réalité des distinctions irréductibles entre les races et les peuples? Y a-t-il des peuples supérieurs et inférieurs au point de vue anthropologique ou psychologique?

II

L'étendue de notre thèse paraît presque illimitée. La science des races embrasse, à proprement parler, la science de l'homme. A ce titre, tous ses embranchements multiples mériteraient d'y trouver leur place. Il y a d'abord une douzaine de sciences naturelles. En parlant de la morphologie humaine, comment oublier l'anatomie, la biologie ou la physiologie? Pour comprendre la valeur relative des races, peut-on laisser de côté l'hygiène ou la pathologie? Nous avons en outre l'anthropométrie avec sa section capitale, la céphalométrie. Viennent ensuite l'anthropologie elle-même et l'ethnographie, autant que cette dernière se trouve en contact direct avec la première.

On ne peut comprendre l'homme d'aujourd'hui sans examiner celui d'hier. Puisqu'il n'est qu'un simple chaînon dans l'évolution des êtres, il nous faut envisager sa parenté proche et lointaine. La géologie et la palethnologie d'un côté, de l'autre les sciences du monde animal et végétal, ne sauraient également être oubliées.

Et puisqu'il s'agit d'un être par excellence psy-

chique et intellectuel, nous devons l'examiner aussi dans les manifestations de son intellect et de sa conscience. D'où la nécessité de faire de la place à la psychologie et à la sociologie et avec celles-ci à la statistique, à la criminologie, à l'histoire des sciences et des inventions, etc., etc. Que dire enfin de l'histoire, qui devrait nous donner la clef de l'évolution des races, et de la géographie politique dont le rôle serait d'éclaircir le problème de leur diffusion sur la terre?

La science des races prend dans ces conditions l'aspect d'un empire immense, résumant l'évolution biologique et intellectuelle de l'homme à travers le temps. Cette conception, pour être imposante, ne manquerait pas d'être par trop complexe et par trop obscure. Ne vaut-il pas mieux sacrifier beaucoup de sa royauté éphémère pour regagner davantage en ce qui concerne sa clarté et sa précision? Si nous limitons de la sorte l'horizon grandiose et rejetons tout ce qui ne rentre pas d'une façon directe dans notre domaine, ne pourrions-nous pas présenter notre problème d'une manière plus simple et surtout plus convaincante?...

En réfléchissant à la méthode de notre travail, nous avons cru pouvoir adopter celle qui refléterait le mieux sa genèse et son élaboration lente avant d'arriver à son expression définitive. Le lecteur aura ainsi la bonne fortune d'assister au développement d'une idée, comme s'il s'agissait de la formation d'un être vivant.

Commençons par l'acte de naissance. En présence des doctrines de plus en plus exclusives et dogmatiques sur l'inégalité et les luttes inévitables entre les races, l'auteur se met à la recherche des arguments plaidant pour et contre cette thèse.

Nous n'avons choisi pour guides que le doute impartial et l'observation directe, appuyée de plus sur l'étude non moins impartiale des faits observés par d'autres. Attirés par le vaste mouvement créé autour des prophètes de l'inégalité, nous entrons dans leurs temples.

Essayons de comprendre de notre mieux leurs arguments et leurs doléances (chap. I), afin de distinguer ce qu'il peut y avoir de vrai ou de faux dans leur pessimisme. Mais comment y parvenir ?

Adressons-nous au monde animal et végétal et recherchons ce que deviennent dans ce milieu les races et les variations.

Comment elles y naissent, quelle est leur durée et surtout en quoi elles se distinguent des races humaines (chap. II et III).

Munis de ces données, nous tâchons de contrôler les divisions humaines (chap. V). Déroutés par le chaos des classifications générales, nous avons recours alors à celles, plus précises, basées sur les divergences des formes humaines. Sans aucune idée préconçue, nous étudions les camps nombreux où les anthropologistes de tout cru ont enfermé les différentes branches de l'humanité (chap. VI), et enfin, voyant combien ces barrières étaient fictives et pure-

ment imaginaires, nous avons essayé de résumer de notre mieux nos doutes (chap. VII)...

Notre première piste étant restée infructueuse, nous nous tournons vers d'autres horizons, pour y rechercher quelques lueurs de vérités. Tour à tour le milieu, le croisement, la loi de la coordination organique et la vie intellectuelle de l'humanité interrogées nous répondent par des affirmations rassurantes sur l'égalité humaine (IIe partie). Résistant à la conviction qui s'impose à notre esprit, nous lui faisons subir une sorte de vérification en interrogeant cette science étonnante qui, sous le nom d'anthropo-psychologie ou sociologie, a le plus fait pour détruire les notions d'égalité humaine.

Nous nous adressons avant tout à la psychologie des peuples, cette mère aux aspects plus sensés et plus pondérés que son enfant volage, à l'anthropo-sociologie. Nous la voyons pourtant en proie à des contradictions flagrantes et défigurée par des mensonges multiples (IIIe partie). Et alors nous remontons à la source même d'où lui parvenaient ses aliments suspects. Pour analyser la valeur des peuples modernes, il faut que l'anthropo-sociologie ou psychologie connaisse avant tout la valeur de leurs principaux éléments.

Puisqu'elles basent leurs oracles sur la voix du sang qui parlerait à travers l'histoire, elles devraient pouvoir au moins en distinguer les caractères essentiels. En savent-elles quelque chose ? Et que savent-elles ?

Nous voilà au milieu des Aryens, des Gaulois, des peuples dits latins, dans ces domaines dont elles ne cessent de nous parler comme des mieux explorés et parfaitement connus (IVe partie).

De partout nous arrivent des réponses sarcastiques, des railleries et des contradictions ! Décidément, nous disons-nous, cette quasi-science procède d'une façon bien étrange. Au lieu d'aller du connu à l'inconnu, elle suit une route opposée et bâtie sur des gouffres mystérieux et insondables. En admettant même que le passé se joue d'elle, est-ce que le présent ne lui donne pas, par hasard, raison ? Est-il vrai que les peuples, condamnés à un mélange de sang, se perdent irrémédiablement au point de vue biologique et intellectuel ?

L'exemple de la France nous vient sous la plume, comme une protestation éclatante contre toutes les exagérations (IVe partie, chap. IV). Mais, si les peuples supérieurs ne dégénèrent point à la suite du croisement, les inférieurs peuvent-ils s'élever jusqu'à la hauteur des races dites privilégiées ? Si tel était le cas, ne serait-ce pas là une réponse des plus convaincantes en faveur de l'inanité de toutes les doctrines des gradations irréductibles ?

Sous l'obsession de ce doute, nous passons aux Nègres (V^e partie), relégués à la place la plus humiliante sur l'échelle artificielle où devraient se suivre les humains. Ici un nouvel étonnement nous attendait : ces quasi-singes, par leurs progrès intellectuels réalisés dans ces derniers temps, donnent un

coup de grâce à toutes les déclamations au sujet de l'infériorité intellectuelle acquise ou innée de certains peuples ou races.

III

La vérité paraît enfin nous sourire. En résumant nos impressions de route, nous voyons qu'elles prennent la forme d'une affirmation précise et consolante. Décidément, les humains qui avaient péché par trop d'orgueil dans le passé, tiennent à l'expier par des excès de modestie. Les « dieux sur la terre » de jadis, ont le tort de s'identifier sur tous les points avec les animaux les plus arriérés. Ils avaient méprisé autrefois les liens qui les unissent aux deux autres règnes ; ils en exagèrent aujourd'hui les ressemblances et oublient les distinctions. Après avoir cru pendant longtemps que la terre est le centre de l'univers et que l'homme, son roi, incarne en lui la finalité de la nature, nous voilà victimes d'un défaut également extrême dans un sens opposé. Nous avons omis en effet de faire entrer en ligne de compte l'intellectualité, qui donne à l'homme une situation particulière dans l'enchaînement évolutionniste des êtres. Sous ses formes sublimes d'âme, de conscience et de pensée, elle met une empreinte particulière sur notre vie et lui fournit, avec des mobiles innombrables, un champ d'action sans limites. Tout en différenciant nos âmes, elle maintient pourtant, grâce à l'essence analogue de leur

base biologique, leur unité, et, par là même, les empêche de se séparer sans possibilité de retour. D'autre part, ce que nous appelons la civilisation, cette synthèse des progrès réalisés par notre intellectualité à travers les temps, n'a-t-elle pas toujours travaillé contre les races et l'inégalité humaine ? N'est-ce pas elle qui a réussi à dissoudre les sociétés primitives basées sur l'unité du sang et à ériger en principe le mélange de tous avec tous, la « panmixie » générale, le « métissage » universel ?

L'attraction des intérêts a remplacé les préjugés et les frontières disparaissent comme les privilèges sacro-saints des castes ou classes sociales. Et alors où est le refuge des races pures et supérieures dans le sens anthropo-sociologique, si celles-ci ont jamais existé ? Comment les départir et surtout comment apprécier la valeur d'un élément qui échappe désormais à toute investigation ? Car, même l'appel au passé reste infructueux Il ne nous répond que par des vestiges contradictoires.

Et lorsqu'on médite avec la gravité qui sied à l'homme sur tous ces problèmes dont dépend sa destinée, le cri déchirant du Faust de Gœthe revient à la mémoire : « Hélas ! Hélas ! tu l'as brisé de ton poing redoutable, le monde merveilleux des divinités extérieures ! Il s'écroule, il tombe en ruines. O toi, puissant entre les enfants de la terre, rebâtis-le plus beau encore... »

PREMIÈRE PARTIE

L'INÉGALITÉ DES HUMAINS

CHAPITRE PREMIER

L'ÉVANGILE DE L'INÉGALITÉ ET SES PROPHÈTES

I

Les doctrines implacables sur l'inégalité des humains, ornées d'un vernis scientifique, se multiplient à l'infini. Basées sur les différences craniologiques, la grandeur ou la petitesse des membres, la couleur de la peau ou celle des cheveux, elles s'efforcent d'appeler comme garant de leurs thèses audacieuses une sorte de pseudo-science avec ses lois problématiques, ses faits non contrôlés ou ses généralisations injustifiables. Le nombre de ces théories est incalculable. Pour employer l'expression de Charles le Téméraire, c'est une « universelle araignée », dont les pattes sont visibles dans tous les domaines de notre vie d'action et de pensée. Absolus et cruels, pleins de confiance dans leurs lois, les créateurs et les partisans de toutes ces doctrines s'appliquent à les imposer comme dogmes de salut et guides infaillibles de l'humanité.

Parmi ces doctrines diverses et pourtant si ressemblantes par leurs côtés fantaisistes, celles qui sont

fondées sur les variations craniologiques chez les hommes, ont exercé une influence des plus larges *et des plus durables. Elles comptent aussi le plus* d'adeptes et d'adeptes le plus zélés.

C'est le comte Gobineau (*Essai de l'inégalité des Races humaines*, 1854 ; 4 vol.) qui en posa les premières bases. Son ouvrage, qui constitue un hymne enthousiaste en faveur des races dites supérieures et une condamnation impitoyable de celles dites inférieures, renferme un véritable arsenal d'arguments où sont allés puiser tous les champions de la persécution, de l'oppression et de l'extermination des peuples et races faibles.

Esprit curieux, mais d'une érudition de bric à brac, styliste médiocre et savant par trop paradoxal, Gobineau n'a jamais été pris au sérieux dans son pays natal, en France. On voyait en lui Amadis et Don Quichotte réunis, les héros de rêve et d'aventure si chers à son imagination. Traité de diplomate parmi les savants et de savant parmi les diplomates, il contribua lui-même au discrédit qui pesait sur ses œuvres en publiant des poèmes lugubres et baroques de 20.000 vers !

Son *Amadis* a peut-être fait plus pour déprécier son nom que les contradictions flagrantes dont fourmillent son *Essai sur les Races* et son *Histoire des Perses*. Ajoutons-y ses romans et nouvelles d'une extravagance presque voulue, comme *Akrivia Phrangopoulo* ou *le Mouchoir Rouge*. Causeur brillant, homme délicieux dans les relations mondaines,

Gobineau se faisait pardonner facilement ses torts d'écrivain. On oubliait à Paris sa « graphomanie » pour ne se souvenir que de ses dons de sociabilité. L'écrivain, de même que sa littérature, aurait toutefois sombré dans l'oubli, si le hasard ne lui avait fait rencontrer Richard Wagner, sur la fin de son séjour à Rome.

Le grand musicien fut profondément touché par la grâce divine du « gobinisme », qui, après avoir proclamé la division des humains en supérieurs et inférieurs, en remit ensuite le sceptre de royauté aux Allemands. Ce qui devait frapper davantage le Maître, c'est que la France se trouva du coup reléguée dans le sous-sol de l'humanité et sa population destinée à une décadence irrémédiable. Le premier parmi les Allemands fut singulièrement flatté d'être en même temps, à la suite de la religion gobiniste, le premier dans l'humanité. C'est ainsi que Gobineau a eu la bonne chance d'être emporté, de son vivant, par le génie de Wagner dans sa divine Walhalla. Le musicien génial, doublé d'un philosophe un peu simpliste, fut émerveillé de cette nouvelle clef qui lui ouvrait le secret troublant de la décadence des peuples. Voici qu'au lieu de l'abus de la viande, son dogme d'autrefois, on lui offre une solution plausible : le mélange des races. Tant que les Aryens arrivèrent d'Asie pour réparer de temps en temps le gaspillage du sang supérieur, lui enseignait Gobineau, l'humanité se maintint à un certain niveau. Mais, leurs immigrations ayant cessé, l'humanité se trouve en proie à

une pourriture qui l'envahit. Les brachycéphales se multiplient comme la vermine et repoussent partout les dolichocéphales. La ruine menace de tous côtés. Qui s'en évadera ? Les plus purs peut-être : les Allemands et les Anglais.

L'inégalité des races dont le concours forme une nation, enseignait Gobineau, suffit à expliquer tout l'enchaînement des destinées des peuples. La philosophie de l'humanité se réduit à cette vérité absolue que tout ce qu'il y a de grand, de noble, de fécond sur la terre : la science, l'art, la civilisation, ne résulte que d'une seule pensée et n'appartient qu'à une *seule famille*, dont les différentes branches ont régné dans toutes les contrées policées de l'Europe. Et ce peuple élu, cette famille divine, n'est autre que celle des Aryens, dont nous verrons plus loin l'existence légendaire et l'influence factice. Pour Gobineau, sur les sept premières civilisations du monde[1], six appartiennent à la race aryenne et la septième, celle d'Assyrie, doit à cette même race la

1 Ces sept civilisations sont représentées, d'après Gobineau ; 1° par celle des Indes Son foyer se trouvait dans un rameau de la race blanche des Aryens, 2° par la civilisation égyptienne qui avait été créée par une colonie aryenne de l'Inde, établie dans le haut de la vallée du Nil ; 3° assyrienne, à laquelle se rattachent les Juifs, les Phéniciens, les Lydiens, les Carthaginois, les Himyarites ; les Zoroastriens, Iraniens, qui dominèrent dans l'Asie antérieure sous le nom de Mèdes, de Perses et de Bactriens, formaient un rameau de la famille aryenne ; 4° la civilisation grecque a été fondée également par des Aryens ; 5° chinoise; une colonie aryenne, venue de l'Inde, y apporta les lumières sociales ; 6° l'ancienne civilisation italique, d'où sortit la culture romaine, fut une marqueterie de Celtes, d'Ibères, d'Aryens et de Sémites et 7° la civilisation germanique, essentiellement aryenne.

renaissance iranienne. Et qu'est-ce que la civilisation moderne sinon celle qui a été créée par des races germaniques qui, au ve siècle, ont réussi à transformer le génie de l'Occident? Or ces races germaniques n'étaient que des races aryennes. Elles étaient pourvues de toute l'énergie de la variété aryenne. Il le fallait, affirme sentencieusement Gobineau, afin qu'elles pussent remplir le rôle auquel elles étaient appelées. Après elles, nous dira-t-il ailleurs, « l'espèce blanche n'avait plus rien à donner de puissant et d'actif. Les Germains achevèrent la découverte du globe et ils s'en emparèrent par la connaissance avant d'y répandre leurs *métis*. »

La multiplication de l'humanité par voie de mélange des races atteint du reste sous peu la forme d'une promiscuité criarde et notre prophète ne trouve pas assez de mots violents pour stigmatiser ces souillures. Cette pauvre argile aryenne se décompose ainsi à vue d'œil ! « Après avoir passé l'âge des dieux où elle était absolument pure, l'âge des héros où les mélanges étaient modérés de forme et de nombre et l'âge des noblesses, elle s'est acheminée plus ou moins promptement, suivant les lieux, vers la confusion définitive de tous ses principes, par suite de ses hymens hétérogènes ». Il n'y a plus, hélas ! que des hybrides. La portion du sang aryen, « qui soutient seule l'édifice de notre société », est ainsi en voie d'absorption. Et lorsque les dernières gouttelettes pures de ce sang privilégié auront disparu, nous rentrerons dans « l'*ère de l'unité*, dans

l'ère de la médiocrité générale et universelle, c'est-à-dire, dans le presque néant. » Et ce sera la débâcle effrayante de l'Apocalypse, le royaume des ténèbres mornes et désolantes ! « Les troupeaux humains, et non point les nations, accablés sous une morne somnolence, vivront dès lors engourdis dans leur nullité comme les buffles ruminants dans les flaques stagnantes des marais Pontins » !

Le créateur de « Parsifal » goûta fortement cette synthèse philosophique de l'humanité. Son tempérament optimiste se révolta pourtant devant cette fatalité inéluctable. Quoi ? Tous les hommes marcheraient vers la décadence et la sauvagerie ? Point de salut pour l'idéal ? Et voici que Wagner fait appel à la divine Rédemption qui échappa à l'esprit païen de Gobineau. Donc, le héros aryen, le Saint, pourra racheter le monde par la contemplation du Sauveur sur la Croix !

Mais la théorie de Gobineau reste quand même debout, forte et inattaquable pour ses fidèles et adeptes. Le pessimisme et l'amertume qui constituent sa sève alimenteront fortement toutes les branches qui pousseront ensuite sur son tronc.

Ses admirateurs ne cesseront ainsi d'être toujours hantés par cette vision tragique qui empoisonna l'existence de leur maître. Pour eux tous, à l'instar des Huns dévastant le vieux monde civilisé, les races impures, recrutées parmi les brachycéphales, se ruent à l'assaut des purs, des Aryens, anges descendus du ciel. De tous côtés ils n'entendront que

les gémissements des grands et des nobles, le fracas des villes qui tombent, les cris d'angoisse des meilleurs qui s'en vont. Comme des chroniqueurs du moyen âge, qui, terrifiés devant Attila, le peignent tantôt avec un groin de porc, tantôt avec une verge biblique, ils nous montreront le globe terrestre envahi et dévoré par les insectes humains, représentant tout ce qu'il y a de plus bas et de plus répugnant.

II

Une condamnation de principe pèsera pourtant sur tous ces drames ethnologiques qui finissent toujours comme le cinquième acte d'une mauvaise tragédie. Tous les héros s'entretueront et il ne restera de vivant que quelques monstres piétinant le Beau, le Noble, l'Ame, l'Humanité.

Disons, du reste, que Gobineau n'avait point essayé de dissimuler les motifs qui l'ont poussé à écrire son *Essai*. Il ne s'agissait pour lui, en somme, que d'apporter sa contribution à la grande lutte contre l'égalité et la délivrance des prolétaires. Imbu des idées aristocratiques (n'a-t-il pas voulu imposer à ses contemporains son propre arbre généalogique dont les ramifications s'étendaient jusqu'aux premiers Vikings ayant fait invasion en France?), il a cru utile d'opposer aux aspirations démocratiques de son temps une série de considérations sur l'existence des castes naturelles dans l'humanité et leur nécessité bienfaisante.

On comprend aisément que ce tableau surchargé, poussé au noir, manquant de pondération et d'équilibre, ayant la prétention de détruire tout ce que nous vénérons et aimons comme progrès et avenir de la civilisation, à l'appui d'une phraséologie creuse et de généralisations jurant avec les vérités admises, n'ait convaincu que médiocrement les gens prévenus. Les anthropologistes de l'époque eux-mêmes se montrèrent fort rebelles aux objurgations de ce nouveau « Fléau de Dieu. »

On a trouvé que le gobinisme accusait en regard de peu de science trop de pessimisme et que même sa notion de peuples barbares et inférieurs manquait de clarté. Puisque les brachycépales, plus vigoureux et plus sains, arriveront à envoyer aux enfers les dolichocéphales blonds, c'est que l'avenir doit être à eux et que la civilisation n'a qu'à se ranger sous leur bannière. Après tout, peut-on aussi commodément détruire l'œuvre de tant de siècles de progrès? L'Histoire ne nous a-t-elle pas démontré que l'évolution n'est que l'éternel enchaînement du passé au présent et que la vie naît de la mort ? Pourquoi donc s'affliger outre mesure du triomphe de ceux qui doivent nécessairement triompher? On serait tenté de répéter à Gobineau ces paroles mémorables de Marc-Aurèle à Verus : « Si les dieux ont destiné l'Empire à Cassius, Cassius nous échappera, car tu sais le mot de ton bisaïeul : Nul prince n'a tué son successeur. »

C'est peut-être aussi la raison pour laquelle la

France se montra insensible aux appréhensions exprimées par le comte Gobineau. L'Allemagne s'en émotionna doublement. Entré dans l'Olympe wagnérien, Gobineau en est devenu aussi une des divinités. Son culte prit bientôt la forme la plus propice à la glorification de l'écrivain et de ses théories. Une association, la *Gobineau Vereinigung*, composée de beaucoup d'Allemands et de quelques Français, a entrepris la tâche de vulgariser son nom et ses idées. On a traduit soigneusement en allemand tous les produits de sa muse complexe et on y ajouta même des inédits que la pudeur de Gobineau avait daigné réserver pour le fond de ses tiroirs. Le culte gobiniste est ainsi né. Les membres de son Église ont avant tout pour mission de célébrer la gloire du prophète et la profondeur de ses vues. Ils n'y vont pas, du reste, de main morte. Pour M. le professeur L. Schemann, le président actuel de la Société Gobiniste, l'auteur de l'*Essai sur l'inégalité des races* est un philosophe aussi grand qu'il est grand poète, grand moraliste et grand orientaliste. Ses admirateurs lui font même l'honneur de le déclarer « Allemand » !

Gobineau ne cesse de faire des ravages dans les cerveaux de ses compatriotes d'adoption. La notion de peuples supérieurs et inférieurs a pris en Allemagne l'extension d'un feu de paille. Sa littérature, sa philosophie, sa politique en furent profondément impressionnées. C'est au nom du salut de la race supérieure, « les Allemands », qu'on a entrepris à

Berlin de justifier les procédés de conquête de provinces nouvelles et leur germanisation à outrance.

Les élèves de Gobineau comme Ammon[1] et Chamberlain[2] n'ont fait que renchérir sur leur maître et prophète. Pour Ammon, les dolichocéphales, poussés par une sorte d'attraction irrésistible, s'en vont dans les villes. *C'est là que se trouve le rendez-vous de l'élite de l'Humanité. Malheureusement*, l'atmosphère nuisible des grandes agglomérations humaines arrive à décimer les hommes aux crânes étroits, et leur nombre ne cesse de diminuer. Les démocrates aux crânes ronds (les brachycéphales), prennent leur place et font baisser le niveau de l'humanité.

Chamberlain, Anglais d'origine, sera également accueilli avec chaleur en Allemagne, tandis que l'Angleterre prendra à la légère ses théories sanguinaires. Lui aussi, de même que Gobineau, glorifiera l'Allemagne et sera glorifié par elle. Et il y a quelque chose d'étrange dans cette naturalisation enthousiaste et spontanée que l'Allemagne a cru pouvoir offrir à un Gascon pur comme Gobineau et à un Anglais non moins pur comme Chamberlain.

Serait-ce le cas de cette parenté innée d'idées dont parle déjà Gœthe? Pourtant, Chamberlain attache moins de prix à la base anthropologique et s'appuie surtout sur des données socio- et psychologiques.

1. *Die Gesellschaftsordnung und ihre natürlichen Grundlagen* et *Die natürliche Auslese beim Menschen*.

2. *Grundlagen des XIX Jahrhunderts*.

Nous aurons donc l'occasion de revenir plus loin sur sa théorie.

Français d'origine et Allemand d'adoption, Gobineau a eu l'honneur et la gloire incomparables d'inspirer maints écrivains et savants et d'influer ainsi vivement sur la vie de tout un peuple. Il a créé un foyer d'idées qui est loin de s'éteindre.

L'humanité, toujours plus sensible au mal qu'au bien, toujours plus attentive aux voix qui prêchent la haine qu'à celles qui clament l'amour, a suivi et suit docilement les doctrinaires de l'inégalité.

Constatons pourtant que la théorie soutenue par Gobineau manquait décidément de vernis scientifique. Les ouvrages de Darwin n'avaient pas encore paru. Grâce à lui, la méthode scolastique de Gobineau sera vite galvanisée.

III

La sélection avec ses corollaires va ainsi rentrer en scène chez Galton[1] qui proclamera l'influence exclusive du facteur de la race dans l'évolution humaine. Ses études l'amèneront même à une sorte de croyance fataliste : les races inférieures constitueront pour lui un malheur humain qu'il faudrait combattre à tout prix. C'est à lui que nous devons « l'aristocratie d'eugéniques », de ces hommes aux

1. *Inquiries into human Faculty.*

crânes privilégiés, rejetons des familles supérieures, appelés par le destin à tous les bonheurs dans le banquet de la vie. L'Etat devrait veiller tendrement sur leur multiplication, encourager leur mariage, faciliter leur existence, et même assurer l'avenir à leur progéniture !

Derrière Galton et la théorie de Darwin se rangeront de nombreux savants anglais et américains qui feront leur évangile de la survivance du plus apte et des bienfaits de la sélection. Il ne rentre pas dans notre programme de donner l'analyse de tous ces auteurs plus ou moins réputés, plus ou moins populaires, car leur nombre ne cesse de grandir, tandis que la direction de leur pensée prend des routes de plus en plus fantaisistes. Mais, pour caractériser la valeur de leurs tendances, nous parlerons des plus influents d'entre eux, au hasard. C'est ainsi par exemple, que pour le professeur Haycraft[1] les différences entre hommes correspondent à celles entre les animaux. Par sélection on pourra produire des races humaines aussi dissemblables que le bouledogue et le vieux chien Sussex, le culbutant et le pigeon sauvage. En tout cas il ne faudrait reproduire l'humanité qu'en s'appuyant sur les meilleurs parmi ses spécimens. L'auteur vantera par conséquent les maladies contagieuses, l'alcoolisme et autres plaies dont souffre l'humanité, qui pour lui auront le mérite de faire périr les plus faibles et de

1. *Darwinism and Race progress.*

nettoyer ainsi la place pour les produits aristocratiques de l'humanité.

Mais si les écrivains anglais ou américains en ont surtout tiré des conséquences pratiques au point de vue de l'amélioration de la santé publique, en France et en Allemagne, l'évangile de l'inégalité humaine a pris des aspects encore plus étranges.

C'est Vacher de Lapouge qui passe chez nous à juste titre pour le représentant le plus autorisé de la doctrine nouvelle. Fidèle à ses principes, convaincu de leur justesse, il les défend dans tous ses ouvrages[1] avec une âpreté et un talent dignes d'estime. Juriste, zoologiste, psychologue, physiologiste, anthropologiste, l'auteur fait appel à toutes les sciences pour leur demander des arguments en faveur de sa doctrine. Venu après Gobineau, il s'appuie sur la théorie de la sélection qui brille encore par son absence dans l'*Essai de l'Inégalité* En M. Vacher de Lapouge, la nouvelle doctrine retrouve un défenseur des plus éloquents, et il suffit d'examiner ses livres pour connaître toutes les armes dont se serviront ensuite ses coreligionnaires, adeptes et élèves.

D'après Lapouge et ses fidèles, les différences morphologiques et caractéristiques des races ou espèces principales sont égales et même supérieures à celles qui existent entre les *espèces les plus*

1. Voir entre autres ses *Sélections sociales* (cours professé à l'Université de Montpellier en 1888), ses Mémoires sur *l'Hérédité dans la Science politique*, origines des *Ombro-latins*, Pygmées néolithiques de Soubès, etc., etc.

distinctes de canidés, de félidés ou de coléoptères. Les deux éléments fondamentaux des populations actuelles de l'Occident, l'homme européen et alpin, ont ainsi des dissemblances nettement tranchées.

Pour le premier l'indice céphalique va de 72 à 76, celui du crâne sec de 70 à 74, en voie d'élévation par élargissement de la partie antérieure du crâne. Conformation générale longiligne. Nous avons en somme devant nous un dolichocéphale dans toute sa beauté.

Il a de grands besoins et travaille sans cesse à les satisfaire. « Il s'entend mieux à gagner qu'à conserver les richesses, les accumule et les perd avec facilité. Aventureux par tempérament, il ose tout et son audace lui assure d'incomparables succès. Il se bat pour se battre, mais jamais sans arrière-pensée de profit. Il est logique et ne se paie jamais de mots. Le progrès est son besoin le plus intense. *En religion il est protestant* et ne demande à l'État que le respect de son activité. On le trouve dans les Iles Britanniques, il forme encore l'élément dominant de la Belgique (maritime), de la Hollande, de l'Allemagne voisine de la mer du Nord et de la Baltique, en Scandinavie. En France, en Allemagne surtout, il entre comme élément secondaire, mais encore important, dans les populations des plaines; au-dessus de 100 mètres, il devient rare[1] ».

1. Notons que la description de Lapouge est basée sur celle de Linné (*Systema naturale*). Ainsi pour l'Européen : Albus, sangui-

Pour parler d'une façon plus concrète, il a pour synonymes les races indo-germaines race européenne et indo-européenne, race *aryenne*, race kymrique, race galatique. Il y en a environ 30 millions en Europe et 20 en Amérique. Le nombre des métis très rapprochés du type est égal ou un peu supérieur.

Laissant de côté l'appareil trop technique emprunté à la zoologie, nous nous en tiendrons aux termes les plus généraux, aux caractères les plus tranchés, les plus obligatoires, qui par cela même donnent une idée plus nette de la valeur de cette division.

Prenons l'homme alpin : sa taille moyenne masculine est de $1^m,60$ à $1^m,65$, indice céphalique moyen du vivant 85 à 86, du crâne sec 84 à 85. Trapu, bréviligne, brachycéphale, coloration brune ou moyenne de la peau, des cheveux, de l'iris et de la barbe. Frugal, laborieux, économe, remarquablement prudent, il ne laisse rien à l'incertain. Rarement nul, il atteint plus rarement au talent. Il est très méfiant, mais « *facile à piper avec des mots* », il est l'homme de la tradition et de ce qu'il appelle le bon sens. Il adore l'uniformité. En religion il est volontiers catholique ; en politique, il n'a qu'un espoir, la protection de l'État, et qu'une tendance : niveler tout ce qui dépasse sans éprouver

nens, torosus, pilis, flavescentibus prolitis, levis, argutus, inventor, etc., etc.

le besoin de s'élever lui-même... Les frontières de la patrie sont souvent trop grandes pour sa vue... Il aboutit à tous les vices reprochés à nos bourgeois. Il correspond aux Celto-Slaves et aux Touraniens. La race des Alpins purs ne dépasse pas 50 à 60 millions. Pour la plupart ils se présentent à nous sous la forme métisse, résultat des croisements entre l'H. Alpinus et Europeus.

Ne désespérons pourtant point : son caractère fort est l'élargissement de la partie postérieure du crâne avec un aplatissement plus ou moins marqué de la même partie et il s'accuse dès le troisième mois de sa vie fœtale. Un croisement opéré avec un alpin donne un résultat significatif et manifeste : le racourcissement de la longueur et l'exagération de la largeur du cerveau et du crâne.

Se borner à présenter l'humanité divisée en ces deux sections capitales, l'homme alpin et européen, ne serait pas digne d'un anthropologiste qui se respecte. Et M. Lapouge, en savant consciencieux de ses devoirs, insiste également sur l'homme *contractus*, une petite race dont la face et le crâne sont en discordance et dont l'indice du crâne sec ne serait que de 77 à 78. Il daterait de l'époque néolithique. C'est lui qui a précédé l'*H. Alpinus* en lui donnant naissance par ses croisements avec l'*Acrogonus*. Les *Contractus* subsisteraient du reste encore dans l'Italie moyenne. Quant à l'*Acrogonus*, c'est une des créations exclusives de M. Lapouge. Il est même fortement convainu que les humains de cette espèce

avaient existé à l'époque quaternaire. Et les preuves? Il ne faut point douter de leur valeur décisive, car M. Lapouge nous affirme en posséder certains échantillons aux « formes très tranchées ». Leur caractéristique : l'élargissement de la partie postérieure du crâne, le relèvement des bosses pariétales et la chute à peu près verticale du profil sous-obéliaque. Sous sa forme adoucie de *Acrogonus cebennicus*, ce type se rencontrerait fréquemment dans l'Ardèche, dans le Gard, dans la Lozère et dans l'Aveyron, et il n'y en aurait pas moins d'un million !

Quel que soit le nombre de divisions et de subdivisions humaines, nous dira Lapouge, tous ceux qui en font partie se trouvent sous l'influence de la loi d'hérédité, sans merci. « Son étendue est aussi universelle et sa force aussi irrésistible que celle de la pesanteur. » Cette hérédité s'exerce à l'infini, comme le prouvent les cas si fréquents d'atavisme. Dans l'évolution embryogénique d'un homme, il n'y a que la répétition de l'évolution ancestrale aussi lointaine que possible. Avant de prendre la forme humaine, celle d'un mammifère ou d'un ver, chaque être organisé a été une simple bulle à deux feuillets ou plutôt une simple cellule à noyau incomplet.

En tirant la conclusion de l'unité du monde et de la parenté intime qui lie la matière organique, on nous enseignera même que tous les phénomènes de l'hérédité qui se font jour dans le monde animal et végétal se manifestent, également, dans l'évolution de l'humanité.

Or comment mesurer la valeur respective des races en vue ?

IV

Cela dépendra avant tout de ce qu'on cherche à perfectionner chez l'homme : sa beauté et sa vigueur physique, de même que sa capacité cranienne, qui équivaut pour les anthropologistes à la capacité intellectuelle. En s'emparant des conquêtes plus ou moins certaines de la paléontologie, de la géologie et de l'anthropologie historique, on nous démontrera que les races dont l'indice céphalique était au-dessous de 70 se trouvèrent toujours au sommet de l'humanité, suivies des races dont l'indice céphalique arrivait jusqu'à 90 et même 95. Or l'indice céphalique idéal s'accompagnait presque toujours de cheveux blonds, de grande taille et autres signes de supériorité.

Les peuples doués de ces qualités idéales ont laissé des traces bienfaisantes dans l'histoire de l'humanité. Ce furent, dans le passé, les anciens Grecs et les Romains. Aujourd'hui ce rôle appartient aux peuples anglo-saxons.

En général les couches supérieures de chaque nation portent les traits distinctifs de leur noblesse d'origine, tandis que les couches inférieures se signalent surtout par l'absence de ces qualités. Entre les deux extrêmes flottent les classes « incer-

taines », ayant hérité de plusieurs vertus des uns ou ayant gardé beaucoup de vices des autres.

La philosophie de l'histoire ainsi que le problème de la politique humaine, si complexe, se trouvent par cela même très simplifiés. Toutes les préoccupations et les efforts tendant vers le perfectionnement de l'humanité se réduisent à cette donnée : augmenter le nombre des types supérieurs au détriment des types inférieurs.

Or que se passe-t-il en réalité ? Écoutons les doléances des anthropologistes de cette école :

Par une fatalité cruelle, les éléments impurs ou inférieurs éliminent presque toujours les éléments purs ou supérieurs. C'est ainsi que les brachycéphales chassent les dolichocéphales qui émigrent de plus en plus de l'Europe et s'en vont vers le Nouveau-Monde. Les Aryens cèdent la place aux Touraniens. Dans le vieux monde il ne reste plus que l'Angleterre avec le type noble des Européens primitifs.

Cette disparition des éléments supérieurs, due à l'émigration et à l'épuisement, est le prélude des grands malheurs qui menacent l'humanité [1]. La

1. Remarquons du reste que, nageant en pleine fantaisie, les anthropologistes de cette école arrivent facilement à subjuguer leurs conceptions scientifiques aux intérêts et aux passions du moment. La branche allemande de l'école, surtout après les victoires de 1870, a retrouvé le type « noble » dans l'Allemagne des vainqueurs. De même les nationalistes français, dont les partisans scientifiques subissent l'influence de Gobineau et de ses élèves, considèrent avec désespoir l'avenir de la France ! Ses éléments supérieurs, nous diront-ils, sont noyés dans l'immigration d'autres éléments anaryens et par cela même vils et inférieurs.

décadence de l'Europe nous guette, décadence *inéluctable. L'avenir d'un peuple*, comme du reste de tous les peuples, ne dépend-il pas de la qualité de ceux qui le composent? Rien de plus naturel. *Dès le moment où baisse le niveau moral et intellectuel* de la population d'un pays, dès le moment où ses destinées dépendent des éléments ethniques « inférieurs », son étoile pâlit et menace de s'éteindre; car le facteur race, nous diront les prophètes de l'inégalité humaine, l'emporte sur tous les autres facteurs de l'évolution. Il traîne, il est vrai, derrière lui une filière d'autres éléments, tels que climat, passé historique, degré de civilisation. Mais leur influence se fond dans le sein du facteur dominant : race; comme la volonté des courtisans s'évanouit en celle d'un roi autoritaire, leur maître. Pourquoi, par exemple, la Grèce moderne ne ressemble-t-elle point à la Grèce ancienne? C'est que, nous diront-ils, l'indice céphalique des Grecs modernes est monté de 76 à 81 et ils ne peuvent plus fournir de grands hommes! Et si, ajoutera M. Lapouge avec cette assurance qui caractérise ce genre de science, les anciens Grecs (à l'indice de 76!) pouvaient soudain revivre, en moins de cent ans le foyer de la civilisation serait revenu autour de l'Acropole. Comme les Grecs d'Homère disparus entraînèrent la chute de la Grèce, de même les Romains « aryens » de Tite-Live, avec leur indice céphalique idéal, cédant la place aux brachycéphales, ont amené la ruine de l'empire romain.

L'histoire universelle se réduit à l'histoire des variations de la structure cérébrale. Celles-ci font époque. Là où arrivent les dolichocéphales, naissent la prospérité et une grande civilisation, la maîtrise *sur les peuples environnants et celle même du* monde. Lorsque les éléments « inférieurs », les brachycéphales font irruption dans un État, ils deviennent des précurseurs infaillibles de la décadence sous toutes ses formes.

Pourquoi la France tomba-t-elle sous la domination des Romains ? C'est que l'aristocratie gauloise fut détruite par ces derniers. A sa place, des brachycéphales accoururent en Gaule. Et il en sera ainsi au courant des siècles. Leur invasion incessante dégradera le génie français et diminuera sa supériorité. A mesure que la société française baisse au point de vue physiologique et intellectuel, le pouvoir tombe entre les mains des individus sortis du peuple, de brachycéphales de plus en plus accentués. L'intelligence française décline et l'irrémédiable décadence de sa noblesse mène ce malheureux pays vers la servilité et la disparition.

Que voulez-vous faire d'une race dont le crâne accuse une largeur scandaleuse !

Et M. de Lapouge de nous peindre l'avenir sous des couleurs bien farouches.

« Je suis convaincu, s'écrie-t-il [1], qu'au siècle prochain (c'est-à-dire au XXe siècle !) on s'égorgera

1. *L'Anthropologie et la Science politique.* (Revue d'Anthropologie, 1887).

par millions pour un ou deux degrés en plus ou en moins dans l'indice *céphalique. C'est à ce signe*, remplaçant le *shiboleth* biblique et les affinités linguistiques, que se feront les reconnaissances de nationalité et les derniers sentimentaux pourront assister à de copieuses exterminations des peuples. »

Ce signe manifeste, qui devra servir de distinction entre massacreurs et massacrés, nous fait rêver ! On sait que lorsqu'on examine à l'œil nu des sujets qui se soumettent avec toute la bonne grâce désirable à nos investigations, on se trompe quand même de plusieurs degrés, et lorsqu'on le fait à l'aide des instruments les plus précis, on se trompe tout autant, si l'on n'a pas pour guide une méthode sûre appuyée sur une expérience de nombreuses années. D'autre part, il faudrait savoir s'il s'agit des dolichocéphales bruns ou blonds, à visage long ou court ! Mais ces considérations n'arrêtent point l'auteur de *L'Aryen*. C'est là surtout que M. de Lapouge donne libre cours à ses appréhensions pour l'avenir des Germains. Effrayé devant l'invasion des brachycéphales, qui ont supplanté la race noble des cerveaux étroits « comme la mauvaise monnaie chasse l'autre, » il prédit une Europe cosaque et la fin prochaine des peuples brachycéphales, comme la France, la Pologne, la Turquie ou l'Italie. Consolons-nous, du reste, car l'Amérique du Nord est destinée également à avoir une fin prompte et douloureuse. Mais celle-ci devra cette catastrophe, d'après M. de Lapouge, au « féminisme » qui y sévit avec fureur. En somme,

nous nous trouvons à la veille d'un égorgement universel.

V

Avec un courage touchant, avec une simplicité de sentiments qui désarme, les anthropologistes français de cette école insistent surtout sur les malheurs qui menacent la France, destinée à devenir l'esclave des autres peuples.

Il n'y a que deux peuples qui trouvent grâce devant la sérénité impitoyable de ces juges. Ce seront tantôt les Anglais et tantôt les Allemands. La chaleur persuasive avec laquelle on commente leurs origines, leur évolution historique, et prédit leur avenir de plus en plus brillant, rappelle sous beaucoup de rapports les prévisions des tireuses de cartes, renseignées sur la situation du client. Toutes ces théories, nées pendant le XIX[e] siècle au moment du plus grand épanouissement de la Grande-Bretagne et de l'Allemagne, ne font que consacrer le fait de la prospérité de ces deux peuples parvenus au sommet de la fortune. On a fait rentrer ainsi toutes les données de la prospérité anglaise ou allemande dans le domaine anthropologique, comme on apporte des pierres pour la construction d'une bâtisse. Chaque fait historique, chaque triomphe du peuple anglais ou germain ont servi de matériaux pour le vaste édifice de l'inégalité humaine. On nous enseignera, par exemple, d'après les études de Bernard Davis et

Rolleston, en se basant sur des crânes retrouvés en Angleterre, que les insulaires néolithiques étaient des dolichocéphales dans le meilleur sens du mot. Leur indice céphalique variait entre 70,3 et 72,8. Ils étaient en outre des blonds. Les tribus qui vinrent s'adjoindre à cette élite des peuples (entre 155 et 900 avant Jésus-Christ) accusaient également la même noblesse d'origine. C'étaient des peuplades gauloises dolicho-blondes. Et admirez cette injustice du sort : les invasions successives n'ont fait qu'augmenter la proportion de ce sang privilégié. Comme les eaux vont à la rivière et les rivières à la mer, les rejetons dolicho-blonds se dirigent vers cette terre promise. Ils y arrivent d'abord avec les Romains, ensuite avec les invasions des Anglais, des Danois, des Norvégiens et des Saxons. Il est vrai que la conquête normande amena plus tard un nombre respectable de brachycéphales et de dolichocéphales bruns, bien inférieurs aux dolichocéphales blonds, mais ceux-ci ont été peu à peu éliminés par l'élément supérieur, et à mesure que les dolichocéphales blonds reprennent le dessus, l'Angleterre devient conquérante et colonise des mondes entiers. Dans l'intérieur du pays, partout où les dolichocéphales bruns dominent, on constate la pauvreté et l'arrêt intellectuel des habitants. Il y a cependant un danger qui menace ce paradis terrestre : l'émigration. Celle-ci enlève surtout les dolicocéphales blonds. A mesure que leur nombre diminue, la proportion devient très avantageuse

pour les maudits brachycéphales et les dolichocéphales bruns. Et si jamais ces derniers prennent le dessus, ce sera la fin de la Grande-Bretagne !

Cet abrégé impartial de l'inégalité cérébrale des humains se réduit donc à ceci : il y a un peuple ou plutôt une race élue, ce sont les Aryens. Ils concentrent en eux toutes les bonnes qualités humaines au moral et au physique. La grandeur d'un peuple répond d'une façon directe au nombre de ces mortels exceptionnels qui se trouvent sur son territoire.

Le problème de la politique nationale à résoudre consiste tout simplement dans l'augmentation du type bienfaisant et dans l'élimination du type « regressif » et nuisible. Un État bien organisé devrait aller jusqu'à instituer des primes et des encouragements spéciaux pour la reproduction des dolichocéphales blonds. En appliquant le principe bien compris de la zootechnie, on n'hésitera même pas devant certains moyens ingénieux destinés à venir en aide à la sélection sociale.

M. Lapouge[1] conseillera ainsi aux Aryens ou, comme il les appelle, aux « Eugéniques », de se grouper pour la défense de leur race. Ailleurs[2] il leur donne des leçons de sélection sévère afin d'obtenir, en un temps limité, des individus répondant à l'idéal anthropologique. Il ira même jusqu'à la reproduction zootechnique et scientifique. On

1. *Hérédité dans la Science politique.* Revue d'Anthrop., 1888.
2. *Sélections sociales.*

choisira un petit nombre de reproducteurs d'hommes d'élite et on se servira de leurs spermatozoïdes pour une génération artificielle chez des femmes supérieures dignes de cet honneur.

Dans sa précision rigoureuse et scientifique, l'auteur évaluera jusqu'à *200.000 naissances que pourra assurer*, grâce à ce système, un reproducteur-homme[1].

Admettons un millier de ces mâles privilégiés et il y aura de quoi réformer au bout de deux générations tout un vaste pays !

Il va sans dire que pour conserver ce sang précieux et à sa suite l'indice céphalique des blonds si chèrement acquis, il ne faudrait pas reculer devant l'établissement des classes « spécialisées » et « séparées ». En se basant sur l'exemple des Juifs ne se mariant qu'entre eux, on pourrait facilement réaliser l'idéal de la procréation des eugéniques. On se passerait même du concours des législateurs. Il faudrait toutefois que ces derniers n'arrivassent pas à entraver la régénération pratiquée par la fine fleur « eugénique » du peuple !

Dans leur désir ardent de trouver un nouveau mode de salut, les anthropo-sociologues gobinistes ont complètement oublié que celui-ci avait existé et fait ses preuves depuis des siècles. L'Inde n'a-t-elle

1. D'après Lapouge le sperme peut être dilué impunément dans certains liquides alcalins. La solution au millième, dans un véhicule approprié, reste efficace à la dose de deux centimètres cubes injectés dans l'utérus.

pas réalisé depuis des temps immémoriaux les conceptions les plus hardies des réformateurs des races modernes? C'est là qu'on a érigé un vaste champ d'expérimentation dont les résultats dispensent les peuples européens d'une imitation qui serait au moins superflue.

Les castes indiennes n'ont eu dans leur exclusivité cruelle rien d'analogue sur la terre. Les Sudras, qui se trouvaient en bas de l'échelle humaine, ont été traités de tout temps comme jamais les brachycéphales n'auraient pu être traités en Europe. Le mariage avec les Sudras était strictement prohibé et même le simple contact avec ces malheureux était considéré comme un péché mortel. La lecture des livres saints leur était rigoureusement interdite et il fallait éviter jusqu'à leur respiration néfaste pour celui qui avait le malheur de les approcher. Ratzel[1] nous dira même que certaines de ces castes ont été l'objet d'un mépris plus grand que des animaux. Les Pulayas de Travankor n'avaient pas le droit de regarder des Brahmanes au delà de 96 pas. Employés aux travaux publics, ils étaient obligés de porter des indices manifestes de leur caste, afin de pouvoir être reconnus à distance et d'éviter de la sorte un rapprochement dangereux aux hommes d'extraction plus noble. En traversant de grandes routes, les Pulayas étaient forcés de se cacher à l'approche des voyageurs d'autre caste. Ce sentiment

1. *Vœlkerkunde*, II.

d'inégalité a poussé de telles racines dans la conscience indienne qu'on y a signalé des cas fréquents de gens morts de faim, parce qu'ils n'avaient pas voulu toucher aux aliments ayant subi le contact impur des Pulayas. Avec le temps le sentiment d'exclusion grandissant, les castes primitives se sont multipliées en de nombreuses sous-castes, dont l'entrée et la sortie présentaient des difficultés insurmontables. La *Kchatriya* (l'ancienne caste guerrière) a été morcelée en 590 sections divisées par des haines et des questions de préséance et de supériorité. Les sous-castes des brahmanes atteignent un chiffre fabuleux, et entre ceux, superbes et orgueilleux, de Bénarès et les gueux d'Orissa qui se promènent presque nus, il y a tout un monde.

Or quel fut le résultat de cette séparation « idéale » de la population, de ce culte effréné du sang des ancêtres et de la pureté excessive de la race et des races?

La vaste terre indienne a été de tout temps la proie de ceux qui voulaient s'en emparer. Depuis Alexandre qui l'avait humiliée et conquise, ses maîtres n'ont fait que changer de nom. Les Scythes (Ier siècle), les Arabes (VIIe), les Afghans (XIIe), les Mongols (XIVe) ensuite les Portugais, suivis des Hollandais et ceux-ci cédant leur place aux Français, supplantés par les Anglais, voilà la série des conquêtes faites sur le dos de centaines de millions d'hommes par des envahisseurs dont le chiffre n'atteignait souvent que 1/1000 de celui de ses habitants.

Impuissante au point de vue de la résistance aux ennemis du dehors, l'Inde se signala par une sorte d'immobilité intellectuelle. Ce fut un véritable pays de malheur et de mort. L'espoir de l'Inde se trouve précisément dans l'invasion des idées modernes qui contribuent à briser son organisation aristocratique de castes et à faire prévaloir les principes de fraternité et d'égalité humaines.

L'histoire est riche en exemples démontrant que toutes ces divisions entre habitants s'accompagnent toujours d'un affaiblissement des sentiments de solidarité et de l'absence de tout patriotisme. Il en serait sans doute de même de l'Europe si les idées sur les fatalités qu'entraînent l'origine ou les origines anthropologiques arrivaient à triompher un jour.

VI

Pourtant, malgré les facilités que rencontre toute propagande de haine entre humains, cette inégalité organique entre gens descendant et vivant de la même civilisation devra tôt ou tard se briser contre un obstacle insurmontable.

Les gens blonds, aux cerveaux étroits, les dolichocéphales en somme, n'étant qu'environ une cinquantaine de millions, sur quatre cents qui peuplent actuellement l'Europe, comment arriver à imposer leur domination ?

Que faire surtout des brachycéphales et des doli-

chocéphales bruns qui s'obstineraient à ne pas disparaître ?

Que faire de leur progéniture? Dans leur désir ardent de sauver l'avenir de l'humanité, les prêtres de ce nouveau culte vont juqu'à interdire absolument à la majorité des hommes et des femmes de procréer des enfants. Les plus cléments d'entre eux se bornent à admettre, sinon à imposer, l'avortement et l'infanticide. Ici leur courage s'arrête. Là pourtant où les anthropologistes français reculent, ceux d'Allemagne les remplacent avec un zèle délirant. Des savants, comme Ammon, conseillent d'employer à l'égard des « dégradés » comme race, les mêmes moyens dont se servent les civilisateurs européens à l'endroit des nègres et des peuplades sauvages. On les noiera dans l'eau-de-vie, mise gratuitement à leur disposition ; on les attirera dans les endroits où la débauche coule à pleins bords. On les amènera même à contracter toutes sortes de maladies. Exténués, dépravés et affaiblis, ils disparaîtront ainsi finalement de la terre.

Certains anthropologistes se laissent pourtant envahir par le désespoir. M. R. Collignon [1], par exemple, tout en étant convaincu que la loi d'Ammon s'applique également à la France, nous menacera de la certitude de la victoire des brachycéphales. Oui, il est vrai, nous dira-t-il, que la lutte des classes dans la société moderne n'est que la lutte des races aux

1. *Mem. de la Soc. d'Anthrop.*, t. I. 1893.

crânes étroits et aux crânes ronds, des dolichocéphales contre les brachycéphales. D'un côté, ces gens aux crânes étroits, relativement nouveaux venus sur le sol français, gens à l'esprit novateur, aventureux et sous une autre forme aussi remuants de nos jours que l'étaient leurs lointains ancêtres aux temps des migrations barbares ; de l'autre, leurs prédécesseurs, les brachycéphales plus paisibles et *liés par destination au sol* en tant qu'agriculteurs. Ils représentent dans notre collectivité l'esprit économe, réfléchi et *conservateur!* Et alors comment réconcilier ces extrêmes? Une lutte fatale doit éclater entre eux, alimentée par leurs origines et aspirations contradictoires. Le triomphe définitif dans des siècles ou des millions d'années, sera certainement en France pour les brachycéphales. Cependant, que ceux-ci ne s'endorment pas trop sur leur victoire!

Ce fatalisme pessimiste a de quoi nous consoler. Sachant d'avance le résultat final inévitable, il devient inutile de s'acharner contre ces pauvres brachycéphales. Mais tous les doctrinaires de cette école n'ont pas la résignation aussi douce ! Nott et Gliddon[1] frappés du rôle néfaste que jouent, dans l'évolution sociale, les bruns et les crânes ronds, lanceront à travers le monde ce regret rétrospectif, que si Napoléon Ier avait fait couper la tête à tous les démagogues qui n'étaient pas blonds, le gouvernement français aurait conquis la même solidité que

1. *Types of Mankind*,

celui d'Allemagne ou d'Angleterre! « Mort aux bruns! », clament ces deux sociologues américains, car ils ne peuvent vivre que sous des gouvernements militaires. Et lorsque le joug de cette forme de servilité ne pèse point sur eux, ils deviennent malheureux et font des révolutions.

Ces « amants de l'incroyable », pour nous servir du mot de Tacite, ne manquent point ainsi de matériaux pour leur sacerdoce. Ils nous rappellent un peu cet empereur romain qui ayant reçu comme cadeau une poupée étrange, s'en éprit follement. Il en proclama la divinité suprême et l'honora de nombreux sacrifices.

L'inégalité humaine étant devenue, de la sorte, l'objet d'un véritable culte, on la glorifie sous toutes les formes. Chaque prétexte sera bon pour ces prêtres de malheurs, désireux de chanter la gloire de leur sombre déesse. Crâne étroit ou crâne rond : cheveux bruns ou blonds, le prognathisme, mains longues ou courtes, la forme du nez ou de l'œil, autant d'occasions pour proclamer la séparation providentielle des humains ; la nécessité, sinon le bienfait de leurs haines inévitables.

Redescendu au niveau des bêtes, l'homme semble avoir fait une chute vertigineuse. On le traite comme un simple animal ou une plante, comme si son cerveau, sa conscience, et des siècles d'évolution intellectuelle n'avaient point existé pour lui. L'histoire d'aujourd'hui de même que celle de demain prend l'aspect de ces thermes tragiques où trépassaient et trépasse-

ront les meilleurs d'entre les mortels. Si l'on doit prendre au mot ces philosophes de l'inégalité inéluctable, le monde va vers sa ruine, s'il n'a la chance d'être sauvé par le chaos. Tandis que pour les uns, les anges s'en vont (les crânes étroits) et les monstres arrivent (les crânes ronds) ; pour les autres, l'incertain, sous forme des luttes incessantes, nous menace. Les races inférieures, se ruant sur les supérieures, parviendront peut-être à les détruire et peut-être en seront-elles elles-mêmes écrasées. Mais en tout état de cause, une quantité de périls : jaune, noir, juif, anglo-saxon, pangermanique ou panslave, etc., surgissent de partout et ne nous promettent, pour des siècles à venir, que querelles, haines et tueries. Et, comble de malheur : lorsque deux races se trouveront en compétition, c'est l'inférieure qui chassera l'autre (Lapouge).

Notez que tout se ligue contre le triomphe des supérieurs. L'avènement de la démocratie avec son idéal de liberté et d'égalité n'est qu'une des plus grandes calamités pour l'avenir des peuples. Qu'est-ce que ces démocrates, sinon des brachycéphales, des bruns, des barbares en un mot, qui ne comprennent pas la beauté du régime des eugéniques, c'est-à-dire de l'élite blonde? Ils tendent à la jeter dehors et en tout cas à l'abaisser jusqu'à leur niveau. Les barbares ne sont plus relégués dans les autres parties de l'univers, diront les anthropo-sociologues ; ils logent près de nous ou plutôt au-dessous et au-dessus de nous, au rez-de-chaussée, et

dans les mansardes. Le pauvre monde se trouve ainsi menacé d'en haut et d'en bas.

Quelle riante perspective pour l'humanité de demain ?

Que deviennent, dans tout ceci, la dignité de l'homme, les exigences de la morale et les conquêtes de la science ? Laissons pour le moment de côté les considérations abstraites et tournons-nous vers la science qui, après tout, passe pour avoir été la nourricière de toutes ces doctrines dont s'obscurcit la conscience moderne.

CHAPITRE II

RACES ANIMALES ET RACES HUMAINES

(ANALOGIES-DIFFÉRENCES)

I

Lorsqu'on examine les conditions qui accompagnent la naissance de races nouvelles dans le règne végétal et animal, on s'aperçoit facilement qu'un gouffre profond les sépare des races humaines. Ni les sources de la différenciation de l'humanité, ni les traits saillants de ses subdivisions, ni leur évolution successive, ni la transplantation des races diverses et leur retour au point de départ, ni les facteurs qui provoquent les changements extérieurs chez les hommes ne sont identiques dans les trois règnes. Il y a avant tout un élément qui domine dans le règne humain, c'est l'élément moral. Conçu comme mentalité, conscience ou âme, il exerce une influence prépondérante sur la formation des divisions humaines et leur donne des plis spéciaux qui les distinguent. Et comme le moral réagit sur le physique d'une façon aussi puissante qu'incontestable,

l'humanité évolue sous l'influence décisive d'un facteur qui lui est propre et qui par cela même ne permet point de lui appliquer rigoureusement les mêmes lois, ayant cours dans les deux autres règnes.

Cet élément moral fournit à l'homme une arme redoutable dans la lutte pour la vie. Loin d'être un produit passif des circonstances extérieures, l'homme les crée souvent et il les crée surtout à son profit. Ce privilège, que l'humanité dispersée à travers le monde garde en commun, lui donne par cela même non seulement un trait d'identité abstraite, mais empêche également que les différences provoquées par l'influence des milieux ne creusent des gouffres où sombrerait l'unité humaine.

Chose plus significative : dans la longue évolution de l'humanité, nous ne rencontrons aucunement ces phénomènes étranges qui ont fait naître les théories sur la mutation des espèces ou encore mieux la « transformation explosive » de Standfuss ou le « progrès spasmodique » de Vries.

Pour comprendre les différences essentielles qui séparent les races animales, il ne sera pas inutile d'étudier l'origine et l'évolution des espèces d'après les théories nouvelles qui ont modifié celle de Darwin. Il devient d'autant plus nécessaire d'examiner ce côté de la question que presque tous les partisans modernes de l'inégalité humaine puisent leurs arguments dans les doctrines de Lamarck et de Darwin. Hypnotisés par les constructions gigantesques de l'école darwinienne, ils n'en ont point vu

les côtés problématiques ou incomplets. En transportant dans le domaine vital de l'humanité ses enseignements et ses conclusions, ils ont appliqué sans merci toutes les déductions faites par Darwin en ce qui concerne les animaux et les plantes. Or, comme nous le verrons, la théorie principale ayant reçu quelques coups mortels, les généralisations anthropologiques qui subsistent surtout grâce à l'appui de la doctrine endommagée, sont par cela même menacées de ruine.

Constatons, du reste, que le principe de l'évolution ou du transformisme est sorti presque indemne de toutes les luttes qui ont surgi autour de la science darwinienne. Créé primitivement par Lamarck et Geoffroy Saint-Hilaire, il est aujourd'hui universellement adopté.

C'est Lamarck qui, le premier, soutint d'une façon scientifique [1] la descendance des espèces [2]. Une nombreuse série de savants se rangèrent à la suite de Lamarck à cet avis, mais ce sera la gloire de Darwin d'avoir su démontrer la véracité du transformisme et de l'avoir imposé au monde savant.

Sans vouloir le considérer comme une loi mathé-

1. *Philosophie zoologique*, 1801.

2. Darwin signale, dans sa notice historique qui précède l'*Origine des espèces*, que le Dr Erasme Darwin, son grand-père, avait dans sa *Zoonomie* (1794) devancé dans cette voie Lamarck. Ajoutons que Gœthe et Geoffroy Saint-Hilaire soutenaient, vers la même époque les mêmes idées. Mais tous ces précurseurs avaient plutôt le pressentiment de cette vérité sans pouvoir la démontrer scientifiquement. Ils jouent à l'égard de la théorie évolutionniste le même rôle qui appartient à Raspail à l'égard de la science de Pasteur.

matique inébranlable, la science moderne l'accepte surtout comme une hypothèse inévitable pour expliquer l'essence même de l'évolution des espèces.

Mais tout en admettant cette base première jusqu'à preuve du contraire, les naturalistes ne se trouvent *point d'accord lorsqu'il s'agit d'expliquer* le comment et le pourquoi du transformisme. La plus grande originalité de la théorie darwinienne, ce fut d'en trouver la clef dans la *sélection naturelle.*

La sélection d'un côté et l'hérédité fixe des caractères acquis par un être vivant au cours de son existence, voici les deux leviers de cette théorie qui a révolutionné les sciences naturelles de même que la sociologie depuis un demi-siècle.

Or, grâce aux observations méthodiques faites après l'apparition de l'*Origine des Espèces* de Darwin, cette conquête de sa théorie a été d'abord contestée et puis complètement rejetée.

Pour nous rendre compte des changements survenus dans cet ordre d'idées, prenons l'exemple classique de la girafe et voyons comment l'école darwinienne et ses successeurs expliquent l'apparition de son long cou ou la longueur de ses jambes de devant.

II

On connaît la thèse de Lamarck. Les modifications se montrent avant tout comme résultats de l'usage ou du non-usage des organes.

L'hérédité des résultats survenus dans ces conditions, c'est-à-dire l'hérédité des caractères ainsi acquis ou perdus, achève l'œuvre de la transformation.

La girafe, qui vit dans des endroits peu fertiles, ne trouve sa pâture que sur les arbres. Elle se voit obligée de tendre son cou pour brouter leur feuillage. Son cou, à la suite de cette habitude, s'est considérablement allongé et ses jambes de devant sont devenues plus longues que celles de derrière.

Darwin y a introduit en outre comme corollaire : la sélection des variations favorables. Les girafes, qui sont ainsi parvenues à allonger leur cou, ont seules survécu au temps de la famine. En se croisant entre elles, elles ont donné naissance à cette nouvelle espèce qui se distingue tellement des autres ongulés. Donc, d'après cette école, pour arriver à une espèce nouvelle, il faudrait admettre d'abord: *a*) l'apparition d'une qualité nouvelle ; *b*) l'hérédité de cette qualité, et être convaincu ensuite que la nature, comme un bon éleveur, se préoccupant de la persistance de cette qualité, préside à des accouplements dirigés en ce sens, afin de perpétuer la nouvelle variation ! Ce qui nous rend surtout très perplexes, c'est le nombre infini de ces accouplements devenus nécessaires pour fixer la nouvelle variation. Puisqu'il s'agit de variations minimes, insaisissables, qui ne peuvent produire leurs effets qu'à la suite des siècles et naturellement en allant de mieux en mieux, nous devrions admettre une force cons-

ciente constamment préoccupée de la réalisation de son idéal, et veillant jalousement sur sa marche en avant.

Que de milliers de siècles ne faudrait-il pas pour expliquer l'apparition d'une variation d'un animal ou d'une plante quelconque ! On se rappelle l'exclamation de Lord Kelvin se plaignant que la théorie darwinienne fait trop vieillir le globe déjà très vieux ! Et pourtant la géologie ne marchande point le temps à l'existence du globe. Rappelons que pour cet auteur la consolidation de la croûte terrestre a demandé de 98 à 200 millions d'années. Pour M. Croll, 60 millions d'années se sont écoulées depuis le dépôt des terrains cambriens. Cette générosité des géologues reste pourtant insuffisante pour faire honneur aux traites dont le paiement lui est imposé par la théorie darwinienne !

Or les représentants de l'école néo-darwinienne (Wallace, Weissmann, Galton, Pflüger, Strasburger, Kœlliker, etc.), en analysant de plus près ce phénomène, ont trouvé que son explication, si attrayante qu'elle soit, ne répond pas à la réalité. On a contesté, avec raison, non seulement la longueur du cou de la girafe obtenue à la suite de ses efforts pour brouter le feuillage des arbres élevés, mais aussi l'hérédité du cou long acquis dans ces conditions. Cette thèse hypothétique battue en brèche, on a essayé de construire sur ses ruines une autre explication non moins invraisemblable, mais encore plus compliquée. Quelques années ont suffi pour donner le

coup de grâce final au *Weissmannisme* et à sa métaphysique transformiste. Grâce aux travaux de Hugo de Vries, le célebre botaniste hollandais, une nouvelle théorie a triomphé, qui bénéficie, à l'heure qu'il est, de presque tous les suffrages des naturalistes.

III

Nous avons vu plus haut que l'impossibilité où se trouve la théorie darwinienne de nous donner des preuves convaincantes des deux bases principales de son hypothèse, a engendré des doutes sérieux sur sa véracité. Non seulement elle n'arrive pas à prouver qu'en étendant son cou, la girafe est parvenue à l'allonger (caractère acquis), mais elle ne peut pas prouver non plus que, ce cou une fois gagné, la girafe le lègue à ses descendants (hérédité du caractère acquis).

Or comment expliquer l'apparition de cette espèce si étrange des ongulés ? On a eu recours aux variations brusques ou, comme les appelle M. de Vries, au *progrès spasmodique* (voir à ce sujet les travaux de Huxley, Mivart, Bateson, Clos, et en dernier lieu, la *Théorie de la mutation* de M. de Vries). Tous ces savants admettent, avec Agassiz, l'apparition spontanée des espèces à une époque donnée, sous l'influence de certaines conditions spéciales. C'est ainsi, par exemple, qu'avait apparu brusquement un monde animal mixte dès les premiers terrains fossilifères.

Ces variations soudaines, qui ont joué un rôle si considérable pour la formation de la faune et de la flore de toutes les époques, n'ont point disparu de nos jours. On trouvera chez Cuénot, Bateson ou Vries de nombreux exemples de la naissance explosive des variations. Parmi les Echinodermes, les espèces d'Ophiures à six, sept ou huit bras ; les Crinoïdes tétramères et trimères, les Astéries à bras nombreux, reproduisent exactement les variations brusques qui apparaissent de temps en temps chez les espèces pentamères normales (L. Cuénot). A l'époque secondaire on constate l'apparition soudaine des lézards dinosauriens gigantesques, comme le Brontosaure, de la grandeur de quatre à cinq éléphants réunis, et de tout petits ressemblant à de petits oiseaux.

Les premiers mammifères placentaliens se sont montrés au commencement de la période tertiaire d'une façon spontanée, et, après avoir donné lieu à une variété de formes presque aussi riche que celles des mammifères d'aujourd'hui, ils ont tout à fait disparu.

Vouloir expliquer l'apparition et la disparition de toutes ces espèces par voie de sélection darwinienne imposerait la nécessité de faire reculer la durée de notre planète de quelques millions de siècles.

Darwin a, du reste, lui-même entrevu cette lacune de sa théorie. Pourquoi, se demande-t-il, chaque formation géologique dans chacune des couches qui la composent, ne regorge-t-elle pas de formes inter-

médiaires ? Et il se rassure en pensant à l'extrême insuffisance des documents géologiques[1].

Il admet avant tout, avec Sir Charles Lyell, une durée interminable des temps qui doit caractériser l'existence de notre globe. Et pour l'admettre, il se base d'un côté sur le volume immense des rochers qui ont été enlevés sur des étendues considérables. Il se console aussi en pensant à l'épaisseur de nos formations sédimentaires. Celles-ci atteignent, par exemple dans certaines parties de la Grande-Bretagne, d'après les calculs du professeur Ramsay, jusqu'à 72.584 pieds[2]. Et lorsqu'on pense qu'entre les formations successives il s'est écoulé des périodes extrêmement longues pendant lesquelles aucun dépôt ne s'était formé, on arrive à des évaluations fantastiques du temps que devrait durer notre planète. Cela frise l'éternité, nous dira Darwin.

Or la géologie et la paléontologie disposent de peu de renseignements à ce sujet. A cela rien d'étonnant. Des organismes complètement mous ne se conservent point; les coquilles et les ossements, gisant au fond des eaux, sont enlevés par le temps. La science n'a donc à nous montrer que des formes ou des espèces disparates. La science géologique présente des lacunes qui vont peut-être se combler avec le temps. Mais, dans l'état actuel, elle nous laisse plus ignorants qu'elle ne nous instruit. D'autre

1. *Origine des Espèces*, chap. x).

. Couches paléozoïques 37.154; couches secondaires 13.190 couches tertiaires 2.340, etc.

part, les faits qu'elle nous offre sont souvent vagues et incertains. D'après la comparaison de Lyell, les *archives géologiques nous* fournissent une histoire du globe incomplètement conservée, écrite dans un dialecte toujours changeant et dont nous ne possédons que le dernier volume traitant de deux ou trois pays seulement. *Quelques fragments ou chapitres de* ce volume et quelques lignes éparses de chaque page sont seules parvenus jusqu'à nous.

Tandis que les uns cherchent les premières traces de la vie organique dans les couches siluriennes les plus anciennes, les autres reculent leur apparition de bien des millions d'années. On découvre constamment de nouvelles couches, on augmente le nombre des formations et on recule en même temps la première apparition des êtres organisés. Darwin croit donc trouver un appui pour sa théorie dans ce fait que, si on peut se fier aux preuves paléontologiques positives, les preuves négatives n'ont aucune valeur. Mais si le passé ne permet point de préjuger l'avenir, il nous autorise quand même à faire des conclusions pour le présent. Il se peut donc que la paléontologie arrive un jour à donner raison à Darwin, en procurant à sa théorie les nombreuses variétés intermédiaires, cette base essentielle de son édifice, mais pour le moment, celles-ci nous manquant complètement, il devient difficile d'épouser sa cause.

Circonstance aggravante : les représentants les plus autorisés de la géologie et de la paléontologie,

ces deux sciences auxquelles Darwin fait des appels incessants, se déclarent ouvertement contre la thèse. Il en est de même de ses devanciers que de ses contemporains : Cuvier, Agassiz, Murchison, Falconer, Sedgwick.

IV

Avec M. de Vries nous trouverons une théorie plus plausible, celle de la transformation d'espèces brusque, nettement définie. Elle prend chez lui la forme de « mutation de l'espèce » au lieu de la « variation individuelle » de Darwin. L'espèce apparaît et existe un certain temps. Sujette au changement spécifique, elle donne lieu à une espèce nouvelle qui se montre brusquement sous l'action de causes déterminées dont les raisons nous échappent. L'espèce primitive d'où elle nous est venue, vit un certain temps à côté de celle qui lui doit son origine et disparaît. Mais la variété ainsi créée est tellement différente de l'espèce-mère que le croisement entre les deux devient stérile, voire impossible Le célèbre botaniste procéda même à une série d'expériences remarquables qui lui ont permis de justifier sa théorie. Il a notamment réussi à nous la prouver en ayant recours à l'herbe aux ânes (l'*onagre biennal*), dont les feuilles ressemblent singulièrement aux oreilles de cet animal. Cette plante, apportée en Europe au commencement du XVIIe siècle, se trouve très répandue en Hollande. On constata, en 1875,

aux environs de la petite ville d'Hilversum, que cette touffe herbacée y présentait une vigueur exceptionnelle et une aptitude de multiplication hors ligne. Vries en a conclu que l'espèce devait traverser la période de sa mutation spasmodique. Après avoir isolé cette plante dans le jardin botanique d'Amsterdam, il la soumit à des observations très rigoureuses pendant quatorze ans, de 1886 à 1900, et vers la fin de cette année, il avait trouvé sur le nombre de 50.000 plantes l'apparition de 800 individus nouveaux appartenant à *sept espèces* nouvelles et inconnues. Ces espèces étaient parfaitement distinctes de l'espèce-mère.

Mais allons plus loin : il est hors de doute que si on laissait les espèces nouvelles à côté de l'espèce souche, elles seraient peu à peu ramenées à un type moyen sinon au type ancien.

Pour qu'une espèce nouvelle puisse définitivement se constituer et survivre, il faut l'isoler. C'est alors seulement que ses formes se précisent et que précisées, elles donnent lieu à une espèce morphologique nouvelle. L. Cuénot, insistant sur cette nécessité, signale plusieurs sortes de causes qui sauveraient ainsi l'espèce nouvelle. Il y a, avant tout, l'isolement géographique qui dresserait entre l'espèce souche et l'espèce nouvelle des barrières infranchissables, empêchant tout croisement. Mais cet isolement peut aussi se produire à la suite de causes psychologiques (chien, chacal et loup), d'ordre anatomique : différence de taille rendant l'accouplement impossible,

par exemple entre un terre-neuve et un roquet, et enfin incompatibilité sexuelle qui provoque une très faible fécondité sinon la stérilité absolue des croisements. Car beaucoup d'espèces, qui ne présentent que des différences physiologiques minimes, se montrent stériles une fois croisées, comme certaines espèces de coléoptères, de guêpes, etc., etc.

On note fréquemment le même phénomène dans le monde des plantes.

La thèse de Vries a du reste toutes les chances de triompher dans la science moderne. Les observations simultanées ou ultérieures faites dans d'autres pays, ne font que la confirmer.

A signaler surtout les découvertes faites par M. Armand Gautier[1].

En partant de l'analyse du pigment des vins rouges et de ses nombreuses variétés il a abouti à des conclusions frappantes sur l'origine des espèces et des races. Lui aussi a relevé ce phénomène curieux que les grandes variations donnant lieu à l'apparition des espèces et des races ne proviennent point de changements continus et insensibles, mais de modifications monstrueuses se signalant d'emblée et sans transition. Ainsi l'*Aralia* ordinaire à feuilles heptalobées produit tout à coup des rameaux à feuilles simples que l'on peut multiplier sans boutures. Sur un lilas varin à fleurs bleu violacé apparut soudain

1. *Mécanisme de la variation des êtres vivants*, en 1886, de même que son remarquable mémoire sur les *Mécanismes moléculaires de la variation des races et des espèces*, publié vers la fin de 1901.

(en 1901) une branche unique de fleurs de lilas saugé rouge ou pourpre (observation de L. Henry).

Dans le monde des insectes M. Girard a observé les mêmes phénomènes. De nombreuses variations des ailes ont surgi subitement. Communiquées par voie d'hérédité, elles ont donné lieu à la naissance de races nouvelles. Des exemples de ce genre pul*lulent dans le monde animal.*

V

L'école de Darwin expliquait ce phénomène par une sorte d'atavisme, retour au type primitif grâce à une aptitude lente à régresser. On sait ce qu'il y a d'abusif dans ce mot, souvent vide de sens, toujours très mystérieux et dont la vertu consiste à nous expliquer l'inconnu par l'inconnu. Qu'est-ce que cette force inexplicable qui, inactive comme la Belle au Bois-Dormant pendant des siècles, se réveille tout à coup pour se replonger de nouveau dans un sommeil indéfini? Car, d'un côté il n'y a point régression puisque ces monstruosités donnent, en évoluant, naissance à des espèces et races nouvelles. Et d'autre part, les recherches faites par A.-F. Ledouble, S. Pozzi, E. Rabaud, etc., sur les anomalies ou monstruosités, ont démontré, avant tout, que dans le nombre d'anomalies il y en a une grande quantité qui échappent complètement à la conception atavique. Celles qui restent se réduisent à

l'adaptation nouvelle à l'aide d'un caractère nouveau, dont la ressemblance avec le trait atavique n'est que superficielle. Dans d'autres cas il n'y a que filiation, continuation des traits caractéristiques qui n'ont jamais cessé d'appartenir à l'espèce donnée[1].

Les anomalies dites réversives ne sont, en somme, que des organes nouveaux, nés sur la ruine des anciens. Dire qu'elles ont pour cause l'atavisme, *c'est invoquer le néant (E. Rabaud). Et l'apparition* des caractères des ancêtres chez des animaux domestiques rendus à la vie sauvage, fait qui joue un rôle dans l'atavisme darwinien, s'explique facilement par le changement de l'influence du milieu. En arrachant l'animal à l'influence du milieu ambiant, nous l'avons soumis à l'influence d'autres conditions. Ces conditions cessant d'agir, l'animal reprend ses anciens caractères. Il devient inutile d'invoquer une force mystérieuse tant que nous pouvons nous appuyer sur une cause évidente et plausible. Il en est de même des plantes domestiques. Tant que nous fumons d'une façon spéciale le sol qui offre l'hospitalité à leurs racines, tant que nous les arrachons et les couvrons de protection devant les chaleurs excessives ou le froid trop vigoureux, tant que nous faisons disparaître les autres végétations qui

1. Voir par exemple les curieuses expériences de Tarnier qui provoque la polydactylie (doigts surnuméraires) par de simples excitations de tissus ; de M. Boinet, expliquant, à l'aide de la radiographie, qu'il n'existe aucun lien entre un os quelconque de la carpe et le doigt surnuméraire de Rabaud pour la microcéphalie comme l'arrêt de la croissance du cerveau, etc., etc.

leur disputent l'existence et leur enlevons jusqu'aux insectes nuisibles, elles se développent d'une certaine façon. Cette protection disparue, la plante étant livrée à elle-même, rien d'étonnant qu'elle revienne par cela même à ses façons anciennes.

Ajoutons, du reste, que la théorie évolutionniste n'a rien à perdre à la disparition de ce facteur encombrant qu'était l'atavisme.

Pour la marche du progrès, l'atavisme, placé sur son chemin, constituait, sinon une menace de mort, au moins une sorte de paralysie générale. Ce saut brusque en arrière portait en lui des stigmates de faiblesse. C'était une loi comportant une action rétrograde contraire à son essence, qui est de marcher de l'avant. Débarrassée de cette entrave, la loi de progrès devient une véritable loi de nature, d'une simplicité et d'une clarté étonnantes.

CHAPITRE III

ESPÈCES, VARIÉTÉS OU RACES DANS LE MONDE ANIMAL ET VÉGÉTAL

I

Avant de tirer quelques conclusions de l'hypothèse actuelle de l'origine des espèces, voyons comment elles naissent, de même que les variétés et les races. Quel est le mode de leur création, quelles sont les différences essentielles qui les divisent ? Et d'abord, qu'est-ce que l'espèce ? Un ensemble de caractères spécifiques qui se transmettent de générations en générations, par voie d'hérédité. Lorsque, parmi les individus de la même espèce certaines différences s'établissent, elles donnent lieu à l'apparition des variétés ou des races. Ces différences portent avant tout sur des caractères de second ordre et se distinguent ensuite par leur manque de fixité. Ces caractères flottants peuvent de la sorte disparaître et les individus qui s'en trouvent privés reviennent au type primitif de l'espèce.

Les causes de la variabilité sont multiples. Il faut

placer en premier lieu l'action directe du climat qui entraîne celle de la nourriture et du mode de vivre. Pour Darwin, comme nous l'avons vu, le principe de la sélection joue un rôle capital. C'est la nature qui l'opère en grand d'une façon continue et depuis les temps infinis ; l'homme s'efforce, d'ailleurs, de faire la même chose en petit, en imitant l'œuvre de la nature. Darwin, appliquant la théorie de Malthus, affirme que les moyens de subsistance croissent en progression arithmétique, tandis que les êtres vivants se multiplient en progression géométrique. Cette multiplication serait tellement rapide que nul pays, pas même la surface de la terre et des eaux, ne saurait contenir tous les êtres nés d'un couple après un certain nombre de générations. Il y a donc une lutte perpétuelle pour la place à prendre, une lutte pour la vie. Les plus aptes en sortent vainqueurs et certaines de leurs qualités avantageuses, devenant héréditaires, donnent lieu par voie de *sélection naturelle* à l'origine des variétés et des espèces.

Cette hypothèse de la sélection et de l'hérédité des caractères acquis se trouve, comme nous l'avons vu, fortement malmenée par la science de nos jours. Sa place vient d'être prise par celle des variations brusques ou spontanées. Celles-ci apparaissent sous l'influence des causes dont l'essence nous échappe.

Les races nouvelles à l'état domestique s'obtiennent soit en accouplant deux variétés distinctes (*métissage*) ou deux espèces plus ou moins rapprochées (*hybridation*). Les résultats de l'accouplement

dépendent forcément de la conformation des organes sexuels des individus accouplés. C'est ce qui constitue du reste la différence capitale entre l'espèce et la variété ou la race.

La plupart des naturalistes considèrent même une distinction entre variétés comme une distinction d'espèce, dès le moment où l'accouplement reste systématiquement stérile. Nous ignorons la raison de cette stérilité. On sait seulement que certains changements survenus dans la vie des animaux ou des plantes affectent d'une certaine façon le système reproducteur et amènent la stérilité.

Pour Darwin, la fécondité ne constituant point une distinction fondamentale entre les espèces et les variétés, il faudrait plutôt admettre une identité générale entre les descendants de deux espèces croisées et ceux des deux variétés[1]. Les métis et les hybrides, nous dit-il, se ressemblent d'une façon frappante, non seulement quant à leur variabilité, leur propriété de s'absorber mutuellement par des croisements répétés, mais aussi par leur aptitude à hériter des deux formes parentes. Et partant de là, Darwin constate l'importance de cette division plutôt factice, car les espèces d'aujourd'hui ne sont que des variétés d'hier.

Mais laissons de côté cette discussion académique au sujet de la naissance des espèces ou des races, et voyons plutôt de quels changements intérieurs est

1. *Origine des Espèces, Hybrides et Métis.*

accompagnée l'apparition d'une race ou espèce nouvelle. Dans ce domaine comme dans tant d'autres de la théorie transformiste, on a réussi à creuser le sol et à serrer de plus près la vérité. Tandis que Darwin s'est occupé surtout des changements des formes extérieures, et s'est borné à la simple morphologie, nous connaissons à présent, grâce aux expériences faites par maints savants français et étrangers, la révolution profonde et intérieure de l'organisme qui accompagne ordinairement les variations extérieures. Il suffira de saisir la portée de ces phénomènes, de les comparer ensuite à ceux qui se font jour dans les modifications raciales entre hommes et nous gagnerons ainsi un argument singulièrement puissant en faveur de l'égalité des humains.

Fidèle du reste à notre méthode, nous nous bornons pour le moment à exposer l'état actuel de la question, nous réservant le droit d'en appliquer ensuite les vérités acquises.

II

C'est en faisant ses recherches ingénieuses sur la matière colorante des vins, les alcaloïdes des tabacs, les diverses albumines animales, etc., que M. Armand Gautier, le savant auteur du *Mécanisme de la variation des êtres vivants*[1] est arrivé à ses conclusions

1. Voir surtout son mémoire, lu, le 16 novembre 1901, au *Congrès international de l'hybridation de la vigne*, tenu à Lyon.

lumineuses. D'après lui, chaque fois qu'il y a variation et production d'une nouvelle race, non seulement les caractères extérieurs anatomiques et histologiques du nouvel être varient, *mais encore la structure et la composition même de ses plasmas* ou du moins des produits immédiats de leur fonctionnement.

Ce changement se produit aussi bien dans les cellules destinées à la reproduction que dans les cellules végétatives (*somatiques*). En un mot, race nouvelle veut dire variation profonde des plasmas.

On sait du reste l'analogie saisissante des races végétales comparées à celles du monde animal. La naissance des espèces et des variations dans les deux règnes se manifeste dans des conditions analogues. Les analyses faites sur des modifications subies par des plantes donnent, par conséquent, droit de poser des conclusions en ce qui concerne celles que doivent subir les espèces et les variations animales. Les études faites sur des plantes, plus faciles au point de vue de l'expérimentation, se signalent surtout par leur exactitude concluante.

Or, en comparant les différentes variétés de vignes cultivées, M. Armand Gautier a constaté[1] que chaque

1. Voici par exemple les matières colorantes des différents cépages :

L'Aramon	$C^{46}H^{36}O^{20}$
Le Carignan	$C^{42}H^{40}O^{20}$
Le Grenache	$C^{46}H^{44}O^{20}$
Le Teinturier	$C^{46}H^{40}O^{20}$
Le Petit Bouschet	$C^{45}H^{38}O^{20}$
Le Gamay	$C^{40}H^{40}O^{20}$, etc.

cépage (variation) possède une matière colorante spécifique, matière qui lui est propre et qu'on peut distinguer à la fois par ses caractères chimiques et par sa composition centésimale. Leurs différences ne se bornent pas là, car les changements intérieurs qui accompagnent l'apparition des races nouvelles de vigne sont des plus nombreuses. Si on examine les matières colorantes des différents cépages, on s'aperçoit que certaines d'entre elles sont solubles dans l'eau pure (le Petit Bouschet), tandis que les autres restent insolubles. Les unes deviennent, après leur préparation, insolubles dans l'alcool (Carignan); les autres précipitent l'acétate de plomb en bleu indigo (Teinturier ou Carignan); d'autres, en vert foncé (Aramon).

On trouve des phénomènes semblables en examinant les autres plantes. Prenons, par exemple, différentes espèces de pins et nous nous apercevrons également des modifications intérieures essentielles qui les divisent. Ainsi le pin maritime des Landes donne une résine déviant à gauche le plan de la lumière polarisée ; celle du pin australien dévie à droite. Les différentes espèces d'acacias produisent des gommes spéciales comme d'autres arbres de différentes variétés donnent des tanins différents. D'après les observations faites par MM. Charabot et Ebray, la variété de menthe poivrée dite basiliquée produit une essence dextrogyre dont l'odeur est toute autre que celle de l'essence lévogyre de la menthe ordinaire. On pourrait multiplier à l'infini les

exemples fournis par la comparaison des matières colorantes, gommes, etc. Ces principes caractérisent les espèces et les variétés. Que signifient ces différences essentielles qui les séparent ? C'est que les plasmas cellulaires d'où tous ces principes sont issus ont également subi des variations profondes. La modification des plasmas cellulaires provoque à son tour la modification des cellules qui en dérivent.

III

Faisons un saut dans le monde animal et nous constaterons un changement analogue dans la composition de leur plasma, variant d'après l'espèce et la race. L'analyse comparée de leurs matières albuminoïdes fait éclater cette vérité flagrante qu'espèce ou race veut dire ici également changement du plasma, de même que les vignes changent de matière colorante. C'est ainsi que les albumines du cheval et du mulet varient de même que varient celles du singe et de l'homme.

Les études récentes sur les antitoxines et anticorps ont encore confirmé et élargi cette thèse. L'hémoglobine du sang en passant d'un animal à un autre diffère chaque fois, comme le démontrent ses formes cristallines, ses propriétés secondaires, et les hémathènes qui en dérivent. (P. Cazeneuve, cité par A. Gautier.) Qu'est-ce à dire, sinon que les variations qui caractérisent l'apparition de l'espèce

ou de la race sont très profondes. En agissant sur le plasma albumine, le sérum du sang chez les animaux ou les tanins, matières colorantes ou catéchines des plantes, elles arrivent à impressionner l'être tout entier. Toutes les molécules constituantes de l'individu en sont atteintes. Il ne s'agit pas, en un mot, d'un changement extérieur, mais d'une révolution profonde subie par tout l'être.

Si nous passons aux prétendues races humaines, nous verrons que cette condition essentielle de la formation des variétés y fait complètement défaut. Les anthropologistes ne sont point arrivés à retrouver des variations essentielles dans la composition du sang entre les hommes de couleur jaune, noire ou blanche, au crâne large ou étroit, à la capacité cranienne minime ou stupéfiante par sa grandeur !

Chose non moins concluante : on sait le rôle que joue la composition du sang pour démontrer la différence de la race et de l'espèce. Il n'y a que le sang des êtres appartenant à la même variété, à la même race qui puisse leur être impunément injecté. On peut ainsi infuser le sang d'un lièvre dans l'organisme d'un lapin ; de la souris, dans l'organisme d'un rat ; on ne peut pas injecter le sang d'un homme dans l'organisme d'un chien, d'un cheval, ou d'un autre animal quelconque. On ne peut pas non plus injecter le sang d'un animal dans les veines d'un homme. Dans tous ces cas, le sang étranger, ne pouvant pas fusionner, va être détruit ou détruira l'organisme qui en a reçu l'infusion. Par contre, on

peut infuser dans l'organisme d'un homme jaune, le sang d'un blanc ou d'un nègre, ou dans celui d'un nègre le sang d'un blanc ou d'un jaune. Il va sans dire que la forme du crâne, de même que les autres bases de division anthropologique des humains, y joue un rôle aussi nul que la couleur de leur peau.

CHAPITRE IV

SUITE DES DISTINCTIONS ENTRE LES VARIATIONS HUMAINES ET CELLES DES DEUX AUTRES RÈGNES

En voulant appliquer à l'homme les conceptions nées sous l'influence des modifications subies par les plantes et les animaux, on s'expose de bon gré à des erreurs inévitables. L'analogie ne constitue point l'identité. Les anthropologistes ont donc suivi une fausse voie en logeant à la même enseigne les variations humaines, toutes de surface, avec celles, radicales et intrinsèques, qui se manifestent à la suite de l'évolution ou du progrès spasmodique. Pour des raisons sur lesquelles il nous faudra revenir, l'homme accuse, en comparaison des autres êtres vivants, une quasi immobilité physiologique qui s'accorde du reste parfaitement avec l'hypothèse transformiste. L'homme, il est vrai, est avant tout le produit des millions d'années d'évolution, subie par le premier plasma. Il est ensuite le produit tardif d'une époque géologique qui a suivi tant de transformations réalisées précédemment sur notre globe. Mais une fois apparu sous la forme actuelle, depuis le

moment reculé où nous suivons ses traces sur la terre, il n'a presque point varié au point de vue morphologique. Sans vouloir approfondir les raisons de sa persistance organique, il nous suffit de constater que l'homme est loin de présenter autant de fractions entièrement dissemblables de son tronc primitif, que nous en reconnaissons en examinant les représentants des autres règnes. Nulle part on ne voit chez l'homme ce phénomène si général ailleurs. Si partout le nombre des variétés tend à augmenter et à se différencier de plus en plus, l'espèce humaine seule fait exception à cette règle.

Or qu'est-ce que les variétés, sinon des espèces en voie de formation ? Il suffit de transporter une société animale ou végétale dans un pays nouveau pour voir avec quelle rapidité change sa structure morphologique dans la voie de l'adaptation à ses conditions d'existence changée. En est-il de même chez l'homme ?

On admet généralement que chaque être tend à progresser, c'est-à-dire à se perfectionner. En quoi consiste le progrès ? Les êtres vivants en évoluant se mettent en harmonie de plus en plus intime avec le milieu ambiant. Envisagé à ce point de vue, l'homme ne fait point exception à la règle admise pour toutes les créations organiques. Ce qui varie, c'est la forme du progrès. Chez presque tous les êtres organisés, il se restreint, d'après la définition de von Baer, à la spécialisation des différentes parties du corps, conformément à leurs fonctions, de même

qu'à l'étendue de ces parties différenciées. En un *mot, tout* se réduit à l'augmentation de membres différenciés et devant se spécialiser dans les fonctions qui leur sont attribuées dans l'économie de l'organisme. Seulement, étant donné que pour les vertébrés, le progrès se borne surtout au perfectionnement de leur intellectualité, il en serait de même *à fortiori* pour l'homme. N'est-il pas l'être intelligent par excellence? De plus sa royauté dans la nature, qu'il avait conquise au cours de son existence, lui étant venue grâce à ce facteur unique, il est très naturel que le progrès chez lui se manifeste presque uniquement dans ce domaine.

Ayant acquis d'autre part une organisation morphologique apte à lui rendre les plus grands services dans sa lutte pour la vie, l'homme n'a qu'à veiller à son fonctionnement normal. Et c'est ici que, de nouveau, son intellect lui devient un guide et un régulateur sûr. C'est ce qui nous explique pourquoi, depuis les premiers vestiges de l'homme préhistorique, nous constatons chez lui si peu de changements. Les crânes, qui, de même que les organes masticateurs, ont servi surtout pour la distinction des humains, ne présentent presque point de différences sensibles.

Les humains des époques écoulées n'ont point donné lieu à la naissance d'espèces analogues à celles du domaine animal ou végétal. Comme nous le verrons plus loin, les bases de distinction entre les humains sont tantôt fictives, tantôt superficielles

et toujours trompeuses. Le pourquoi de ce phénomène est évident. L'homme a évolué sous l'influence des facteurs intellectuels et psychiques. Le progrès qui s'est accentué dans ce domaine a laissé presque intact le domaine morphologique. Lorsque les modifications apparaissent, elles sont de nature passagère et, en tout cas, réalisables par les autres hommes, placés dans les memes conditions.

La vie animale de l'homme, sous n'importe quelle latitude, a toujours eu à compter avec son cerveau ou son âme, dont l'influence avait neutralisé l'action dirigée contre son unité physiologique. L'homme s'efforça de tout temps de dominer les obstacles extérieurs et de les subjuguer au profit de son individualité. Et ces efforts de sa mentalité commune lui ont donné ses traits d'analogie ou plutôt d'identité. Ce sera une des raisons principales qui feront l'humanité une et indivisible. Ses distinctions porteront toujours sur des détails de surface. Survenus à la suite de circonstances momentanées, ils disparaissent avec elles. Une preuve de plus qu'elles n'atteignent pas l'essence de son être.

C'est ainsi que tant de phénomènes qui caractérisent dans les autres règnes l'apparition des races et des variétés, se brisent contre la résistance humaine. On sait, par exemple, l'action prépondérante qu'exercent les parasites sur la naissance des races nouvelles. Sous l'influence de certains insectes agissant sur les plantes, celles-ci se transforment en variétés nouvelles. D'après les observations de

M. Marin Malliard[1], les fleurs du *Matricaria inodora*, lorsqu'elles sont atteintes par le *Perenospora Radii*, prennent l'aspect des fleurs doubles des Radiées.

Nous pourrions varier à l'infini ces exemples.

Toutes ces variations des végétaux trouvent leur contre-partie dans des changements anatomiques des organes végétatifs ou floraux. Et l'ensemble de ces modifications va jusqu'à constituer des espèces ou des races nouvelles.

On sait le nombre imposant des maladies de nature parasitaire qui ravagent l'humanité. Et pourtant, ni sous l'influence des bactéries de la fièvre jaune, ni de celles de la syphilis ou de la diphtérie, l'homme comme espèce ne dégénère ou ne s'élève jusqu'à la formation d'une variété nouvelle. Si l'individu est lésé ou bien détruit, l'espèce humaine reste intacte. Lorsque la pluralité de ses membres se trouvent atteints par l'action de certains parasites meurtriers, un peuple finit naturellement par accuser des signes de décadence physique. Mais il suffit que la cause du mal s'évanouisse pour que cette décadence apparente disparaisse à son tour. Nous l'avons vu chez les peuples victimes de la malaria, lorsque les marais ont été desséchés et les parasites de cette maladie anéantis. Quelle que soit la virulence du mal, celui-ci n'a jamais pour résultat l'apparition d'une espèce nouvelle d'hommes et la désagrégation de l'humanité.

1. *Recherches sur les cécidies florales.*

CHAPITRE V

PARMI LES RACES HUMAINES

(THÉORIE-RÉALITÉ)

I

Autant d'écoles anthropologistes, autant de divisions des humains. Leur arbitraire saute aux yeux. Il suffit d'en examiner les bases pour s'apercevoir de leur côté fantaisiste. Tandis que les uns ne cherchent qu'à diviser l'humanité en quatre branches nettement séparées, les autres, plus généreux, vont jusqu'à lui offrir des centaines de divisions et sous-divisions. La multiplicité de tous ces systèmes, l'impossibilité de défendre ces hypothèses extravagantes et outrées, forment autant d'avertissements, pour des gens non prévenus, de se méfier de ces trouvailles quasi-scientifiques. Ce qui augmente la difficulté de s'orienter dans ce dédale, c'est que chaque classification, quelle qu'en soit la valeur, demeure fortement vague et idéale : les humains, à part quelques rares exceptions, restant partout mêlés comme type ou division anthropologique.

Les migrations incessantes dans le passé, de même que la pénétration mutuelle des peuples dans les temps modernes, rendent presque introuvable une race pure, répondant aux concepts des théoriciens.

Ajoutons que les spécialistes eux-mêmes, qui se chargent de la tâche si difficile de morceler l'humanité en races et groupes ethniques, sont rarement d'accord sur la nature et les caractères essentiels de ces groupements. Car il est aussi facile de trouver le type pur d'une espèce zoologique quelconque, qu'il est difficile d'en trouver un dans le règne humain.

Lorsqu'après avoir suivi une définition précise au sujet d'une race quelconque, on croit être tombé sur un de ses représentants en chair et en os, on s'aperçoit que maints caractères l'éloignent nettement du type qu'il *devait* incarner. La vie réelle, sans se soucier autrement de l'intérêt supérieur des anthropologistes, l'avait doué d'un ou de plusieurs des traits qui tantôt le distinguent légèrement des siens, tantôt le rejettent violemment dans le groupe ethnique dont il devrait être radicalement séparé. Et plus on étudie les cas multiples que présentent les individus fondus dans une agglomération humaine, plus on s'aperçoit qu'ils se rattachent par des liens visibles ou invisibles, et en tout cas réels, à tous ceux dont on tient à les détacher.

Après tout, l'évolution historique des peuples n'a-t-elle pas mis un obstacle invincible à toutes ces

divisions ? A l'exception des peuples primitifs ou entièrement sauvages, dont le chiffre numérique est insignifiant, les pays qui ont joué, jouent ou sont destinés à jouer un rôle quelconque dans la marche de l'humanité, sont devenus le théâtre d'un mélange infini des peuples, groupements et races. Partout où nous tournons les yeux, nous ne voyons nulle part des groupements anthropologiques, mais des agglomérations ethniques, formées par la communauté de la langue, ou celle des intérêts économiques, sociaux, politiques et religieux.

Réfugiés sur la même terre, enchaînés par des intérêts communs, liés par des unions de sang et de famille, évoluant sous l'influence des conditions analogues du milieu psychique et moral, exposés et condamnés à subir la même empreinte de tant de conditions d'hérédité et de la formation de leur type physiologique, intellectuel et moral, les composants d'un peuple, expression purement abstraite, finissent par se ressembler en dépit de la diversité de leurs origines. Grâce à l'influence du métissage, pratiqué presque inconsciemment, ils ont perdu leurs distinctions essentielles, s'ils les ont jamais eues ; grâce à l'influence des conditions de la vie identique, ils ont acquis un type commun, résultante de tant de facteurs qui façonnent l'espèce humaine.

Plus on y réfléchit, plus on s'aperçoit que si la division en races a pu avoir ses raisons d'être, dans un passé lointain, elle les a perdues au cours de l'histoire. A mesure que l'humanité avance, la

théorie des races recule. Les deux ne forment qu'un jeu de bascule, dont un bout s'élève à mesure que l'autre gagne en poids. C'est ainsi que, théoriquement, la science des races paraît être condamnée d'avance, lorsqu'on l'envisage sans parti pris d'école ou d'aveugle orgueil humain. Le type de race, conçu dans des conditions irréalisables, doit forcément avoir quelque chose de factice, si on veut le considérer en dehors de son passé historique. On comprend encore, à la rigueur, les spéculations d'un paléontologiste qui, se basant sur quelques débris fossiles, tient à reconstituer à leur aide des types humains opposés, mais on conçoit plus difficilement l'attitude d'un anthropologiste moderne qui, devant quelques habitants des divers pays européens, se voit dans la nécessité de les parquer dans des camps opposés. Tandis que sa tentative de division, basée sur une science incertaine, s'accroche à toutes sortes de traits passagers et trompeurs, l'unité de l'homme civilisé, qui gît derrière ce mirage, se rit de tous ces subterfuges et s'offre, harmonieuse et souriante, à l'observation impartiale.

Et d'abord, qu'est-ce qu'une race humaine, ce type de différenciation auquel on tient à ramener l'humanité ? Lorsqu'on se sert de ce terme en parlant des animaux domestiques, on saisit très bien son sens et sa portée. Mais l'existence des humains, évoluant sous l'influence de tant d'éléments distincts, ne permet point l'emploi du même terme. C'est à l'homme que s'applique surtout la thèse sou-

tenue avec tant de talent par Lamarck. « Les classifications sont des moyens artificiels, car la nature n'a formé ni classes, ni ordres, ni familles, ni genres, ni espèces constantes, mais *seulement des individus.* » Il suffit, en outre, d'examiner les individus composant un groupement ethnique, pour constater qu'il y a entre eux plus de différences qu'entre les races conçues comme unités opposées.

Herbert Spencer[1] nous dira également que les classifications ne sont que des conceptions subjectives, auxquelles ne correspond aucune démarcation dans la nature. Elles n'ont en vue que de limiter et d'arranger les matières soumises à nos recherches, afin de faciliter l'œuvre de l'esprit. Malheureusement ce procédé logique, dont le rôle, sous forme d'un aide-mémoire, devrait être borné à simplifier nos études, acquiert aux yeux des profanes une existence réelle et indépendante. Une simple enseigne reçoit dans ces conditions une âme et devient une entité vivante. Dans la classification, moyen logique pour grouper ces faits, on s'habitue peu à peu à voir une expression de la vie réelle. Les quatre ou quarante races ou sous-races sont censées ainsi représenter à nos yeux des divisions véritables et essentielles. Ajoutons que les défauts de notre mentalité aidant, ceux-là mêmes qui sciemment se sont servis de la méthode logique de division, en deviennent ensuite les premières victimes. A force d'employer cette

1. *Principes de Biologie.*

arme à deux tranchants, les anthropologistes finissent par succomber à leur raisonnement. Ils commencent souvent par parler des races, comme catégories artificielles, et en arrivent à les considérer comme des barrières délimitatives entre les humains. Tout entiers à leurs divisions mentales, créées par le raisonnement, ils oublient que chaque être humain a son individualité propre et que l'individu est la seule réalité objective. Ils oublient de plus que la race n'est qu'une conception de notre esprit, la résultante d'une pensée subjective relevant autant de nos facultés que des faiblesses de notre raisonnement. Elle exprime en outre autant nos sensations que nos sympathies et nos aversions.

Nous voyons ainsi toute une série d'obstacles qui se dressent devant le classificateur.

Lorsqu'il unit, par un hasard de circonstances, un esprit impartial à une science des plus vastes, une patience d'observateur à une persévérance surhumaine dans le tassement des faits, il doit ne pas oublier que son édifice n'est qu'un simple mirage de procédé logique. Cette construction est limitée à sa conscience et à son raisonnement chétif et faillible. Car, et nous ne saurions insister assez sur ce point, la race n'est qu'une image abstraite, dont l'existence ne va pas au delà de notre cerveau.

II

Le mot « race » a une généalogie bien moderne. Ses fanatiques le découvrent, il est vrai, chez Hip-

pocrate lui-même ; mais, à cette époque lointaine, le terme « race » n'a point pu avoir la signification qu'on lui attribue de nos jours. Topinard ne le signale que vers l'année 1600. François Taut, notamment dans son *Trésor de la langue française*, paraît s'en être servi le premier dans le sens moderne. « Race vient de radix, racine, nous dira-t-il, et fait allusion à l'extraction d'un homme, d'un chien, d'un cheval ; on le dit de bonne ou de mauvaise race. »

Avec Buffon, la notion de la race entre dans le domaine scientifique. Soulignons ce fait singulier que l'illustre auteur de l'*Histoire naturelle générale et particulière*[1] se trouve bien plus près de la vérité, dans sa définition de la race, que maints savants de nos jours. La race, pour lui, n'est qu'une variété créée et fixée par les influences climatériques, la nourriture et les mœurs. Or cette fixité est subordonnée, d'après Buffon, au milieu. Elle « persiste tant que le milieu est le même et disparaît quand le milieu change. » On pourrait également dater à partir de Buffon le commencement des recherches scientifiques sur les variétés qu'on rencontre dans l'espèce humaine. C'est en suivant le mouvement inauguré par lui que Daubenton publia son curieux mémoire sur *le Trou occipital dans l'homme et les animaux*, et Camper, le savant médecin hollandais, sa *Dissertation sur les différences réelles que*

1. T. V.

présentent les traits du visage chez les hommes de différents pays et de différents âges (1791). Ayant conçu son ouvrage plutôt au point de vue artistique, — car l'auteur n'a en vue que de donner aux artistes le moyen de comparer les têtes des hommes de races différentes, — Camper a élargi ensuite sa base et y a introduit également le monde animal. C'est à lui qu'on doit le fameux « angle facial », qui devait engendrer ensuite des centaines de mesures anthropométriques. Presque en même temps que Camper, Blumenbach lança ses *Decades* VIII *craniorum diversarum gentium* (1790-1808). Le branle est donné. De presque partout arrivent dès lors des études sur des races avec leur définition et classification variées.

Le commencement du XIX[e] siècle fut l'époque de grands voyages et d'explorations fertiles. Ce fut également l'époque de la floraison des sciences naturelles. La lutte soulevée autour de l'unité et de la pluralité de l'espèce humaine mit en mouvement plusieurs générations de savants. L'humanité descend-elle d'un seul type primitif (monogénisme) ou compte-t-elle plusieurs ancêtres différents (polygénisme)? Voilà une querelle qui nous a valu une littérature des plus imposantes.

Constatons, du reste, que le polygénisme se montre de plus en plus faible, la théorie de l'évolution des espèces lui ayant porté le coup mortel. Mais toutes les péripéties de cette lutte acharnée ont eu leur répercussion sur la science des races. Si la multiplicité des origines humaines avait triomphé, que

d'arguments en faveur de la supériorité de certaines branches humaines sur les autres ! Il y eut même un moment où les marchands d'esclaves et les gouvernements barbares qui protégaient leur commerce, se servaient de l'appui du polygénisme pour justifier le trafic des Nègres, considérés comme venus au monde en dehors de l'humanité blanche[1]. Heureusement qu'à mesure que la science de l'homme avançait, le polygénisme perdait du terrain. Aujourd'hui la question de l'unité ou de la pluralité des espèces paraît être remisée. Notons à cette occasion que cette querelle n'a qu'une valeur purement théorique au point de vue de notre thèse. Comme nous le verrons plus loin, toutes les différences entre les humains se résolvant dans l'influence du milieu, la doctrine égalitaire pourrait être soutenue malgré et même contre les polygénistes.

Mais cet ennemi imaginaire étant actuellement à l'agonie et le terrain de la discussion étant par cela même plus dégagé, la philosophie des races ne peut qu'en profiter. Du reste, comme le remarque Darwin[2], il devient indifférent qu'on désigne sous le nom de races les diverses variétés humaines ou que l'on emploie les expressions espèces ou sous-espèces. Laissant donc de côté les espèces des polygénistes,

1. La thèse monogéniste se trouve défendue avec un luxe d'arguments des plus convaincants par Prichard dans ses classiques *Researches into Physical History of Man* (1837, 5 vol.) et dans la lumineuse étude de Quatrefages : *l'Espèce Humaine*. Les deux auteurs nous paraissent avoir complètement épuisé ce sujet.

2. *Descendance de l'Homme*.

nous nous occuperons des races humaines proprement dites.

Tout ce que nous avons dit plus haut de leur valeur abstraite et conventionnelle, *nous a fait présumer* la facilité et la spontanéité de leur éclosion et de leur division. Et, en réalité, un dictionnaire des races, d'après les anthropologistes, demanderait un gros ouvrage avec des milliers de noms et autant de rubriques.

Le pourquoi de cette diversité ne se retrouve souvent que dans le désir de se distinguer des précurseurs ou de dérouter les profanes. Il serait sans doute fastidieux de vouloir les examiner à un point de vue quelconque. La curiosité et la vogue dont ont joui certains systèmes, pourraient seules encore y trouver leur compte. Nous en citerons quelques-uns, d'après la notoriété de leurs auteurs et la valeur de leurs définitions. Leur ensemble nous démontrera leur signification purement conventionnelle.

III

Pour I. Geoffroy Saint-Hilaire, le mot race résume « une suite d'individus, issus les uns des autres et distincts par des caractères devenus constants ». Remarquons pourtant que *constance* ne voulant point dire *immobilité*, cette définition a le mérite de se montrer assez libérale dans le sens de la variabilité passagère des humains. Prichard ira encore plus

loin dans cette voie et ajoutera que « la collection d'individus formant une race, présente des caractères *plus ou moins communs, transmissibles par hérédité, l'origine de ces caractères étant mise de côté et réservée* ». Pour de Quatrefages « la race est l'ensemble des individus semblables appartenant à une même espèce, ayant reçu et transmettant par voie de génération les caractères d'une variété *primitive.* » Le mot *primitive* a trahi évidemment la pensée du défenseur fervent de l'unité de l'espèce humaine, car sa définition ferait croire qu'il y avait, dès l'origine des humains, des variétés nettement établies ! C'est cette idée qui triomphe dans les écrits des polygénistes. Pour Pouchet, par exemple, le mot race désigne « les *differents groupes naturels* du genre humain ».

Tous les anthropologistes modernes ne voient, du reste, dans les races humaines, que des variétés liées par certains caractères communs. Broca prendra même le soin d'ajouter que cette filiation, plus ou moins directe, entre les individus de la même variété, « ne résout ni affirmativement ni négativement la question de parenté entre individus de variétés différentes ».

Pourtant, lorsqu'on descend de ces hauteurs, on aperçoit quel abîme sépare souvent les définitions de leur application. Car, même les plus larges, celles qui font le plus de concessions aux caractères spécifiques des variations, paraissent expier le péché de s'être servi du mot race, si impropre pour les humains.

Sous l'influence de cette analogie du terme appliqué également au monde animal, naît dans notre esprit *la conception de l'identité entre les races humaines et animales. L'intérêt et la passion, absents lorsqu'il* s'agit de deux autres règnes, interviennent ici avec une telle force, qu'ils finissent par y créer des nuages, qui cachent complètement ou modifient, en tout cas, la portée réelle du terme. Car, de ce que les variétés humaines aient été définies de la même façon que les variétés animales et végétales, il ne s'ensuit point qu'elles soient identiques. Nous avons vu précédemment que, bien au contraire, les traits distinctifs sont aussi définis et nets dans les autres règnes qu'ils restent flottants parmi les humains. Ainsi, dans le monde animal ou végétal, lorsqu'il y a un caractère saillant qui tranche sur l'entourage, sépare un groupe ou une race, ce caractère est constant et aussi stable que possible. On le rencontre à son état fixe dans tout la variété, et c'est dans sa permanence et sa forme rigoureuse que gît sa base. En est-il de même chez les humains? Ici, non seulement les individus ne ressemblent point au type qui devrait incarner la race, mais ce type de race lui-même n'est, d'après la remarque si juste de Lamarck, qu'un produit de l'art.

Il suffit de rappeler en outre l'intelligence qui sert de ciment d'unité aux humains. Elle façonne même par son influence leur morphologie. Et rien que cette circonstance rend impossible l'application du terme race dans le même sens aux hommes et

aux animaux. Et pourtant la nécessité mentale, qui nous oblige à classifier et à sérier les faits, rend la *division des humains fatale. Mais, afin d'éviter les inconvénients cités, il faudrait lui enlever l'identité* des termes communs avec celle des animaux. Le mot race, pour les raisons indiquées, nous paraît avant tout impropre. Or l'identité du mot implique, pour les esprits simples, l'identité des phénomènes. C'est ce qui nous fait comprendre la facilité avec laquelle les masses arrivent à concevoir les races humaines et animales sous le même angle. Afin d'éviter la confusion dans nos idées, il faudrait détruire la cause qui l'a créée. Au lieu donc du terme « race », il faudrait se servir plutôt de celui de « *variété humaine* ». Sa définition devrait en outre tenir compte des faits acquis par la science de l'homme. Les traits distinctifs des variétés humaines, étant les produits du milieu, qui, après les avoir créées, a la faculté de les détruire ensuite, cette circonstance capitale ne pourrait être également omise dans sa définition. Envisagée à ce point de vue, une variété humaine serait *un groupement d'individus liés par certains caractères permanents et se distinguant par d'autres traits passagers des autres agglomérations humaines*. Les caractères permanents représenteraient, dans ce cas, les caractères communs à toute l'humanité : ceux passagers, les distinctions qui, n'étant que le produit des circonstances multiples, synthétisées par le milieu, n'ont qu'une existence temporaire. Cette définition aurait l'avantage

de souligner l'unité des humains et de faire ressortir la distinction capitale qui sépare leurs divisions de celles qu'on applique au monde animal.

IV

Le sens nécessairement vague qu'a le mot race chez tous les auteurs, a facilité l'apparition de nombreuses classifications. Le propre de la définition est « d'énoncer des attributs qui distinguent une chose, qui lui appartiennent à l'exclusion de tout autre[1] ». Or, précisément, comme nous le verrons plus loin, la nature a semé ses traits distinctifs et exclusifs avec une profusion exaspérante parmi toutes les variétés humaines. Une race a tantôt une, tantôt dix ou vingt qualités analogues ou non semblables à celle qu'on veut lui opposer. Alors, comment la faire sortir de l'ensemble des autres et lui donner une définition propre ? Il devient encore plus difficile de diviser toutes les variétés humaines. Comment s'y prendre ?

Cette délimitation des humains ressemble un peu à la tâche qui incomberait à un mathématicien de relever le nombre des combinaisons différentes, auxquelles se prêterait le chiffre de vingt personnes, qu'il s'agirait de placer autour d'une table. Nous savons, par exemple, que le placement de douze personnes peut donner lieu à 500 millions de combi-

1. Littré : *Dictionnaire de la Langue française*.

naisons, tandis que treize offrent déjà un chiffre de 6 500 000 000. Si l'on admettait une personne de plus, les quatorze pourraient nous offrir 91 000 000 000 de combinaisons. Arrivons à quinze personnes, et le nombre de combinaisons possibles qui en résultera, atteindra le chiffre fantastique de 1 350 000 000 000. Or, le chiffre des éléments qui rentrent dans la classification des humains est des plus considérable. Les anthropologistes du bateau *Novare* (voir les travaux de Weisbach), ont adopté quarante-deux mensurations, tandis que les instructions anthropologiques imposent généralement aux observateurs de vingt à quarante données nécessaires. Broca en signale trente-quatre de premier ordre ; Topinard, dix-huit nécessaires et quinze facultatives, tandis que Quetelet en relève, dans son *Anthropométrie*, quarante-deux. Et lorsqu'on pense que, même essentielles, elles ne sont point identiques chez tous les auteurs, on s'imagine aisément la possibilité et la facilité avec lesquelles on peut créer à volonté des races humaines ! Loin de s'étonner du nombre déjà existant, il faudrait bénir le ciel de nous avoir préservés d'un milliard de races et de classifications en conséquence !

Essayons cependant d'en citer plusieurs parmi les plus scientifiques, tout ce que nous avons dit plus haut ayant démontré leur valeur purement relative.

Commençons par celle de Linné, qui, sous des variations diverses, reparaît encore dans l'anthropologie moderne. Pour lui l'homme comprend trois

sections différentes : sapiens, ferus et *monstruosus*. La première se subdivise en Européens aux cheveux blonds, aux yeux bleus et au teint blanc ; l'Asiatique aux cheveux noirâtres, aux yeux bruns et au teint jaunâtre ; l'Africain aux cheveux noirs et crépus, au nez plat, aux lèvres grosses ; l'Américain au teint basané, aux cheveux noirs et au menton imberbe. L'homme *ferus* (sauvage) est muet, hérissé de poils, et marche à quatre pattes, tandis que l'homme *monstruosus* se divise en plagiocéphales et microcéphales.

Le professeur Blumenbach a mis en vogue le terme *caucasien*, servant d'épithète à toute une variété humaine venue du Caucase. Ce terme fut maintenu par Cuvier, qui, à l'encontre de Blumenbach, avait admis seulement trois au lieu de cinq races (caucasienne, mongolique et nègre.) Il en multiplia pourtant les sous-divisions. C'est ainsi que la race blanche ou caucasienne présente chez lui trois embranchements : l'araméen (sémite), l'indopélasgien et le scythotarte. La branche mongolique recrute ses membres parmi les Chinois, Kalmoucks, Mandchoux, Japonais, Coréens et les habitants des Iles Carolines et Mariannes.

Bory de Saint-Vincent, partant de ce point de vue qu'Adam n'était que le père des Juifs, a divisé l'humanité en quinze espèces, et celles-ci à leur tour en une quantité de races et de sous-races. Ajoutons que c'est l'espèce arabique qui a l'insigne honneur d'abriter les descendants d'Adam, divisés en Juifs et

en Arabes, tandis que toutes les autres espèces hyper-boréenne, australienne, colombique, sinique, etc., se trouvent en dehors de ces cadres privilégiés.

Et, dans la suite, les classifications, en se multipliant et en se ramifiant au gré des savants et de leurs notions plus ou moins exactes de la conformation et des qualités humaines, ont varié, depuis les trois races de Cuvier, les quatre de Leibnitz et de Kant et les neuf centres d'Agassiz, en allant jusqu'aux cent et même aux cent vingt prônées dans certains congrès anthropologiques.

Isidore-Geoffroy Saint-Hilaire divise les humains en *orthognathes* (visage ovalaire et mâchoires verticales); *eurignathes* (proéminence des pommettes, type mongolique); *prognathes* (mâchoires saillantes, type éthiopique) *eurignathes et prognathes* (pommettes écartées et mâchoires saillantes, type hottentot).

Gratiolet distinguait des races *frontales*, *pariétales* et *occipitales*, caractérisées par la prédominance des régions antérieure, moyenne et postérieure du crâne et du cerveau.

Pour Huxley, les hommes se diviseraient en deux sections capitales : les *ulotrichi* aux cheveux crêpus et les *lesostrichi* aux cheveux lisses.

Certains anthropologistes ont voulu séparer l'humanité d'après le profil facial. Warushkin[1] trouve ainsi le profil mongolique, africain, européen, juvénile. Le premier est faible dans les deux sens, vertical

1. *Ueber die Profilirung des Gesichtsschaedels.*

et horizontal ; le deuxième serait faiblement développé dans le sens horizontal, mais fortement accentué dans le sens vertical. On le rencontrerait parmi les Nègres et les Australiens. Le type européen se distingue par un profil fortement dessiné dans les deux sens. Le profil juvénile, qui serait propre aux Slaves et aux adolescents, est fortement accentué dans le sens horizontal, mais légèrement dans le sens vertical.

A mesure que la science de l'homme se développe, le désir de classer et de simplifier les faits emmagasinés, pousse vers les délimitations des humains de plus en plus nombreuses.

La morphologie ne suffisant plus pour cette besogne, on a recours à la vie psychologique et mentale pour y trouver des bases nouvelles. C'est ainsi que les tendances et les aspirations idéales des humains entrent en ligne de compte et contribuent encore à rendre plus difficile l'impasse dans laquelle sont tombés les classificateurs. Avec les anthropopsychologues, dont nous nous occuperons plus loin, le nombre des divisions devient incalculable, la fantaisie et le caprice ayant décidément remplacé les mensurations des savants. Rappelons, dans cet ordre d'idées, la tentative de M. Fétis de diviser l'humanité d'après les systèmes musicaux de ses représentants, et celle de César Daly préconisant, dans le même but, les distinctions d'après les compositions architectoniques.

Les quelques faits signalés suffisent pour faire res-

sortir l'intérêt vague de toutes ces divisions. Pour en donner une notion plus exacte, nous procéderons par ordre anatomique. Nous examinerons l'homme avec les parties essentielles de son corps et étudierons les divisions consécutives basées sur celles-ci. L'*étude* systématique des parties saillantes de notre organisme nous permettra de saisir sur le vif les difficultés où se débat la science des races. Les divisions essentielles des humains ayant surtout leur point de départ dans la tête et la conformation comparée de ses parties, leur *analyse* facilitera singulièrement notre tâche. Car, ne l'oublions pas : le crâne et le cerveau, le prognathisme et les angles faciaux ont fourni pour leur compte les neuf dixièmes de toutes les divisions et de tous les systèmes d'inégalité entre les humains.

CHAPITRE VI

LES DIVISIONS DE L'HUMANITÉ AU POINT DE VUE CRANIOLOGIQUE

I

Le crâne a servi de point de départ à toute une série de divisions entre les humains, adoptées par des anthropologistes de tous les pays et des écoles les plus variées. Dans ses formes plus ou moins définies on a cru trouver des frontières naturelles de séparations à établir entre les hommes, unis sous tant d'autres aspects. Les formes variées du crâne ont permis ainsi de parquer l'humanité dans plus de catégories opposées que n'aurait pu le faire leur manière différente de penser ou de vivre.

La craniométrie, cette branche capitale de l'anthropologie, a pris, dès lors, une situation tout à fait prépondérante dans la science des races humaines. Avec sa sœur, la céphalométrie, elle porte la responsabilité d'erreurs sans nombre, dont déborde l'anthropologie moderne.

La *céphalométrie* donne la mesure de la tête sur le

vivant ou le cadavre, la craniométrie n'a en vue que le squelette de la tête. Pour procéder aux mensurations, il existe actuellement de nombreux instruments, de même que des méthodes compliquées. Malheureusement, la mensuration des crânes continue à être faite par toutes sortes d'amateurs ignorant ce fait important, que d'un simple sport, la craniométrie est devenue presque une science, d'une technique très complexe. Le manque de méthode et de notions élémentaires qui caractérise les travaux de tant d'anthropologistes improvisés, produit avant tout le manque d'unité et de cohésion dans leurs observations. Cela enlève aussi tout crédit à leurs généralisations faciles et superficielles.

Ceux-là mêmes qui ont recours à des instruments spéciaux ne savent pas s'en servir. Une quantité des mensurations ainsi faites deviennent souvent grotesques, presque toujours inutiles, parce que chaque investigateur a utilisé des instruments à sa façon. Lorsqu'il y a unité des instruments, il faut se garder de changer de procédé au cours des recherches. Or ces quasi-expérimentateurs adoptent tantôt des mesures condamnées par l'expérience et en négligent d'autres, indispensables. Ils comparent des chiffres qui n'ont de commun que le nom des rubriques où l'on s'efforce de les faire rentrer. On arrive de la sorte à des écarts considérables, à des inexactitudes choquantes, qui déconcertent les spécialistes et engendrent de fausses notions chez des profanes. La vérité ne trouve son salut que dans des

erreurs par trop grossières. Cela paraît paradoxal et cela est vrai pourtant, car on ne recule ordinairement que devant leur éternité. Mais ces laisser pour *compte* de la science rentrent quand même dans les œuvres d'anthropologie comparée et créent des confusions dans la pensée de lecteurs trop crédules. On *s'extasie alors devant les différences essentielles qui* sépareraient non seulement les cerveaux des sauvages et des civilisés, mais aussi et tout simplement les habitants de deux communes voisines. La science, d'ordinaire réfractaire aux écarts monstrueux, se laisse néanmoins duper par des erreurs en apparence minimes, qui, une fois admises dans son domaine, provoquent des complications incalculables. Un spécialiste en anthropométrie céphalique, qui tiendrait à faire ressortir toute la série innombrable des fautés ou inexactitudes dont pullulent les ouvrages d'anthropologie les plus réputés, aurait devant lui le labeur d'un nouvel Hercule.

De la montagne gigantesque des évaluations craniologiques il ne resterait peut-être qu'un vaste chaos d'erreurs rendant impossible toute conclusion positive. Il suffira de dire que même deux spécialistes habitués à la technique de la mensuration peuvent arriver à des écarts graves, en travaillant sur le même sujet, s'ils n'ont pas pris la précaution de mettre d'accord, au préalable, leur méthode et leur façon de procéder.

Les anthropologistes paraissent, en général, être fidèles à ce dicton populaire qui identifie une forte

tête avec une grande tête. Or, sans vouloir épouser le paradoxe d'Aristote que les têtes les plus petites sont en même temps les têtes les plus intelligentes, et que l'homme arrive à être plus intelligent que les autres animaux seulement parce que sa tête a des dimensions relativement plus petites, il nous faut *cependant répudier la proportion forcée entre la* grandeur de la tête et de l'intelligence. Le professeur Parchappe, dans ses lumineuses *Recherches sur l'encéphale, sa structure, ses fonctions et ses maladies*, (1836), reprises plus tard par Broca, conteste, avec maintes preuves à l'appui, la liaison nécessaire entre l'imbécillité ou l'idiotisme et une petitesse déterminée de la tête. Il a constaté, par exemple, à la suite d'une série de mensurations comparées, que sur 50 têtes d'hommes à intelligence normale qu'il avait étudiées, 7 offraient des dimensions inférieures à celles de l'imbécile observé, tandis que 13 d'entre elles accusaient des dimensions de très peu supérieures. D'autre part, une tête de femme intelligente s'est trouvée sensiblement inférieure aux dimensions de la tête d'un idiot. Et Parchappe en a conclu que l'intelligence peut se manifester à son degré normal dans une tête dont le volume est inférieur, égal ou à peine supérieur au volume des têtes d'idiots. Même parmi ces dernières et les imbéciles classés, le degré de l'intelligence n'est point proportionnel au volume de la tête. Et c'est ainsi que dans sa collection d'imbéciles, celui dont la tête la plus faible n'avait que 460 millimètres de circonférence horizontale, s'était

montré le plus intelligent du groupe : seul, il par-*lait et connaissait la valeur de l'argent.*

II

La mensuration d'un élément essentiel comme le cubage du crâne, faite d'après la même méthode, peut donner des écarts allant jusqu'à 100 centimètres. Les différences de la longueur occipitale de la même tête pourraient offrir des différences se soldant par une vingtaine de millimètres. La résultante dépendra non seulement de la différence des instruments, mais aussi de la façon de mesurer les parties soumises à l'examen. Un anthropologiste aussi circonspect que l'est M. L. Manouvrier, formule même cette conclusion hardie « qu'il est imprudent d'utiliser des chiffres anthropométriques recueillis par des observateurs dont on ne connaît pas *de visu* le mode opératoire, à moins que l'on ne sache qu'ils ont fait un apprentissage pratique dans un laboratoire ou auprès d'un maître dont la méthode est connue, ou bien encore à moins qu'ils n'aient *minutieusement décrit leur façon d'opérer* [1] ».

Il suffit, du reste, de prendre connaissance des procédés si compliqués de la mensuration, telle qu'on la pratique dans les laboratoires anthropomé-

1. Voir L. Manouvrier : *Céphalométrie anthropologique* dans l'*Année psychologique* 1899.

triques de notre temps, pour s'apercevoir de la *valeur suspecte de toutes ces généralisations hâtives sur les races humaines.*

La plupart des traités sur notre inégalité organique paraissent oublier que la grandeur et la forme du crâne dépendent avant tout de la constitution physique. D'autre part, l'indice céphalique n'est pas toujours d'accord avec la forme du crâne qui devrait en être la résultante. Sergi a démontré, par exemple[1] que tel crâne qui, d'après la mensuration de l'indice, devrait être dolichocéphale, peut-être brachycéphale et vice versa. On ne peut pas non plus se baser sur l'indication obtenue, en divisant la hauteur du crâne par sa longueur, car « un crâne qui, à l'examen, paraît développé dans le sens de la hauteur, peut être au contraire bas, s'il présente une notable longueur » (Giuffrida Ruggeri). Le même anthropologiste, vu la grande variabilité du crâne, propose une classification des crânes d'après les variations morphologiques, ethniques, sexuelles, constitution physique, variations sur fond atavique, sur fond infantile, et enfin, variations individuelles. Manouvrier insiste sur la difficulté de rattacher les variations nombreuses du crâne aux variations de l'intelligence ou du caractère. D'après lui, « c'est un pur égarement que de vouloir faire de la variation de l'indice céphalique une sorte de phrénologie des races, car aucun fait biologique ne la justifie ». « Bien

1. *Specie e varieta umane.*

au contraire, nous dira-t-il, les variations de l'indice céphalique sont des plus insignifiantes au point de vue physiologique. Dans la brachycéphalie, le crâne gagne en largeur ce qu'il perd en longueur. »

D'autre part, il ne faudrait point oublier que maints peuples sont parvenus à changer la forme de leurs crânes, sous l'influence de causes purement mécaniques.

La coutume de déformation de la tête, afin de lui donner une forme étroite, qui paraissait être à la mode, bien avant Gobineau et Ammon, a été autrefois fort répandue. Hippocrate parle déjà des macrocéphales qui, à la suite de la déformation artificielle, avaient des têtes longues. On soumettait les têtes des enfants, dès leur âge tendre, à une pression au moyen de bandages et à l'aide de la pression mécanique. Avec le temps, nous dira Hippocrate, le changement est devenu naturel[1]. Strabon, Diodore de Sicile, Pline, etc., confirment cet usage. Sidoine Apollinaire raconte même, avec un luxe de détails à l'appui, comment les membres d'un peuple venu des plaines scythiques (les Huns), arrivèrent à donner à leurs têtes la forme conique[2]. D'après Amédée Thierry[3], certains peuples vaincus par les Huns, afin de ressembler à leurs vainqueurs, auraient imité cet exemple de déformation de leurs crânes, d'où des

1. Hippocrate. *Des airs, des eaux*, t. II.
2. *Panégyrique d'Anthémius*.
3. *Histoire d'Attila et de ses successeurs*, t. II.

traces nombreuses de cette coutume qu'on rencontre encore de nos jours.

Nous trouvons également dans les vieux ouvrages d'Adrien Spiegel, de Bruxelles[1] etc., J. Bodin[2], etc., de curieuses indications sur les procédés employés par les Belges pour avoir des crânes ressemblants aux têtes dolichocéphales des conquérants germains. On a eu recours surtout aux bandages de la tête chez des adultes, mais on commençait ordinairement par serrer fortement la tête des nouveau-nés.

Lagneau croit pouvoir faire remonter la coutume de la déformation toulousaine du crâne jusqu'aux Volces, ou Galates, ou Belges, de race germaine septentrionale, tandis que Broca l'attribue aux Kimmériens. D'après Foville[3], on retrouve cette déformation cranienne chez certains habitants des départements de l'Aude, de la Haute-Garonne, du Tarn, etc.

Dans le Limousin existerait également une coutume pareille. Chez ces descendants des anciens Lemovices, d'après M. Blanchard, subsisterait l'usage de se servir de bonnets fortement serrés,

1. *De humani corporis fabrica,* Venetis, 1727.

2. *Methodus ad facilem historiarum cognitionem*, Amstelodami, 1850.

3. *Déformation du crâne*, 1834, cité par Lagneau dans son *Anthropologie de France.*

La tête soumise, dès l'enfance, à la constriction circulaire d'un bandeau fronto-occipital déprimant le coronal et la fontanelle bregmatique, il en résulte une diminution de la capacité encéphalique et la réduction de la loge frontale. Le lobe cérébral antérieur, déprimé en haut et en avant, s'allonge d'avant en arrière aux dépens du lobe pariétal. Voir aussi Broca : *Sur la déformation toulousaine du crâne.*

afin de donner à la tête une forme allongée. Celle-ci *permettrait, conformément aux préceptes du Père* jésuite Josset, très en vogue dans ce pays, de donner plus de place à la mémoire.

Il ne faut pas oublier également que la forme du crâne peut changer sous l'influence de l'alimentation. C'est ce qu'affirment du moins Nathusius, Nyström [1], et tant d'autres observateurs. Darwin nous avait appris déjà [2], que le crâne de beaucoup de nos races améliorées et domestiquées varie sensiblement, et il cite, outre le porc, diverses races de lapins et maintes races gallines.

Il faut également avoir en vue qu'il y a une différence sensible entre le crâne des hommes et celui des femmes. Cette démarcation a une importance qui mérite d'être prise en considération. Plusieurs savants allemands, qui ont étudié d'une façon spéciale les différences craniologiques entre les deux sexes du peuple germain, relèvent à ce sujet certains traits typiques. A. Ecker insiste sur la structure spécifique du crâne féminin, surtout en ce qui concerne le vertex (point le plus élevé de la voûte du crâne). Pour Welcker, le crâne des Allemandes serait en général plus étroit et plus plat que celui des hommes. Virchow nous dira même que cette différence exerce une influence capitale sur la configuration cranienne, car dans la progéniture où prédo-

1. *Formenveraenderungen des menschlichen Schædels.* Arch. für Anthrop., 1902.

2. *Variation des animaux et des plantes,* t. II.

mine l'influence maternelle, le crâne, y compris *celui des enfants mâles, se ressentira de la structure* cranienne de la mère. Si le fait observé par Virchow était authentique, l'humanité aurait devant elle une perspective nouvelle pour l'évolution des crânes et leur... différenciation infinie.

III

Depuis que Gobineau et ses élèves se sont laissés hypnotiser par la conformation du cerveau humain, la science a fait de singulières constatations. Elle a trouvé avant tout que la dolichocéphalie, si enviée et si recherchée, se rencontre surtout chez des peuplades sauvages et primitives. Vouloir attribuer à celles-ci le premier rang parmi les humains, serait sans doute excessif.

Les dolichocéphales avec un indice céphalique au-dessous de 76, sont surtout fréquents chez les Hottentots, chez les Nègres-Krous, chez les Muchikongo et Bakongo (73), chez les Achantis en Afrique, chez les Papous de la Nouvelle-Guinée (74), chez les Australiens divers, chez les insulaires des Nouvelles-Hébrides, chez les Tasmaniens en Océanie, de même que chez des peuplades hindoues (Kota, Badagas, Todas de Nilghiri), chez les Aïnos de Sakhalin, les Pathans du Pendjab, etc. ; en Asie, chez les Esquimaux ; les Hurons et Botocudos, etc., en Amérique ; tandis qu'en Europe ce sont surtout les Corses et

les Portugais qui paraissent réaliser l'idéal de MM. Gobineau et Lapouge (74 à 76).

La sous-dolichocéphalie trouve surtout ses représentants parmi les Boschimans, Haoussas, les M'Zabites et autres peuplades africaines ; chez les insulaires de Soumba, Kurdes, Japonais, Ostiaks, Turkmènes, Chinois du Nord, Tartares altaïens, etc., en Asie; chez des insulaires des îles Salomon, des îles Marquises, Polynésiens divers, etc., en Océanie; chez différents Indiens, Algonquins métissés, Esquimaux d'Alaska, Iroquois, Sioux, Fuégiens, en Amérique. Toutes ces peuplades ont leur équivalent au point de vue de l'indice céphalique en Europe chez des Belges Flamands, Français du Roussillon, Sardes, Siciliens, Tchouvaches, Tchéremisses, Basques Espagnols, etc.

Passons à présent aux mésocéphales (entre 79 et 81,8). Les Hollandais et les Normands en Europe répondent aux Chinois du Sud, aux Bororo du bassin de l'Amazone, tandis que les Provençaux (81,7) répondent aux Arakanais ou aux Taleoutes en Asie (81,8) ou aux Omaha en Amérique.

Les Français du département du Nord (80,4) se trouvent au niveau des Indiens Crow (Amérique), Nicobariens ou Tipperq de Tchittagong (en Asie). Nos Limousins et Périgourdins, à qui l'anthropologie attribue un indice de 80,7, répondent aux Nahuqua du Brésil, aux Battas du Lac Toba, etc.

Les sous-brachycéphales (entre 82 et.84,8) sont représentés avec la même abondance chez des Java-

nais, Coréens, Annamites, Patagons, Polynésiens de Tahiti ou Pomotou, comme chez des Italiens en général, Magyars, Ruthènes, Tcherkesses, Grands-Russiens, Belges Wallons, Juifs russes et galiciens, Lapons, Badois, Votiaks, Bretons, la tribu mi-sauvage Mordwa (Russie) les Tartares du Caucase et les Français en général. S'agit-il des hyper-brachycéphales au-dessus de 87, les craniologistes vous indiquent que ceux-ci se recrutent aussi bien chez les Roumanches de la Suisse, chez les Khirgiz-Kasaks que chez les Français de la Lozère, du Cantal, de la Haute-Loire, les Juifs du Daghestan ou les Lapons habitant l'extrême nord des pays scandinaves.

Quelle conclusion peut-on en tirer, sinon que toutes ces mensurations craniologiques ne nous apprennent presque rien au sujet de la capacité mentale ou de la valeur morale des peuples?

En admettant que ces évaluations anthropométriques soient absolument exactes et rigoureuses, il faudrait en tirer des déductions baroques au point de vue de la valeur respective des races.

On devrait mettre au même niveau les Boschimans et les Français du Roussillon, les Téleoutes et les Français du département du Nord, les Nahuquas du Brésil et les Français du Limousin ou du Périgord ; les Mordwa, les Tartars, les Votiaks en regard des Français, en général, ce type le plus représentatif de la pensée et de la civilisation européennes.

D'autre part, en voulant repousser ces conclusions, les partisans des inégalités organiques de

races se verraient *privés de la base qu'ils prônaient* comme la plus solide de leur théorie. Car, que leur reste-t-il en dehors de l'indice céphalique?

IV

Le domaine de la formation de notre intellect ne cesse d'ailleurs d'être bien mystérieux. Malgré tant d'efforts faits par les vastes embranchements de la science de l'homme, nous sommes réduits encore toujours à des hypothèses plus ou moins fondées, lorsqu'il s'agit de définir les sources, l'évolution ou les déviations de la pensée. Le pourquoi d'une mentalité du génie nous échappe. Nous pouvons à peine constater les raisons de l'arrêt mental d'un idiot ou d'un crétin. La science de la localisation de nos capacités intellectuelles suit un chemin pénible et ses conquêtes sont loin d'être définitives.

Dans l'intervalle, tout demeure sujet de doute et d'interprétation contradictoire. Notre développement intellectuel est-il en dépendance directe du volume de notre tête? L'homme est-il le plus intelligent parmi les êtres vivants parce que son cerveau offre la proportion la plus avantageuse? La croyance générale se range de ce côté et s'appuie avec orgueil sur cet avantage des humains pour proclamer leur supériorité dans l'échelle animale. Et pourtant le rapport du poids du cerveau à celui du corps n'est point aussi avantageux, chez l'homme, qu'on le

pense ordinairement. Il est vrai que, toute proportion gardée, un singe anthropoïde accuse un rapport trois fois et un chien dix fois plus faible. Mais voici un chat et un lion. Tandis que, chez le chat, le rapport du poids du cerveau à celui du corps est de 1 à 106, le même rapport chez le lion offre un rapport de 1 à 546[1]. Faudra-t-il en conclure que le chat est cinq fois plus intelligent que le lion? On sait d'autre part que plus l'animal est petit, plus avantageux se montre le rapport de son cerveau à son corps. Ceci une fois admis, peut-on en déduire que les animaux petits sont relativement plus intelligents que les animaux de grande taille?

Afin d'échapper à cette conclusion bizarre on a vu des physiologistes, comme M. Charles Richet, admettre l'existence d'un élément intellectuel permanent, en regard de la masse cérébrale variante. Grand chien ou petit chien, ils ont une intelligence égale, nonobstant leur masse cérébrale distincte. Cette explication ingénieuse ne saurait point être considérée comme satisfaisante. Où se trouve le siège de cette masse constante destinée à élaborer ou à manifester l'élément intellectuel, et quelles sont les conditions de son fonctionnement?

C'est ainsi que, même lorsqu'ils s'agit des animaux, nous nous trouvons réduits à une série d'hypothèses. Et pourtant la facilité avec laquelle les physiologistes

1. E. Dubois. *Sur le Rapport du poids de l'encéphale avec la grandeur du corps chez les Mammifères,* Bulletin de la Société d'Anthropologie, 1897.

peuvent opérer sur les êtres vivants devrait singulièrement simplifier le problème et diminuer ses côtés mystérieux. Or il n'y a qu'une seule vérité qui s'impose d'une façon indiscutable dans le monde animal, c'est que le poids du cerveau ne correspond aucunement au degré de l'intellectualité.

Il en est de même chez l'homme, et Broca a eu raison de considérer comme ridicule la prétention de vouloir faire dépendre les degrés de l'intelligence des dimensions et par conséquent des formes de la tête.

Mais si le volume cérébral plus ou moins grand ne résout point la question, il ne faut pas oublier en outre que le poids et la conformation du crâne varient et progressent avec l'instruction. Il en est du cerveau comme des autres organes du corps : ils croissent et évoluent sous l'influence de l'exercice. Or ce fait a une grande importance, malgré l'oubli où l'ont laissé la plupart des anthropologistes, car cette influence qui se traduit par l'augmentation du volume, une fois constatée, il sera facile d'en tirer quelques conclusions capitales.

Le professeur Parchappe a eu peut-être le premier l'idée de s'arrêter à cette concordance qui lie le volume de la tête au travail qu'on lui fait subir. Après avoir pris une série de mesures sur des têtes d'hommes entièrement adonnés à l'étude des lettres et des sciences, professeurs et magistrats, placés par leur talent d'écrire et de parler au-dessus de la médiocrité, il leur a opposé les mesures prises sur

des têtes d'hommes livrés dès leur enfance exclusivement aux travaux manuels dont l'intelligence n'a reçu aucune culture. Les circonstances d'âge et de taille étant à peu près les mêmes, Parchappe, ayant retrouvé chez les premiers la tête sensiblement plus volumineuse, en a conclu en faveur de l'influence de l'exercice intellectuel.

En suivant les traces de Parchappe, le professeur Broca s'est également préoccupé de l'influence directe qu'exercerait sur le volume de la tête son travail fonctionnel. Dans un mémoire publié en 1873, il constate que le fonctionnement régulier des organes favorise leur développement et que, par conséquent, il y a possibilité par un entraînement spécial d'augmenter leur puissance. Après avoir pris comme élément de comparaison les infirmiers de l'hospice de Bicêtre, mis en parallèle avec les internes (médecins ou pharmaciens), il est arrivé à des résultats analogues à ceux obtenus par Parchappe. Toutes les mesures d'ensemble de la tête donnaient un avantage notable aux internes, hommes instruits, en comparaison des infirmiers dont la culture intellectuelle était négligée[1].

La conclusion de Broca est formelle : « Les

1. Ces différences s'élevaient jusqu'à 5 millimètres sur le diamètre antéro-postérieur et plus de 16 millimètres sur la courbe horizontale. Les infirmiers accusaient en somme une infériorité de 8 millimètres sur la courbe totale. D'autre part la courbe iniofrontale des internes offre un excédent de 9,90 mm. mais presque tout l'excédent (9,25 mm.) porte sur la partie frontale de cette courbe, dont la partie postérieure n'a pas même gagné 1 millimètre.

internes ont la tête plus volumineuse. L'éducation qu'ils ont reçue a fait fonctionner leur cerveau et en a favorisé le développement. » Ce développement se manifeste surtout dans les lobes antérieurs du cerveau, et c'est au plus grand développement de leur région frontale que les internes doivent la plus grande partie de l'agrandissement de leur tête.

Ailleurs, Broca, émerveillé des résultats constatés, nous dira que l'éducation non seulement rend l'homme meilleur, mais elle le rend aussi supérieur à lui-même, « *elle agrandit son cerveau et en perfectionne les formes.* » C'est ainsi que répandre l'instruction, c'est améliorer la race.

MM. Lacassagne et Cliquet, qui ont entrepris plus tard la tâche de vérifier ces observations de Broca[1] sont arrivés à des conclusions sensiblement identiques. Après avoir opéré avec un simple conformateur dont se servent les chapeliers pour prendre la forme de la tête, sur 190 docteurs ou médecins, 133 soldats ayant recu une instruction primaire, 72 soldats ne sachant pas lire et 91 détenus, ils ont constaté que :

1° La tête est plus développée chez les gens instruits qui ont fait travailler leur cerveau, que chez les illettrés dont l'intelligence est restée inactive ;

2° Chez les gens instruits la région frontale est relativement plus développée que la région occipitale.

1. *Annales d'Hygiène publique*, 1878.

A signaler dans le même ordre d'idées le travail significatif fait par le professeur Enrico Ferri, dans son *Homicide*, où, après avoir comparé les mesures de tête des étudiants et des soldats, il constate que la capacité cranienne serait bien plus grande chez les premiers. Les recherches faites par Vitalis, Galton et Vann, etc. n'ont fait que fortifier la thèse soutenue par Parchappe et mise au point par Broca.

V

Comme l'a démontré Virchow, la tête doit s'élargir avec le temps de plus en plus, afin d'offrir la place nécessaire pour l'augmentation de nos connaissances. La forme arrondie (brachycéphale) présentant cet avantage qu'elle peut dans le moindre espace, contenir relativement plus de masse cérébrale, l'avenir est aux crânes larges, aux brachycéphales ! Nyström apporte à l'appui de cette thèse une curieuse mensuration de 500 Suédois, peuple dolichocéphale par excellence. Les individus peu développés intellectuellement appartenaient surtout aux dolichocéphales. Sur 100 brachycéphales : 58.4 appartenaient aux classes instruites et 41.6 aux classes populaires. Sur 100 dolichocéphales : 76.5 appartenaient au peuple et 23.5 aux classes instruites.

L'exemple de la Suède n'est point exceptionnel, car le même phénomène se produit partout. Lors-

qu'on examine la population, prise entièrement, d'après les pays ou les provinces, on s'aperçoit que ses habitants se rangent parmi les trois principaux types craniologiques. D'après Kollmann, sur 100 Slaves modernes qu'il avait soumis à un examen craniologique : 3 étaient dolichocéphales, 72 brachycéphales et 25 mésocéphales ; sur 607 Allemands 16 p. 100 étaient dans la première catégorie ; 43 dans la deuxième et 41 dans la troisième. Pour Virchow sur 100 Allemands du Nord : 18 étaient dolicho ; 31 brachy et 51 mésocéphales. Sur 100 Grecs modernes, d'après Clon Stephenos, 15 étaient dolicho, 54 brachy et 31 mésocéphales. Sur 100 Vénitiens (Topinard) : 17 étaient dolicho, 45 brachy et 38 mésocéphales.

Et, circonstance qui mérite d'être soulignée, la même variété des types se rencontre parmi les peuples primitifs ou semi-civilisés. Si les nègres passent pour des dolichocéphales, Topinard constatera quand même, parmi 100 crânes nègres, 38 méso et 6 brachycéphales. Dans les collections allemandes des crânes chinois, nous dira Ranke, on trouve des représentants des trois catégories dans la proportion de 12-34-54, etc., etc.

Quelle est l'influence de la pensée sur l'augmentation du chiffre des brachycéphales ? Il serait sans doute risqué de vouloir le dire. Mais ce qui est certain, c'est que le crâne se modifie et varie d'après les circonstances.

Ce fait démontré, on ne saurait contester sa

vaste portée. Il en résulte d'abord que non seulement l'encéphale peut être agrandi grâce aux efforts de l'homme, mais aussi que la conformation du crâne n'est point immuable. Avec l'agrandissement des lobes frontaux et du volume de l'encéphale, change également la forme extérieure du crâne. Le stigmate de race, si stigmate il y a, doit donc souvent céder la place aux efforts ou à l'oisiveté de notre vie intellectuelle. Un exercice du cerveau, suivi, peut ainsi élever le niveau cranien d'un représentant des cerveaux inférieurs et lui donner souvent des avantages sur le représentant des vertus privilégiées ou héréditaires. Rien de plus naturel ! La physiologie ne nous enseigne-t-elle pas que tout acte mental entraîne comme condition inévitable un acte physiologique cérébral ? Autrement dit, exercer son esprit, c'est exercer son cerveau.

Donc si, par exemple, les races jaunes ou noires étaient nos inférieures sous le rapport de l'encéphale, ce qui n'est point prouvé, *rien ne nous permet* d'admettre qu'elles le resteraient éternellement. Le nier serait aussi absurde que de dire que le cerveau gardera sa forme intangible, nonobstant son activité ou inactivité professionnelles.

La modification de la structure craniologique ne dépend point exclusivement du travail intellectuel. Le célèbre anatomiste autrichien, le professeur Langer a émis à ce sujet une hypothèse qui mérite d'être soulignée. Pour lui, la forme de notre crâne dépendrait surtout de notre appareil de mastication.

Ayant agrandi dans un dessin la tête d'un enfant nouveau-né, en lui donnant des dimensions d'une tête adulte qu'il place en regard de la première, il démontre combien certaines parties de la tête enfantine se développent précisément sous l'influence de nos maxillaires. Leur façon de fonctionner réagirait sur le crâne et Langer en déduit, d'une façon ingénieuse, sa forme étroite ou ronde. Sans vouloir *souscrire à l'ensemble de cette hypothèse qui paraît* au premier abord par trop risquée, on pourrait, sans être taxé d'exagération, admettre pourtant une influence partielle, qu'aurait notre appareil de mastication sur la formation craniologique.

Le milieu exerce également une action sensible sur le crâne. Virchow, E. von Baer, Ranke et plusieurs autres anthropologistes expliquent, par les conditions de la vie des montagnes, la brachycéphalie des Bavarois et d'autres montagnards. Et lorsqu'on étudie la variété si riche des causes qui influencent la conformation cranienne, on s'aperçoit que celles-ci n'ont rien de fatal, rien de supérieur ni de particulièrement noble. On peut même formuler cet axiome que l'homme peut provoquer par sa volonté, avec l'aide des facteurs mis à sa disposition, certaines modifications possibles du crâne humain.

Mais supposons même, pour un instant, que l'indice céphalique conserve toutes les qualités d'un caractère fixe, qu'il se transmet par hérédité à travers les siècles et que tous nous l'avons tel que l'avaient

accusé nos ancêtres de l'époque néolithique! Or, même dans ce cas, il serait difficile d'en tirer des conclusions autres que celles qui se rattachent à une simple forme descriptive. L'indice céphalique n'aurait pas plus d'importance que n'en a une main ou un pied dépassant une certaine grandeur!

En réalité, lorsqu'on étudie l'influence qu'exercerait la forme du crâne sur notre mentalité, on *s'aperçoit de sa nullité absolue. Les nombreux auteurs qui n'ont pas hésité à baser leur philosophie* de l'histoire de même que leurs systèmes de politique intérieure ou internationale sur les différences morphologiques du crâne, n'ont jamais pu nous indiquer pourquoi la forme brachycéphale serait incompatible avec une très haute mentalité ou très haute moralité.

A défaut d'arguments positifs, que les adhérents de cette théorie se gardent bien de donner, nous avons de nombreuses preuves négatives du contraire. La brachycéphalie n'a point empêché Kant, Laplace ou Voltaire de prendre place parmi les conducteurs intellectuels de l'humanité. D'autre part on n'a jamais pu démontrer une corrélation quelconque entre la valeur, l'étendue ou la profondeur de nos pensées et la forme craniologique de l'individu. En vain nous parlera-t-on des dimensions du crâne, moindres (!) dans la brachycéphalie. Il est vrai que le crâne est dans ce cas moins long, mais cette dimension n'est-elle pas royalement compensée par l'augmentation en largeur? Les dolichocéphales qui per-

dent en largeur, se rattrapent ainsi sur la longueur! Nous avons donc devant nous une loi de compensation qui rétablirait l'équilibre, si celui-ci était réellement en danger.

Pour voir combien l'accentuation du crâne en longueur ou en largeur est d'importance minime, il suffit de se reporter à certaines lésions du cerveau et d'examiner leur contre-coup sur nos fonctions mentales. Or il est incontestable que, même au premier abord, il serait difficile d'attribuer aux simples caractères descriptifs du crâne, l'importance qui appartient à ses altérations. Rappelons quelques cas significatifs. Robert Hugues signale celui d'un homme chez qui un fragment de fer pesant une once a pu séjourner pendant plus d'un an au milieu d'un abcès du lobe antérieur droit. Le Dr Simon cite une femme de soixante-dix-neuf ans chez laquelle l'autopsie fit trouver dans le lobe gauche du cerveau une aiguille qui le traversait entièrement et dont la pénétration devait dater de la première enfance, bien que cette femme n'eût jamais présenté aucun accident cérébral, digne de fixer l'attention. On a vu des myxomes ou des gliomes atteindre le volume du poing avant de provoquer des symptômes appréciables. Hasse relate le fait d'une fracture du crâne, à la suite de laquelle une esquille osseuse avait pu demeurer impunément, pendant vingt-six ans, dans le cerveau. Broca parle d'un kyste qui, après avoir atteint la grosseur d'un œuf de pigeon, se trouva pendant des années dans la partie postérieure de

l'hémisphère gauche, sans provoquer le moindre trouble de la sensibilité, de l'intelligence ou du mouvement. Malinverni insiste sur le cas d'un individu chez qui le corps calleux n'existait pas, les hémisphères étaient écartés l'un de l'autre et la circonvolution crête manquait d'une manière absolue. Or cet homme a paru, de son vivant, jouir intégralement de ses facultés intellectuelles.

Mais passons à la forme craniologique.

Le cerveau, nous diront des spécialistes, peut subir, dans sa forme générale, même des variations anormales, sans que ses fonctions en paraissent affectées. Le développement cérébral peut même éprouver impunément une certaine gêne, pourvu qu'il parvienne à la surmonter, comme on le voit dans les déformations artificielles du crâne par compression partielle ou dans les déformations pathologiques, causées par la synostose prématurée d'une suture.

Quant à la dolicho et à la brachycéphalie, toutes deux sont dues à une cause étrangère au développement cérébral. En se basant sur l'état actuel de la science, on peut affirmer avec Manouvrier « qu'il n'y a pas, dans tout le corps humain, de variations morphologiques plus insignifiantes physiologiquement. »

Il suffit de se remémorer tout ce que nous avons dit plus haut, pour s'apercevoir de l'erreur regrettable dont sont victimes les apologistes ou les détracteurs de crânes longs ou larges. Cette erreur une fois

rectifiée, que restera-t-il aux adeptes de l'inégalité organique des races humaines?

VI

On a eu également recours au crâne pour arriver à des distinctions d'une autre nature. On s'est ainsi préoccupé de mesurer sa *capacité*. Mais ici, combien de sujets d'erreur ! Pour arriver à des indices positifs de la capacité cranienne, on a cru avant tout nécessaire de procéder au *jaugeage* et ensuite au *cubage*.

Ces deux opérations différentes donnent, il va sans dire, des résultats souvent des plus contradictoires. Par le *jaugeage* on obtient, si l'on peut s'exprimer ainsi, le contenu cranien, par le *cubage*, son volume. Dans le premier cas on remplit la cavité cranienne avec une substance quelconque, on pèse ensuite cette substance et son poids donne la mesure cherchée. Mais à quelle substance faut-il avoir recours ? Les uns se servent de liquides, les autres de substances stables. L'eau, le sable, le mercure, les grains de verre, le plomb de chasse, l'orge perlé, les grains de moutarde blanche et des types différents de légumes : haricots, petits pois, etc. ont servi et procuré de nombreux résultats de comparaisons et d'erreurs. Et c'est le cas de répéter cette exclamation tragique de Pascal : « rien ne nous montre la vérité, tout nous abuse ! Les sens

abusent la raison par de fausses apparences et cette même piperie qu'ils lui apportent, ils la reçoivent d'elle à leur tour; elle s'en revanche. » Les substances *diverses adhèrent d'abord d'une façon diverse* aux parois du crâne; elles se tassent également d'une façon peu commune; les unes laissent peu, les autres beaucoup plus de vide entre leurs parties !

Mais voici le crâne rempli, et il faut procéder à la mensuration. Ici, de nouveau, la variété des méthodes amène les résultats les plus contradictoires. Parmi les anthropologistes connus, chacun boit dans son petit verre à lui et se sert de sa méthode propre. Tous arrivent ainsi à des solutions dissemblables, tout en étant persuadés de l'excellence de leur système et de la défectuosité de celui de leurs voisins. Il suffit pourtant de comparer les résultats obtenus par quelques méthodes opposées, pour se rendre compte de l'erreur de leur point de départ et de la nullité de leurs conclusions en ce qui concerne la thèse qui nous préoccupe. Broca, du reste, a prévu le danger qui menacerait, sous ce rapport, les anthropologistes, et il leur donne le bon conseil de ne pas trop se fier à leurs belles conquêtes dans le domaine de la capacité cranienne [1].

Arrêtons-nous devant les travaux de Broca et de plusieurs autres anthropologistes et essayons de mettre en regard leurs évaluations. Si les Auvergnats, avec leur capacité cranienne de 1598^{cc}, mar-

1. Broca. *Mémoires de la Société d'anthropologie*, t. II. 2e série : *Capacité du crâne*.

chent à la tête de l'humanité, les pauvres Parisiens contemporains de Broca ne font que suivre les Bas-Bretons ; les Corses, que nous verrons si privilégiés au point de vue du prognathisme, se rapprochent des Chinois et des Esquimaux.

D'après les cubages de Morton, les Nègres d'Afrique et d'Océanie seraient de beaucoup supérieurs aux Américains. Les Maoris qui, civilisés, se montrent très intelligents et provoquent l'admiration des Anglo-Saxons d'Australasie, se rangeraient, d'après les calculs de Barnard Davis, sur la même ligne que les Nègres du Dahomey, les Kanaques et les autochtones des îles Marquises.

VII

Le *poids du cerveau* a provoqué pas mal d'enthousiasme dans le camp des croyants à l'inégalité des humains. A l'idée qu'il y a des cerveaux dépassant 1800 grammes, comparés à d'autres qui n'atteignent pas 900, ils n'ont pu retenir un cri de triomphe. Et pourtant cette base de comparaison se montre encore plus fragile que tant d'autres énumérées plus haut.

N'oublions pas également que le poids du cerveau dépend, d'une façon directe, de la grandeur de l'organisme. Sans être proportionnelle, cette augmentation reste un fait palpable et indiscutable. Les hommes de haute taille ont ordinairement l'encéphale plus lourd. D'autre part, le poids dépend de

l'âge du sujet et de son sexe. Chez l'homme (calculs de Boyde) le poids de l'encéphale représente le cinquième de tout le corps à l'âge de trois mois ; le dixième, à l'âge de cinq ans et demi ; le quinzième à sept ans ; le vingt-deuxième à dix-sept ans et le trente-troisième chez l'homme.

A mesure que nous vieillissons, le poids de l'encéphale diminue d'une façon sensible. A partir de la quarante-cinquième année, le cerveau commence à décroître ; à quatre-vingt-dix ans, il a perdu jusqu'à 120 grammes chez l'homme et moins de 90 chez la femme (calculs de Broca, Topinard, etc.) Le poids de l'encéphale augmente également avec l'exercice et diminue à défaut de tout travail intellectuel.

La façon de peser les cerveaux a également son importance. Il faudrait procéder à cette opération aussitôt après le décès de l'individu, car on sait que, conservé, même dans l'alcool, l'encéphale perd une partie de son poids. D'autre part, il n'y a aucun moyen de baser les différences de poids de l'encéphale d'après les races, puisque ce même poids varie dans des proportions très fortes chez les adultes, non seulement d'une race, mais d'un pays, d'une ville, voire du même village. Dans une série de 519 hommes européens, âgés de vingt-cinq à cinquante-cinq ans et appartenant aux classes plutôt moins favorisées, les variations normales allaient en nombres ronds de 1025 à 1675 grammes [1].

1. *L'Homme dans la nature.*

En voulant comparer les encéphales au point de vue de leur poids, il faudrait, afin de rendre l'expérimentation concluante, l'entourer de précautions infinies.

Aucune des théories se basant sur ce facteur ne peut résister, à ce point de vue, à la critique la plus légère.

Les travaux de Wagner, Bischof, Broca, Manouvrier et tant d'autres, ont démontré d'une façon ne permettant aucun doute, que l'intelligence influe sur l'augmentation du poids du cerveau. D'après les recherches faites par un savant tchèque, M. Matiegka (citées par M. I. Deniker[1]), le poids du cerveau varie selon les occupations. Il accuserait 1500 grammes en moyenne chez les étudiants, fonctionnaires, médecins, etc., et descendrait jusqu'à 1410 chez les journaliers.

Le poids dépend également de la taille. D'après F. Marchand, le poids augmente avec celle-ci, dans les deux sexes et à tous les âges. Selon ses calculs, il y aurait une proportion de 7,7 à 8,8 grammes de cerveau chez l'homme, et 7,6 à 8 grammes chez la femme par centimètre de taille.

En admettant même un écart considérable dans le poids de l'encéphale chez les différentes races, nous ne ferions que constater le fait connu : c'est que celles-ci diffèrent au point de vue de leur culture ou de leur taille. Mais est-ce à dire qu'elles

1 *Année physiologique*, de A. Binet, 1904.

seraient impuissantes à dépasser l'échelle qu'on leur aurait attribuée ?

Dès le moment où l'on admet la possibilité de l'évolution du cerveau sous l'influence de l'occupation, la différenciation craniologique perd sa planche de salut. Non, l'inégalité organique des humains n'a rien à chercher du côté du crâne et du cerveau.

CHAPITRE VII

AUTRES CARACTÈRES DISTINCTIFS BASÉS SUR LA TÊTE

I. — *Prognathisme.*

Il en est de même en ce qui concerne les autres éléments craniologiques. A mesure que la science progresse, sa base d'opération s'élargit. Elle ne se contente plus d'indices céphaliques ou d'autres traits plus ou moins significatifs.

Persuadée qu'il y a une corrélation entre les différentes parties de notre crâne, elle tient à les appeler toutes à sa barre. Et alors, devant la richesse imposante des combinaisons de tant de variétés organiques, on s'aperçoit combien il devient difficile, pour ne pas dire injuste, de classer les humains d'après un ou plusieurs traits pris au hasard. L'économie suprême de la nature rend ces méthodes hâtives d'autant plus discutables, qu'elle garde en réserve mille moyens pour dérouter l'observateur. Sauf les malades au point de vue organique, les hommes normaux se laissent difficilement diviser

en catégories tranchées. Si, loin de se baser sur la simple forme du crâne, on veut voir en elle une capacité ou prédestination intellectuelle, il faut aussitôt introduire une série de corollaires qui démolissent cette division brutale et démontrent son inanité.

Arrêtons-nous devant un autre trait caractéristique : le *prognathisme*, qui a été également accepté par maints anthropologistes comme moyen de classification des humains. On connaît cette division des têtes avec ou sans *prognathisme*, devant correspondre, aux yeux de ses auteurs, à une noblesse ou bassesse d'origine, à une intellectualité supérieure ou limitée à tout jamais. Car le prognathisme, de même que la brachycéphalie, passe pour une tare héréditaire et sert de distinction entre les races privilégiées et les races parias.

Il s'agit, comme on le sait, de la proéminence de la face en avant du cerveau, dans la position horizontale du crâne. Cette légère inclinaison du profil de la face ne se laisse d'abord mesurer qu'avec beaucoup de difficultés. D'autre part, elle n'a presque aucun rapport avec le développement du cerveau. Le prognathisme présente toute une série de variations en commençant par celle qui est bornée à la région nasale, telle qu'on la rencontre si souvent chez les Juifs, jusqu'aux modifications qui embrassent la région sus- et sous-nasale. Or ceux-là mêmes qui considèrent le prognathisme comme signe du manque de l'intelligence, ou simplement de l'infériorité de

l'esprit, en prêtent trop aux Juifs « prognathiques ».

Au surplus, tous les types classiques qu'on nous sert comme modèles de beauté plastique et de caractère moral en sont abondamment pourvus. Nous rencontrons d'ailleurs le prognathisme tant redouté chez des familles de souverains, comme les Bourbons, qui devraient précisément synthétiser la noblesse de naissance et la supériorité d'origine.

Les observations sur le prognathisme, élargies, le découvrent sous toutes les latitudes et chez tous les peuples. Certaines de ces formes les plus accentuées se trouvent tout simplement en concordance directe avec la taille.

Mais si tous les anthropologistes insistent beaucoup sur le prognathisme, ils sont rarement d'accord sur sa signification. D'après l'opinion courante, il ne s'agirait que de l'allongement et de la proéminence des mâchoires (Prichard). Mais là question primordiale se trouve ailleurs. Cette forme particulière des mâchoires varie naturellement d'après l'angle où nous nous plaçons pour les observer. Et cette variété de résultats de notre observation amène une autre question, celle d'une mesure stable, unique, pouvant autoriser les comparaisons et les conclusions qu'on s'efforce d'en tirer.

Or nous nous trouvons devant une véritable forêt de définitions du prognathisme et devant mille et une méthodes de mensuration. Que doivent comprendre les mâchoires? Quelle partie du visage doit

rentrer dans leur domaine et contribuer par cela même aux résultats de comparaisons ? Pour les uns, il faut s'arrêter aux narines et retrancher de la sorte tout ce qui se trouve au-dessous d'elles ; les autres ne parlent que du prognathisme de la face. Tandis que, pour certains anthropologistes, il ne s'agirait que du prognathisme facial supérieur, leurs adversaires n'envisagent que celui du maxillaire inférieur. Pour les uns, le système dentaire a un intérêt capital tandis que les autres n'y attachent point d'importance. Les procédés de mensuration deviennent également des plus contradictoires. Pour Virchow, il suffit de mesurer les deux lignes partant du basion pour aller l'une au point nasal, l'autre au point sous-nasal. Nous avons ensuite une série d'angles divers mis à la mode par Camper, Geoffroy Saint-Hilaire, Cuvier, Vogt, Welcker, etc., qui devraient chacun nous offrir le mot de l'énigme. Nous avons enfin le procédé préconisé par Broca, Topinard, etc.

Il suffirait d'indiquer cette divergence de vues et de méthodes, pour comprendre la difficulté de s'orienter à travers ce dédale de définitions et de conclusions contradictoires. Or, tout en rendant justice aux efforts faits par les anthropologistes de toutes écoles pour utiliser le prognathisme comme élément d'appréciation et de comparaison des races, il serait difficile d'attribuer à leurs conquêtes une importance quelconque. En admettant même la justesse absolue d'une méthode choisie au hasard, et en souscrivant d'avance au mode de mensuration et

aux résultats obtenus, quelle conclusion utile pourrait-on en tirer ?

Prenons, par exemple, la méthode adoptée par Virchow [1] et arrêtons-nous un instant devant ses conclusions. Il faudrait en déduire avant tout que les Français, les Chinois, les Tartares, les Lapons, les Malais des Moluques, les Tziganes, les Kalmuks, les Juifs, accusant le même coefficient — 91, — tous rentreraient dans le même sac ; il faudrait ensuite ranger les anciens Romains, (il ne s'agit heureusement que de cinq crânes, dont disposait Virchow) avec leur coefficient 98 derrière les Cafres (97) et même plus bas que les Cosaques ou les Malais de Sumatra (96). Voici, entre autres, une petite conclusion qui se dégage de son faisceau de mensurations : 30 Allemands, 20 Javanais et 12 Russes, se trouveraient sous ce rapport tout à fait au même niveau : 94.

D'après Topinard, le vrai prognathisme ne serait que le prognathisme *alvéolo sous-nasal.* C'est de cette région sous-nasale qu'il faut uniquement tenir compte lorsqu'on veut reconnaître la provenance d'un crâne ; seule, elle fournit le caractère différentiel entre les races humaines. Et pourtant ce criterium tant vanté se montre d'une inefficacité absolue

1. Il compare la ligne naso-basilaire du côté de la face à celle qui, partant du même point, traverse la voûte palatine et se termine au point sous-nasal. Le résultat exprimerait le prognathisme (Topinard, *L'Anthropologie,* p. 260). La ligne naso-basilaire étant égale à 100, la ligne palatine donnait à Virchow 87 pour 4 Egyptiens et 2 anciens Grecs, 92 pour 8 Français, 6 Juifs, etc.

lorsqu'on veut, appuyé sur ses données, procéder à une classification graduelle des races. Ses adeptes proclament, il est vrai, que tous les êtres humains sont prognathes et que la différence ne serait que dans le degré. Ainsi les races européennes le sont peu ; la race jaune et polynésienne beaucoup plus, et les races nègres le seraient encore davantage.

Mais, laissant de côté les chiffres obtenus sur les crânes exotiques, tournons-nous vers l'Europe, et comparons les résultats obtenus. D'après Topinard, les plus favorisés sous ce rapport seraient les Corses (81, 28). Les plus proches d'eux seraient les Gaulois (?) ; ensuite 14 crânes de la caverne de l'Homme Mort ; seulement après viendraient les Parisiens (78, 13) suivis par les Toulousains, Auvergnats, Mérovingiens, Finnois, Tasmaniens... Les Chinois se trouveraient presqu'au même niveau que les Esquimaux, etc., etc.

A la tête de l'humanité marcheraient les Guanches, supérieurs en cela même aux Corses ! Autre constatation qui paraîtra non moins extravagante : les moins prognathes de l'Europe étaient les inventeurs de... la pierre polie !

Les progrès, les efforts intellectuels de tant de générations ne tendraient, par conséquent, qu'à diminuer notre supériorité acquise dès l'âge de la pierre et à nous ramener vers une sorte de décadence fatale.

Il suffit de faire ressortir cette conclusion étrange pour voir s'écrouler l'échafaudage de chiffres pré-

paré avec tant de soins par les professionnels du prognathisme. Il est vrai qu'ils pourraient nous répondre que la craniométrie n'a peut-être rien de commun avec la tâche de graduer les humains ! A la bonne heure ! Car, dans ce cas, nous pourrions facilement nous mettre d'accord sur l'importance de cette série de mesures n'ayant qu'une valeur purement descriptive. Ses données relatives ne permettant plus de classer les humains d'après un canon illusoire, cette méthode perd par cela même le caractère excessif qu'on voulait lui attribuer.

II. — *La forme de la face et la théorie des angles.*

La tête, avec les variations que trahissent ses différentes parties, a donné lieu à de nombreuses distinctions entre humains. Elles s'appuient principalement sur la conformation du crâne et de la face.

Leur structure peut être parallèle et harmonieuse de même qu'ils peuvent accuser chacun des tendances particulières. La face, par exemple, peut être allongée et le crâne de même, comme chez les Nègres, ou tous les deux larges, comme chez la plupart des Jaunes.

On constate, en général, une sorte d'harmonie entre le crâne et la face, cette dernière n'étant, en somme, qu'une partie du crâne. Celui-ci se divise en deux fractions : le crâne proprement dit, réceptacle du cerveau, et la face, qui contient les prin-

cipaux organes des sens et l'appareil de mastication. Lorsqu'on compare, sous le rapport du crâne pris dans son ensemble, l'homme aux animaux, on s'aperçoit de la différence capitale qui les sépare : la position du crâne chez l'un au-dessus de la face, son volume, tout paraît le distinguer du crâne animal, placé plus en arrière et ayant d'autres traits particuliers.

Rien donc de plus facile et alléchant que la tentation de diviser sous ce rapport les hommes et les animaux en général et les singes en particulier. En est-il de même de la distinction entre les humains ?

Nous avons dans cet ordre d'idées de nombreux essais tendant à retrouver, dans la forme de la face, des appuis solides pour les divisions ethniques. Signalons avant tout l'angle facial de Camper. Dans sa *Dissertation sur les différences réelles que présentent les traits du visage chez l'homme de différents pays et de différents âges* (Paris 1791), Pierre Camper nous enseigne que l'angle facial (ligne faciale ou ligne caractéristique du visage), varie de 70° à 80° dans l'espèce humaine. « Tout ce qui s'élève au-dessus se ressent des règles de l'art, tout ce qui s'abaisse au-dessous tombe dans la ressemblance des singes. Si je fais monter la ligne faciale en avant, j'ai une tête antique ; si je la fais pencher en arrière, j'ai une tête de nègre. » Consolation qui n'est pas mince pour les Noirs ; il faut bien incliner cette ligne pour avoir une tête de singe et encore beaucoup plus pour avoir celle d'un chien. Il faudrait faire ensuite

un grand effort d'inclinaison pour avoir celle d'une bécasse [1]. D'après Camper, son angle permettrait de *distinguer* d'une façon précise les chefs-d'œuvre de l'art grec de ceux de l'art des Romains. Car, tandis que l'angle facial mesuré d'après sa méthode représente 100° pour les premiers, il n'est que de 95° pour les seconds.

Appliquée aux races différentes, sa mesure ne nous permet aucunement de diviser les humains en supérieurs et inférieurs. La raison en est bien simple : c'est que les différences individuelles laissent loin derrière elles les différences entre blancs (85°), jaunes (80°) ou noirs (75°), telles que les formule Camper. Ce fait ressort surtout dans les perfectionnements ultérieurs apportés à la mensuration de l'angle facial de Camper par Choquet, Jacquart, Cuvier ou G. Saint-Hilaire. La différence de 5, qui devrait séparer les races humaines d'après Camper, se trouve, d'après Jacquart, portée jusqu'à 10, parmi les seuls représentants blancs de la ville de Paris.

L'anthropométrie, outre l'angle facial, nous en offre une quantité d'autres, dus à l'ingéniosité des savants de tous les pays.

Signalons, au hasard de la plume : l'angle sphé-

1. L'angle de Camper est formé par deux lignes : l'une horizontale allant du conduit auditif à la racine du nez ; l'autre tangente, dite faciale au front et à l'os du nez ; autrement dit, l'une des lignes va du trou auditif au bord inférieur des narines, l'autre se dirige aux deux points les plus saillants de la face, la glabelle (le front en haut) et à la face antérieure des deux incisives en bas.

noïdal de Welcker, cranio-facial de Huxley, et de Ecker, pariétal de Quatrefages, l'angle de Barclay, l'angle métafacial de Serres, l'angle des condyles, l'angle naso-basal de Virchow et de Welcker, etc., etc. Si curieux que soient les résultats obtenus par *cette nombreuse série de mensurations, ils se ressemblent pourtant, au point de vue spécial qui,* pour nous, prime tous les autres. Ils ne nous permettent pas non plus de « sérier » l'humanité en races supérieures et inférieures. Et s'ils n'établissent pas de différences irréductibles entre les races, ils n'aboutissent en somme qu'à faire triompher la thèse des différences individuelles qui séparent les humains.

On a essayé aussi de fixer la largeur, la longueur ou l'épaisseur de la face, à l'aide de divers procédés qui varient du reste souvent d'après ceux qui les appliquent. Sans vouloir en étudier le côté technique, ce qui demanderait un volume spécial, nous nous bornerons à confronter quelques résultats obtenus dans les limites de la même méthode. C'est ainsi que, d'après Broca, les Parisiens tiendraient le milieu avec leur indice facial de 65,9 entre les Néo-Calédoniens, 66,2, et les Australiens 65,6 ; les Nègres, avec leur indice de 68,6, seraient proches des Bretons, (68,5) et des Auvergnats (67,9), etc. Si l'on se base sur la longueur totale de la face et sa largeur bi-zygomatique, telles qu'elles ont été établies par Pruner-Bey, les Scandinaves, avec leurs 129 millimètres de longueur et 132 de largeur,

se placeraient entre les Chinois (134 et 137) et les Allemands du Midi (127 de longueur et 131 de largeur) ; les Néo-Calédoniens et les Nègres se rapprocheraient des Allemands, etc.

En ayant, par contre, recours à la ligne naso-basilaire[1] de H. Welcker, nous trouverons que celle-ci a la même longueur de 102 millimètres chez les Français et les Malais de Sumatra, qu'elle est de 100 millimètres chez les Chinois, les Allemands, Russes, Cosaques, Mexicains, Tartares ; de 99 chez les Hongrois, Hottentots, Tziganes ; que les Esquimaux se rapprochent des Cafres et les Papous des Juifs ! Nous avons, en un mot, devant nous un de ces mélanges disparates qui nous interdisent toute conclusion. Et si on voulait prendre comme point de comparaison l'angle naso-basal de Welcker et Virchow, ou la ligne naso-basilaire comparée à la circonférence antéro-postérieure du crâne des deux mêmes savants, nous arriverions à des conclusions encore plus excentriques. Au point de vue de la première mesure, les Français occupent le milieu (65°1) entre les Turcs (64°3) et les Kalmoucks (65°8) et se trouvent suivis par les Chinois (65°9) qui précèdent les Allemands (66°2) devançant à leur tour les Esquimaux, les Hottentots et les Nègres.

Quant à la deuxième mesure, les Français, avec

1. Il s'agit de la ligne droite allant du bord antérieur du trou occipital, sur la ligne médiane (basion), à la suture naso-frontale. Les curieux peuvent trouver toutes ces mensurations avec les détails nécessaires pour leur vérification, entre autres chez Topinard, dans son *Anthropologie;* chez Ranke, *Der Mensch*, etc.

leurs 398 millimètres, tiennent le milieu entre les Nègres (402) et les Australiens (395) tandis que les Allemands (404) séparent les Chinois (407) des Kalmoucks (403) !!!

L'indice orbitaire, tel qu'il a été mis à la mode *par Broca* [1], *a joui et continue à jouir d'un certain* succès. Il s'agit de la mesure obtenue de la façon suivante : après avoir mesuré le diamètre vertical de l'orbite, on multiplie par 100 le résultat obtenu et on le divise ensuite par le diamètre horizontal. En partant de ce point de vue, Broca a partagé l'humanité en trois races d'après la grandeur de l'indice ainsi obtenu : les *Mégasèmes*, dont l'indice moyen serait de 89 et au-dessus ; les *Mésosèmes*, de 83 à 89, et les *Microsèmes*, au-dessous de 83. Mais lorsqu'on passe de ces séries générales à leur application concrète, on constate, de nouveau, que dans ce domaine, comme partout ailleurs, la nature n'a point voulu faire de privilégiés entre les humains. Les chiffres de l'indice orbitaire se déplacent d'une façon capricieuse et font marcher la main dans la main les peuples et races séparés, à nos yeux, par des abîmes. Les Indiens de l'Amérique du Nord coudoient les Javanais et les Indo-Chinois ; les Auvergnats, les Nègres d'Afrique ; les Parisiens vont bras dessus, bras dessous avec les Nègres et les Hottentots, etc.

On trouve chez Broca lui-même des preuves abon-

1. *Sur l'indice orbitaire*, Rev. d'Anthrop. 1879.

dantes que les différences entre les individus de la même race dépassent encore celles qu'il avait établies entre ses trois séries. Nous avons vu que celles-ci sont séparées par une moyenne de six unités ; or Broca a constaté 108,33 chez une Chinoise, 105 chez un Indien Peau-Rouge, 100 chez une Parisienne et une Auvergnate, etc. D'autre part, comme on le voit, la même série donne l'hospitalité aux blancs, noirs ou jaunes ; aux peuples civilisés et arriérés ; aux brachycéphales et dolichocéphales. Ajoutons, du reste, que le savant anthropologiste, après avoir comparé l'indice orbitaire chez les hommes et les singes, a renoncé à y voir une base quelconque pour la gradation des humains. En effet, si les quadrumanes, envisagés au point de vue de l'indice orbitaire, peuvent se diviser également en méga, méso et microsèmes, le même indice réunit sous la même mesure les anthropomorphes supérieurs aux types se trouvant aussi bas sur l'échelle que les lémuriens et les cébiens.

On a essayé également de tirer quelques indications de la comparaison des maxillaires supérieurs et inférieurs chez des races différentes ; mais, tout compte fait, on n'a pu leur attribuer qu'une valeur purement descriptive. Les variations entre individus dépassent de même dans ce domaine celles qu'on a voulu établir entre les variétés humaines. D'autre part, la forme si variée que prennent les maxillaires, de même que la diversité de leurs rapports rendent difficile toute généralisation. Ne quittons pas la

face humaine sans insister sur les mensurations du nez et des oreilles, si importantes pour l'anthropologie descriptive.

III. — *Le Nez.*

Sa forme capitale de même que ses nombreuses variations ont été très étudiées et les résultats de ces études ont servi à des généralisations des plus contestées.

Broca, en se basant sous le rapport de la largeur maximum du nez à sa hauteur totale, a été jusqu'à essayer de diviser l'humanité en trois sections différentes : les hommes au nez long et étroit, les *leptorhinniens*, correspondant à la race blanche ; les *platyrrhiniens* au nez large et bas, caractère particulier aux races noires, et enfin les *mésorrhiniens* embrassant les races jaunes.

C'est, à vrai dire, la plus importante des constatations faites dans le domaine nasal. Les mesures de Broca ont été prises sur 1 200 têtes humaines, empruntées aux races diverses. Voici sa façon de procéder : après avoir multiplié par 100 la largeur du nez, prise à l'ouverture des fosses nasales, il l'avait comparée à la longueur comprise entre l'épine et l'articulation naso-frontale. Le résultat exprime ce qu'il appelle l'indice nasal. La moyenne de l'indice nasal serait de 50,00 ; mais il s'échelonne, d'après les races, de 42,33 (Esquimaux) jusqu'à 58,38 (Houzouanas). Notons pourtant que dans la série des

Blancs de Broca rentrent les Esquimaux ; dans les mésorrhinniens, les Blancs allophyles, les Finnois, *les Esthoniens* de même *que les* Papous. D'autre part, les différences individuelles sont ici également bien plus grandes que celles qui diviseraient les races. Chose plus essentielle : Broca ne nous donne pas l'âge de ses sujets. Or, l'indice nasal, d'après ses propres évaluations, varie avec les années. Il serait de 76,80 chez un embryon ; de 62,18 chez un fœtus à terme ; de 50,20 chez un enfant de six ans.

Les anthropologistes, s'étant ensuite servis de différents procédés de mensuration, devraient naturellement trouver des écarts considérables entre les races humaines. Constatons qu'en général les mensurations se font d'une façon peu rigoureuse. Avec le manque d'unité dans les procédés, on se heurte à une variété infinie de points de départ. Les résultats de tous ces travaux restent dans ces conditions peu concluants. Tout ce que nous savons sur ce sujet se réduit surtout à des impressions visuelles. Nous voyons ainsi que les nez se trouvent souvent développés chez les blancs en saillie, tandis qu'ils sont aplatis et développés en largeur chez les noirs et les jaunes. Topinard indique une série de considérations qu'il faudrait faire entrer dans les mensurations du nez afin d'arriver à des résultats sérieux. On devrait avant tout insister sur la hauteur maximun (l'indice transversal) qui se mesure avec un compas à glissière, verticalement de la racine

du nez à sa base; la largeur du nez (indice antéro-postérieur) des points les plus écartés des ailes du nez; la saillie du nez, qui va de sa pointe au point sous-nasal, etc., etc.

La base, les narines, le dos du nez sont également des plus importants. Ainsi, pour le dos, l'angle de son inclinaison, sa direction rectiligne, coudée ou bosselée, convexe (variété aquiline); concave (retroussé); sa forme en toit, arrondie, épatée; pour les narines leur forme elliptique, spéciale ou arrondie; leur plan en avant, en bas, en arrière, en dehors; la direction de leur axe, antéro-postérieure, oblique ou transversale, etc., etc., autant d'éléments qu'on ne pourrait point négliger comme principes de comparaison. La multiplicité de toutes ces données, dont chacune a sa valeur caractéristique, rend pourtant difficile leur application, et le nez, comme trait typique de l'humanité comparée, attend encore un savant patient, rigoureux et persévérant, qui voudrait, peut-être au prix d'une vie humaine, lui consacrer un travail définitif.

En attendant nous avons des monographies de détails qui nous apprennent les différences dans l'indice nasal transversal, antéro-postérieur, etc. N'oublions pas que toutes ces opérations laissent encore beaucoup à désirer, surtout en ce qui concerne le nombre insuffisant d'individus représentatifs des races ou des variétés humaines. Ainsi Topinard établit son indice nasal transversal après avoir utilisé pour ses mensurations *un* Papou, *un* Australien

un buste cochinchinois, etc. E. de Mérejkovsky, après avoir étudié le dos du nez sur une série de crânes humains, est arrivé à la conclusion que celui-ci est bien plus plat chez les peuples primitifs que chez les peuples civilisés. Son indice embrasse la *hauteur du nez de la racine en ligne droite jusqu'à* l'angle de son inclinaison. Les Polynésiens suivent en ce cas les Blancs ; viennent ensuite les Américains, les Mélanésiens, les Mongols, les Malais et les Nègres.

Topinard distingue également : *a*) la profondeur de l'échancrure de la racine, qui, considérable chez les Mélanésiens, assez prononcée chez la plupart des Européens, est faible chez les Mongols, chez les Arabes et dans l'ancien type grec (Vénus de Milo) ; *b*) les nez épatés et écrasés, autrement dit les nez aplatis, spéciaux aux Chinois, aux Malais, aux Nègres, etc. ; *c*) la voussure du nez spéciale comme brisée et coudée (chez les Bourbons), plus générale chez les Américains et qui prend une forme aquiline, particulière aux Juifs, aux anciens Assyriens, aux Arabes avec de nombreuses sous-divisions, etc.

Le nez fournit en somme un caractère descriptif assez intéressant. Mais l'insuffisance de ses mensurations, de même que leur méthode défectueuse, ne permet point de baser sur sa diversité une division raciale entre humains. Il ne faut pas oublier non plus que la morphologie nasale dépend avant tout de la configuration de la face et du crâne. En vertu de la loi de la coordination des traits, il fau-

drait admettre qu'avec l'évolution du crâne change aussi la structure du nez.

IV. — *L'Oreille.*

On a essayé également de tirer de la structure des oreilles quelques signes caractéristiques pour la différenciation des races, mais toutes ces tentatives sont restées vaines. Certains anthropologistes français nous enseignent, il est vrai, que les lobules manquent dans les oreilles de certains Kabyles de la province de Constantine, mais ils sont forcés d'avouer que le même phénomène se reproduit fréquemment autour de nous et en dehors de nous. Il en est de même de la forme ovale ou prétendue « carrée » chez les Nègres. G. Fritsch, qui a étudié d'une façon particulière les Boschimans, constate que leurs oreilles ont la même configuration que celles des Européens, tandis que Langer nous dit la même chose en ce qui concerne les Nègres.

Les oreilles varient à l'infini comme signes individuels, mais non point comme trait de races. Leurs variations sont même si caractéristiques, qu'elles peuvent servir à l'identification des sujets, comme les empreintes des doigts. On a cru, pendant bien longtemps, opinion du reste fort enracinée, que les oreilles se trouvaient dans une position plus élevée chez certaines peuplades. On indiquait notamment les Coptes et les anciennes momies d'Egypte (Ebers, Dureau de la Malle), comme se signalant par cette

position bizarre des oreilles. Mais les mensurations plus exactes ont enlevé toute créance à cette légende. On voulait déjà y voir un trait simiesque (chez les gorilles, ce phénomène a réellement lieu), mais il a fallu en rabattre. Czermack, Langer, Norton, pour ne parler que de ceux-là, ont trouvé que les fameuses oreilles des momies, de même que celles des Coptes se trouvent enracinées sur la face à la même hauteur que chez les Blancs. Ce qui a pu de tout temps justifier cette fausse croyance, c'est l'art conventionnel des Egyptiens, qui, considérant ce genre d'oreilles comme signe de beauté, les prodiguaient sur presque tous leurs monuments.

On a voulu également nous faire croire à une acuité auditive supérieure chez les peuples primitifs ou sauvages ; mais, d'après les nombreux travaux faits dans cet ordre d'idées, il faut décidément renoncer à cette distinction que rien ne justifie. Rappelons, entre autres, les expériences de Myers. Il a eu recours à une pendule donnant cinq coups à la seconde et aussi facile à arrêter qu'à faire marcher. Ses sujets étaient au nombre de trente-cinq, dont sept fillettes, douze garçons et seize adultes, tous originaires de l'île Murray. Cet examen fait avec le concours des membres de l'expédition au détroit de Torrès, organisée par l'Université de Cambridge, a fait triompher cette vérité, qu'en règle générale l'acuité auditive des indigènes observés aurait été plutôt inférieure à celle des Européens. Pour Myers, les sauvages étant accoutumés à perce-

voir une série déterminée de sons, ils les guettent et se trouvent par cela même dans une situation plus avantageuse pour les entendre plus promptement.

V

Une conclusion s'impose, lorsqu'on compare les résultats obtenus par la mensuration de toutes les parties de la tête. C'est que le crâne, sujet à variations, impressionne, en évoluant, la face qui n'est que son complément. Or, puisque nous ne voyons plus autour de nous des races nettement définies au point de vue craniologique, il ne peut pas non plus y en avoir en ce qui concerne d'autres mensurations empruntées aux parties composantes de la tête. Les différences entre individus appartenant à la même variété humaine l'emportent ainsi toujours sur celles qu'on constate chez les races prises comme unité.

Le type mixte constitue le cachet saillant et caractéristique de l'humanité d'aujourd'hui, surtout celle de l'Europe. Nous verrons plus loin que celle-ci n'étant que le produit d'un croisement de presque toutes les autres races, doit avoir avec elles maints traits communs ou semblables. On le constate surtout lorsqu'il s'agit des variations craniologiques.

La population européenne nous offre un mélange de dolicho-brachy et méso-céphales. Chose plus im-

portante : tous ces types sont disséminés, dans les mêmes pays, dans les mêmes communes, dans les mêmes familles. Ils ne s'y présentent pas, en outre, dans leur état pur. Les hommes aux crânes étroits ont des faces larges ; ceux aux crânes ronds, des faces étroites ; tandis qu'entre ces deux types mélangés, flottent des « impurs », à un degré encore plus surprenant, car ils réunissent des séries de traits rentrant dans l'apanage des dolicho ou brachycéphales. Ranke a essayé de grouper dans des catégories nettement définies cette pénétration mutuelle des types et des traits. Voici plusieurs de ses divisions : *a*) les têtes courtes aux visages longs (*dolichoprosope Brachykephalen*) ; *b*) têtes longues aux visages courts (*brachyprosope dolichokephalen*) ; *c*) têtes longues aux visages longs (*dolichoprosope dolichokephalen*) ; *d*) têtes moyennes aux visages longs (*dolichoprosope mesokephalen*) ; *e*) têtes courtes aux visages courts (*brachyprosope brachykephalen*) et *f*) têtes moyennes aux visages courts (*brachyprosope mesokephalen*). Naturellement chacune de ces sections se trouve divisée en sous-sections. On pourrait, du reste, multiplier à l'infini le nombre des catégories. L'essentiel est que celles-ci réunies nous donnent une gradation douce et imperceptible qui se résout dans un type craniologique général. F. Kollmann nous dira avec raison que tous les crânes des habitants de l'Europe se trouvent tellement rapprochés, qu'il y a lieu de parler d'un *crâne européen*. Si nous disons *européen*, ce n'est qu'une façon de parler. Il s'agit

du crâne civilisé, qui se distingue du crâne des peuples non civilisés, peuples primitifs, vivant en dehors de la civilisation et privés de l'exercice cérébral que celle-ci impose. N'oublions pas pourtant que cette distinction n'a rien d'irréductible, car les sauvages d'hier peuvent facilement devenir des civilisés de demain. Ils profiteront, en cette qualité, de l'évolution craniologique, qui accompagne la vie intellectuelle systématique et suivie.

CHAPITRE VIII

SUITE DES CARACTÈRES DISTINCTIFS

1. — *La Taille.*

On la considère comme signe de race, lorsqu'il s'agît des animaux, mais peut-on appliquer la même mesure à l'égard de l'homme ?

On sait que ces derniers varient de stature, non seulement dans les différents pays, mais même au sein de la même famille.

D'autre part, sauf quelques rares exceptions (peuples de pygmées) les variétés humaines accusent une sorte de taille moyenne qu'on pourrait évaluer à 1 m. 630. Au-dessus et au-dessous se placent différentes agglomérations, dont la taille devient plus basse ou plus haute d'après les conditions du milieu. Comme nous le verrons plus loin en étudiant son influence sur l'organisme en général, la taille se modifie sensiblement sous l'action du bien-être et de la nutrition. L'anthropologie n'est point arrivée à diviser l'humanité sous le rapport de la stature et elle ne peut nous offrir que des données ayant une valeur purement descriptive. Ses indications se confondent

en outre avec celles de l'hygiène et de la thérapeutique médicale qui nous donnent certaines recettes pour gagner de la vigueur physique et de la santé.

Elle nous enseignera que la stature varie d'après la santé et l'alimentation des peuples et des individus, qu'elle sera plus élevée dans les contrées riches et dans celles où l'exercice et les sports physiques se trouvent cultivés avec plus d'ardeur ; qu'elle diminue souvent avec l'altitude ou que le sexe féminin accuse d'ordinaire une taille moins élevée que le sexe masculin. Pourtant le genre de vie et les exercices physiques arrivent souvent à neutraliser l'influence du sexe. C'est ainsi qu'on a constaté que dans les familles des multi-millionnaires américains, les femmes commencent à accuser une stature tantôt égale et tantôt même supérieure à celle des hommes. On attribue ce phénomène au genre de vie spécial que mènent aux États-Unis les jeunes filles : débarrassées des occupations auxquelles sont fortement astreints les jeunes gens, elles vivent à l'air libre et passent leur jeunesse à jouer au lawn-tennis ou au foot-ball.

La taille varie suivant l'âge et n'atteint son maximum que vers la trentième année. D'après Quetelet, l'homme accuse, au moment de sa naissance, 50 centimètres ; à cinq ans, environ 1 mètre, à quinze ans, $1^{m},50$; à dix-neuf ans, il lui manque environ 15 centimètres de sa taille, qu'il regagne pendant les onze années suivantes.

Conséquemment, tout ce qui produit un effet

néfaste sur notre santé pendant le temps de notre *croissance peut avoir une répercussion sur la stature*. C'est ainsi que les enfants occupés dès leur âge tendre dans les usines et les mines baissent de taille et n'atteignent point leur développement normal.

On a constaté, par contre, que les nations, prises en bloc, arrivent, sous l'influence des conditions favorables, à augmenter leur moyenne. Disons même que l'humanité civilisée, loin d'être plus petite, a au contraire gagné quelques centimètres au cours des siècles. D'après les données paléontologiques, l'homme de nos jours a une taille plus élevée que l'homme de l'époque de la pierre polie.

L'homme a-t-il dégénéré au cours des âges, et, de géant qu'il aurait été dans les temps préhistoriques, serait-il descendu jusqu'à sa taille médiocre de nos jours ? Les mythologies et les livres religieux l'enseignent, les poètes l'ont chanté et les peuples le croient.

La Bible parle dans plusieurs endroits des peuples de géants. Les envoyés de Moïse les retrouvent dans la Terre promise et le prophète Amos les compare à des chênes pour la force et à des cèdres pour la taille. D'après le *Deutéronome*, le roi de Basan, Og, aurait été encore plus grand que Goliath, à qui le *Livre des Rois* attribue neuf pieds et quatre pouces.

Homère et Hésiode se lamentent devant le spectacle des tailles abaissées, comparées à celles des

ancêtres illustres. Pour Plutarque, ses contemporains ne pouvaient être comparés qu'aux enfants nouveau-nés chez les anciens. Et le savant Pline, afin de corroborer toutes ces croyances, parle même de squelettes humains, découverts en Crête, dont la longueur atteindrait 20 mètres.

Les épopées des peuples modernes se trouvent également sous l'influence de cette croyance enracinée dans la conscience populaire. La science de nos aïeux a tenu même souvent à prêter son appui à cet article de foi, sucé avec le lait de nos mères. Rappelons la curieuse théorie de Henrion qui, au commencement du XVIIIe siècle, avait offert à la crédulité publique un tableau rigoureux de l'abaissement de la taille depuis le père Adam. La taille de ce dernier, qui était de 18 mètres, en s'abaissant graduellement, est tombée à 9 mètres avec Abraham, à 3 avec Hercule et à 2 mètres avec Alexandre le Grand.

La science moderne, plus exacte et mieux renseignée, a démontré le mal fondé de toutes ces superstitions. En soumettant à des mensurations précises les ossements humains de l'époque quaternaire, elle a réussi à prouver que notre taille n'avait point subi de variations, et cela depuis des centaines de millions d'années que l'homme habite notre planète. D'après les mensurations de MM. Manouvrier et Rahon[1],

1. Relevons à cette occasion que, grâce à la méthode ingénieuse découverte et appliquée par M. Manouvrier, nous arriverons facilement à reconstituer la taille d'après certaines parties du corps.

l'homme de Neanderthal (époque quaternaire) n'aurait eu que $1^{m},613$; l'homme de Spy, $1^{m},610$; l'homme écrasé de Langeria, $1^{m},669$; le troglodyte de *Chancelade, $1^{m},612$. Leur évaluation portant sur 429* ossements masculins et 189 féminins, datant de l'époque de la pierre polie, nous donne la moyenne de $1^{m},475$ pour les hommes et de $1^{m},525$ pour les femmes !

Lorsqu'on compare à ces tailles préhistoriques, celles des hommes de nos jours, on s'aperçoit que celles-ci, loin de baisser, ont plutôt grandi pendant le cours des siècles. Les Français, que l'anthropologie classe parmi les petites tailles, se montrent sous ce rapport supérieurs à leurs ancêtres gigantesques.

Il serait inutile d'insister sur les différences constatées entre les siècles plus rapprochés de nous et l'époque moderne. Ce que des milliers de siècles ont été impuissants à faire, quelques centaines d'années auraient pu le réaliser encore moins. Les documents fournis à ce sujet par M. Rahon démontrent, du reste, d'une façon précise que la taille des Parisiens n'a point varié depuis une douzaine de siècles. En mesurant et en comparant les ossements humains, retrouvés dans le cimetière Saint-Marcel (ve siècle) avec ceux du cimetière de Saint-Germain-des-Prés (xie siècle), il y a constaté la même moyenne de $1^{m},677$ pour les hommes et de $1^{m},575$ pour les femmes. Il y a, il est vrai, une petite différence d'environ un centimètre avec les tailles parisiennes

de nos jours, mais elle n'est peut-être due qu'à la qualité des ossements conservés. On sait que leur durée ne dépend souvent que de leur solidité et il est probable que parmi tant d'hommes ensevelis dans lesdits cimetières, il n'y ait que les restes des hommes les plus vigoureux qui aient résisté aux atteintes du temps.

Il se peut, d'ailleurs, que les anciens aient connu, des cas individuels de gigantisme, de même que nous les rencontrons de nos jours. Seulement, mieux informés, loin d'y voir un privilège spécial du ciel, nous n'y trouvons qu'un état morbide et une preuve de nutrition perverse. La science ne voit en eux que des dystrophiques, des monstres infantiles, des individus dégénérés dépendant de la pathologie médicale.

Il n'y a donc plus de peuples de géants ! Les Germains, sous le rapport de la taille, se trouvent ainsi sensiblement pareils. Les petites différences que relève l'anthropologie se réduisent à quelques centimètres que l'influence du milieu arrive facilement à expliquer et à combler.

Ce qui a surtout fait croire aux géants, c'est, comme nous l'avons dit, la confusion qu'on avait faite de tout temps entre les ossements des animaux fossiles et ceux de l'homme préhistorique.

Rappelons, à titre d'exemple, le cas cité par von Zittel : on vénère à Valence, comme une relique de saint Christophe, la dent molaire d'un mammouth. Une autre dent, également d'un fossile, y fut portée longtemps en tête des processions implo-

rant la pluie, comme une relique de saint Vincent.

Buffon, d'ailleurs, a déjà relevé la supercherie dont les savants et le public étaient victimes à son époque en identifiant les ossements des animaux avec ceux des hommes. « Il y a eu des temps, dit-il, où l'on enterrait les guerriers avec leur cheval, peut-être avec leur éléphant de guerre, et ce sont les restes de ceux-ci qu'on a *le tort d'identifier avec les squelettes* de nos ancêtres. »

N'importe. Malgré les protestations des spécialistes, on a continué et on continue encore à vénérer les débris fossiles des animaux, faussement attribués aux hommes. D'après MM. Launois et Roy, on pouvait voir, en 1872, sous le porche de la chapelle du château de Cracovie, une curieuse collection d'ossements saints qui n'étaient en réalité que le crâne d'un rhinocéros, un simple os de mastodonte et une demi-mâchoire de cétacé.

La France a offert, pendant un temps assez long, le spectacle d'une discussion des plus plaisantes, soulevée autour des ossements d'un géant qui avait une longueur phénoménale d'environ vingt-cinq pieds. On les attribuait à un roi des Teutons, le nommé Teutobochus, vaincu par Marius aux environs d'Aix, en l'an 102 avant Jésus-Christ. Ces ossements furent découverts, en 1613, dans les environs de Romans, en Dauphiné. Presque tous les savants de l'époque se rangèrent à cet avis. Cette croyance avait la vie dure, car ce n'est que deux-cent vingt ans plus tard, que Blainville a réussi à dissiper le malentendu créé

autour du prétendu squelette de Teutobochus. Il ne s'agissait que des restes d'un mastodonte, semblable à ceux retrouvés dans l'Ohio !

Sous l'influence du milieu, qui pour nous embrasse l'ensemble de toutes les circonstances agissant sur l'homme, les tailles des différents peuples peuvent *naturellement varier; mais ce qui est plus essentiel,* c'est que les périodes relatives de l'augmentation de la taille subissent partout les mêmes lois. Les études faites à ce sujet, entre autres par Bowditch, Gould, Roberts, Beneke, etc., démontrent que la taille grandit partout d'après les âges et les sexes, relativement de la même façon. Quetelet, dans ses études sur l'*Homme* et son *Anthropométrie*, a, du reste, cru pouvoir ériger en une loi spéciale l'influence du bien-être, de l'âge et du sexe sur la taille.

Il va de soi qu'il faudrait y ajouter le genre de vie, dont la répercussion n'est point à négliger. L'exemple cité plus haut, en ce qui concerne les jeunes filles riches des Etats-Unis, se reproduit sur une bien plus grande échelle au Japon. E. Bœlz, dans ses études approfondies sur le Japon au point de vue anthropologique, y signale l'existence en quelque sorte de deux peuples qui se distinguent profondément par la taille et la vigueur physique. D'un côté, les descendants des classes riches qui, ayant abandonné leurs armes favorites de l'ancien temps, se sont voués passionnément aux études, et deviennent de plus en plus faibles et décrépits ; de l'autre, les enfants du peuple, des gaillards forts et

solidement bâtis, qui semblent être issus d'une autre race. *C'est ainsi que les rejetons de vieilles familles* nobles, *Kwazoku*, atteints de toutes sortes de maladies où les scrofules dominent, baissent comme taille et force. L'éducation et le genre de vie détestable des femmes japonaises a contribué pour beaucoup à l'aggravation du mal.

Notons qu'avec cette énergie qui caractérise le Japon, on y a entrepris une série de mesures pour enrayer le mal. La gymnastique, si méprisée autrefois, y vient conquérir une place prépondérante dans le système d'éducation moderne.

Lorsqu'on envisage les causes si nombreuses qui exercent leur influence sur la taille, il devient impossible d'adopter l'opinion de Broca, Boudin et tant d'autres anthropologistes, qui ne voudraient voir dans la taille qu'une expression spécifique de la race. Nous citerons plus loin de nombreuses preuves qui constituent presque une expérimentation directe sur l'influence de l'habitation et de la nourriture sur la taille. Bornons-nous seulement ici à signaler la conclusion du savant allemand Otto Bollinger, auteur de nombreux travaux sur la croissance humaine : que l'influence de la race sur la taille, en comparaison de tant d'autres facteurs, comme la nourriture, l'abus du travail physique ou psychique, les maladies acquises ou héréditaires, etc., devient une quantité négligeable.

Voici un exemple significatif de l'influence illusoire de la race sur la taille. Nous l'emprunterons à

la vie américaine, d'après les mensurations *qui y ont été faites sur la taille des habitants. On remarquera* avant tout que les trois variétés spéciales de ses habitants : les Blancs, les Indiens et les Noirs y ont presque la même stature. D'après les mensurations de Baxter, les Blancs y atteignent 1^{m},73 contre 1^{m}, 73; les Indiens (Gould) et les Noirs 1^{m},70.

Détail plus curieux que nous devons à Gould : les Irlandais, débarqués jeunes aux Etats-Unis, y accusent ensuite une taille proportionnellement plus élevée que celle des immigrés arrivés après l'âge de trente ans, époque de la vie où s'arrête la croissance.

Les nombreuses observations recueillies en France corroborent de tous points celles qu'on a faites aux Etats-Unis. Insistons surtout sur les données précisées par le Dr Carlier[1]. Avec une patience digne de tout éloge, ce dernier s'est livré pendant dix-neuf ans (de 1872 à 1890), à des recherches sur les rapports entre la taille, la race et les différentes professions, dans l'arrondissement d'Evreux. Pour opérer avec plus de certitude, il a pris comme élément de comparaison les listes des tirages au sort avec les indications de toutes les tailles de recrues de chacun des onze cantons. Et voici ses conclusions :

Les individus que l'on peut regarder à cause de leur profession comme ayant été élevés dans de bonnes conditions d'hygiène et jouissant d'une cer-

1. Voir les *Annales d'hygiène publique* (1892) où le Dr Carlier a résumé ses travaux.

taine aisance (étudiants, instituteurs, cultivateurs, jardiniers, vignerons, menuisiers, employés, commerçants, bouchers, charpentiers, bûcherons), ont généralement une taille supérieure à la moyenne, tandis que les sujets mal nourris, mal vêtus, qui ont grandi dans un milieu peu favorable (ouvriers des usines métallurgiques ou des filatures, cloutiers, ferroniers, fondeurs, mouleurs, tourneurs, pâtissiers, cuisiniers), sont inférieurs aux autres.

En procédant avec la même méthode, divers autres observateurs arrivèrent à des conclusions analogues. Signalons dans cet ordre d'idées les travaux faits par M. Chopinet relatifs aux Pyrénées, ceux de M. Collignon pour les Côtes-du-Nord, de M. Chervin, pour la Seine-Inférieure.

On veut nous faire croire généralement que la haute taille est synonyme de la distinction et de la noblesse d'extraction. En partant de ce point de vue, les anthropopsychologues placent à la tête de l'humanité les dolichocéphales blonds de haute taille. Or, en adoptant la division de Topinard en quatre groupes : a) *hautes tailles*, de $1^m,70$ et au-dessus ; b) *tailles au-dessus de la moyenne* de $1^m,65$ à 1^m70 ; c) *au-dessous de la moyenne* de $1^m,60$ à $1^m,65$; d) *petites tailles* au-dessous de $1^m,60$, nous constaterons avant tout que les tailles hautes se rencontrent surtout parmi les Patagons (1,781), Polynésiens (1,762), Indiens Iroquois (1,735) les Nègres, les Cafres suivis des Scandinaves, les Anglais, les Ecossais, les Esquimaux, les Irlandais, les Vadagas de l'Inde, etc. etc.

Les Français (1,650) prennent une place intermédiaire entre les tribus de la côte orientale de l'Inde (1,652), les indigènes du Caucase (1,650) et les *Nègres algériens (1,645).*

Ajoutons, du reste, que les chiffres donnés par les anthropologistes sont ordinairement sujets à caution. Il suffit de rappeler le cas de Humboldt avec ses mensurations des Caraïbes de l'Orénoque, qu'il a réussi à faire passer pour des géants (1,84), chose qui a été démontrée ensuite comme complètement erronée. Un exemple non moins caractéristique est celui des Patagons. Pour Magellan, qui les avait découverts pour la première fois, en 1519, ils avaient 7 pieds et demi ; pour le Hollandais Sebald de Noort, 10 à 11 pieds ; pour Commerson, 5 pieds, 6 pouces ; pour le commodore Byron, 7 pieds, etc. Nous savons aujourd'hui que ces prétendus géants ont une taille égale à celle des Scandinaves ou des Ecossais. Il faut en général faire beaucoup de réserves à l'égard de ces mensurations faites surtout par des voyageurs d'occasion ou des explorateurs manquant d'autorité.

Le poids du corps se trouve lié à la stature. Pourtant le poids n'est pas toujours proportionnel à la hauteur de la taille. D'après les chiffres relevés par Gould, 1 centimètre de hauteur correspond chez un Espagnol à un poids de 364 grammes, chez un Anglais à 366 ; chez les Français, Belges et Suisses à 372 ; chez un Américain du Nord à 374 ; chez un Allemand à 376 ; un Scandinave 382 ; un Nègre et un

mulâtre à 387 et chez un Iroquois à 422... En admettant même que ces chiffres soient absolument vrais, il serait également impossible d'en tirer une conclusion quelconque. Il paraît, du reste, probable que le genre d'occupation doit y jouer le rôle principal, à côté d'autres conditions du milieu, comme la nourriture, la durée du sommeil et les exercices physiques en plein air.

II. — *La Couleur.*

La couleur de notre peau frappe au premier abord chaque observateur. D'après ses nuances, on est arrivé depuis longtemps à diviser l'humanité en blanche, jaune ou noire. On y ajoute encore les Peaux-Rouges. La plus vieille parmi les classifications des humains est en même temps une des plus défectueuses. Ses erreurs se manifestent dès qu'on touche aux caractères spécifiques de chaque catégorie. Car, tandis que parmi les *blancs*, il y a des hommes accusant une peau d'un noir d'ébène (les Bicharis ou les Maures noirs du Sénégal), il y a parmi les *noirs* des blonds ou des jaunes, comme les Boschimans. D'où vient cette variété de coloration? La peau du nègre, du jaune ou du blanc est identique en ce qui concerne sa composition. Elle présente partout trois parties essentielles : le derme, le corps muqueux et l'épiderme. Ce qui varie, c'est la couleur des cellules du corps muqueux. Elles sont d'un brun noirâtre chez le nègre, d'un jaune pâle

chez le blanc blond, d'un jaune plus ou moins brunâtre chez le blanc brun. Mais lorsqu'on examine de plus près l'origine de cette différence de coloration, il faut se rendre à l'évidence que le milieu, représenté dans ce cas, surtout par l'intensité des rayons solaires, y exerce une influence prépondérante.

Le mélanisme chez les poules, qui correspond au phénomène nègre chez les hommes, nous fournit à ce sujet un indice curieux. On sait que les poules « nègres », qu'on rencontre si fréquemment aux îles du Cap Vert, aux Philippines ou à Bogota, descendent de la volaille européenne. Or ces poules, offrant dans le monde des volatiles un équivalent des peuples nègres [1] chez les hommes, ne diffèrent point, sous d'autres aspects, des autres races gallines. La coloration noire se montre donc ici d'une façon accidentelle et se perpétue, sous l'influence du milieu, par hérédité. Et, chose curieuse : chez les poules noires, toutes les muqueuses, tous les plans fibreux et aponévrotiques, jusqu'aux gaines musculaires, deviennent noirs. Ce changement de couleur est, de la sorte, beaucoup plus accentué et plus intrinsèque que chez les hommes noirs. Et pourtant on ne s'est point avisé de voir dans les poules noires une race vouée d'une façon implacable à une sorte d'infériorité dans le monde des gallinacés.

La coloration dépend, en somme, de la production

1. Les poules, comme les hommes, accusent les trois couleurs extrêmes, relevées chez l'homme : 1° poule gauloise, poule blanche ; 2° cochinchinoise tirant sur le jaune ; 3° poule noire.

et de la distribution de la matière colorante dans l'organisme. La peau du Scandinave est blanche, presque incolore ou même rose et fleurie à cause de la transparence de l'épiderme qui laisse voir la matière colorante rouge du sang. Lorsqu'à la suite d'une anémie, le chiffre des globules de 127 (normal) descend à 21, proportion des plus faibles, les téguments pâlissent et prennent une teinte de cire vierge.

Les Antisiens du Pérou, qui se signalent par leur coloration blanche (d'Orbigny), habitent au pied des rochers à pic, sous des arbres immenses, dont les ramifications forment une sorte de toit impénétrable pour les rayons solaires. Ils y vivent dans une atmosphère humide et plongés dans une forte obscurité. Leur teint s'en ressent et les Antisiens sont de beaucoup plus clairs que les tribus des Aymaras ou des Moxos, occupant, dans leur voisinage, des plaines découvertes ou des plateaux élevés.

En étudiant l'influence du milieu nous verrons combien celui-ci influe sur la coloration. Ajoutons-y, en ce qui concerne les Nègres, que, transportés dans les Etats-Unis du Nord et même dans ceux du Sud, leur teint a singulièrement pâli, de même que leurs traits se sont considérablement modifiés. Lorsqu'on compare un Nègre né dans l'Amérique du Nord à son congénère d'Afrique, on demeure étonné en présence des variations physiologiques qu'un siècle a pu opérer dans sa constitution et dans son aspect extérieur.

« Dans l'espace de cent cinquante ans, nous dira E. Reclus, le Nègre a franchi un bon quart de la distance qui le sépare des Blancs. » Chose plus caractéristique, le Nègre et le Yankee se rapprochent tous deux, sous l'influence climatérique, du type autochtone des Peaux-Rouges. Ils ne seront sans doute jamais semblables de tous points aux tribus rouges vouées pour le moment à une disparition irrémédiable. L'évolution des Nègres et des Blancs aux Etats-Unis s'opérant en des conditions qui ne sont point les mêmes, il est naturel que la résultante doive varier. Mais tous deux y évoluent vers le type des Peaux-Rouges. Il est difficile d'en douter, lorsqu'on observe les modifications physiologiques réalisées aux Etats-Unis par ses habitants actuels.

Rappelons, du reste, que, d'après Giuseppe Sergi, le professeur Brinton, etc., la race blanche, cet orgueil ethnographique de l'Europe, ne serait que le fruit direct d'une race nègre, les Euro-Africains, établie en Europe depuis des siècles immémoriaux et qui y serait venue de l'Afrique du Nord ! Ce qui donnerait une certaine consistance à cette théorie, c'est la découverte de nombreux ossements dans les différentes parties de l'Europe, considérés comme négroïdes.

En étudiant les squelettes trouvés dans la Grotte des Enfants près de Menton, M. Verneau est arrivé à la conclusion que ceux-ci ne pouvaient être que négroïdes. Leurs dents (Albert Gaudry) accusaient une différence sensible comparée à celles des Blancs

actuels. M. Hervé a signalé, en 1903, deux crânes également négroïdes. Ceux-ci furent trouvés dans la presqu'île de Quiberon. Ils se rattacheraient, l'un à l'époque néolithique, l'autre à la période gauloise.

Une constatation analogue a été faite, tout récemment, par M. Pittard, dans la vallée du Rhône[1].

Quel que soit le degré de véracité qui se rattache au séjour des peuples négroïdes dans l'Europe néolithique, il est incontestable pourtant que, sous l'influence du climat, presque tous les traits qui distinguent le type nègre se modifient. Là où nous n'arrivons pas à saisir l'influence directe des facteurs extérieurs, leur disparition, apparition ou modification s'opère à la suite de la loi de coordination des traits qui préside aux nombreux changements organiques dont la cause nous échappe.

Du reste, comme l'avait déjà affirmé Linné, il ne

1. Voir à ce sujet le compte rendu de l'Académie des sciences du 13 juin 1904, de même que les études de R. Verneau dans *l'Anthropologie* 1902 ; G. Hervé, *Crânes néolithiques armoricains de type négroïde* (Bul. et Mém. Soc. d'Anthrop. 1903). En ce qui concerne les ossements de M. Pittard, voici un passage curieux du mémoire lu à l'Académie des sciences.

« Le prognathisme est facial et maxillaire, non dentaire. Une perpendiculaire abaissée du point nasal sur le plan alvéo-condylien touche en avant de la première molaire vraie. L'indice du prognathisme obtenu selon le procédé de Flower, fournit respectivement 106,86 et 102,78. Le premier de ces chiffres est tout à fait remarquable. Beaucoup de crânes de nègres ne l'atteignent pas.. Ces deux indices dépassent de beaucoup les indices moyens ou individuels de la série d'où ils ont été sortis. Les crânes de Quiberon de M. Hervé avaient, comme indices, 102 et 100. L'indice nasal des deux crânes négroïdes valaisans indique la platyrhinie chez l'un et chez l'autre, comme celui des deux crânes bretons de M. Hervé.

faut point se fier à la couleur, lorsqu'il s'agit de la classification des humains. Les différences de couleur se réduisent, en somme, à la coloration variée du pigment du corps muqueux. Or celui-ci, se modifiant sous l'influence des conditions extérieures, donne à la peau une gamme de nuances, variant entre le noir d'ébène, le rouge, le jaune, le blanc le plus prononcé et des demi-teintes, en voie de transition d'une couleur à l'autre.

Toutes les colorations prononcées sont reliées entre elles par une variété infinie de phases passagères. Il y a des Makalolos teint café au lait, des Boschimans d'un jaune gris, des Asiatiques vert olive ou d'un jaune pain d'épice ; des Obongos d'un jaune sale ; des Bisharis d'un rouge acajou ; des Polynésiens d'un rouge cuivré de cannelle ou des Foulbes d'un jaune rhubarbe.

Dans ce domaine rien d'immobile et de stable, dès le moment où les conditions du milieu changent. Sous ce rapport, de même que lorsqu'il s'agit d'autres modifications physiologiques, il faut compter non par années, mais par générations humaines. Certains traits se modifient avec la première génération. C'est ainsi que chez les Japonais, au bout d'une vingtaine d'années de séjour en Europe, la peau a changé de teint. Dès la deuxième génération, le cachet caractéristique de leurs yeux disparaît. Il en est de même des Nègres, dont le teint s'éclaircit en France.

Que le milieu arrive à modifier la couleur, nous nous en apercevons aux changements subits que

celui-ci provoque dans le plumage des races gallines. Ainsi, dans le Midi, les volailles blanches importées des contrées plus septentrionales jaunissent très vite. Outre la modification des plumages, on constate un changement du pigment dans la chair même. M. H. L. A. Blanchon l'attribue aux influences exercées par l'alimentation. Qui sait même, nous dira cet observateur, si les plumes aux éclairs éclatants des oiseaux des tropiques ne sont point dues en partie à la nourriture ? On n'ignore point que, sous l'influence du maïs, les pattes jaunes de la volaille prennent une coloration plus intense, tandis que le plumage jaunit et prend une teinte safran si le sujet est blanc ou de nuance claire. Aussi évite-t-on de donner ce grain aux volailles à plumage blanc, tandis qu'on le donne à la volaille n'ayant point de blanc dans le plumage (les Hambourg, les Padoue dorée, etc.). Le fer joue également un rôle important dans la coloration. En faisant prendre journellement *pendant la mue* une pincée de carbonate de fer, affirme le même expérimentateur, les couleurs du plumage, une fois la mue passée, seront plus vives et les reflets métalliques qu'offrent certains gallinacés s'accentueront d'une manière remarquable. Si on mêlait le carbonate de fer à la pâtée servie à la volaille blanche, on s'apercevrait de l'apparition d'un pigment spécial donnant aux plumes blanches une coloration jaunâtre. En nourrissant les poules blanches avec du poivre de Cayenne, mélangé avec du pain trempé et des pommes de

terre, M. Saermann a obtenu des résultats frappants. Dès le dixième jour, un jeune coq blanc a eu des plumes orange. Un autre avait des raies orange sur la poitrine. Avec le temps le premier a eu la poitrine et la crête toutes rouges et le restant du corps orange, tandis que l'autre demeura blanc à poitrine rouge. Il y avait cependant des poules sur qui cette nourriture paraissait ne point exercer d'influence. Notons, du reste, que l'expérience n'avait porté que sur douze exemplaires, pendant une année. Il est aussi probable que cette nourriture a influencé les plasmas, mais, à notre grand regret, cet éleveur n'a point contrôlé la descendance des poules ayant subi ce traitement spécial. Depuis longtemps les éleveurs d'oiseaux ont recours à l'alimentation, considérée comme facteur dominant de la coloration. On se sert dans ce but des clous de girofle, de l'écorce de quinquina, de la gomme de Kino, des racines d'orcanète, de la garance, du poivre de Cayenne, du cachou, du safran, etc., qui tous ont la propriété de faire modifier la coloration jaune clair en rouge ou jaune foncé. Le professeur Wyman, étonné de voir que tous les porcs d'une partie de la Virginie sont noirs, en a cherché et trouvé la raison. Il a appris notamment que tous ces animaux se nourrissent de racines de *Lachnanthes tinctoria*, qui colore leurs os en rose et occasionne la chute des sabots chez tous les porcs autrement colorés.

Qui sait si la coloration des humains n'est pas souvent, comme celle des animaux et des plantes,

en corrélation directe avec leurs chances de survie, dans certains milieux? Dans le Tarentin, nous dira Darwin, les habitants n'élèvent que des moutons noirs, parce que l'*Hypericum crispum* y est abondant; *cette plante, qui tue les moutons blancs* au bout d'une quinzaine de jours, n'exerce aucune action sur les moutons noirs. Le soleil lui-même paraît agir différemment d'après la couleur des êtres où ses rayons se reflètent. Il tue certaines plantes ou animaux et agit d'une façon vivifiante sur les autres. Les horticulteurs nous apprennent, par exemple, que tandis que certaines pensées ou des pélargoniums profitent du soleil, les autres perdent beaucoup sous son action. Le froment rouge, nous dit-on, est beaucoup plus vigoureux sous les climats du Nord que le froment blanc.

On a constaté maintes fois que la couleur se trouve en corrélation directe avec l'action des parasites. Quatrefages nous dira que les papillons du ver à soie qui produisent des cocons blancs résistent mieux à la maladie que ceux qui produisent des cocons jaunes. Darwin cite, d'après *Gardener's Chronicle* (1852 p. 435), ce fait que pendant la première période de la maladie de la vigne, près de Malaga, les variétés blanches furent les plus attaquées, mais les vignes rouges et noires, bien que croissant au milieu des plantes malades, ne souffrirent point de la maladie. Parmi les différents genres de verveine, les blanches sont surtout sujettes à la rouille.

Les animaux aux couleurs claires souffrent ordi-

nairement plus que ceux aux couleurs foncées. C'est ainsi qu'on n'arrive pas, dans les Indes occidentales, à utiliser pour le travail le bétail blanc, qui y est rongé et tourmenté par des insectes.

Il en est de même pour les hommes. Certains hommes blancs ne peuvent résister à certains climats, tandis que les hommes de couleur s'y accommodent aisément. Avec le progrès de la science bactériologique, on finira peut-être par trouver les causes qui favorisent l'acclimatation de certaines variétés humaines et la rendent difficile aux autres. Pour le moment, il nous suffit de constater, à titre d'exemple, qu'à latitudes égales, les régions chaudes de l'hémisphère austral sont généralement bien plus accessibles aux races blanches que celles de l'hémisphère boréal. Boudin a démontré que la mortalité moyenne des armées de France et d'Angleterre était d'environ onze fois plus forte dans notre hémisphère que dans l'hémisphère opposé. Le Nègre souffre partout moins des fièvres paludéennes que le Blanc.

Il paraît donc probable que la couleur n'est souvent qu'une adaptation inconsciente aux conditions du milieu. C'est sous son influence et sans doute à la suite des sélections se chiffrant par des centaines de générations que les hommes ont acquis certaines couleurs propices à leur évolution. Si cette explication était vraie, rien de plus naturel que l'affaiblissement et même la disparition de ce trait caractéristique, avec le changement du milieu. Or, lorsque nous examinerons de plus près les modifications

subies par la race noire, transplantée aux États-Unis, nous y trouverons maintes preuves la confirmant.

L'acclimatation, c'est-à-dire l'adaptation physiologique au milieu, est un fait général, dont l'action est incontestable sur les êtres vivants. Et de même que nos animaux domestiques sont devenus, sous l'influence d'autres conditions du milieu, sans aucune intervention de l'éleveur, des moutons à poils ou à paillasson, des bœufs nus ou des porcs à laine, des chiens acquérant les oreilles et la peau du renard, de même les Peaux-Rouges changeraient de couleur s'ils étaient transportés d'Amérique en Australie, comme les Nègres d'Afrique se modifient lorsqu'ils sont fixés pendant longtemps en Europe. Rappelons, d'ailleurs, que les Blancs habitant les États-Unis commencent, au bout de quelques générations, à accuser les traits dominants des Peaux-Rouges, y compris la teinte de leur peau.

Ce qui facilite les variations de la tonalité de notre peau, c'est que celles-ci n'ont qu'une importance de surface. Comme l'a constaté Virchow, qui a fait des études remarquables sur la couleur des humains, les diverses colorations, tellement troublantes pour les profanes, se résolvent devant le microscope à leur expression la plus simple. « Là, il n'y a ni blond, ni noir, ni bleu, tout y est brun. La peau du nègre trahit sous le microscope des pigments foncés, de même que celle de l'Européen le plus blond. Le bleu de l'arc-en-ciel de l'œil nous montre également sous le microscope des pigments foncés. La colora-

tion européenne n'est point faite de lait et de sang ou d'une autre substance incolore, non de *Ichor* comme le sang des dieux de l'antiquité, mais de pigments foncés. Les différences de coloration se réduisent à des différences de quantité, non de qualité. Tantôt apparaissant sur la surface, tantôt gisant plus au fond, ces pigments forment en tout cas l'élément essentiel de la différenciation. »

Dans ces conditions il n'y a pas à douter que la coloration ne soit l'effet direct du milieu. « Un blond, nous dira Virchow, placé dans un certain milieu, deviendra brun et réciproquement. » Ce fait a été connu bien avant Darwin, mais ce qui reste pour nous inexplicable, c'est le mode de l'action.

III. — *Les Cheveux.*

Avec la couleur de la peau se trouve en corrélation directe la chevelure. C'est ainsi qu'à côté de la peau noire des Nègres, on remarque leur chevelure laineuse, composée de cheveux très courts et crépus. Bory de Saint-Vincent croit qu'il y a deux qualités principales qui séparent les cheveux des hommes. Chez les uns, ils seraient lisses (*léiotriques*), chez les autres crépus (*ulétriques*). Lorsque les cheveux paraissent rectilignes dans toute leur longueur, nous les considérons comme lisses. Mais lorsqu'ils sont courbés et se présentent sous forme

d'anneaux s'enlaçant mutuellement, à l'instar de petites touffes de laine, nous les disons crépus.

Pourtant, il en est des cheveux comme de la couleur : ils varient et passent par toutes sortes de nuances. Un observateur attentif pourrait même établir une sorte de gradation harmonieuse qui embrasserait toutes les variations et rendrait évidente leur transformation successive. Pour Brown, la tige d'un cheveu coupé transversalement nous permet de reconnaître les races humaines. Chez le Nègre, elle se rapproche d'une ellipse allongée, chez un Peau-Rouge d'un cercle, tandis qu'une tige de cheveu, observée dans les mêmes conditions, donnerait chez un Anglo-Saxon une forme tenant le milieu entre les deux.

Pruner Bey, en se basant sur la grosseur de la tige des cheveux, relève trois catégories principales : chevelure avec une tige très étroite, comme les cheveux aplatis des Boschimans ou des Nègres ordinaires; les cheveux intermédiaires des races blanches et finalement les cheveux durs, gros et arrondis, appartenant aux Mongols, Chinois, Américains et Malais[1].

Mais il suffit d'étudier la chevelure nègre chez les différents représentants de cette race, pour constater combien celle-ci change avec l'influence du milieu. C'est ainsi que celle des Noirs habitant depuis quelques générations les Etats-Unis tend à

1. *Sur la chevelure comme caractéristique des races humaines*, etc. Mém. Soc. d'Anthrop., t. II et III.

se rapprocher de celle des autres Américains: Germains, Slaves ou Anglo-Saxons. Le métissage, même au premier degré, change souvent radicalement la couleur et les qualités caractéristiques de la chevelure.

Sorby (cité par Virchow), en se servant de l'acide sulfurique, est arrivé à extraire des cheveux différentes substances colorées. Toutes se réduisent à quatre catégories principales : rouge pâle, rouge foncé, jaune et noir. Mais l'expérience a prouvé que toutes ces substances forment une gradation, car toutes sortent les unes des autres et proviennent d'une transformation progressive.

Le fait a une importance capitale. Il confirme, avant tout, cette thèse qu'il ne s'agit là que des différences de quantité, mais non point d'éléments irréductibles. Constatons pourtant l'existence de matière colorante rouge dans toutes les chevelures rouges, qui varient entre le rouge violent et le rouge foncé. Cette matière remplace le pigment foncé des autres chevelures.

Les rouges formeraient, par conséquent, une catégorie à part, et il n'y aurait pas plus de différence, sous ce rapport, entre une chevelure blonde, brune et rouge qu'entre une noire et une blonde. Il ne faut pourtant point s'exagérer la portée de ce fait, car, comme nous l'avons vu plus haut, toutes les couleurs qu'on arrive à extraire de nos cheveux ne forment qu'une gradation successive démontrant leur source et composition communes.

A défaut de différences fondamentales dans la coloration, on a essayé de se baser sur la quantité des cheveux comme signe distinctif des races. On sait qu'à côté des cheveux, poils longs ayant atteint tout leur développement à la tête, il y a des poils raides et courts qu'on observe aux cils, aux sourcils, à l'entrée du nez, des oreilles, aux aisselles, aux coudes, à l'angle interne de l'œil. Leur ensemble constitue ce que nous appelons le système pileux. Or y a-t-il, sous le rapport de la croissance et de l'abondance des cheveux et du système pileux, des différences essentielles entre les hommes ? Sauf les Ainos, bien connus pour leur pilosité excessive sur tout le corps et les Todas qui emboîtent le pas derrière eux, on ne peut retrouver des peuples et races se singularisant dans cette direction.

On s'est rejeté par contre sur la structure intérieure des cheveux, comme pouvant fournir une base solide pour la division des humains. C'est ainsi que Topinard[1] nous dira que l'enroulement en spirale du cheveu fournit les meilleurs caractères pour la distinction des types de races. Les quatre traits essentiels des cheveux, notamment les *droits, ondulés, frisés ou crépus et laineux*, seraient répartis entre les humains de la façon suivante : les races jaunes et américaines se signaleraient par leurs cheveux rectilignes avec certaines traces d'ondulation ; les peuples

1. *L'Homme dans la nature.*

européens, sémites et berbères auraient les cheveux ondés ou ondulés ; les Australiens et les métis des Nègres avec des Jaunes et des Blancs se signaleraient par leurs cheveux frisés, où les tours des spires se touchent déjà sans se mêler sensiblement les uns aux autres ; tandis que dans le type nègre, type crépu ou laineux, les tours des spires sont si rapprochés qu'ils rentrent les uns dans les autres. Entremêlés et enlacés, les cheveux des Nègres se montrent sous forme de cylindres de plusieurs millimètres de diamètre, et, en se ramassant sur eux-mêmes, ils se présentent à la surface de la tête en touffes souvent bien distinctes.

Mais ici également, tout en admettant l'exactitude de cette division, nous constatons le passage insensible du cheveu droit et souple au cheveu ondulé, ensuite frisé ou crépu, pour arriver au cheveu laineux. Nous insistons sur cette progression bizarre qui démontre que dans ce cas l'évolution et le progrès vont des races jaunes et blanches au Nègre ! Sa chevelure devient de la sorte l'expression suprême du progrès, le but vers lequel devraient tendre les chevelures de toutes les autres races et peuples.

Car, en réalité, la chevelure laineuse, en se servant de la base habituelle de la division des humains en parias et races privilégiées, constitue une sorte de supériorité des Nègres. Si l'homme est d'essence d'autant plus noble qu'il s'éloigne le plus des singes et des anthropoïdes, il ne faut point

oublier que ces derniers n'ont que des cheveux droits ou peu ondés, semblables à ceux des races jaunes et du peuple américain, et se rapprochant sensiblement de ceux des peuples européens, barbares et sémites ! Les cheveux laineux des Nègres, n'ayant rien de commun avec ceux des simiesques, leur procureraient par cela même un avantage (?) sensible en regard des hommes d'autres couleurs et races !

Nous verrons, du reste, par la suite, combien cette gradation des humains, d'après le canon adopté, devient risquée. Très fréquemment les races dites inférieures accusent précisément des propriétés physiologiques qui, renversant toute hiérarchisation préconçue, les placent à la tête de l'humanité !

IV. — *Les Bruns et et les Blonds.*

Il y a une relation étroite entre la couleur de la peau et des cheveux et la question des bruns et des blonds. Elle trouble également les cerveaux de maints anthropologistes et surtout ceux des anthropopsychologues. Liée de préférence à la structure du crâne, elle fera naître une classe d'hommes privilégiés, unissant la dolichocéphalie à la chevelure et à la tonalité blonde de la peau.

Ces « dolichocéphales blonds » deviennent une sorte d'auto-suggestion pour la plupart des théoriciens des

races. Elle leur fait perdre souvent, avec la notion de la réalité, le respect dû à la dignité de l'homme. Nous aurons l'occasion de démontrer plus tard l'inanité de ce dogme étrange, dont le culte ne s'explique que par ces coups de folie collective qui s'emparent avec la même intensité des foules et de ceux qui se donnent pour ses dirigeants.

Grisés par le spectacle de certains peuples blonds aux crânes longs, à qui on attribue à tort ou à raison le mérite d'avoir guidé pendant des siècles la civilisation humaine, certains savants ont voulu ériger cette circonstance occasionnelle en une loi implacable. Et, pour ce faire, ils ont oublié ou même voulu oublier ce fait historique indiscutable que le bâton de chef de la pensée humaine a changé de mains à plusieurs reprises au cours des temps. Sans tenir le moindre compte de la forme du crâne ou de la couleur de la peau et des cheveux, nous avons vu la royauté humaine échoir tantôt aux Éthiopiens, aux Chinois, aux Grecs et aux Romains, tantôt aux Celtes bruns ou aux Germains blonds, peuples de toutes nuances et de toute structure craniologique. Ce qui nous intéresse ici, c'est le fait qu'il n'y a plus moyen de fractionner, sous ce rapport, l'humanité. Bruns et blonds, crânes longs et larges, se trouvent entremêlés dans le même pays, dans la même commune, dans la même famille. Et alors, comment arriver à les différencier ?

En ce qui concerne tout particulièrement la chevelure et la coloration des yeux, rappelons l'impo-

sante enquête inaugurée par la Société anthropologique allemande, sous la direction de R. Virchow. Elle portait sur la couleur des cheveux, des yeux et de la peau, chez les enfants des deux sexes, dans les écoles allemandes. Le succès de cette entreprise a suscité quelques heureuses imitations en Belgique, en Suisse et en Autriche. L'Anthropologie a obtenu de la sorte les résultats de l'examen d'une dizaine de millions d'enfants. L'Allemagne avait procuré notamment 6.758.827 élèves ; l'Autriche 2.304.501 ; la Belgique 608.698 et la Suisse 405.609. Or le chiffre des blonds s'élevait environ à un quart, sans compter la Belgique, celui des bruns à un sixième, et le reste, c'est-à-dire environ six millions sur dix, appartenait au type mixte. La « blonde Allemagne », n'accusait en somme que 31 p. 100 de blonds, 14 p. 100 de bruns, et environ 55 p. 100 du type mixte !

Mentionnons également les enquêtes du Dr Beddöe, dont les résultats furent condensés dans une série de tableaux. Nous leur empruntons ces quelques chiffres significatifs : sur 1.100 montagnards écossais, qui, comme Celtes, devaient précisément être bruns, il y avait 45 p. 100 de blonds, 30 p. 100 de bruns et 25 p. 100 mixtes; sur 1.250 Viennois (race blonde germaine) 32 p. 100 blonds, 23 p. 100 bruns et 45 p. 100 mixtes.

Les essais qui furent faits en France pour dresser la statistique des blonds et des bruns y donnèrent le même résultat. Chez nous, comme partout ailleurs,

les bruns et les blonds se trouvent extrêmement mêlés et disséminés.

On pourrait généraliser ces nombreuses observations sous la forme de ce lieu commun, que les pays méridionaux accusent un plus grand nombre de bruns et ceux du Nord plus de blonds.

CHAPITRE IX

STEATOPYGIE, LONGUEUR DES SEINS, TABLIER

Relatons encore plusieurs traits de laideur physique, dont maints voyageurs ont fait grand bruit. Dénoncés avec une certaine exagération comme contribuant à la déformation de plusieurs peuplades primitives, ils ont vivement surexcité l'imagination des Blancs. Notons, dans cet ordre d'idées, la stéatopygie, la longueur excessive des seins et le tablier. Lorsqu'on aperçoit aux muscles fessiers chez des femmes Hottentotes, Boschimanes, Cafres ou Somalis, des masses graisseuses développées outre mesure et vibrant au moindre mouvement, comme deux sacs attachés à la ceinture, on dit qu'il y a stéatopygie. Remarquons avant tout que, même chez ces peuplades, elle *n'est pas générale*, mais seulement très fréquente. Quelquefois même, d'après G. Fritsch, les garçons et les hommes bien nourris accusent une tendance à acquérir des fonds de graisse supplémentaire au même endroit. D'après Livingstone, certaines femmes boers, donc blanches, établies depuis longtemps dans l'Afrique du sud, se signaleraient par une agglomération analogue de graisse sur les fesses.

Si cette information était exacte, nous trouverions peut être une explication plausible de ce phénomène au moins bizarre dans les conditions du milieu. Il serait intéressant de faire une contre-expérience et de soumettre des femmes stéatopygiques à l'influence d'un milieu différent. D'après toutes les prévisions probables, ce phénomène disparaîtrait au bout de quelques générations. L'expérience n'ayant pas été tentée, il nous paraît impossible d'adopter l'opinion des anthropologistes, dont plusieurs, aussi circonspects que l'est Topinard, voudraient voir dans la stéatopygie une démarcation anthropologique profonde entre les races.

Elle séparerait les humains de même que se trouvent séparés le chien du loup, la chèvre de la brebis ! Rien que la rareté de ce phénomène rend cette conclusion excessive ; l'exemple des femmes boers l'affaiblit en outre singulièrement, et le manque absolu d'une contre-expérimentation dans le sens signalé plus haut lui enlève toute valeur scientifique. Ajoutons qu'il ne s'agit là que d'une augmentation de graisse locale sujette à gradation, mais non point de l'apparition d'un organe ou trait irréductible. Elle nous frappe lorsqu'elle est poussée à un degré excessif, mais elle existe néanmoins à l'état intermédiaire chez maintes femmes blanches. Rappelons, du reste, que certaines images retrouvées dans les ruines de Pompéï nous présentent ce genre de « croissance » plutôt comme un signe de beauté !

Nos goûts esthétiques peuvent, d'ailleurs, être cho-

qués à loisir à *la* vue de ces ballons flottants de graisse; ceux des femmes de là-bas n'en restent pas moins en plein désaccord avec nous. Elles y trouvent, au contraire, un trait de beauté de *plus* et l'exhibent avec la même fierté que les femmes blanches leur faux chignon, leurs faux seins.

Quant à l'allongement exagéré des seins et du tablier, on les rencontre bien plus rarement chez les mêmes femmes boschimanes. Les voyageurs nous signalent, il est vrai, qu'il y a des femmes qui peuvent entourer de leurs seins leurs épaules, comme il y en a qui auraient les petites lèvres de leur organe génital tellement allongées, que celles-ci forment presque un tablier. Il atteindrait chez certaines femmes boschimanes de 15 à 18 centimètres.

Sans vouloir insister autrement sur ce sujet délicat, remarquons que ces trois phénomènes se retrouvent dans le même type humain vivant dans les mêmes conditions du milieu. Ils ne s'y rencontrent pas en outre d'une manière générale et obligatoire, mais sporadique. Chose plus importante : envisagés au point de vue de la transition des traits humains, ils ne peuvent être considérés comme des caractères irréductibles et exceptionnels de certains peuples et races.

L'allongement exagéré des seins s'explique même facilement par le procédé regrettable de tirer les seins, que pratiquent certaines femmes boschimanes et hottentotes. D'après Ranke, on voit des femmes

paysannes du nord de la Hollande, de même que certaines femmes dalmatiennes, accusant pour la même raison une longueur excessive des seins.

D'autre part, le « tablier » se rencontre plus fréquemment qu'on ne le pense chez des jeunes filles blanches. Une étude comparative, qu'on ne manquera pas de faire un jour, nous réserve sans doute quelque surprise à ce sujet. Nous ne pouvons pour le moment nous empêcher de constater qu'au point de vue simiesque, considéré par maints anthropologistes comme critérium de beauté, l'existence du tablier constituerait une préférence bien enviable ! Chez les femelles gorilles, les petites lèvres restent presque absolument invisibles. Il faudrait logiquement apprécier comme trait de supériorité le spectacle frappant que nous offre le tablier !

CHAPITRE X

DIFFÉRENCES PHYSIOLOGIQUES ET PATHOLOGIQUES

I. — *L'identité des fonctions physiologiques.*

La physiologie de l'homme est unique pour tous ses représentants. Celui qui voudrait parler d'une physiologie spéciale des jaunes ou des noirs risquerait de soulever la risée générale. Loin donc de chercher dans ce domaine des distinctions de toutes sortes, constatons plutôt la complète harmonie de toutes les fonctions physiologiques chez tous les représentants de l'humanité, d'où qu'ils viennent et de quelque couleur qu'ils soient. Leur fonction de respiration, leur digestion, la période de gestation, de croissance, les phases successives de l'âge, en un mot l'évolution de leur vie physiologique, limitée entre les deux moments les plus solennels de leur existence terrestre : la naissance et la mort, subissent des lois identiques. Les différences qu'on remarque au sujet de la gestation, même parmi les animaux de la même espèce, ne se rencontrent point parmi les humains. Le loup porte 100 et quelques jours ; les grands chiens 63 et les petits de 59 à 63. La

gestation dure, chez les différentes races de porcs, de 109 à 123 jours (selon Nathusius, cette période serait en général plus courte chez les races précoces). D'après les observations de Tessier, faites sur 1 131 vaches, la durée des plus courtes et des plus longues gestations accuse chez elles une différence de 81 jours.

M. Lefour affirme, à son tour, que la période de la gestation est plus longue chez les grandes races allemandes que chez les petites. Lorsqu'on étudie, sous ce rapport, les autres races domestiques, on s'aperçoit également que la gestation y varie souvent d'après les races. Les observations de Nathusius nous apprennent que les moutons mérinos et les southdowns, vivant dans des conditions identiques, diffèrent pourtant au point de vue de la durée de leur gestation comme suit :

Mérinos	150,3 jours.	
Southdowns	144,2 —	
Les métis de ces deux races . . .	146,3 —	
Trois quarts southdowns.	145,5 —	etc.

La fécondité varie d'après les races. Le nombre de portées dans l'année et le nombre de petits par portée se distingue d'après les races animales appartenant à la même espèce. Les animaux domestiques dépassent sous ce rapport les animaux sauvages. Tandis que la femelle du sanglier porte deux fois par an de 4 à 8 petits, la truie met bas deux à trois fois jusqu'à 10 par portée. Le lapin sauvage porte 4 fois l'an chaque fois de 4 à 8 ; domestiqué, il fait

de 6 à 7 portées annuelles, d'une moyenne de 8 à 10. On trouve chez Darwin[1] et chez Herbert Spencer[2], de nombreuses énumérations d'oiseaux et d'autres animaux domestiqués dont la fécondité varie d'après la race. La cane sauvage pond, par exemple, de 5 à 10 œufs ; domestiquée, elle en pondra de 80 à 100 dans la même année.

En est-il de même chez les différentes variétés humaines ? Et qui oserait soutenir que les femmes blanches ou jaunes, civilisées ou sauvages se distinguent au point de vue de la durée de la gestation ou de leur faculté absolue de mettre au monde des enfants ? Le nombre de naissances diffère souvent de peuple à peuple, mais personne ne s'avisera d'attribuer cette différence au facteur race. Toutes les variétés humaines se montrent tantôt prolifiques, tantôt relativement stériles. Les raisons de la natalité, grande ou insignifiante, se retrouvent toujours dans le domaine passager des causes sociologiques qui se réduisent aux mœurs ou au genre de vie propre à la population donnée. La période d'allaitement est, il est vrai, variable. Mais, ici également, les différences que nous constatons ne sont que l'effet des mœurs et des habitudes prises. Elle change même considérablement dans les limites du même pays, de la même province ou de la même commune.

Toutes les phases de la vie sexuelle se rencon-

1. *De la variation des animaux*, II.
2. *Principes de biologie*, II.

trent avec la même régularité chez tous les humains. L'époque de la puberté varie sans doute souvent, non à cause d'une structure physiologique différente, mais sous l'influence des éléments climatériques.

La circulation du sang est également la même et subit les mêmes lois. Si le pouls de l'artère radiale, cette expression précise des battements du cœur, accuse certaines variations, elles sont dues à l'état de santé, à l'âge, à la digestion, à la corpulence, à l'état d'émotivité des individus, mais non point à une structure physiologique diverse des races et des peuples.

La respiration et la digestion sont tantôt mauvaises, tantôt bonnes, d'après les individus et leur état général. Quant à la respiration, notons l'ignorance fâcheuse qu'on rencontre à ce sujet au même degré chez les sauvages et chez les civilisés. Ce n'est que dans ces derniers temps qu'on s'est aperçu que la respiration demande à être apprise et que, livrés à eux-mêmes, les enfants respirent et aspirent mal, au grand préjudice de leur santé. La respiration scientifique, telle que l'on commence à la propager, contribue à l'élargissement des poumons et à fortifier les organes digestifs.

Toutes les tentatives de diviser les humains au point de vue de leur faculté de parler ou de chanter, de jouir de leur vue, de leurs oreilles ou de leur odorat, ont complètement échoué.

Égaux au point de vue physiologique, au moment de leur naissance, ils ne cessent de l'être jusqu'à

leur mort. Elle apparaît partout dans les mêmes conditions. La moyenne de la vie humaine varie surtout d'après les influences climatériques, l'état de bien-être, les perfectionnements hygiéniques, non point d'après les races. C'est la façon de vivre et non celle de naître qui fait notre vie longue ou courte. La longévité se montre quelquefois héréditaire, mais le même phénomène se produit également chez les peuples primitifs et chez les peuples civilisés. La santé emmagasinée par les parents profite souvent aux enfants. Mais il s'agit là d'un capital bien peu solide que la deuxième génération peut déjà entamer ou complètement dissiper. Dans notre *Philosophie de la Longévité*, nous avons eu l'occasion, en discutant plus longuement cette question, de démontrer l'égalité absolue des humains devant la mort.

Quant aux maladies, elles sont en général communes aux hommes. Elles se renouvellent et se multiplient, hélas, avec une fécondité regrettable. A peine en avons-nous combattu une que plusieurs autres se lèvent à l'horizon et livrent des batailles cruelles à notre organisme. Leur nouveauté ne consiste du reste souvent que dans le nom. Avec le progrès des sciences on découvre des états pathologiques spéciaux qui échappaient à la vigilance de nos ancêtres. Mais, vieilles ou récentes, les maladies se rattachent au milieu, non point à l'homme. On en a voulu excepter plusieurs et en faire de tristes privilèges des races.

Or la réalité se refuse à contresigner ces chartes *d'exclusivité. Il y a, sans doute, certaines infections* qui atteignent plus facilement les Blancs que les Noirs dans les climats chauds, mais la chose s'explique à la fois par l'endurance spéciale des indigènes et par leur manière de vivre plus appropriée aux conditions du milieu. La malaria, qui décimait certaines populations aux abords des pays marécageux, se montrait aussi implacable pour les autochtones que pour tous ceux, blancs, jaunes ou noirs, qui venaient s'établir dans ces régions. Et lorsque la science bactériologique a réussi à trouver le bacille de cette terrible maladie, elle l'a fait au profit de toutes ses victimes d'autrefois, sans distinction de couleur ou d'indice céphalique. Il résulte des documents officiels relatifs à la mortalité dans le pays de Sierra-Leone, de 1829 à 1836, que toutes les maladies qui y décimaient la population, sévissaient non seulement parmi les Blancs, mais aussi parmi les Noirs, que l'on aurait pu en croire indemnes. Les uns et les autres payaient et paient leur tribut effrayant aux fièvres éruptives comme aux fièvres paludéennes, aux maladies gastro-intestinales, comme à celles du foie. « La dysenterie et l'hépatite sévissent parmi les Nègres comme parmi les Blancs. Les fièvres pernicieuses, qui avec ces deux maladies forment la trilogie pathognomonique de la pathologie sénégalaise, atteignent de préférence les Européens ; mais les Noirs sont loin d'en être exempts. » (Berchon).

La maladie du sommeil, la plus jeune parmi les maladies épidémiques de l'Afrique, fait également des victimes parmi les Blancs et les Noirs. Le choléra, la peste ne s'arrêtent point non plus devant la considération des races et frappent avec la même cruauté tous les humains. Ce qui varie, c'est la force de résistance qu'opposent les individus à l'attaque des maladies nouvelles. Transportée par voie de contagion dans des pays nouveaux, chaque maladie commence par faire relativement plus de victimes. Puis, grâce à la résistance qui s'organise mieux, à l'endurance qui grandit, ses effets meurtriers diminuent et descendent au niveau habituel. Mais il s'agit toujours des conditions changeantes du milieu et non de qualités humaines irréductibles et innées.

II. — *La beauté du corps humain.*

L'étude de l'homme, de même que la comparaison entre les humains, ayant été établie et dirigée par les Blancs, il en résulte que tous les traits observés chez eux et parmi eux seront par cela même idéalisés et considérés comme d'essence supérieure. L'idée de la beauté étant par excellence subjective, rien d'étonnant à ce que partout et toujours où les Blancs ont eu à s'occuper de sa définition, ils en aient emprunté les éléments à leur entourage immédiat. Partant de cette base, ils ont déclaré beaux ou laids tous les types humains qui se rapprochaient ou s'éloignaient

des formules établies par les artistes et auteurs Blancs sur des sujets blancs.

Dès les temps anciens, nous voyons appliquer à l'évaluation esthétique des humains des règles conventionnelles, connues sous le nom de canons. A travers toutes ces « normes de la beauté », dont plusieurs se rencontrent en Egypte, une idée maîtresse se fait jour : l'unité du type humain. Ce n'est qu'avec Albert Dürer qu'apparaît une diversité des spécimens. C'est lui qui nous a offert, le premier, un dessin du Nègre dissemblable du type blanc. Toutefois il ne faut pas oublier que les canons de l'antiquité, de même que ceux des temps modernes, poussèrent la convention jusqu'au mépris manifeste de la réalité.

Les Egyptiens se servaient d'un canon divisant la figure humaine (si l'on en juge d'après les dessins retrouvés par Lepsius), en dix-neuf parties horizontales sans compter la coiffure. La statue de Polyclète nous offre le canon le plus populaire en Grèce. Rappelons, parmi les autres canons, celui de Romain Vitruve (premiers siècles de la chrétienté), d'Alberti (période de la Renaissance), d'Albert Dürer et de Jean Cousin (xve et xvie siècles) et dans les temps plus récents, ceux de Gerdy (1830) et de Quételet (1870).

Les mensurations des artistes ont précédé de bien des siècles celles des anthropologistes. Sous leur influence est née la conception de la beauté artistique, mais elle n'a pas été non plus sans laisser de traces sur les canons anthropologiques.

Nous naissons avec certains sentiments de beauté plastique, engendrés par la tradition et les opinions de l'entourage. La nature moutonnière de l'homme se révolte rarement contre les idées admises, qui par leur force égalent souvent les idées innées. Nous trouvons beau tout ce que nos devanciers et surtout les gens dits compétents trouvent beau autour de nous. Il en est ainsi des femmes, comme des tableaux ou des chefs-d'œuvre de la sculpture. Qui de nous n'a pas admiré la beauté plastique de Laocoon? Il a pourtant la jambe gauche bien plus longue que celle de droite, tandis que visiblement, pour lui tenir compagnie, un de ses enfants a, par contre, une jambe droite « plus prononcée ».

G. Audran[1] fait cette curieuse remarque que dans les plus belles figures de l'antiquité on retrouve des détails qu'on prendrait aisément pour des fautes, si on les apercevait dans l'œuvre d'un moderne. C'est ainsi qu'Apollon a la jambe gauche plus longue que celle de droite d'environ 9 minutes; la Vénus de Médicis a la jambe qui « ploye » plus longue presque de trois minutes que celle qui la porte, etc.

Remarquons que, d'après le canon établi par Audran et qui a eu une certaine vogue au XVII[e] siècle, la tête se divise en quatre parties : 1° le dessous du menton jusqu'au-dessous du nez; 2° le dessous du nez jusqu'au-dessus, entre les deux sourcils; 3° de là à la naissance des cheveux sur le front, et

1. *Les proportions du corps humain*. Paris, 1683.

4° jusqu'au sommet de la tête. Chacune de ces quatre parties se divise en douze minutes. Si donc, d'après les mensurations d'Audran, la jambe droite du grand fils de Laocoon est trop (?) longue de neuf minutes, on voit que cet écart mérite d'être souligné !

Disons, du reste, que les anciens se préoccupaient peu de l'exactitude anatomique. Eux aussi suivaient les opinions du jour et donnaient aux grands hommes des fronts larges et des têtes volumineuses, parce que les dieux étaient censés en avoir de pareilles. Pourtant, rien de plus faux que les fronts de 90 et de 100 degrés des sculpteurs grecs, qui ressemblaient à des fronts hydrocéphales. On dégageait le cou, et les membres étaient rendus longs et sveltes, nous dira Quételet, lorsqu'on visait à la noblesse. Des épaules larges exprimaient la force, tandis que, sous leur forme étroite, elles symbolisaient la jeunesse ou le caractère efféminé. A de certaines époques apparaît le visage d'un personnage éminent qui donne le ton du jour, sous l'impression duquel vont travailler les artistes. On fait bénéficier alors les hommes sympathiques des traits analogues et on tâchera autant que possible de donner aux esclaves et aux étrangers une physionomie dissemblable. Lorsqu'il s'agira de faire les portraits des vainqueurs, on leur donnera un « cachet divin », et on les dotera de tous les traits conventionnels devant figurer la force et la supériorité. Les écoles qui ont succédé à la Renaissance se sont inspirées, d'après Topinard, des mêmes sentiments. En Italie, on allon-

geait les formes pour donner de la dignité ; en Espagne, on les rapetissait pour obtenir de la finesse ; en Hollande, on les grossissait dans une intention de réalisme ; en France, on exagérait récemment la tête seule, pour qu'elle attirât toute l'attention.

Lorsqu'après avoir été nourri de toutes ces sensations du beau conventionnel, on s'efforce de les appliquer à la variété des types humains, on se montre inconsciemment injuste à l'égard des hommes vivant en dehors de nos cadres.

La nature, qui ne tient aucun compte de nos canons du beau, s'en écarte presque toujours. Et ne voulant pas déclarer fausses nos conceptions sur les proportions des différentes parties du corps, nous déclarons celles qui s'en éloignent laides ou inférieures.

Car nos canons modernes, prônés surtout par les anthropologistes, sont également basés sur l'observation des hommes blancs. Parmi les mieux connus notons ceux de Ch. Blanc et de Gerdy. Tous deux se rapprochent, du reste, beaucoup des canons anthropologiques. Pour Ch. Blanc la grandeur du corps est égale à trente nez ou à sept têtes et demie ; pour Gerdy à trente-deux nez et huit têtes[1].

1. Voici le canon de Ch. Blanc (Canon des ateliers). Taille 100.

Tête.	Vertex à naissance des cheveux 1/4 tête	3,3	13,3
	Cheveux à racine du nez	3,3	
	Racine du nez à sa base	3,3	
	Base du nez à dessous du menton 1/2 tête	3,3	
Cou			6,6
Tronc			30,0
Membres inférieurs			50,0
			99,9

Il est bien entendu qu'il n'y a pas lieu de parler d'une fixité quelconque. Puisque la taille humaine augmente assez facilement sous l'influence des conditions indiquées plus haut, il s'ensuit que la proportion des différentes parties du corps peut et doit varier en même temps. Rendons justice aux anthropologistes plus pondérés qui, devant le spectacle de ces caractères sans fixité, avouent leur peu de valeur. Topinard se consolera même en pensant que cette fixité douteuse, plaidant en faveur du transformisme, doit être la bienvenue. Elle nous démontre notamment, nous dira-t-il, que, sous leur apparente immobilité, les types humains sont dans un état de décomposition et de composition perpétuelles.

A la bonne heure ! Mais la satisfaction qu'éprouve le savant auteur de *l'Homme dans la Nature* n'empêche point d'autres anthropologistes, de même que les profanes, de tirer de ces canons des conclusions préjudiciables pour les humains qui évoluent en dehors de leurs règles. C'est ainsi que les bras et pieds trop longs des Nègres, en proportion du tronc, ont été considérés comme un signe d'infériorité qui les rapprocherait des singes. Or précisément, d'après Weisbach et d'autres naturalistes, les Nègres s'écartent sous ce rapport bien plus des orangs-outangs que les Blancs. Il faut remarquer que les Nègres et les Australiens ont relativement le tronc le plus court et que la longueur de leurs bras et pieds les éloignent le plus, dans l'échelle humaine, de la race simiesque. Il en est de même en ce qui concerne

la corpulence des Nègres. Comme nous l'avons vu plus haut, un centimètre de taille correspond chez les Nègres, d'après les mensurations de Gould, à environ 387 grammes de poids, contre, par exemple, 366 chez les Anglais. Mais ici, également, le facteur race n'est pour rien. Il résulte des recherches faites par Majer sur la population allemande, que la corpulence et le poids relatif dépendent surtout du genre d'occupation à laquelle se livrent les individus. D'après lui, la corpulence s'échelonne conformément aux métiers et va des tailleurs, les plus légers, aux brasseurs, les plus lourds. Immédiatement après ces derniers viennent les charpentiers, les boulangers, les étudiants, les maçons, les serruriers, les tisserands, les cordonniers, etc., etc.

La légende des gens ressemblant aux singes a vécu. Toutes les tentatives de découvrir parmi les vivants une race formant l'anneau intermédiaire entre l'homme et le singe sont restées infructueuses. Ce que nous savons, par contre, c'est qu'il n'existe nulle part des peuples se rapprochant *le plus* et *sous tous les rapports* des singes, comme il n'y en a pas également qui en soient éloignés en ce qui concerne tous leurs traits. Les différents types humains se rapprochent tantôt ou tantôt s'éloignent des simiesques, comme l'ont prouvé les conquêtes faites par les explorateurs du bateau Novara. Les Nègres, qu'on voudrait placer au plus bas de l'échelle humaine, se trouvent, sous maints rapports, bien plus loin des singes que les Blancs les plus purs.

Et il suffit de confronter les humains aux aspects multiples, pour s'apercevoir que la nature ne connaît point de races supérieures ni inférieures. Cette gradation, nulle au point de vue physiologique, est également inadmissible au point de vue esthétique.

La fable qu'on a fait courir au sujet des peuples sauvages ou primitifs pourvus d'une queue, s'est tournée contre les Blancs eux-mêmes. Cette anomalie, due à des troubles survenus dans l'évolution embryonnaire, est surtout fréquente, d'après les études de Bartels, parmi les Blancs. Non pas que ceux-ci soient « inférieurs », mais tout simplement à cause des soins spéciaux dont ils entourent les difformes, qui périssent si facilement, livrés à leurs propres forces, parmi les peuples primitifs.

Les Nègres, qui ont eu de tout temps le triste privilège de passer pour la race la plus proche des singes, ont bénéficié, entre autres, d'une défectuosité que certains anthropologistes leur reprochent d'un cœur bien léger. Car, non seulement, nous disent Burmeister et tant d'autres, ils ont des bras très longs, mais ceux-ci dépassent même la longueur de leurs membres inférieurs. On comprend que dans ces conditions ils n'auraient qu'à s'aider de leurs mains pour marcher comme les singes. Leurs membres antérieurs redressés à l'angle droit et posés sur le sol, les doigts étendus, et les voilà redevenus des animaux à quatre pattes. Or ce mirage des Nègres-singes s'est évanoui dès qu'on a procédé à

des comparaisons impartiales. Rappelons avant tout que la longueur des bras dépassant celle des membres inférieurs chez les Nègres, n'est qu'un simple mythe, et que, chose plus importante, les différences entre les races mesurées sous ce rapport, n'excèdent jamais 8,9 p. 100, tandis qu'elles atteignent jusqu'à 13,8 entre les représentants des diverses professions dans le même pays. Et si l'on veut absolument se servir de ce trait comme d'un signe de laideur simiesque, il faut se rendre à l'évidence, nous dira Ranke, que les Français et les Allemands sont, sous ce rapport, plus proches des singes que les Nègres, les Australiens ou les Boschimans; les Anglais et les Français se trouveraient au niveau des Nègres, tandis que bien au-dessus des Nègres et des autres peuples primitifs se placeraient, par exemple, les Chinois. Parmi les autres différences esthétiques il faut signaler celle de la *brasse* (longueur que mesurent les deux bras étendus, de l'extrémité d'une main à l'extrémité de l'autre). Mais on a prouvé que les mesures obtenues dans cette direction ne peuvent nous fournir aucun résultat appréciable. D'après les calculs de Gould, G. Schults, etc., les variations dépendent surtout des professions exercées par les individus et sont en tout cas insignifiantes entre les divers types humains. C'est ainsi que certains paysans du Nord de l'Europe se rapprochent bien plus des Nègres que des classes libérales des États-Unis.

La proportion exacte entre le bras et l'avant-bras

ne nous donne également aucune indication positive. On a voulu voir un signe simiesque là où le bras se trouve proportionnellement plus long. Mais les résultats des études comparées ont seulement démontré cette vérité que toute l'espèce humaine ressemble, sous ce rapport, aux gorilles et aux mammifères.

La grandeur harmonieuse du cou, qu'on voudrait considérer comme signe de beauté, varie, il est vrai, souvent entre nations. Mais elle varie encore plus entre les différentes classes sociales, conformément à leurs occupations, qu'entre les races diverses.

En général, à mesure qu'on étudie les humains au point de vue de la régularité et de l'harmonie de leurs membres, on s'aperçoit que la profession exerce, sous ce rapport, une influence capitale. Gould, en comparant les proportions du corps chez les divers représentants du peuple américain, a constaté qu'entre les matelots, les agriculteurs et les hommes d'études, il y avait plus de dissemblances qu'entre les Nègres, les Peaux-Rouges et les Blancs.

Bælz démontre la même chose pour les Japonais. Ceux des classes élevées se signalent par une longueur des bras équivalant à 43,8 de la hauteur du corps ; chez les ouvriers, elle atteint 42,6 ; ce qui confirme la thèse de Gould, que la longueur des bras dépend de l'occupation et atteint son apogée chez les ouvriers.

G. d'Harcourt apporte également une série de mensurations faites sur les Arabes qui prouvent, à leur tour, que ceux-ci se rapprochent plus des peuples civilisés que les Nègres primitifs. Leurs bras et avant-bras, de même que les jambes, sont bien plus courts que ceux des Noirs.

Et pour cause ! Les Arabes ne sont-ils pas plus près de nous au point de vue de la culture ?

Ranke[1] croit même possible de diviser l'humanité en trois catégories, non point d'après la couleur ou la forme du crâne, mais d'après le genre de vie et d'occupation. Il y aura d'abord la femme, qui évolue d'ordinaire en dehors des occupations habituelles des hommes; les gens voués au travail mécanique et les désœuvrés, ou ceux qui ne travaillent que de la tête. A ces trois divisions correspondent la longueur relative du tronc, du cou, des bras, des membres inférieurs, le développement de la poitrine et de la force musculaire, etc., etc.

C'est ainsi que presque partout, chez les Blancs ou chez les primitifs, la constitution de la femme se rapproche plutôt de celle de l'enfant que de l'homme mûr et que chez les peuples civilisés, nonobstant la couleur de leur peau, les classes intellectuelles se signaleront par le tronc relativement plus long, les extrémités plus courtes et la tête plus volumineuse. Combien les origines raciales influent peu sur les proportions des différents membres du corps, chez

1. *Der Mensch*, 2e vol.

les gens vivant dans les mêmes conditions de civilisation ou de bien-être, nous le voyons d'après les résultats obtenus par Weisbach, dans ses mensurations des peuples si divers qui composent l'empire autrichien. Les classes intellectuelles, prises parmi les Magyars, peuple ouralo-altaïque, les Slaves ou les Germains, y donnent des valeurs du tronc, des extrémités, etc. identiques, tandis que les individus de la même race se distinguent considérablement, dès qu'ils sont nettement séparés par leurs professions.

Chose non moins curieuse : les mensurations des Juifs autrichiens répondent de tout point à celles que Gould indique pour les hommes d'étude aux Etats-Unis. Or, comme on le sait, les Israélites autrichiens ne s'occupent presque point de travaux mécaniques et exercent presque exclusivement les métiers d'usuriers, de petits boutiquiers, ou se distinguent parmi les avocats et les médecins du pays. Par contre, les Juifs du Caucase (mensurations de J. Tcherny) correspondent, sous ce rapport, aux autres habitants du midi russe, dont ils partagent les occupations.

On a cru également pouvoir relever au passif des Nègres la saillie exagérée du talon, et pourtant ce trait considéré comme typique perd tout à fait son importance avec le changement des conditions du milieu. Sur la côte occidentale d'Afrique, on rencontre de nombreuses tribus nègres ayant des pieds de tout point analogues aux nôtres. Il en est de

même de nombreux Nègres des Etats-Unis, chez qui on ne rencontre point de trace de ces talons. Comme trait de laideur, on signale également les pieds plats, dont sont dotées maintes peuplades nègres. Mais, à vrai dire, on ne peut observer ce phénomène que chez des Nègres condamnés, dès leur enfance, au métier rude de porteurs de fardeaux. Ici également, il ne s'agit que d'un trait professionnel, car on retrouve les mêmes pieds plats chez les Blancs dont le métier exige de transporter pieds nus des colis écrasants.

Il résulte même des tableaux de Gould, qui a opéré sur plusieurs milliers de Noirs américains, que le diamètre moyen de leurs pieds était supérieur à celui des ouvriers agricoles des Etats-Unis. Voici les proportions relevées par Gould. En indiquant la grandeur du corps par 100, la cambrure des pieds des différentes professions américaines était : chez l'ouvrier de 3,83, l'Indien, 3,94, le Nègre, 4,04, les intellectuels, 4,09.

Par contre, les Nègres pourraient également citer à leur avantage le développement de leur poitrine. D'après nos conceptions de la beauté, ce qui contribue à rehausser notre valeur esthétique, c'est la différence des diamètres de la poitrine, des hanches et de la ceinture. Or, sous ce rapport, une quantité de tribus nègres dépassent les Anglais eux-mêmes.

Nous finirons notre énumération des caractères esthétiques par l'odeur spéciale que dégageraient

certains peuples et races. On a cru longtemps que les Blancs en étaient indemnes. Mais aujourd'hui il faut s'incliner devant l'intensité d'un parfum spécial à la peau blanche, parfum que les Japonais ont déclaré tout récemment des plus insupportables. Et il y a quelque chose d'extrêmement plaisant dans ces reproches d'odeur échangés entre les humains. Le missionnaire Huc affirmait pouvoir reconnaître par l'odorat le Thibétain, le Chinois, l'Arabe, l'Hindou, le Nègre et le Tartare. Nous croyons pouvoir aller plus loin et affirmer que chaque milieu donne des odeurs caractéristiques à ceux qui subissent son influence. Et si, dans leur subtilité, les nuances de ces parfums nous échappent, ceux-ci ne cessent pas pour cela d'avoir une existence réelle.

Une odeur spécifique accompagne ainsi chaque agglomération humaine ou plutôt chaque individu. Cette odeur n'étant que la résultante de notre manière d'être, englobant toutes les influences extérieures ou intérieures, y compris notre nourriture, varie naturellement d'après le changement de notre mode de vie. Les Nègres africains, dont l'odeur prononcée donne la nausée à maints Européens, perdent cette propriété lorsqu'ils sont transplantés dans d'autres climats et soumis aux conditions de la vie des Blancs.

Les Américains ne se plaignent plus de l'odeur de certains Nègres, non point par ce qu'ils auraient perdu la capacité de la ressentir, mais tout simple-

ment parce que les Nègres de leur entourage s'en sont complètement débarrassés. Ils en exhalent, sans aucun doute, une autre analogue à celle de leurs voisins, c'est pourquoi ces derniers ne la sentent aucunement.

CONCLUSION

Lorsqu'après avoir comparé les différents types humains au point de vue esthétique, nous voulons en tirer des conclusions quelconques, nous nous apercevons bien vite de leur inanité. Il serait vain, nous dira même Broca, de vouloir établir une série de types progressifs, allant des primitifs ou sauvages à l'homme blanc. Toujours et partout on constate le même phénomène : les peuples se montrent simultanément beaux (!) par certains côtés, et laids (!) par d'autres, ou plutôt ils ne sont beaux et laids que selon nos conceptions subjectives. Ce qui est plus important : le genre humain varie surtout d'après les degrés de sa culture. On pourrait, en somme, diviser les humains en deux types principaux : l'homme civilisé et l'homme primitif. Envisagées de la sorte, étudiées en outre au point de vue de l'influence du milieu, les modifications individuelles nous livrent leurs raisons secrètes. Elles se montrent avant tout comme produits d'un genre de vie et d'une mentalité en marche. Plus notre vie se

trouve en rapport logique avec les besoins de notre organisme, plus celui-ci évolue harmonieusement et atteint son plein développement. Mais haute culture intellectuelle n'est point synonyme de beauté esthétique, car les abus du travail intellectuel ont au contraire amené une détérioration du type physiologique chez maints peuples civilisés. Ce n'est qu'une vie bien équilibrée entre les besoins de notre corps et les aspirations de notre esprit qui pourra enfin procurer au type humain le degré de perfectibilité possible.

L'avenir radieux qui ouvre des espérances vastes pour l'humanité de demain l'y appelle, du reste, tout entière. Il ne fait point d'exception pour aucune de ses variétés, car toutes sont également chères au principe éternel des choses.

DEUXIÈME PARTIE

VERS L'UNITÉ DU TYPE HUMAIN

CHAPITRE PREMIER

LE MILIEU COMME FACTEUR DOMINANT DANS L'ÉVOLUTION HUMAINE

I

Les faits analysés précédemment nous ont démontré que les différences constatées chez les humains ne sont que d'essence secondaire. On dirait une terre d'alluvion que les circonstances ont amenée et que les circonstances feront disparaître. Au-dessus de toutes ces modifications de moindre importance apparues avec le temps et grâce aux influences spécifiques, éclate toujours et partout l'identité fondamentale de l'homme. Tous ceux qui, hypnotisés par les traits distinctifs, se sont bornés à les contempler sans s'élever à l'idée de l'unité humaine, rappellent un peu ces visiteurs des musées zoologiques dont parle le fabuliste. Ils y perçoivent toutes sortes d'insectes, mais ils n'y voient pas les rois et les géants du monde animal : les lions et les éléphants.

L'homme, comme tout être organique, est soumis à l'influence du milieu, ce facteur qui domine toutes

les transformations s'opérant dans la nature. A côté de cette force, agissant lentement depuis un nombre interminable de siècles dans le sens de la *modification, il y en a une autre qui paraît modérer* l'influence de la première, en travaillant pour la conservation.

Cette seconde force n'est que l'hérédité. Grâce à elle les caractères acquis tendent avant tout à persister dans les générations naissantes. En ces deux influences : centrifuge et centripète, se condensent les éléments principaux de l'évolution de la matière vivante. Nous avons vu, dans la partie théorique, que d'après les néo-darwiniens, il y a une cause spéciale, hors concours, qui révolutionne les êtres et provoque la naissance des nouveaux genres, ou des races et espèces. Ces variétés brusques, qui jouent un tel rôle dans le règne végétal et animal, ne se manifestent point parmi les humains. Et si des formes monstrueuses, exceptionnelles, apparaissent également chez eux, elles ne s'y trouvent qu'à l'état isolé et disparaissent avec leurs infortunés propriétaires.

Nous verrons plus loin les conclusions qu'il nous sera permis d'en tirer. Mais, quelle que soit l'influence de ce nouveau facteur qui semble triompher dans la science évolutionniste, il est incontestable que même la variété brusque ainsi que l'hérédité subissent l'influence dominante du milieu. C'est le tronc de l'arbre dont les autres influences ne seraient que des ramifications. Pour que le milieu

exerce son action multiple et allant dans toutes les directions, il faut avant tout faire rentrer dans sa *définition* son vaste *champ d'action*. Il embrasse pour nous l'ensemble des conditions qui accompagnent la conception de l'être, lui font cortège durant son existence terrestre et ne s'arrêtent qu'avec sa disparition.

C'est ainsi que les conditions climatériques, la composition du sol, la vie sociale, politique et intellectuelle, le bien-être matériel jouent leur rôle distinct dans l'expression définitive du milieu. Au risque de dénaturer son influence réelle, on ne peut en exclure aucun des milliers de facteurs qui le composent, de même qu'il nous devient impossible de bannir son action de l'époque de la germination ou de l'évolution de l'embryon. A mesure que nous nous élevons dans la gradation des êtres vivants, le milieu qui réagit sur leur existence devient de plus en plus complexe. Celui d'un entozoaire ne s'étend guère au delà du corps de l'animal où celui-ci vit. Celui d'une algue d'eau douce est virtuellement limité au fossé que l'algue habite[1]. Les êtres qui vivent au fond de la mer agissent sous l'influence d'un milieu bien plus restreint que celui des êtres se trouvant à la surface de la terre, car ils sont affectés par un plus petit nombre de coexistences et de séquences que les êtres terrestres, pour nous servir de l'expression de Spencer. L'Acalèphe

1. Herbert Spencer. *Principes de biologie* (trad. française, Paris, Félix Alcan).

poussé par le courant d'eau, et en regard la chenille, obligée de lutter contre les forces de la pesanteur, rendent visible l'étroitesse du milieu de l'un, en regard de celui où se meut l'autre. Comparons à son tour la vie des insectes à celle des oiseaux, ces derniers aux animaux et aux hommes, et nous nous apercevrons combien le milieu se complique avec l'évolution des êtres. La marche des causes extérieures qui façonnent l'individu évolue ainsi dans une sorte de progression mathématique. Il suffit de considérer la vie d'un homme pour voir que le milieu ou plutôt le nombre des milieux dont il dépend atteint des chiffres fantastiques. La vie physiologique complète est avant tout la résultante de causes incalculables, et ses procédés de nutrition et de respiration embrassent déjà à eux seuls des milliards de causes et d'influences. Ajoutons-y le milieu social, moral, politique qui, décomposés, représenteraient à eux seuls aussi des chiffres d'éléments inimaginables.

Le milieu agit également sur l'existence intra-utérine ou intra-ovarique, comme il agit sur l'individu formé. En changeant de milieu, on arrive jusqu'à changer radicalement la nature essentielle de certains êtres. Rappelons à ce sujet les expériences si concluantes de M. A. Chauveau. Il est parvenu à rendre *inoffensive* la bactéridie du charbon. Autrement dit, cet expérimentateur a réussi à la priver de toute aptitude virulente en la soumettant à l'influence de l'oxygène sous tension augmentée, c'est-à-dire en modifiant *le milieu de son évolution*

naturelle. On a même pu fixer ces nouvelles particularités en une race spéciale. Ces caractères ainsi acquis deviennent permanents et s'entretiennent par la culture ordinaire, dans les générations successives. Après avoir privé le microbe de sa virulence, M. A. Chauveau est arrivé ensuite à la revivification de la même virulence, par l'addition du sang aux bouillons de culture [1]. Avec la modification du milieu, on parvient de la sorte au transformisme artificiel dans la microbiologie pathogène. En poussant plus loin l'action des cultures sous pression augmentée d'oxygène, on réussirait peut-être à créer des espèces radicalement distinctes des bacilles charbonneux. Grâce à la microbiologie et aux cultures artificielles, on peut saisir cette influence du milieu d'une façon des plus frappantes. Elle se manifeste surtout lorsqu'il s'agit des cryptogames, qui offrent une facilité prodigieuse de multiplication et de succession des générations. M. Laurent [2] a montré que le *Cladosporum herbarum*, champignon hyphomycète, suivant les conditions où on le cultive, peut présenter sept états différents.

Flourens a réussi à colorer en rouge les os du fœtus chez une femelle mammifère en mêlant de la garance à ses aliments. Coste a fait naître des truitons qui avaient perdu la coloration caractéristique

1. A. Chauveau. *Arch. de Méd. expériment. et d'anatomie pathologique*, 1889.

2. *Annales de l'Institut Pasteur*, 1888.

de leur race en plaçant les œufs d'une truite saumonée dans une eau qui ne nourrissait que des truites blanches.

Les exemples de cette influence abondent dans toutes les sphères de la vie organisée et nous ne saurons jamais en citer trop. M. Decaisne, après avoir cultivé au Muséum d'histoire naturelle de Paris sept formes diverses de plantain considérées comme de bonnes espèces, les a vues au bout de quelques générations se fondre en une seule. Il suffit de comparer l'action des terres argilo-siliceuses et argilo-calcaires, pour voir l'influence que celles-ci exercent sur les germes. Tandis que les premières, riches en silicates et froides, ne produisent que des plantes peu savoureuses et des herbages médiocres, les autres, grâce à l'élément calcaire qui y domine, jouissent d'une grande fécondité et donnent des plantes belles et vigoureuses.

En France, pour la même raison, quand on va de la Normandie vers le Maine, des plaines du Poitou vers les collines du Limousin, du Causse de Rodez dans le Segala, de la Bourgogne vers le Morvan, des rives de la Loire vers les terrains de transition de la Clayette et de Chauffailles, on voit les riches cultures disparaître et quelquefois presque subitement [1]. Le même phénomène s'observe dans

1. Prof. Magne. *Traité pratique d'agriculture.*

le monde animal. Souvent, dans la même vallée, coupée par une petite rivière, où d'un côté il y a des terrains siliceux et de l'autre des terrains calcaires, les bœufs, chevaux, moutons semblent être de pays et de provenance différents. D'un côté, des animaux grands, gras et solides ; de l'autre, faibles et petits.

II

Dans la matière vivante des plantes on ne trouve que de l'inanimé, des éléments minéraux, car la matière végétale n'est qu'un ensemble de composés inorganiques. Et si la matière inorganique offre aux plantes les principales sources d'alimentation (Liebig), il en est de même pour l'animal et pour l'homme. On a méconnu ce fait pendant des siècles, mais il commence à triompher également en ce qui concerne les êtres vivants. Nous constatons, par exemple, que dans le département de l'Aveyron les habitants, de même que les animaux domestiques, se partagent en deux types nettement tranchés et qui correspondent aux deux grandes divisions géologiques de la région, les terrains siliceux et les terrains calcaires. Dans la première l'homme et le mouton sont d'une petite taille et d'une ossature grêle ; dans la seconde tous deux accusent une taille bien supérieure avec un squelette massif.

A ces différences géologiques d'habitat correspon-

dent en outre des contrastes tout aussi accusés dans la conformation et la santé des dents, dans le caractère moral de l'homme et jusque dans la prononciation de l'idiome indigène.

Tandis que l'Aveyronnais du pays aux terres aigres, du pays du seigle, des châtaignes et du cidre accuse une mauvaise denture, des formes sveltes et souvent grêles et un abaissement extrême de la taille, l'habitant du Causse, pays calcaire, atteint un développement remarquable et possède des dents qui durent ordinairement autant que les individus eux-mêmes.

Delpon [1] nous apprend que, dans l'arrondissement de Figeac (dép. du Lot), alors que les habitants du plateau calcaire, fertile, du canton de Livernon, sont forts, vigoureux et ont une taille moyenne de 1 m. 632, ceux du canton montagneux de Latronquière, au sol granitique, stérile, ne donnant que du seigle, du sarrasin, des pommes de terre, des châtaignes, se font remarquer par leurs épaules étroites, leur poitrine resserrée, leur tempérament lymphatique et n'atteignent qu'à vingt-deux ou vingt-trois ans le maximum de leur taille, qui en moyenne est d'environ 1,599 m. s'abaissant à 1,579 m. dans la commune de Montet. Lagneaux a démontré que dans les pays granitiques manquant de phosphate, les animaux, les plantes et les hommes n'atteignent point la grandeur normale.

1. *Stat. du Dep. du Lot*, t I

Costa [1] constate que le défaut de taille est surtout commun dans les cantons pauvres comme Salice, Bocognano, Omessa, Serra, etc.

En s'élevant sur les très hautes montagnes, on s'aperçoit que les plantes, les animaux et les hommes deviennent de moins en moins forts et solides. Les organes les plus importants restent souvent atteints ; le nombre des sépales, des pétales, des étamines mêmes est parfois réduit (Gubler), et la disposition des nervures des feuilles est modifiée. C'est ainsi que la composition du sol et surtout sa minéralisation influent sur la forme et sur la vitalité des êtres vivants. Et si l'homme contient relativement moins de parties minérales que les animaux, de même que ceux-ci en contiennent moins que les plantes, il est quand même fortement minéralisé. D'après les calculs de M. J. Gaube [2], le corps de l'homme représentant un poids de 68 kilogrammes se compose comme suit : eau 44,66 kg. ; matières organiques 21,30 kg. ; matière minérale 2,04 kg., ce qui donne environ 3 p. 100 de minéraux. Nous comprenons ainsi l'importance de la chaux, de la soude, du fer ou de la potasse pour les organismes vivants.

Voici une femelle de lièvre (exemple cité par Gaube) qu'on soumet à une alimentation pauvre en matières minérales. La mise-bas durera alors un

1. *Rec. de med. mil.*, t. XXIX. *Recrut. de la Corse.*

2 *Cours de minéralogie biologique*, 4 vol.

temps très long; les petits n'atteignent que la moitié ou le tiers de la taille habituelle; leur peau sera glabre ou gélatineuse; les membres à peine dessinés; les incisives supérieures et inférieures font défaut; leur mortalité accusera un pourcentage des plus considérables.

Si le potassium joue un rôle prépondérant dans la domaine des plantes, il en est de même en ce qui concerne le sodium pour l'homme. Il lui en faut au moins, et par jour, un décigramme par kilogramme de son poids. C'est ce qui nous explique l'importance du sel pour l'organisme humain. Les végétariens, qui se nourrissent d'aliments en contenant relativement peu, se voient obligés de l'ajouter, sous une forme plus palpable, à leur nourriture. Pour s'apercevoir de l'importance du sodium, il suffit de voir péricliter l'état de santé de l'homme ou de l'animal qui s'en trouve privé. Ici comme partout ailleurs, la nature nous impose une comptabilité en règle, et il nous faut, coûte que coûte, mettre d'accord notre « doit » avec notre « avoir », au risque de compromettre à tout jamais notre santé. Et si chaque Européen perd annuellement, en moyenne, une dizaine de kilogrammes de sodium, il retrouve cette perte en absorbant une douzaine de kilogrammes de sel marin ou chlorure de sodium. Mais le potassium nous est aussi d'une grande utilité. Il est indispensable pour l'économie de notre sang, car il favorise les oxydations, en renouvelant l'hémoglobine. Certains ferments, comme la diastase pan-

créatique, et on sait combien ceux-ci sont importants *pour la vie humaine, en dépendent directement.*

L'importance du fer est non moins capitale. Il suffirait de supprimer les quelques grammes de fer que contient l'organisme pour provoquer son arrêt, sa mort. Le sang qui se trouve trop appauvri par la diminution excessive de cette matière minérale s'anémie peu à peu et amène la mort. Il en est de même du manganèse, du soufre, etc. En un mot, les minéraux jouent un rôle considérable dans la vie des êtres organiques. Ils exercent leur influence avant leur naissance et ne cessent de traverser ensuite en tous sens et dans toutes les directions les fonctions vitales de l'organisme.

Voici une observation curieuse communiquée par un agriculteur français, M.-J. Bonhomme. Si dans une étable de la montagne de la Guiole ou d'Aubrac (terres basaltiques), nous dit-il, on prend 12 taureaux de trente mois, aussi semblables que possible, et qu'on en fasse 3 lots, dont l'un restera dans la montagne, l'autre ira sur le Causse (terres calcaires) et le troisième sur le Levezeu (terres gneissiques) trois ans après, les 3 lots se retrouvant ensemble seront tellement différents qu'ils sembleront appartenir à trois variétés distinctes. Ceux qui seront restés à la montagne seront trapus, leurs membres et leur tête seront de grosseur moyenne, il y aura dans l'ensemble beaucoup d'harmonie. Le lot du Causse aura grandi, ses os seront forts. Le lot du Levezeu aura acquis de la taille et de la longueur,

la tête sera fine, les membres et les pieds seront remarquablement petits.

La plante *Hypericum crispum* de Sicile n'est vénéneuse que lorsqu'elle croît dans les marais (Lecce), où par conséquent ses racines sont nourries d'une façon spéciale.

Or les causes qui provoquent la variabilité des êtres vivants agissent sur l'organisme adulte, sur l'embryon et probablement aussi sur les éléments sexuels avant la fécondation [1]. Rappelons à ce sujet que les souris nées prolifiques deviennent complètement stériles lorsqu'on les nourrit d'éléments dépourvus de magnésie.

L'importance des matières minérales pour notre organisme ressort, du reste, de ce fait que puisque nous en perdons sans cesse, l'équilibre organique nécessite leur remplacement. Elles s'en vont surtout par les reins (urine), mais également par les cheveux, par les ongles, par la mucosité nasale, les larmes, etc. Les cheveux sont bien riches en minéraux. On trouve dans leur composition du soufre, de la chaux, de la potasse, de la silice, de la magnésie, du fer, de la soude, de l'argent, de l'arsenic et même du cuivre.

D'après les calculs de J. Gaube, les 14 millions environ de femmes adultes qu'il y a en France, portent dans leur chevelure environ 630.000 kilogrammes de matières minérales sur leurs têtes.

1. Darwin. *De la variation des animaux et des plantes.*

Pour cet auteur la moyenne des chevelures pèse 300 grammes. Or, sur ces 300 grammes, chaque femme perdrait environ 10 centigrammes par jour, ce qui ferait 511.000 kilogrammes pour l'ensemble des femmes et par an. Ce demi-million de kilogrammes, en admettant que les cheveux contiennent 15 p. 100 de leur poids de minéraux, restitue ainsi à la terre annuellement 75.000 kilogrammes de matière minérale.

Si la partie minérale qui s'en va par la voie des ongles n'est point aussi considérable, elle compte cependant pour quelque chose dans l'économie de l'organisme. D'après l'évaluation du même savant, chacun de nous rend au sol, en se coupant les ongles, annuellement 64 centigrammes de minéraux.

L'influence des matières minérales se trouve étroitement liée à celle de l'alimentation en général. La fertilité du sol dépendant surtout de la composition minérale, on comprend la difficulté de séparer ces deux facteurs. Nous avons vu combien la composition minérale du sol réagit sur la taille et la santé des animaux et des humains. Et cette impressionnabilité des êtres vivants qui se modifient sous l'influence des éléments du dehors se manifeste encore avec plus d'évidence lorsqu'on aborde l'influence exercée par la nutrition. La vigueur de la végétation et l'abondance de la nourriture herbacée, à l'époque miocène, furent sans doute pour beaucoup dans le grand nombre de formes colossales

qu'on y trouve parmi les herbivores (Cornevin). Nathusius, qui a étudié sous ce rapport le porc, démontre que l'abondance de l'alimentation transforme radicalement le corps de cet animal, et provoque l'élargissement de sa tête et de sa face.

La nutrition influe également sur les particularités essentielles des plantes et des animaux. D'après Wallace, les naturels de l'Amazone nourrissent le perroquet vert commun avec la graisse de gros poissons siluroïdes ; il devient, à la suite de cette alimentation, panaché de plumes rouges et jaunes.

Darwin affirme que les bouvreuils et quelques autres oiseaux nourris avec du chènevis deviennent noirs, tandis que des chenilles nourries d'aliments divers produisent des papillons de couleurs diverses.

III

Les différentes parties de notre organisme étant solidaires, il serait difficile d'étudier l'influence du milieu sur tel ou tel organe. D'autre part le milieu est non seulement très complexe, mais encore ses éléments constitutifs se trouvent entremêlés et opèrent tantôt avec une concordance et une suite logique très suivies, tantôt et le plus souvent simultanément.

C'est ainsi que la composition minérale du sol réagit sur l'alimentation, de même que celle-ci dépend du climat, de la chaleur, du degré d'électri-

cité dont est imprégné l'air, de la constitution géologique du pays, réagissant fatalement sur la productivité de l'agriculture. L'alimentation, la salubrité du pays et la santé des habitants sont à leur tour étroitement liées aux progrès agricoles.

C'est pourquoi, loin de nous arrêter à l'influence partielle de telle ou telle cause du milieu, nous étudierons plutôt son action, en bloc, sur l'organisme. Les exemples, que nous nous proposons de citer d'une façon très abondante, rendront évidente une des vérités que nous appellerons ensuite au secours de notre idée directrice.

Le climat agit directement sur l'homme et les animaux. Empruntons une série de faits curieux à Darwin, à Quatrefages et à plusieurs autres naturalistes des plus circonspects. On a constaté que les bouledogues, introduits dans l'Inde, perdent. au bout de quelques générations, non seulement leur férocité et leur vigueur, mais aussi le développement caractéristique de leur mâchoire inférieure. Leur museau devient également plus fin et leur corps plus léger. Sur la côte de Guinée, les chiens, selon Basman, se modifient étrangement; les oreilles deviennent longues et raides comme celles du renard; au bout de trois à quatre portées, l'aboiement disparaît pour faire place à un hurlement. D'après Pallas, le mouton Kirghize se transforme, après quelques générations, en Russie, la masse de graisse diminuant graduellement. Le degré de chaleur de la température influe sur la toison des

moutons à tel point que ceux-ci, importés d'Europe dans les Indes Occidentales, perdent leur laine sur tout le corps (à l'exception des reins), à la troisième génération. La variation si riche des races et des espèces dans le monde animal et végétal est surtout le produit des influences climatériques. A Saint-Domingue (col. Hans Smith) les chiens marrons sont aussi grands que des lévriers ; à Cuba les chiens redevenus sauvages sont presque tous couleur souris.

L'habitation dans les îles n'est pas favorable à la taille. Dans l'île Gomère (groupe des Canaries) on trouve un bétail qui, quoique de même souche que celui des autres îles de cet archipel, est plus petit. Les chevaux de cet endroit qui appartiennent au type andalou, n'ont que la taille des poneys[1].

A Malte, on a découvert un éléphant fossile dont la hauteur ne dépassait pas, à l'âge adulte, soixante-quinze centimètres. Strabon raconte que c'est dans cette île, que s'était formé le fameux chien nain, si en vogue parmi les Romains.

Nous trouvons chez Cornevin de nombreuses preuves de cette influence climatérique directe sur la taille des animaux.

En Corse, nous dit-il, les chevaux et les bœufs sont de taille très réduite; les cerfs y sont également plus petits qu'ailleurs si bien que les mammalogistes en ont fait une espèce spéciale : *cervus corsicanus*.

1. Voir les études de Verneau dans la *Revue d'Anthrop.*, 1887.

Il descend pourtant du *cervus elephas* d'Europe, puisque, au témoignage de Polybe, il n'existait pas de cerfs en Corse, deux siècles avant notre ère.

On a importé, en 1764, des chevaux espagnols aux îles Falkland; leurs descendants ont tellement dégénéré qu'ils sont devenus impropres à être montés.

Le milieu avec ses conditions atmosphériques réagit également sur la couleur des animaux. Marchal, dans sa curieuse étude sur *la coloration des animaux*[1], dit que la lumière est le principal excitant capable de provoquer le développement de la matière colorante. Rappelons à ce sujet les expériences de Paul Bert sur les larves d'Axolotl. Pâles au sortir de l'œuf, elles deviennent colorées par le dépôt du pigment sous l'influence de la lumière, tandis que, dans l'obscurité ou à la lumière rouge, le pigment ne se développe point.

Si l'on examine ce phénomène de plus près, on doit se rendre à l'évidence que les rayons les moins réfrangibles du spectre n'ont pas d'influence sur la production du pigment. C'est donc par la rapidité et non par l'ampleur des vibrations que la lumière agit sur la fermentation de la matière colorante. On a constaté, entre autres, que la proximité de la mer noircit. En Suisse, on croit généralement que les couleurs des bêtes bovines pâlissent par la stabulation permanente ou le séjour dans la plaine. Si,

1. *Revue Scientifique*, 1885.

par contre, on fait séjourner le bétail à de certaines altitudes, la couleur devient plus foncée. Les mêmes remarques ont été faites en France. Le fémelin et le charollais y sont à pelage pâle ou blanc; le tarentais, le champsaurien, l'aubrac, le forézien sont à tête et à croupe charbonnais. Les bêtes brunes du Righi pâlissent au bout de quelques années de séjour dans la vallée de la Saône. Les mammifères rapportés des steppes asiatiques par Prjevalsky accusaient une teinte fauve ou jaunâtre pâle, résultat des rayons solaires qui ont décoloré leurs poils avec d'autant plus d'intensité que nulle végétation arborescente n'y mitige leur activité.

A Java, dans les jungles épaisses, demi-obscures, vit une panthère noire (d'Abbadie). A Angora, non seulement les chèvres, mais aussi les chiens de berger et les chats ont un poil fin et laineux. Dans les Indes Occidentales, les moutons changent de toison au bout de trois générations. Chez plusieurs espèces d'oiseaux la couleur, la grandeur du corps et du bec, la longueur de la queue diffèrent à mesure qu'on s'avance du nord au sud. Weissmann a constaté le même phénomène chez les papillons. Wasserzug a démontré que sous l'influence de la chaleur on peut radicalement changer la nature de certains bacilles. On leur donne même une forme constante, différente de la forme primitive. Prenons, par exemple, comme sujet d'observation, le *Micrococcus prodigiosus*, le bacille du lait bleu. Normalement le premier cultivé dans du bouillon de veau est un microcoque.

Qu'on le soumette pendant cinq minutes à la température de 50°, qu'on prélève, après refroidissement, une petite quantité de semence qu'on portera dans un bouillon convenable, légèrement alcalin, le développement se fera. Que cette seconde culture et les suivantes soient également traitées par le chauffage à 50°, au bout d'un certain nombre de générations, la forme microcoque aura disparu pour faire place à la forme bacillaire dont la solidité est en rapport avec le nombre des cultures chauffées.

Citons encore plusieurs cas significatifs :

Beaton affirme qu'il a obtenu par semis pendant six ans, à Shrubland, 20.000 plantes de *Pelargonium Punch*, sans observer un seul cas de feuilles panachées ; tandis qu'à Surbiton, dans le Surrey, plus d'un tiers des semis de la même variété avaient des feuilles panachées. La racine de l'*Aconitum napellus* devient inoffensive dans les climats très froids. Le *Pistalia lentiscus* ne donne pas de résine dans le midi de la France. Le chanvre ne produit pas en Angleterre cette matière résineuse qu'il donne aux Indes et dont on se sert pour la fabrication des substances narcotiques. Le Dr Falconez a vu une variété anglaise de pommier, un chêne himalayen, un prunier et un poirier revêtir dans les régions les plus chaudes de l'Inde un aspect pyramidal ou festigié. Le *Rhododendron ciliatum*, cultivé aux environs de Londres, à Kewgardens, produit des fleurs beaucoup plus grandes et beaucoup plus pâles que celles qu'il porte dans les montagnes de l'Himalaya, où il

est indigène. Certaines espèces de vignes plantées, dans des pays différents, varient comme teinte du *fruit, époque de la maturité, etc.*

IV

On a constaté et prouvé l'influence décisive du milieu sur la coloration des plantes et des animaux. Et si la science ne nous donne pas souvent la clef de l'énigme, le pourquoi de certains effets de coloration, c'est que le milieu est des plus complexes et qu'en dehors du soleil il y a d'autres facteurs innombrables qui contribuent à provoquer la résultante. L'électricité, dont est chargée l'atmosphère ; la chaleur et l'humidité de l'air, la nourriture, autant d'éléments qui agissent souvent simultanément et dont il est difficile de départir et définir le rôle partiel. L'important pour nous est de rendre indéniable la modification brutale de la coloration sous l'action des facteurs extérieurs. On a prétendu que Wagner avait réussi, à l'aide de courants électriques, à changer la couleur et la disposition du pigment des ailes chez certains papillons, de même que plusieurs physiciens américains auraient, dit-on modifié, grâce à l'électricité, la couleur de la peau nègre. Ces faits nous semblent des plus douteux, mais ce qui est incontestable, c'est que nous arrivons bien vite à colorer d'une façon très vive les alevins des poissons rouges originaires de la Chine, en pla-

çant les aquariums qui les contiennent, dans des salles surchauffées (Lortet). Les effets du climat européen sur *les variétés américaines de plantes* sont très remarquables (Darwin). Metzger a semé et cultivé en Allemagne des grains de maïs provenant de plusieurs parties de l'Amérique, et voici, entre autres, quels ont été les changements observés chez une variété de haute taille (*zea altissima*), originaire des parties les plus chaudes du nouveau monde. Pendant la première année, les plantes atteignirent douze pieds de hauteur, mais ne donnèrent qu'un petit nombre de graines mûres; les grains inférieurs de l'épi conservèrent leur forme propre, mais les grains supérieurs présentèrent quelques changements. Pendant la seconde génération, les plantes produisirent plus de graines mûres, mais ne dépassèrent pas une hauteur de huit à neuf pieds; la dépression de la partie extérieure des grains avait disparu et leur couleur, primitivement d'un blanc pur, s'était un peu ternie. Pendant la troisième génération ils ne ressemblaient presque plus du tout à la forme originelle et très distincte du maïs d'Amérique. Enfin, à la sixième génération, ce maïs produisait l'effet d'une variété européenne.

Le pin d'Écosse présente dans son pays natal peu de variétés, mais il suffit de le cultiver ailleurs pour qu'au bout de quelques générations il se modifie au point de vue de l'aspect, du feuillage, de la forme, de la grosseur, de même que de la couleur de ses cônes. La poussière pollénique de pétunias, recueil-

lie avant sa complète maturité et soumise à l'insolation ou simplement chauffée, communique aux fleurs issues des végétaux qu'elle avait fécondés des colorations que ne possédaient pas les pieds souches.

La coloration si éclatante de certains animaux vivant dans les grandes profondeurs de la mer, semble, en apparence, contredire l'influence du soleil et de la lumière. Mais, même *dans ce cas*, où le milieu ne perd pas ses droits, il faut admettre avec Marchal que la lumière exerce son influence en dépit de cette contradiction apparente ; car l'eau arrête, il est vrai, les rayons les moins réfringents, mais elle laisse passer la lumière bleue. Or les rayons rouges sont sans utilité pour le développement de la matière colorante. Quant aux très grandes profondeurs, il se peut que les rayons obscurs de l'ultra-violet, peut-être même ceux du violet et du bleu, viennent agir sur le développement de la matière colorante et aient une grande efficacité en raison de la rapidité de leurs vibrations.

Mais passons aux exemples fournis tout particulièrement par l'homme.

Les mêmes lois régissant l'évolution des êtres organiques, l'homme est également sujet aux influences du milieu. Sous son action l'homme varie comme les plantes et les animaux, et si celle-ci demeure uniforme et stable, les changements ainsi acquis restent durables.

D'après Virchow, le milieu où l'on vit rend brun

ou blond. Pruner[1] *a constaté* que les Européens habitant l'Égypte deviennent plus foncés au bout d'un certain temps. En Abyssinie, le teint bronzé ; dans les endroits élevés de la Syrie, le teint rougeâtre, etc.

D'après Waitz[2] la couleur de la peau est surtout le résultat de la chaleur, de la nourriture, de l'humidité atmosphérique, de l'abondance ou du manque de forêts, de même que de la latitude géographique. Les Nègres Bongo ont la peau presque rouge, de la couleur du sol de leur pays, imprégné de minerai de fer. Selon Livingstone, la chaleur humide renforce la coloration des populations nègres de l'Afrique, et Simpson [3] constate la même chose en ce qui concerne les Juifs, dont le teint varie du blanc des races caucasiennes jusqu'au noir des nègres.

D'Abbadie affirme qu'en Abyssinie la teinte des populations se fonce à mesure qu'on monte sur les plateaux et qu'elle pâlit dans les plaines.

Escayrac de Lauture soutient que les Arabes de teint clair, qu'on retrouve dans des endroits jouissant d'un climat modéré, prennent à la Mecque un teint jaune foncé et y perdent même leur nez aquilin et les traits caractéristiques qui distinguent les Bédouins. Par contre, au Yemen, leur nez regagne la beauté plastique des nez grecs. Dans le sud de Damas, ils deviennent petits de taille et se signalent par une chevelure peu abondante. En Nubie, on ren-

1. *Die Krankheiten des Orients.*
2. *Anthropologie der Naturvölker.*
3. *Narrative of a Journey round the World.*

contre des Arabes tout à fait noirs, quoique ces derniers ne se croisent point avec les Nègres de l'endroit [1].

G. Pouchet [2] attribue au hâle une influence prépondérante dans la coloration de l'épiderme.

Du reste le hâle n'est point en relation directe avec l'intensité des rayons du soleil, car, d'après cet auteur, le soleil hâle aussi fortement dans l'Europe Centrale, en mars et en avril, qu'en juillet et août. Ces particularités du climat se font aussi remarquer dans l'île de la Réunion, dont l'atmosphère fait blondir au lieu de noircir, et beaucoup de créoles y sont très blonds.

Les différences entre les Yakoutes habitant des contrées diverses, nous dit Waitz, sont tout à fait frappantes. Ils varient comme taille, couleur de la peau et même comme forme craniologique. Il en est de même des Tchouktchi.

On admet couramment que les Boschimans descendent des Hottentots, comme le prouve du reste leur langue. Or les différences qui les séparent sont des plus considérables. Les Boschimans sont, avant tout, beaucoup plus foncés que les Hottentots et rappellent plutôt les Nègres guinéens. Mais tandis que les premiers vivent dans les bois, les Hottentots sont des pasteurs nomades et habitent les steppes. De cette manière de vivre, de la différence de leur nourriture et de celle de leur habitations et occu-

1. Prichard, *Natural history of man*, 4e volume.

2. *Des colorations de l'épiderme.*

pations, découlent une série de dissemblances qui séparent radicalement les deux peuplades. On a voulu même voir dans les Boschimans une race tout à fait à part, la plus monstrueuse, presque un anneau intermédiaire entre les hommes et les singes. Leur maigreur excessive et la petitesse remarquable de leur taille n'ont pourtant rien d'une fatalité inéluctable. Tout cela s'explique par la faim ! Les Lapons, également affamés, ressemblent comme taille ou maigreur aux malheureux Boschimans, car l'insuffisance chronique de nutrition provoque toute une série de phénomènes analogues chez ces deux types humains, qui vivent pourtant dans des contrées si diverses. Virchow, en parlant de ces races, qu'il considère comme pathologiques, minées et ravagées par la faim, les place dans la même catégorie. Et il suffit d'observer les rares spécimens des Boschimans au Cap, qui, bien nourris, changent d'aspect et de stature, pour voir ce qu'un seul élément, la nourriture, peut faire pour l'aspect de l'homme.

Le milieu réagit quelquefois brusquement sur les caractères physiologiques de l'homme, comme le prouve Quatrefages. Après huit années d'esclavage chez les Yukatèques, dont il avait dû adopter le costume et le genre de vie, Jérôme d'Aguilar, l'interprète de Cortez, ne pouvait plus être distingué des indigènes. Langsdorf a trouvé à Noukahiva un matelot anglais que plusieurs années de séjour dans cette île avaient rendu entièrement semblable à un Polynésien.

Chez le Nègre amené en Europe, le teint s'éclaircit.

V

C'est sous nos yeux que naît et grandit une variété humaine nouvelle, dite la race anglo —, ou mieux européo-américaine[1]. Elle est aussi distincte, aussi bien caractérisée comme race que n'importe quelle autre race humaine.

Todds[2] nous dira que le vrai yankee se distingue de l'Anglais par le côté pointu et angulaire de son visage. Il se rapproche des Américains autochtones et se signale également par ce trait caractéristique que la partie inférieure de son visage est presque quadrangulaire, par opposition à la forme ovale de l'Anglais. Knox a signalé chez les yankees la diminution du tissu adipeux et des appareils glandulaires, tandis que Desor insiste sur l'allongement du cou.

Pruner-Bey constate que l'Anglo-américain présente, dès la seconde génération, des traits du type indien qui le rapprochent des Lenni-Lenapes, des Iroquois, des Cherokees. Plus tard le système glandulaire se restreint au minimum de son développement normal, la peau devient sèche comme du cuir, elle perd la chaleur du teint et la rougeur des joues, qui sont remplacées par une teinte limoneuse et chez la femme par une pâleur fade. La tête se rape-

1. A. Murray, *The Geographical distribution of Mammals.*
2. *Cycl. of Anat., and Physiol.* IV.

tisse et s'arrondit ou devient pointue ; elle se couvre d'une chevelure lisse et foncée en couleur. Le cou s'allonge. On observe un grand développement des os zygomatiques. Les yeux sont enfermés dans des cavités très profondes et assez rapprochés l'un de l'autre. L'iris est foncé. Le corps des os s'allonge principalement à l'extrémité supérieure, si bien que la France et l'Angleterre fabriquent pour l'Amérique du Nord des gants à part dont les doigts sont exceptionnellement allongés.

Le bassin de la femme se rapproche en même temps de celui de l'homme. Et tandis que Jarrold reconnaît cette influence du milieu même dans leur voix peu mélodieuse[1], Kriegk[2] insiste sur leur maigreur et pâleur de même que sur leur développement précoce au point de vue physique et intellectuel.

Le même phénomène de la transformation d'une population sous l'influence du milieu s'observe plus près de nous, à Paris et parmi les Parisiens. Manouvrier[3], Topinard[4] constatent qu'en général les jeunes gens des quartiers pauvres sont d'une taille moyenne inférieure à celle des jeunes gens des quartiers riches.

Boudin, Gratiolet, Champouillon signalent ce fait

1. *Anthropologie or on the form and colour of man.*

2. *Lüddes Zeit für Erdkunde* I, 484.

3. *Sur la taille des Parisiens.* Bul. de la Soc. d'Anthrop., 3e série, t. XI

4. *Statistique de la Ville de Paris,* Revue d'Anthrop., 2e série, t. IV.

que les descendants des Parisiens s'éteignent au bout de quelques générations. On remarque chez eux[1] non seulement un notable abaissement de la taille, mais aussi les signes de la scrofule ; de fréquentes déformations du rachis, des membres et du squelette de la face, notamment, de l'os maxillaire supérieur. Malgré la multiplicité et la persistance de ses recherches, cet auteur n'a jamais pu retrouver que de très rares Parisiens de la cinquième génération, mais il a soin d'ajouter que ceux-ci ne se reproduisent plus et meurent en bas âge.

Imaginons, pour un instant, la ville de Paris abandonnée à ses propres ressources d'existence au point de vue de la qualité de la population. Nous assisterions alors à la dégénérescence d'un peuple, qu'on ne manquerait pas de qualifier de race à part, d'autant plus que tant de qualités extérieures le distingueraient radicalement des autres Français.

Ajoutons, du reste, que les mêmes Parisiens transplantés en province arrivent facilement à reconquérir leur taille, santé et longévité.

VI

D'après les expériences faites par H.-V. Hœslin, dans l'Institut pathologique de Munich, de deux chiens descendant des mêmes parents, qui, au com-

1. Champouillon, *Revue des Mémoires de Médecine militaire*, t. XXII.

mencement de l'expérimentation, avaient le même poids : 3,1 et 3,2 kilogrammes, l'un, nourri richement, accusait, au bout d'un an, un poids de 29,5 kilogrammes ; l'autre, n'ayant reçu qu'une nourriture insuffisante (le tiers de celle que recevait son témoin), n'en accusait que 9,1. Quant à leur grandeur, elle était dans une proportion de 100 à 83. Les explorateurs ont constaté un phénomène analogue chez les peuples sauvages ou primitifs. Ordinairement les familles de leurs chefs, nourries à satiété, sont d'une taille supérieure à celle de leur entourage. O. Bollinger attribue, du reste, avec raison les tailles plus élevées des nobles anglais ou allemands aux mêmes causes du bien-être, entraînant en premier lieu une nourriture plus abondante.

Les Juifs pauvres de la Roumanie ou des pays slaves ou de l'Allemagne, qui, comme on le sait, se nourrissent d'une façon tout à fait insuffisante, sont, d'ordinaire, d'une taille beaucoup plus petite que celle de leur entourage. Mais, placés dans d'autres circonstances, ils augmentent de stature. C'est ainsi que les descendants des mêmes israélites russes, polonais, germains ou roumains, regagnent, à la deuxième génération, la stature de leurs concitoyens anglais ou français.

Or n'oublions point qu'en raison de la loi de la coordination, les autres parties de leurs corps subissent en même temps d'autres modifications, qui les assimilent, au point de vue physiologique, à leur entourage immédiat.

Le régime alimentaire agit en outre sur notre nature physiologique et les aspirations de notre âme. L'alimentation carnée plus ou moins exclusive, affirme Armand Gautier, est, plus encore que la race, un des facteurs du caractère doux ou violent de l'individu. D'après Liebig, l'irascibilité des porcs peut être excitée, en les nourrissant avec de la viande, jusqu'à les porter à attaquer les hommes. Le régime végétal passe pour adoucir les mœurs et développer la passivité des humains; c'est pourquoi, sans doute, tous les fondateurs de religion le prescrivent à leurs fidèles.

La quantité d'aliments nécessaire pour soutenir la vie humaine varie selon les conditions du milieu et l'occupation. D'après M. Maurel[1], l'homme des pays intertropicaux a besoin pour sa nourriture des cinq sixièmes de la ration des climats moyens, c'est-à-dire, qu'il lui faut 1 gramme par kilogramme de son poids, contre 1^{gr},2 dans les climats moyens. Cette ration devrait être augmentée pour des gens qui travaillent durement et diminuée pour des saisons chaudes. Elle dépend, en outre, de l'âge et de la santé des individus. La science de l'alimentation est devenue aujourd'hui tellement vaste et tellement précise, que nous renonçons à résumer ici ses enseignements complexes. Il nous suffira d'en extraire cette vérité qu'une nutrition défectueuse ou insuf-

1. Voir ses curieux travaux publiés dans les *Archives de la médecine navale*, t. LXXXIV et LXXXV sous le titre : *Influence des climats et des saisons sur les dépenses de l'organisme chez l'homme.*

fisante contribue à la dégénérescence physiologique des peuples et individus.

La nutrition joue un rôle capital en ce qui concerne les variations à opérer. Pour Darwin, qui s'en est occupé exclusivement au point de vue des plantes et des animaux, l'excès de nourriture serait la cause excitante la plus efficace. Mais on a fait la même constatation pour le genre humain.

Pour Collignon [1], quelle que soit la nature du sol, qu'il soit granitique ou calcaire, plat ou accidenté, une seule chose règlera toujours les variations et ce sera la nutrition. Si celle-ci est bonne, favorisée soit par la richesse, soit par un sol suffisamment productif pour nourrir largement ceux qui l'occupent, la race, quelle qu'elle soit, sera belle et atteindra le plus complet développement compatible avec sa nature propre. Si l'on y ajoute l'action accumulatrice de la sélection, qui forcément tendra à ne laisser subsister que des individus plus ou moins chétifs, capables de vivre de peu, on peut s'attendre à trouver des races petites et comptant beaucoup de malingres et d'infirmes dans toutes les régions pauvres. Et cet auteur cite à l'appui de sa thèse de nombreuses observations faites par lui dans le Limousin, le Périgord, en Bretagne et en Normandie. Laissant de côté ce qu'il y a d'excessif dans cette évaluation du facteur nourriture, qu'il

1. Voir ses recherches approfondies sur la population française au point de vue de son recrutement pour le service militaire.

est si difficile de détacher des autres éléments composant le milieu, rendons-nous à cette évidence que son rôle est des plus marquants.

Il suffit d'observer les peuplades africaines condamnées à la misère, qui, quoique descendant de la même racine, arrivent néanmoins à se différencier jusqu'au point de former des races des plus distinctes; on n'a quà les comparer à leurs frères bien nourris, pour saisir l'importance de la nourriture dans l'histoire de l'évolution des races.

Les voyageurs en Australie insistent presque tous sur ce fait que les individus de petite taille y sont ordinairement mal nourris et mal vêtus, tandis que les hautes tailles sont fréquentes parmi les indigènes de l'intérieur jouissant d'une certaine aisance. On a essayé de contester l'influence de l'alimentation sur les espèces. On a cru notamment pouvoir la limiter aux individus sans lui attribuer la possibilité de modifier les races. Chose inconcevable et inadmissible, car, comme le dit justement Magne, si l'on admet que le mâle et la femelle ont été modifiés dans leur conformation et leur tempérament, ils doivent naturellement donner naissance à des individus qui leur ressemblent.

L'expérience a, du reste, démontré que les caractères produits par le régime alimentaire se transmettent par la génération.

Collignon, cité plus haut, démontre, par des preuves abondantes empruntées au département du Gard, combien la nourriture y influence la taille des

recrues [1]. Les habitants des plaines plus ou moins fertiles accusent, en moyenne, 1m,640 ; les montagnes 1m,585. Les communes marécageuses fournissent la plus forte proportion des réformés pour maladies (217 sur 1 000). Dans trois cantons : Plens, Linvallon et Quentin, dont les terrains argileux, humides, stériles, donnent peu de blé, les habitants très pauvres, ont une taille de 1m,544. Il en est de même dans l'arrondissement de Mont-de-Marsan, où les hommes se nourrissent misérablement de l'*escoton* (farine de millet bouillie).

Le milieu ne va-t-il pas jusqu'à impressionner la conformation craniologique? Durand (de Gros) cite ce fait singulier que la brachycéphalie est générale dans la population rurale des arrondissements de Rodez, d'Espalion et de Milhau. Mais il en est tout autrement de la population urbaine : chez celle-ci, les têtes sont plus grandes, quelquefois très grandes, et offrent de nombreux exemples de dolichocéphalie frontale prononcée. Le même auteur relève en plus ce fait, non moins caractéristique, que ce type cranien, si distinct de forme et de volume de celui qui règne sans partage dans les campagnes, s'observe chez les citadins dont les parents et les grands-parents étaient de simples paysans des environs.

On ne saurait assez insister sur ces faits et nous ne croyons pas inutile d'en multiplier le nombre. Les

1. *Mém. de la Soc. d'Anthrop.*, IIIe série, t. I.

lois de l'influence du milieu ne sont pas encore nettement établies. Ce qui nous manque surtout, c'est la mise au point de l'influence partielle des nombreux facteurs qui le composent. Dans l'impossibilité où nous nous trouvons de formuler d'une façon précise la répercussion des causes extérieures sur la valeur physique et intellectuelle des humains, force nous est d'enregistrer pêle-mêle des observations en bloc, incontestables et incontestées. C'est de leur ensemble que ressort l'explication de la genèse de la formation des variétés humaines, si opposées qu'elles paraissent au premier abord.

Les causes morales, comme la liberté dont jouissent les habitants; la considération dont ils sont assurés; le sentiment bienfaisant d'égalité devant la loi et le respect de la dignité humaine ; l'instruction qui leur est prodiguée; le système rationnel des impôts qui contribuent à leur bien-être; la facilité des communications intérieures et extérieures; la façon dont l'État exerce ses privilèges et monopoles; la justice, respectueuse de toutes les aspirations légitimes des citoyens; et tant d'autres conditions du développement sain d'un pays, ont également leur répercussion sur la formation physiologique des humains.

En voici quelques exemples frappants :

Norton[1] assure que, dans le pays étudié par lui, les enfants nègres, nés libres, ont de plus beaux yeux,

1. A *Residence at St Leone*.

un aspect bien plus élégant, une tournure plus aisée et rapprochée des Européens que dans les contrées où ils se trouvent maltraités. La même remarque a été faite par Lewis et d'Orbigny. Day[1] renchérit encore sur ce fait et constate que les Nègres qui occupent des situations plus élevées se signalent par leurs traits semblables à ceux de la race caucasienne et finissent même par ressembler aux Juifs très foncés.

Lyell, dans les relations de son second voyage aux États-Unis, nous apprend que les Nègres qui ont des relations suivies et de longue date avec les Européens, se rapprochent de ces derniers au point de vue physiologique. Pour le Dr Hancock, les Nègres civilisés de la Guinée accusent des tendances à se rapprocher au point de vue physiologique de leurs voisins les Blancs, et il insiste sur ce fait que même leur encéphale subit des changements analogues.

Stanhope Smith[2] prétend que les Nègres marchands d'esclaves se distinguent de ceux-ci d'une façon frappante. Tandis que les vendus continuent à garder tous leurs traits caractéristiques, les vendeurs, dès la deuxième ou troisième génération, perdent jusqu'à la qualité de leurs cheveux crépus et l'odeur caractéristique des Nègres. Avec le changement de leur situation matérielle et morale, les Nègres ont considérablement changé durant les deux derniers siècles, nous dira Stephen Ward[3]. L'épais-

1. *On the causes of the variety of complexion and figure.*
2. *Five years résidence in the West-Indies.*
3. *The Natural History of Mankind.*

seur de leurs lèvres aurait diminué, de même que leur mâchoire inférieure si accentuée.

Le Dr Warren [1] signale ce fait que les crânes des Nègres de l'ancien temps, retrouvés à New-York, ont une capacité cérébrale bien moins grande que ceux des Nègres de nos jours.

Ajoutons que la situation climatérique du pays réagit sur l'apparition et la persistance de certaines maladies et provoque par cela même maintes modifications physiologiques. Au Pérou, les populations ne sont affectées du *veruga* qu'entre 600 et 1 600 mètres d'altitude, tandis que la fièvre jaune ne dépasse pas au Mexique une élévation de 924 mètres [2]. D'autre part, les différentes maladies deviennent souvent graves ou bénignes, affectent profondément l'organisme ou disparaissent sans traces, selon la latitude ou la configuration physique du pays.

1. *Quart. Review* 1851, juin.
2 Darwin. *Voyage d'un naturaliste.*

CHAPITRE II

CROISEMENT DES RACES

I

Nous avons vu comment, sous l'influence du milieu, évoluent les types humains. Le climat et la manière de vivre, dans leur compréhension la plus large, arrivent à contrebalancer jusqu'à l'influence héréditaire. Le crâne et toutes les autres parties de notre organisme subissent ainsi des changements essentiels, et tout en se modifiant, ils ne dépassent pourtant jamais la limite qui sépare l'homme des autres espèces animales.

Le mélange, autrement dit le croisement du sang, entre les variétés humaines, provoque à lui tout seul, presque autant de changements que les facteurs innombrables du milieu. Il se pratique d'une façon inconsciente, dès l'apparition de l'homme sur la terre. C'est au croisement du sang qu'on doit l'existence des races intermédiaires, adoucissant ou nivelant les contradictions par trop violentes que le milieu, livré à lui seul, aurait pu engendrer. Ce

phénomène est, en somme, vieux comme l'humanité elle-même. Ce qui a contribué à son apparition, à son extension et à sa durée, c'est le fait que le troupeau humain n'a été séparé que par des barrières du milieu. Aucun instinct spécial n'a jamais empêché ses variétés de se croiser entre elles, de même que la conformation de leurs organes sexuels n'y a jamais mis d'obstacles. Aujourd'hui comme à l'époque néolithique, les premiers et les derniers dans l'échelle humaine peuvent contracter des unions fécondes.

C'est peut-être aussi par ce croisement de temps immémorial qu'il faut expliquer pourquoi nos traits distinctifs sont loin d'être irréductibles comme certains anthropologistes ont bien voulu nous le faire croire.

Il en est des hommes comme des animaux. Dans les contrées peu ou point civilisées, nous dira Darwin, où les troupeaux ne peuvent pas se séparer, il existe rarement, pour ne pas dire jamais, plus d'une seule race de la même espèce. L'exemple de l'Amérique du Nord, où il n'y eut point pendant longtemps de races distinctes de mouton parce que ceux-ci y étaient toujours mélangés, est des plus caractéristiques. D'autre part, les animaux de la même race, parqués dans un endroit clos, ont des caractères qui les distinguent des autres animaux enfermés dans un autre parc. Les races évoluent ainsi et se perdent même sous l'action de ce facteur des plus importants. On a constaté, par exemple, que les varié-

tés des chats transportés dans des pays nouveaux y perdent, à cause de leur nature vagabonde, leurs qualités propres. Le chat domestique, redevenu sauvage dans certains pays, reprend pour la même raison, son caractère uniforme.

Or l'homme a de tout temps vécu sous l'influence du croisement inconscient.

II

Le terme « croisement » s'applique de la même façon aux hommes et aux animaux ; les produits qu'on en obtient portent pourtant des noms différents. On appelle *métis* les descendants des variétés humaines entre-croisées, et hybrides, ceux des plantes ou des animaux. Le croisement agit dans un double sens : en mêlant, sans idée préconçue, des types différents, il les ramène vers un terme intermédiaire ; d'autre part, en travaillant dans une direction bien définie, il provoque l'apparition de races nouvelles ayant certains traits nettement accusés. Le premier système a surtout lieu en ce qui concerne les hommes et les animaux vivant en liberté ; le deuxième, appliqué aux animaux et plantes domestiqués, est connu sous le nom de « sélection artificielle. » L'éleveur ou le nourrisseur, qui, conscients du but qu'ils poursuivent, arrivent à croiser des animaux ou des plantes de la même espèce pour en obtenir des individus de certaine qualité, font de

la sélection artificielle : c'est à elle surtout qu'on doit l'apparition de tant de variétés animales et végétales.

L'éleveur profite, en un mot, des circonstances du milieu, de la nourriture et autres facteurs. En y joignant le rapprochement des deux types accentués au point de vue d'une qualité qui l'intéresse particulièrement, il provoque la naissance d'une nouvelle variété. Il ne crée en réalité rien, mais il imprime à l'œuvre de la nature le cachet de ses désirs. Lorsqu'il dirigera cette sélection avec méthode, pendant un certain nombre de générations, il pourra arriver jusqu'à la formation d'une race spéciale nettement dessinée et se distinguant des autres par quelques qualités spécifiques et héréditaires. On a réussi de la sorte à créer une quantité de races bovines, de races de chèvres, de chiens, de chevaux, de lapins ou de pigeons. Les centaines de races de pigeons, si différentes dans leurs aptitudes et structures, descendent toutes du *Columba livia.* C'est en travaillant dans le but d'obtenir certains caractères recherchés chez les animaux que les éleveurs président à leurs accouplements et changent complètement l'évolution de leur espèce.

L'homme n'a jamais été « sélectionné » avec une méthode préconçue. Les croisements entre ses échantillons divers n'ont jamais rencontré d'autres empêchements que ceux résultant des préjugés sociaux ou des barrières naturelles. La faculté de déplacement et d'acclimatation facile, qui carac-

térise l'homme, a eu pourtant raison de ces obstacles et le croisement entre ses représentants les plus divers se manifeste dans son histoire comme une règle générale.

Loin de fortifier les divergences provoquées par les différences du milieu, la possibilité du croisement, puissamment aidée par le facteur intellectuel qui rapproche tous les humains, n'a fait qu'adoucir les traits distinctifs et créer des phases passagères qui lient entre elles toutes les unités du grand faisceau humain.

III

Le sang nouveau que le croisement est censé apporter dans l'organisme y provoque les phénomènes les plus complexes. Nathusius, dans son étude classique sur les crânes des porcs (*Schweineschaedel*), prétend qu'il suffit d'introduire dans une race du type *Sus Scrofa* 1/64 de sang de *Sus Indicus* pour modifier le crâne de la première. C'est également par l'influence du croisement que le même auteur explique l'apparition du porc monstrueux du Japon, qui, avec son groin très large, sa tête excessivement courte et autres traits spéciaux, est tellement dissemblable du reste de son espèce.

Avec le crâne, les modifications portent sur la période de la gestation, la longueur des membres, la force et la résistance de l'animal, le nombre de

molaires, jusqu'au pouls, qui varie, selon Youatt, d'après la taille de certains animaux. La distinction ainsi obtenue entre les individus de la même espèce, devient tout à fait surprenante. Le cerveau de certains chiens est surbaissé, long et étroit dans sa partie antérieure ; chez d'autres, il est haut et arrondi et accuse des différences sensibles dans le poids. Leur taille varie également jusqu'à l'extrême. D'après Geoffroy Saint-Hilaire, certains chiens sont six fois plus longs que les autres (sans compter la queue).

Le nombre de générations nécessaires pour obtenir une forme nouvelle varie d'après les circonstances. On croit généralement que trois à six suffisent pour obtenir quelques traits caractéristiques chez les plantes. Dans le règne animal leur nombre paraît être bien plus considérable. Le mélange des représentants des deux variétés ne veut pas toujours dire une influence égale exercée par les parents. Leur sang s'entre-croisant paraît entrer en lutte dans l'organisme procréé. Les caractères du nouveau-né dépendent, par conséquent, de la prépondérance de l'un des deux sujets croisés. Certaines variétés accusent, en outre, des traits d'une persistance bien plus grande. Il faut également compter avec l'imprévu qu'on désigne sous le nom d'atavisme ou les tendances au retour, qui paralysent souvent la marche régulière vers le triomphe du nouveau type.

Le croisement, qui atteint les fonds les plus mystérieux de l'être, au point de vue biologique, se

dérobe sous beaucoup de rapports à l'investigation humaine. Dans le domaine animal et végétal les éleveurs et les cultivateurs rencontrent des surprises fréquentes que l'état actuel de la science ne permet pas d'expliquer. Il s'agit surtout de certaines affinités impénétrables entre les représentants des deux sexes croisés. Le pourquoi de la fertilité plus ou moins grande des uns et de la stérilité des autres nous échappe fréquemment. L'explication principale portant sur la différence des espèces est loin d'être satisfaisante. A défaut de lois spéciales, c'est l'expérience et les résultats concrets qui guident les éleveurs. Broca, sans vouloir essayer de donner le mot de l'énigme, a tenté de grouper tous les cas qui se présentent en ce qui concerne les résultats du croisement. Il signale avant tout deux catégories principales : l'*hétérogénésie*, qui embrasse tous les cas du rapprochement sexuel, mais sans que la fécondation ait lieu; et l'*homogénésie*, avec les différents degrés de fécondation.

Celle-ci est *abortive* lorsque le fœtus n'arrive pas à terme; *agénésique*, lorsque la fécondation est relative en ce sens que les produits obtenus restent inféconds entre eux ou avec les individus de l'une ou de l'autre race mère; *dysgénésique*, lorsque les hybrides, tout en étant stériles entre eux, restent féconds croisés avec des individus de l'une ou l'autre race mère; *paragénésique*, quand les produits sont féconds même entre eux, mais seulement à partir de la deuxième et troisième génération; et *eugéné-*

sique, lorsque les produits accusent une fertilité normale.

Pour la formation des variétés ou races nouvelles, ce dernier cas devient le plus intéressant, comme ne portant aucune entrave à l'évolution de la forme nouvelle, créée par le mélange des deux parents croisés.

Le nombre des conditions est, du reste, tellement grand qu'il devient impossible de formuler des règles quelconques. Il y a, en outre, à considérer le caractère nouveau qu'on cherche à faire triompher. Le milieu avec ses facteurs innombrables ne perd d'ailleurs jamais ses droits. Il agit également sur les parents et surtout sur le produit de leur croisement. Il devient ainsi presque impossible de faire abstraction de son action simultanée et de ne parler que du croisement tout seul. Nous savons, par exemple, combien les conditions d'existence affectent le système reproducteur avant ou après la fécondation. Le milieu agit dans ce cas directement et contribue, à sa façon, à la stérilité ou à la fécondité des croisements, de même qu'à la qualité de leurs produits. Le croisement suscite des changements profonds dans l'organisme, dès sa première application.

Une question qui a beaucoup divisé les naturalistes est celle de la stérilité relative des croisements. Notons toutefois que celle-ci provient presque exclusivement des différences de constitution sexuelle, constatées surtout parmi les espèces différentes.

En général, lorsqu'il s'agit d'accoupler deux indi-

vidus *appartenant à la même race*, la fécondité est de règle. Certains naturalistes ont même voulu voir une espèce différente partout où l'accouplement ne donnait point de résultats.

Cette circonstance a une importance capitale pour le croisement entre humains.

Tandis que chez les *espèces* mêmes les plus rapprochées, la stérilité est de règle, elle ne survient pas même dans les cas où l'on accouple les *races* des plus divergentes des oiseaux de basse-cour, des porcs, des chevaux et des chiens. Et non seulement toutes les races domestiques s'accouplent ainsi avantageusement au point de vue de la fécondité, mais aussi leur progéniture hybride se montre absolument féconde.

On a constaté également que les variétés des êtres organisés ont besoin d'être croisées pour augmenter leur vitalité. Livrées à elles-mêmes, elles s'affaiblissent et accusent une tendance vers la diminution et la disparition. Les produits croisés sont considérés ordinairement comme bien plus forts que leurs parents.

IV

Appliqué à l'homme, le croisement, modifié par les conditions spéciales de son existence, présente en général les mêmes avantages que dans le règne animal. Le feu abandonné à lui-même s'éteint, nous

dit Herbert Spencer. Les forces vitales tendent toujours, de même, vers un état d'équilibre. Pour conserver leur intensité, il faut les exciter et les renouveler en les soumettant à l'action d'autres forces. L'homme n'a point attendu les conseils de la science pour procéder au mélange entre ses divers échantillons. Ce qui a facilité chez lui le croisement, c'est la fécondité absolue des métis et la concordance sexuelle entre ses représentants les plus éloignés. Dès les premières migrations des peuples, ce phénomène a eu lieu. Dans le sang des Européens blancs de nos jours coule celui des Nègres qui vivaient sur notre continent à la fin de la période quaternaire.

Les croisements entre les races les plus différenciées, loin d'être stériles, donnent plutôt lieu à une augmentation de la fécondité. D'après Le Vaillant, les femmes Hottentotes, qui ne mettent ordinairement au monde que trois ou quatre enfants, en ont jusqu'à douze avec les Blancs ou les Nègres. Le croisement des Nègres avec des femmes blanches ou des Blancs avec des femmes nègres donne le même résultat.

Une constatation semblable a été faite en ce qui concerne les Russes et leurs unions avec les peuplades autochtones de la Russie Asiatique.

En examinant plus loin la composition du sang français, nous verrons que celui-ci n'est qu'un mélange obtenu par l'union de variétés humaines innombrables. Tous les peuples et toutes les races se ressemblent sous ce rapport. Si nous considérons

certaines races comme pures ou indemnes de tout mélange, ce n'est que par l'impossibilité où nous nous trouvons de démêler leurs éléments constitutifs.

Avec le développement de moyens de communication et la marche du progrès augmente le croisement. Celui-ci se développe non seulement dans l'intérieur de la vieille Europe, mais aussi dans les relations entre les habitants de toutes les parties de l'ancien et du nouveau monde. Si l'on ne voulait appliquer rigoureusement le mot métis qu'aux produits issus réellement d'un mélange des variétés, il faudrait, à de rares exceptions près, comprendre sous cette dénomination tous les humains. Du reste, partout où il y eut guerre et conquête, il y eut mélange de sang. Les Blancs, dont l'origine ethnique est loin d'être pure, ont fait à leur tour souche au nouveau monde en s'y mêlant aux peuples aborigènes. Le Mexique est surtout peuplé par des métis, produits d'un mélange des Espagnols avec les peuplades locales. Les États-Unis constituent un vaste creuset où, depuis quelques siècles, s'opère un mélange indescriptible des peuples et des races. Au Brésil, dans la République Argentine, au Chili, de même que dans les autres républiques du Centre et du Sud-Amérique, les métis pullulent. Au Pérou, il y a plus de vingt dénominations pour définir les produits des croisements entre les Péruviens, les Nègres et les Portugais.

Si nous allons en Afrique, nous y verrons que même les Cafres Zoulous, considérés comme les plus

purs parmi les purs, sont un fruit de mélanges difficiles à définir. S'ils se rapprochent par certains côtés des Blancs, ils accusent aussi très souvent des traits des Nègres. Dans maints endroits en Afrique, on constate l'action du sang dit Khamitique, d'origine asiatique ou européenne. Mêlés à la race nègre, les Khamites, d'après certains anthropologistes, auraient provoqué l'apparition de la race éthiopienne, cette base ethnique fondamentale de l'ancienne Égypte. Les Nègres cultivés des États-Unis prétendant, non peut-être sans raison, que leurs véritables ancêtres étaient des Éthiopiens, créateurs d'une civilisation bien plus ancienne que celle des Blancs en Europe. Outre les Éthiopiens, les Himyarites (sémites méridionaux) se transportèrent, dès les temps très reculés, du côté opposé de la mer Rouge et s'y mêlèrent également aux Nègres, aux Éthiopiens, aux Berbers.

Que dire enfin des Arabes (Sémites du Nord), qui ont continué pendant une quinzaine de siècles leurs invasions sur le continent africain, suivis à partir du XVIIIe siècle par de nombreux Européens dont le sang se mêle de plus en plus à celui des Africains? Dans tout le nord-est de l'Afrique, on rencontre les Kouchito-Khamites, c'est-à-dire les Éthiopiens, et c'est parmi eux que se recrute surtout le peuple d'Abyssinie (les Agaou). Les Foulah-Sandé, terme adopté par J. Deniker, pour la définition de l'ensemble des populations vivant en Afrique sur une bande de 5 à 6 degrés de largeur de l'est à l'ouest, ne sont

qu'un mélange des Éthiopiens avec les Nègres Soudanais (les Nigritiens). Dans leur nombre figurent : les Mangbattou, les Niam-Niam, les Ndris, les Bandziri, les Poul-Bé, etc., etc.

Les nombreuses peuplades nigritiennes sont également fortement mêlées aux Arabes et aux Éthiopiens. La zone de leur habitat va depuis l'Atlantique jusqu'au bassin du Haut-Nil et embrasse les Soudanais, les Sénégalais, les Guinéens, etc.

Quant aux Bantous, dont le nom abrite une quantité innombrable de peuplades nègres de l'Afrique centrale et australe, ils sont aussi fortement mélangés avec les Éthiopiens. Ceux de la côte, entre le Cap Delgado et le port Durnford, dont la langue *Ki-Souahéli* est aujourd'hui la plus répandue parmi les dialectes locaux, se sont en outre fortement mêlés aux Arabes. Les Zoulous également ne sont point indemnes de sang éthiopien.

Quant aux Hottentots, ils se sont fortement croisés avec les Hollandais et autres Européens, ayant donné ainsi naissance à de nombreux *Bastaard*.

Les Éthiopiens, qui ont tellement influé sur la formation des races nègres, ne sont que des métis des Nègres avec les Khamites. Leur répercussion sur la composition ethnique des Blancs est indiscutable. Et ce fait ouvre des horizons nouveaux pour les savants qui voudraient étudier un jour les liens de parenté multiples unissant les Nègres aux peuples européens et, par ces intermédiaires blancs, à toute l'humanité !

Les croisements entre les habitants de l'Europe et de l'Asie sont bien plus manifestes et moins discutés. Presque toutes les races principales considérées comme asiatiques se rencontrent, mêlées aux autres peuples et races, dans les autres parties du monde. Signalons, dans cet ordre d'idées, la race sémitique, mongole, les Négritos, les Esquimaux, les turco-tartares, etc.

Nous n'avons point l'intention d'étudier les origines et les filiations des races principales du monde. Il ne s'agissait que d'indiquer d'une façon sommaire la pénétration réciproque des peuples divers qui rend presque illusoire la recherche d'une race absolument pure.

Dans l'état actuel de la science, la place dite d'honneur qui appartiendrait aux races pures ne pourrait être revendiquée que par quelques peuplades sauvages ou primitives dont le passé reste mystérieux.

Mais peut-on, à vrai dire, parler encore des races ou peuples purs, lorsqu'on pense aux effets durables que provoquent deux ou trois croisements? Les éleveurs nous fournissent là-dessus des preuves surprenantes. Rappelons, à titre d'exemple, celle que cite Fleischmann. La race primitive allemande de moutons à laine grossière produit 5500 fibres de laine par pouce carré; après un troisième ou quatrième croisement avec les mérinos, elle en fournit environ 8000 et 27000 après la vingtième.

Qui évaluera jamais la quantité de sang de toutes

provenances qui coule dans les veines d'un blanc, jaune ou noir ?

L'histoire des variétés humaines peut être réduite à ces quelques faits des plus simples : les races primaires, formées sous l'influence du milieu, n'ont cessé de se mêler entre elles à l'occasion de leurs rapprochements motivés surtout par les migrations des peuples. Les croisements consécutifs, opérés sous l'influence du milieu. agissant partout et sans cesse, ont donné naissance à cette série de types intermédiaires qui servent de liens unissant l'humanité. C'est le croisement enfin qui a mis son cachet de nivellement sur les types créés par le milieu.

V

Quelle est la valeur des métis ? Les opinions ont été longtemps divisées à ce sujet. Dans leur orgueil démesuré, les Blancs n'ont jamais voulu admettre que les femmes d'autres races, et surtout de celles dites inférieures, puissent donner naissance à des enfants d'une valeur égale à la progéniture purement blanche. On a ergoté pendant des années sur la valeur absolue des produits croisés, sans vouloir prendre en considération les circonstances spéciales qui avaient contribué à leur formation physiologique et intellectuelle. Arguant des exemples des mulâtres américains, on a tenu à jeter l'opprobre sur tous les métis humains. Tentative illogique, car

tous les humains ne sont-ils pas des métis?

Ces mulâtres étaient-ils, du reste, des spécimens aussi déplorables de l'humanité qu'on a voulu nous le faire croire? Il suffit de se rappeler les circonstances qui accompagnèrent leur naissance, les conditions de leur jeunesse et les amertumes de leur vie, pour comprendre facilement que les Blancs, placés dans les mêmes conditions, vaudraient peut-être moins encore. Le Blanc, séducteur d'une négresse, l'abandonnant presque toujours au moment où celle-ci devenait mère, l'enfant venu au monde comme produit de la débauche ou de la surprise des sens, mal nourri et fort méprisé, grandissait d'ordinaire dans des milieux inavouables. L'estampille blanche qu'il avait reçue dès sa naissance le prédestinait, à ses yeux, à un avenir bien plus glorieux et plus brillant que celui de ses frères noirs. Il rentrait dans la vie plein d'orgueil et de mépris pour son entourage et s'avançait avec confiance vers les Blancs qu'il se plaisait à considérer comme ses égaux. Mais des déceptions sans nombre l'attendaient de ce côté. Méprisé et haï, il fut violemment rejeté de la société blanche. Les préjugés de cette dernière contre les gens de couleur s'exaspéraient surtout à l'égard de ces hommes dont la ressemblance avec les Blancs criait la stupidité des superstitions des races. Et plus ils se rapprochaient physiquement d'eux, plus ceux-ci, poussés par l'instinct égaré de leurs intérêts, les repoussaient avec une haine passionnée. Dépaysés et déclassés, les mulâtres sont

allés vers le seul milieu qui leur fût largement ouvert. C'était celui du crime. Avec l'œuvre de la régénération nègre, lorsque les mulâtres ont vu plus clair autour d'eux, ils ont racheté leurs rêves d'égalité sociale avec les Blancs par un travail dur et une vie aussi honnête que celle de leur entourage nègre ou blanc. Les témoins impartiaux de leur relèvement aux Etats-Unis rendent justice à leurs efforts et les classent au niveau des autres peuples et races.

Ceux qui voudraient nous faire croire, comme Gobineau, Lapouge, Ammon et autres anthroposociologues, que « les métis sont physiologiquement et psychologiquement inférieurs à leurs « races courantes » (Ammon) paraissent oublier les enseignements de l'histoire. Il y a pourtant un dilemme dans lequel nous nous trouvons forcément enfermés. L'humanité, nous dit-on, progresse sans cesse. Elle vaut, biologiquement parlant, mieux et plus que celle de ses devanciers de la période ténébreuse. Or il est évident, comme nous l'avons démontré plus haut, que le croisement des humains est un fait permanent. Si le métissage devait avoir pour conséquence directe la décadence ou le recul, l'homme aurait disparu depuis longtemps de la surface de la terre ou serait retombé au niveau des protozoaires.

D'autre part, les observations concrètes de la vie nous prouvent l'inanité de toutes ces déductions. Les métis n'ont point le triste privilège de la dégénérescence physique ni même celui de mener les peuples

vers la ruine finale, nous diront les démographes et explorateurs impartiaux. Où Tylor placera-t-il les plus belles femmes du monde? C'est à Tristan da Cunha (petit îlot situé entre le Cap et l'Amérique méridionale), parmi les descendants des Blancs et des Noirs :

« Ses habitants, nous dira-t-il, sont mulâtres, mais peu foncés et d'une taille admirablement prise. Presque tous ont le type européen, beaucoup plus que le Nègre. Parmi les jeunes filles, il y en avait de si complètement belles de tête et de corps que je ne me rappelle avoir rien vu de ma vie de si splendide. Et pourtant je connais tous les rivages de la terre, Bali et ses Malaises, la Havane et ses créoles, Tahiti et ses nymphes, les États-Unis et leurs femmes les plus distinguées. »

On se plaît à reconnaître que les métis de Java valent mieux que les Malais ou que les Brésiliens de la province de Saint-Paul, produit du métissage entre les Portugais et les peuplades autochtones : les Cerigos et les Gaynazes se présentent d'une façon des plus avantageuses au point de vue physiologique, intellectuel et moral. Un détail qui mérite d'être signalé, c'est que la longévité compte parmi ces métis ses représentants les plus brillants[1].

Les Griquas, produit mixte des Hottentots et des Hollandais, ou les Cafusos valent bien les Blancs purs, comme les métis des Indiens et Espagnols valent

1. Voir notre *Philosophie de la Longévité*.

au moins autant que les Espagnols eux-mêmes.

Veut-on contester la fertilité des métis, les faits seront encore là pour donner un démenti éclatant à tous les pessimistes ! Notons, avant tout, que le croisement entre les classes privilégiées et populaires de la société blanche est reconnu comme un facteur nécessaire pour leur maintien. Broca insiste même sur ce fait que la population a augmenté en France depuis que la Révolution a mélangé les classes, constituées à l'origine par les vainqueurs et les vaincus.

Et lorsque, pour une raison quelconque, certaines aristocraties refusent de se mêler avec les autres classes sociales, elles s'étiolent et périssent. Les Spartiates, nous dira Dumont, étaient 9000 au temps de Lycurgue. En 480, ils ne sont plus que 8000. Ils descendent à 6000 en 420, à 1000 au temps d'Aristote, et à 700 en 230. Afin de conserver à Rome l'ordre patricien, on se vit forcé de recourir constamment à des anoblissements en masse des plébéiens. Rappelons, entre autres, ce fait qu'en 179 le Sénat romain ne comptait plus que 88 patriciens pour 212 plébéiens. Une série d'empereurs se voient obligés de continuer les anoblissements, afin de préserver le Sénat de la disparition. Galton nous apprend que parmi les plus vieilles familles anglaises il n'y en a que cinq qui paraissent remonter en ligne directe, par les hommes, jusqu'au XVe siècle. Pour Benoiton de Châteauneuf, la durée des familles nobles en France ne dépasse pas trois cents ans. Les grands noms historiques se sont depuis longtemps éteints. Tombés

en quenouille, ils ont été relevés souvent par une simple usurpation, souvent par des privilèges spéciaux accordés par les rois et ensuite par l'Empire. Ce phénomène a eu lieu également dans les autres pays. Si on suit de près l'évolution des familles régnantes en Europe, on assiste au même spectacle de la dégénérescence d'abord et de la disparition de leurs membres ensuite. Celles qui persistent, comme par exemple la dynastie russe, ne le doivent qu'à un fort mélange de sang étranger. La riche bourgeoisie qui a voulu suivre l'exemple de l'aristocratie et s'enfermer dans un cercle clos, a subi le triste sort de cette dernière. D'après les curieux exemples fournis par Hansen, il y avait, à Nuremberg, en 1390, 118 familles patriciennes; en 1490, plus de 50 p. 100 en ont disparu. On comptait 51 familles de sénateurs en 1368, à Augsbourg; en 1538, il n'en restait plus que huit. Sur 487 familles admises dans la bourgeoisie de Berne, de 1583 à 1684, il n'y en avait plus que 108, en 1783. A Lubeck, nous dira le même auteur, mourut, en 1848, le dernier rejeton des familles patriciennes. De chute en chute, il s'était vu forcé d'accepter la situation d'un simple garçon de bureau.

D'une façon générale, les familles aristocratiques, y compris celles des familles régnantes, subissent le sort de la dynastie Julia, si mélodramatiquement décrit par Jacoby[1]. La dégénérescence, la mort pré-

1. *Etudes sur la sélection chez l'homme* (2e édit., Paris, F. Alcan).

maturée, la folie, la débauche, l'alcoolisme et la stérilité sont le sort commun de tous ces élus de la fortune. Depuis Edouard II, monté sur le trône en 1307, jusqu'à Georges Ier d'Hanovre, l'Angleterre avait usé et tué six dynasties, les Plantagenets, les Lancastres, les Yorks, les Tudors, les Stuarts et les Oranges.

Tous ceux qui étudient sans parti pris l'histoire de la noblesse européenne, s'aperçoivent bien vite que partout où celle-ci n'a pas subi l'influence bienfaisante du croisement avec les classes plébéiennes, elle a vite dégénéré ou disparu. Ce que Benoiton de Châteauneuf a remarqué pour la France, Doubleday[1] le constate également pour l'Angleterre. Déjà vers l'année 1858, 272 sur 394 lords anglais dataient seulement de 1760. Sur 1 527 titres de baronnet, créés en 1611, il n'en restait, en 1819, que 30. Le même phénomène a été, du reste, constaté chez les Francs-bourgeois de Newcastle. Jadis classe riche, indépendante et jouissant de nombreux privilèges, elle ne fit que diminuer en nombre et ne s'est relevée physiquement que du moment où, après avoir perdu son prestige, elle se mêla au peuple.

Ce qui se produit en petit parmi les classes aristocratiques de l'Europe, nous le voyons en grand sous le régime des castes dans l'Inde. Là, un pays immense de plusieurs centaines de millions d'hommes tombe si bas qu'il devient la proie de

1. *The Law of population.*

quelques milliers d'aventuriers audacieux. Et pourtant, c'est là surtout que fleurissait et fleurit encore le culte si pieusement conservé de la pureté du sang.

Lorsqu'on étudie le même problème dans un sens inverse, c'est-à-dire, en examinant les origines des individus supérieurs dans chaque pays, on constate avec étonnement que presque tous sont des produits de mariages croisés. Havelock Ellis affirme, par exemple, que les meilleurs parmi les écrivains et penseurs américains descendent des familles mixtes, comme Edgar Poe, Whitman, Lowell, Bret Harte, Mark Twain, Longfellow, et tant d'autres. Le plus connu parmi les inventeurs américains, Edison, se trouve dans le même cas.

On observe le même phénomène en Angleterre. Là aussi les types représentatifs de son génie insulaire sont loin d'être des Anglais purs. Rappelons dans cet ordre d'idées : Tennyson, Swinburne, Rossetti, Browning, Ouida, Corelli, Lewes, Millais, Disraeli, etc. Vouloir relever ce que la civilisation et le progrès européens doivent précisément aux types mixtes, nécessiterait plusieurs volumes. Bornons-nous à signaler, au hasard de la plume, en France, des hommes comme Sainte-Beuve, Dumas père et fils, Taine, de Maistre, Montalembert, Mérimée, et même Victor Hugo. L'illustre Kant, qui passe pour une incarnation du génie allemand, était loin d'être un allemand pur. Les poètes les plus typiques du peuple russe, Pouchkine, Lermontoff, et le créateur du drame

russe, von Vizine étaient issus d'un sang mixte. Dans les veines d'Ibsen coule un mélange de sang écossais avec le sang norvégien. On pourrait multiplier ces exemples à l'infini.

VI

Le renouvellement du sang donne ainsi presque toujours des résultats excellents. L'expérience ne démontre point, en tout cas, sa stérilité. Stokes fournit des preuves concluantes que même les mariages entre les Européens et les femmes australiennes et tasmaniennes, ont d'heureux effets au point de vue de la natalité.

Les Anglais, pêcheurs de phoques, dans le détroit de Bass, avaient enlevé, au commencement du XIXe siècle, une certaine quantité de femmes indigènes. En 1846, nous dit Stokes, on voyait dans ces parages de nombreux et excellents pêcheurs recrutés parmi les descendants des femmes tasmaniennes et australiennes croisées avec les Anglais.

Dans l'Indo-Chine, le mélange du sang annamite à celui d'Européens a eu pour résultat l'apparition d'excellents métis (Morice).

Waitz[1] insiste avec beaucoup de raisons sur l'amélioration constante du type inférieur par le type supérieur, grâce au croisement. D'après cet auteur,

1. *Anthropologie der Naturvœlker.*

quatre générations suffisent pour faire d'un mulâtre en blanc, et cinq, d'un retour ininterrompu, pour en refaire un noir.

Le peuple américain prouve par ses progrès constants, réalisés relativement en si peu de temps, les bienfaits incontestables du croisement pratiqué sur une échelle des plus vastes. Pour saisir toute l'étendue de ce mélange entre peuples, qui s'opère aux États-Unis, sous nos yeux, il suffit de prendre en considération la qualité de même que la provenance des émigrés qui y débarquent tous les ans. Prenons, pour sujet de comparaison, l'année 1903[1]. Le nombre des immigrés, sans compter ceux du Mexique et du Canada, a atteint le chiffre de 803 272 ! L'Autriche avait envoyé, en chiffres ronds, 30 000 Slovaques et Croates ; 23 000 Magyars ; 32 500 Polonais ; 13 000 Israélites ; sans compter les Roumains, Lithuaniens, Dalmates, Tchèques, Bosniaques, etc. Dans les 109 721 Russes figuraient 33 859 Polonais ; 13 854 Finlandais ; 37 846 Israélites ; 11 629 Lithuaniens. Quant aux Italiens, il y en avait 27 620 venant du Nord et 152 915 du Sud (Napolitains, Siciliens, etc.). Il y avait, en outre, 55 780 Scandinaves ; 29 001 Irlandais ; 14 455 Japonais ; 14 942 Anglais ; 70 000 Allemands ; 15 000 Grecs, etc., etc. Ces flots incessants de peuples qui déversent leurs surplus aux États-Unis depuis tant d'années, finissent par y former une

1. L'année compte du mois d'avril. Donc il s'agit ici des chiffres fournis par une période de douze mois, du mois d'avril 1902 à la fin du mois de mars 1903.

race spéciale d'Américains du Nord en qui les vieux peuples d'Europe se plaisent à reconnaître un type supérieur.

Nous avons vu plus haut comment, sous l'influence du milieu, tous ces éléments hétérogènes se transforment aux États-Unis en un nouveau type ethnique nettement prononcé et se distinguant radicalement des peuples d'alluvion que lui envoient l'Europe et l'Asie. Même au point de vue intellectuel, les États-Unis réussissent à dissoudre les traits différentiels. Une sorte d'unité morale s'opère entre ces descendants des peuples divers. D'après le dernier recensement, il y a, aux États-Unis, moins de gens ne sachant pas parler anglais, qu'il n'y en a dans l'empire germanique ne parlant pas l'allemand. Le nombre des journaux publiés en langues étrangères y diminue tous les ans, tandis que celui des journaux anglais y augmente sans cesse. En 1900, le chiffre global des journaux anglais a été seize fois plus considérable que celui des journaux réunis publiés en toutes autres langues : allemand, polonais, italien, chinois, hongrois, danois, etc.

Il suffit d'une ou de deux générations au plus, nous disent les Américains, pour faire, de ce déchet européen un peuple remarquablement endurant, intelligent et entreprenant !

Partout où le croisement s'opère dans des conditions normales, les types inférieurs s'améliorent, sans provoquer une dégradation quelconque de la race ou des représentants des classes dites supé-

rieures. Les affirmations pessimistes des détracteurs du croisement se trouvent détruites par le fait même des progrès constants réalisés par l'humanité, dont les représentants ne font que se mêler entre eux dans tous les sens. D'autre part, les effets désastreux que donne la pureté du sang démontrent sur quelles bases chancelantes est fondée la théorie des races pures.

La science moderne offre, du reste, une explication plausible de l'altération d'une classe sociale condamnée à vivre uniquement sur sa réserve de sang, de force et de santé. Il serait injuste d'expliquer la dégénérescence de toutes les classes privilégiées par l'oisiveté ou la débauche. La bourgeoisie allemande et suisse, de même que certaines catégories de la noblesse ancienne se distinguèrent précisément par leurs vertus de famille ou l'esprit d'épargne et une vie hygiénique sans excès d'aucune sorte. Une condamnation de principe pesait toutefois sur leur postérité. Nourris des préjugés politiques ou sociaux, les représentants des classes privilégiées ne consentaient à se marier que dans le cercle restreint de leur groupement ethnique, vivant, dans la plupart des cas, sous l'influence des mêmes facteurs morbides. Or toutes les anomalies psychiques, comme l'a démontré Moreau (de Tours), ont entre elles une parenté intime. Elles forment une sorte de chaîne sympathique dont les anneaux s'attirent mutuellement. L'apparition d'un cas morbide dans une génération ne peut qu'augmenter en intensité dès le moment où, par voie d'union, un autre membre de

la même famille lui apporte son contingent. Les cas morbides, loin de disparaître ou de diminuer, augmentent ainsi dans un milieu qui leur est particulièrement favorable. Les anomalies psychiques se trouvent, en outre, fréquemment en corrélation directe avec certaines maladies organiques, comme les scrofules, les défectuosités des organes des sens, les difformités du squelette, etc.

On se rend aisément compte des dévastations que peuvent produire, dans un centre ainsi marqué par le sceau de la maladie, les mariages entre les personnes rapprochées par les mêmes défauts psychiques ou constitutionnels. Mais le danger ne s'arrête point là. Les anomalies psychopathiques, en passant de génération en génération, se transforment et prennent les formes les plus variées, les plus graves. Devant ce phénomène d'hérédité morbide on s'explique aisément la dégénérescence ou la disparition des familles condamnées à marier leurs tares et leurs défauts.

Les peuples modernes vivant sous la domination des mêmes facteurs climatériques et intellectuels ont également besoin de rénover leur sang par un apport du dehors. Dans leurs croisements en grand on relève les mêmes avantages que ceux qui se manifestent dans l'union des diverses classes sociales résidant dans le même pays. L'exemple des peuples français et américains, ces deux produits sublimes de tant de mélanges de peuples et races, est là pour attester les bienfaits de leurs croisements illimités.

CHAPITRE III

LOI DE LA COORDINATION ORGANIQUE

Les différentes parties de notre organisme forment un ensemble enchaîné par toutes sortes de liens. Une blessure faite sur un point de notre corps le fait souffrir tout entier. L'affaiblissement d'un de nos organes a sa répercussion plus ou moins forte sur l'ensemble de l'organisme. Déjà Gœthe et Geoffroy Saint-Hilaire en ont fait la remarque simultanément et ont essayé de l'exprimer sous forme d'une loi générale. La loi du budget de l'organisme, comme disait Gœthe, ou la compensation de croissance, comme l'avait définie Geoffroy Saint-Hilaire, est devenue sous la plume de Darwin une loi de variabilité corrélative.

« J'appelle balancement des organes, dit Geoffroy Saint-Hilaire, cette loi de la nature vivante, en vertu de laquelle un organe normal ou pathologique n'acquiert jamais une prospérité extraordinaire qu'un autre de son système ou de ses relations n'en souffre dans une même raison ».

Cette puissance coordinatrice était déjà bien connue des anciens sous le nom de *nisus formativus*.

C'est à cette force mystérieuse qu'on rattachait les nombreux phénomènes de la régénération organique.

Quelle que soit, du reste, la définition de la loi, les faits qui lui servent de base restent incontestables. Lorsque nous faisons beaucoup travailler les muscles et provoquons par cela même l'augmentation de leur grosseur, nous développons en même temps les vaisseaux sanguins, les ligaments, les nerfs, les arêtes osseuses et les os eux-mêmes. Quand nous obtenons chez un oiseau l'allongement ou le raccourcissement du bec, les parties du corps qui se trouvent en corrélation tendent vers le même effet. Lorsqu'on a développé outre mesure la longueur du corps chez les pigeons « grosses-gorges », le nombre de leurs vertèbres a augmenté, tandis que leurs côtes se sont élargies.

Très souvent l'apparition d'un seul trait changé nous fait assister à une série d'autres modifications qui en paraissent le couronnement ou le complément logique. C'est ainsi que les éleveurs, en dirigeant leurs efforts uniquement vers la modification d'un seul membre amènent le changement de plusieurs.

Lorsqu'on allonge le bec d'un pigeon, la longueur de la langue en bénéficie également. L'examen de plusieurs races de pigeons domestiques, comme le biset, le culbutant, etc., nous fait voir une grande différence dans la courbure de leur mâchoire inférieure. Or on trouvera chez eux en même temps une grande différence dans la courbure de la mâchoire supérieure. Chez les culbutants courte-face, les ailes

se raccourcissent proportionnellement à la taille réduite de cette race. Ainsi il y a une corrélation très apparente entre les longueurs des pattes et celles du bec (Darwin). Le grand cerf irlandais ayant acquis ses bois gigantesques pesant jusqu'à cent livres[1], il s'en est suivi plusieurs autres changements dans son corps. Nous observons chez lui un crâne plus épais pour les porter, un renforcement des vertèbres cervicales et de leurs ligaments; un élargissement des vertèbres dorsales pour supporter le cou; des jambes antérieures plus puissantes, etc.

Dans le domaine craniologique nous assistons à une série de phénomènes analogues. Le développement de la loge antérieure du cerveau, provoque parallèlement le refoulement du trou occipital en arrière. Un crâne qui s'allonge devient plus haut; et, au contraire, la brachycéphalie augmentant, le crâne deviendra plus bas. L'aplatissement entier de la face, y compris les pommettes, est accompagné de phénomènes qui se trouvent logiquement coordonnés au changement principal. La glabelle sera également effacée, la racine du nez écrasée.

En étudiant de plus près le règne végétal, on y remarque les mêmes phénomènes. Tantôt la couleur des fleurs ou des feuilles subit les mêmes variations, tantôt celle des fruits, des graines et des feuilles change en même temps. Dans le melon serpent,

1. H. Spencer : *Principes de Biologie* (trad. française, Paris, F. Alcan).

dont le fruit mince et tortueux atteint jusqu'à un mètre de longueur, la tige de la plante, le pédoncule de la plante femelle et le lobe médian de la feuille sont tous allongés d'une manière remarquable.

On pourrait dire que plus l'organisme est développé, plus cette coordination des caractères devient manifeste. Qu'est-ce, en somme, que cette compensation, corrélation ou harmonisation des variétés subies par l'organisme? Leur nature intime reste pour le moment inexplicable, et nous ne pouvons, dans la plupart des cas, que constater leur apparition successive ou simultanée.

La nature tient-elle de la sorte à maintenir une harmonie dans ses créations en faisant contrebalancer une modification par une autre la complétant? Ses desseins demeurent pour nous obscurs, d'autant plus que cette science de coordination des caractères n'est qu'à ses débuts. Pourquoi les jeunes pigeons blancs, qui, adultes, seront jaunes, isabelle ou bleu argenté, sortent-ils de l'œuf presque nus, tandis que tous les autres pigeons, ayant un plumage d'une couleur en dehors de celles énumérées plus haut, naissent couverts de duvet? Quelle peut être la corrélation entre le duvet et la couleur isabelle ou jaune qui empêcherait leur coexistence? Pourquoi le crâne de certaines races gallines portant sur la tête une grosse touffe de plumes, est-il perforé de trous nombreux? Pourquoi les lapins blancs ont-ils souvent des marques foncées sur le bout des oreilles et des pieds? Pourquoi la durée de gestation est-elle plus grande

chez les grandes races de bétail que chez les petites? Autant de questions, autant d'énigmes, qui ne resteront sans doute que provisoires. Il faut espérer que la science saura un jour éclaircir la plupart de ces mystères et les ramener à une loi globale. Dans l'intervalle il nous paraît que presque tous ces phénomènes dépendent d'une sorte de coordination organique. Les termes de « balancement » ou « d'harmonie, » qui paraissent affirmer un fait prématuré, nous semblent impropres. Tout ce que nous savons se réduit à ceci : nous voyons une série de phénomènes coordonnés qui apparaissent simultanément ou à la suite l'un de l'autre. Nous ne dépassons pas les limites de l'expérience en affirmant l'existence d'une « loi de coordination organique » dont le sens et la causalité nous échappent.

Tout ce que nous avons constaté plus haut chez les plantes et chez les animaux, s'applique également à l'homme. Pourquoi la couleur blonde des cheveux accompagne-t-elle ordinairement la couleur bleue des yeux? Les organes de la vue et de l'ouïe se trouvent-ils d'ordinaire affectés simultanément? Isidore Geoffroy signale ce fait que les doigts additionnels apparaissent chez l'homme en même temps non seulement sur les deux côtés, mais aussi sur les extrémités inférieures. On a remarqué que le daltonisme est doublé d'une incapacité de ressentir et de différencier les sons musicaux. Certaines observations tendent à accréditer cette opinion que les muscles de la jambe subissent des variations analogues à celles des muscles des bras.

La face se trouve en harmonie avec le crâne. L'élargissement de la base du nez et de l'orifice intérieur des fosses nasales sur le squelette coïncide avec l'aplatissement de tout le massif nasal, os et cartilage (Topinard). Les cas de prognathisme sont ordinairement accompagnés de lèvres extrêmement grosses.

Malgré le nombre incalculable de ces corrélations ou coordinations, il est impossible d'affirmer qu'il y ait là une relation de cause à effet. Ce genre de coïncidences, comme Claude Bernard l'avait remarqué avec raison, constitue un des écueils les plus graves que rencontre la méthode expérimentale dans toutes les sciences complexes et tout particulièrement en biologie. Il faudrait, pour établir les relations de cause à effet, pouvoir procéder à une sorte de contre-épreuve, autrement dit supprimer la prétendue cause et voir si l'effet persiste quand même. La science expérimentale ne pourrait admettre qu'une explication obtenue dans les conditions si rigoureuses de la contre-expérimentation. Lorsqu'un chimiste veut prouver la véracité de son analyse, il ne la prouve que par voie de synthèse. En voulant démontrer le bien fondé de sa synthèse, il la soumet à une analyse. Ce n'est qu'après avoir obtenu des résultats tout à fait concordants, qu'on peut se prononcer sur la solidité de la proposition émise.

Mais déjà, lorsqu'il s'agit des plantes et des animaux, cette contre-expérience est difficile à appliquer. Le milieu qui opère certaines modifications est telle-

ment vaste comme nombre de causes réunies, qu'il devient presque impossible de soumettre artificiellement à l'épreuve l'ensemble des causes moins une.

Et plus l'organisme est perfectionné, moins cette contre-expérimentation aura de chances de réussite. Pour l'homme elle devient même impossible, en raison de la vie psychique, qui réagit sur toutes les manifestations physiologiques et y prend une part active. Or il est difficile d'exclure cet élément capital ou de le faire participer à la contre-expérimentation.

Pourtant la réalité des phénomènes de coordination, jointe à l'influence directe également incontestable du milieu sur l'individu, rend évidents les changements multiples subis par l'homme, grâce aux conditions extérieures. C'est ainsi qu'à tour de rôle, nous avons vu défiler devant nous presque toutes les parties saillantes de l'organisme humain. Toutes se laissent impressionner par les conditions du milieu et se modifient sous son influence. L'ensemble de ces modifications qui distinguent les humains et permettent de les diviser en variétés, constitue ce que nous sommes convenus d'appeler les races humaines. En commençant par la boîte cranienne et en finissant par la couleur de la peau et la taille, le système pileux, les formes du visage, du nez, de la bouche, des oreilles ou du squelette en général, tout se plie sous l'action globale du milieu. Là où l'action directe ne suffit point pour expliquer en détail le changement survenu, inter-

vient la coordination des caractères, comme explication supplémentaire.

C'est en vertu de cette loi d'équilibre, de corrélation ou de coordination, qu'une partie de notre organisme variant, il en résulte une modification parallèle d'autres parties.

Dès le moment où le milieu agit comme cause des modifications, nous pouvons logiquement admettre que la cause cessant d'agir, l'effet devrait disparaître par cela même. Mais il y a un autre côté de la question qui ne se présente pas avec la même évidence. Lorsque nous plaçons dans un milieu donné l'homme ayant acquis un certain type anthropologique dans un autre endroit, comment s'exercera cette nouvelle influence? Celle-ci ne fera-t-elle que se greffer sur le type ancien, provoquant de la sorte l'apparition des caractères nouveaux, radicalement opposés aux caractères déjà créés? Pour justifier cette solution, il faudrait admettre avant tout une sorte d'inflexibilité héréditaire et séculaire des caractères acquis. Or rien ne nous garantit le bien fondé de cette supposition. Les caractères acquis ou les modifications survenues dans l'organisme vivant, rappellent le mouvement d'un pendule faisant une série d'oscillations plus ou moins étendues. La distance de l'éloignement du centre est plus grande pour les plantes et les animaux qu'elle ne l'est pour les hommes. Il y a toujours le point de départ, la forme originelle, qui maintient l'équilibre du mouvement et empêche sa marche à l'infini.

Ainsi, sous l'influence du milieu, nous obtenons des plantes formant presque des espèces nouvelles. La chose est plus difficile en ce qui concerne les animaux et devient tout à fait impossible lorsqu'il s'agit des hommes. Qu'on compare leurs variétés les plus disparates : un blanc blond dolichocéphale, censé être le représentant le plus noble des humains, avec un Boschiman d'un jaune fauve, à la face lozangique et aux pommettes très prononcées; on trouve entre eux bien moins de variations qu'entre, par exemple, les moutons kirghizes et les moutons sauvages (*ovis montana*) habitant les parties montagneuses de l'Amérique du Nord.

Entre les hommes de la race Cro-Magnon, avec leur taille haute, le tibia platycnémique, la face prognathique, l'épaississement en colonne de la ligne âpre du fémur, etc., etc., et ceux de nos jours, les différences sont loin d'être aussi considérables qu'entre les squelettes du *Bos* retrouvés à l'état fossile dans les dépôts tertiaires récents de l'Europe et les squelettes des bêtes bovines de nos jours.

Et plus on étudie les transformations de l'homme à travers les âges, plus on s'aperçoit que le milieu a surtout influencé la surface de son organisation biologique, sans jamais réussir à en changer le caractère essentiel.

L'homme évolue comme tous les êtres organisés, mais son évolution prend plutôt une expression idéale et mentale que concrète, physiologique. Rien de plus naturel! C'est que l'homme, dès son appari-

tion sur la terre, paraît se distinguer des autres êtres vivants par une mentalité plus intense qui a joué, joue et jouera un rôle prépondérant dans sa marche à travers la vie. C'est elle qui lui a permis de s'élever de plus en plus dans l'échelle animale et d'assujettir les autres êtres organiques à sa volonté et à ses buts. Et, s'il varie à travers les âges, ces modifications porteront surtout sur ses facultés intellectuelles et le vaste domaine de leurs conquêtes : sa vie sociale, morale et intellectuelle.

En comparant le même Blanc avec le Boschiman, nous nous apercevrons facilement que la distinction entre leurs mentalités et les conséquences qui en découlent seront beaucoup plus considérables que toutes les variations constatées entre les indices céphaliques ou la construction de leurs squelettes. Cette différenciation ainsi formulée, il est évident que le fossé qui sépare les humains sera surtout profond du côté intellectuel et moral.

L'évolution de l'homme n'a jamais eu pour effet des déviations irrémédiables ou infranchissables de son encéphale. En parcourant toutes les échelles craniologiques, en étudiant toutes les bases mises en avant pour diviser l'humanité, nous n'avons rencontré nulle part une *condamnation organique* d'une race quelconque au point de vue de ses facultés intellectuelles. L'homme, si bas qu'il se trouve sous le rapport de son évolution intellectuelle, ne perd point le droit d'aspirer à s'élever au-dessus de son entourage. Une vingtaine d'années de travail intellectuel ont souvent

suffi à un représentant du peuple Maori, Zoulou, Peau-Rouge ou Nègre, pour regagner, au point de vue individuel, des siècles d'arrêt ou de sommeil mental subis par ses congénères. Cette propriété commune à tous les humains leur procure déjà un trait d'égalité ineffaçable. On dirait des fondations communes sur lesquelles les circonstances de la vie physiologique et physique élèvent toutes sortes de bâtiments.

Mais cette propriété primordiale commune : l'âme, la conscience, la mentalité, — car son nom importe peu — impressionne également, par ricochet, la vie physiologique de l'homme. C'est grâce à sa force psychique que l'homme a su dompter toutes les entraves de la nature et se transporter sous toutes les latitudes géographiques. C'est grâce à elle qu'il a su se rendre maître du monde. Et cette propriété commune à l'homme lui a donné partout une empreinte uniforme. Elle a empêché les variétés humaines de trop s'éloigner du tronc commun, ce primordial régulateur de leur vie et de leurs actes. Et si l'homme lui doit tous les bienfaits de son existence morale et intellectuelle, il lui doit aussi avant tout son unité.

La mentalité humaine accuse des gradations nombreuses. Entre les Toupi-Guarani et autres anthropophages et les Français de nos jours, il y a un monde qui les sépare au point de vue de leur manière de vivre, de sentir et de penser. Pourtant il suffirait d'une ou deux générations humaines de Toupi vivant sur le fonds de la civilisation européenne,

pour combler les lacunes morales et intellectuelles qui les éloignent d'un Français moyen.

Toutes les condamnations des peuples ou des races en vertu d'une supériorité ou infériorité innée ont actuellement fait faillite. La vie nous a appris à être, dans nos jugements, plus circonspects. Un savant qui oserait prononcer un verdict de barbarie à perpétuité contre un peuple, quel qu'il soit, mériterait d'être accueilli avec hilarité. C'est que la civilisation a réalisé des expériences singulières depuis un siècle.

Rappelons-nous, par exemple, que du temps des Encyclopédistes, des savants comme d'Alembert et même Diderot refusaient aux Russes la faculté de devenir des civilisés à l'européenne.

Le siècle suivant se chargea de leur infliger un démenti cruel, en donnant à ce peuple condamné à la barbarie des penseurs et des écrivains qui comptent parmi les esprits directeurs de l'humanité moderne. Que la nation russe arrive un jour à bénéficier de la liberté lui permettant de développer sans entraves ses facultés morales et intellectuelles, et l'œuvre du progrès comptera une centaine de millions de travailleurs de plus !

Cette possibilité de développer la faculté de penser implique en même temps la faculté de profiter de ses conquêtes séculaires. C'est ainsi que les peuples venus tardivement à la civilisation arrivent à regagner facilement les pertes de temps subies pendant leur époque de barbarie. Le domaine cultural complexe s'ouvre du coup devant un peuple qui commence

à puiser à sa source. Simultanément avec la pensée européenne, il s'approprie ses avantages sociaux, politiques, ses découvertes et inventions. Il rentre ainsi brusquement, en l'espace d'une génération, dans la grande famille civilisée et bénéficie de ses institutions formées par des siècles de travail persévérant.

Les Nègres, par exemple, qu'on voudrait classer parmi les races tout à fait inférieures, étonnent, comme nous le verrons plus loin, tous ceux qui étudient leur histoire sans idée préconçue, par leurs progrès tout à fait stupéfiants. Il y a cinquante ans, ceux de l'Amérique du Sud ne possédaient pas cent hectares de terre ; aujourd'hui le nombre des propriétaires nègres y dépasse 130.000 et présente une valeur d'un milliard et demi, tandis que tous « valent », d'après l'expression américaine, plus de 4 milliards de francs. Le bilan des cinquante dernières années d'existence de cette race, qu'on croyait prédestinée à être l' « éternelle servante » des hommes couleur d'ivoire ou de bronze, a de quoi faire réfléchir tous les adeptes de l'inégalité humaine.

La communauté de la vie façonne à son tour les qualités physiologiques de l'homme. Nous nous trouvons ainsi dans un cercle vicieux, un va-et-vient continuel des influences qui tendent vers l'unité humaine.

Au-dessus de la couche identique que donne aux hommes leur vie psychique et intellectuelle en commun, se placent des couches superposées, formées

par le milieu ambiant; celui-ci variant, les traits acquis varient également. Et s'il y a des modifications qui semblent plus durables ou même ineffaçables, n'oublions point qu'il faudrait juger de leur persistance moins par le nombre d'années que par le nombre de générations humaines.

Envisagés à ce point de vue, les traits caractéristiques des races accusent une persistance bien médiocre. Et lorsqu'on pense que la civilisation fait bénéficier l'humanité d'un chiffre innombrable d'influences analogues, on comprend aisément que celle-ci tend de plus en plus vers l'unification. Au spectacle du rapprochement des types qui se manifeste ainsi dans l'humanité, les anthropologistes les plus enclins à la diviser sont forcés d'avouer que le temps est proche où l'anthropologie des races ne pourra peut-être retrouver ses bases que dans l'histoire des tribus et peuples éteints !

TROISIÈME PARTIE

L'ANTHROPO-PSYCHOLOGIE ET L'ANTHROPO-SOCIOLOGIE

CHAPITRE PREMIER

LA FAILLITE DE LA PSYCHOLOGIE DES PEUPLES

I

Peut-on enfermer dans une formule logique le caractère et les espérances d'un peuple ou d'une race ? Cette question dépasse de beaucoup sa portée théorique. Parallèlement aux doctrines exclusives des races, basées sur les données anthropologiques, nous voyons se développer une branche de psychologie nouvelle. S'appuyant également sur l'anthropologie, elle s'efforce d'enchaîner le passé, le présent et même l'avenir de grandes agglomérations humaines dans des définitions rigoureuses. Tel peuple sera désigné comme ayant un tempérament bilieux, s'exaltant en dedans et cruel en dehors, d'une volonté faible, manquant toutefois de tendresse et de bonté, amoral, quoique fortement religieux ; tel autre joindra à son tempérament sanguin un génie réaliste et pratique, des appétits de conquérant, un manque de scrupules et des aspirations criminelles. A l'un iront toutes les vertus, à l'autre tous les vices. On dotera les uns de tous les traits qui rendent

sympathiques peuples et individus, on chargera les autres de tous les péchés d'Israël. S'il ne s'agissait que d'un accouplement innocent de mots grandiloquents, on aurait pu rire de cette science nouvelle (?), puisant ses lois surtout dans l'imagination ou, ce qui est pire encore, dans les passions de ses créateurs. Mais ce nouveau jouet scientifique a des prétentions bien plus élevées. On en fait avant tout une arme dans les relations de peuple à peuple. Certains sociologues, et non des moindres, verront même dans ses recettes des indications positives pour la direction des affaires publiques. On se méfiera ainsi de certains peuples, on gardera à vue ses malheureux rejetons, comme on se fiera à d'autres en liant avec eux alliance et amitié.

Cette doctrine a déjà à son actif maintes condamnations en bloc, de même qu'elle nous jette à la tête de nombreuses apologies de nations « supérieures » ou flétrissures de nations « damnées ».

D'autant plus illimitée qu'elle plane en dehors des faits concrets, la psychologie des peuples embrasse tout et touche à tout. Morale, science, philosophie, vie économique et sociale, criminalité, alcoolisme, politique, religion, tout lui sert de matière à discussion et à conclusion dogmatique. Non contente de s'occuper du présent, elle appelle devant son tribunal le passé et formule des prévisions pour l'avenir.

Prenons un de ses représentants les plus circonspects, les plus lumineux, et les plus impartiaux à la

fois, M. Alfred Fouillée. Optimiste par nature, teinté même de scepticisme à l'égard des exagérations anthropologiques, il apportera des réserves et des scrupules là où ses coreligionnaires n'ont que des condamnations ou des bénédictions globales à prononcer. Pourtant il suffit d'examiner sa *Psychologie du peuple français ;* son *Tempérament et Caractère* ou l'*Esquisse psychologique des peuples européens*, pour constater jusqu'où peuvent aller les aberrations de cette nouvelle quasi-science. Entraîné par son sujet, lui aussi se mettra à distribuer des palmarès et des blâmes mitigés aux aspirations mystérieuses des peuples et à leurs vertus ou vices héréditaires et innés.

Envisagée à ce point de vue, la psychologie des peuples descend au niveau des psychologies de romans. Elle reconnaît des collectivités nationales ou raciales, bonnes ou méchantes, basses ou nobles, vertueuses ou vicieuses, modestes ou orgueilleuses, de même que l'autre nous offre des individus bons ou méchants, bas ou nobles, vertueux ou vicieux, modestes ou orgueilleux. Comme l'individu a créé la divinité à son image, il a recréé l'âme collective d'après son âme individuelle. M. Gumplowicz nous dira même que, s'il nous est difficile de prévoir ce que l'individu pourra faire dans un cas donné, nous pourrons le prédire avec précision lorsqu'il s'agit de groupes ethniques ou sociaux : tribus, peuples, classes sociales ou professionnelles. Et partant de là, des sociologues comme G. Le Bon, Stewart

Chamberlain, Lapouge ou G. Sergi, nous menaceront de la décadence latine, de même que tant d'autres, de l'hégémonie inévitable des peuples germains, slaves ou anglo-saxons.

Cette psychologie ne se fait, du reste, toujours qu'après coup. Elle consacre et glorifie la réussite et soufflète de son mépris la défaite. Tel peuple heureux et prospère dans sa vie économique et sociale sera déclaré supérieur : tel autre, victime des circonstances complexes qui influent sur la vie de chaque collectivité, sera considéré comme d'essence inférieure. L'Allemagne, après sa guerre victorieuse de 1870, a été ainsi portée au pinacle, comme résumant toutes les vertus. Et pourtant, lorsqu'on pense aux événements de cette guerre infortunée, dont les chances auraient pu si facilement être favorables à la France (voir à ce sujet les études de Bleibtreu et du commandant Picard), on tremble pour les qualités supérieures de l'Allemagne, qui du même coup seraient devenues inférieures.

Quelle valeur peut-on attribuer à la psychologie des peuples vivant en pleine voie d'évolution et de transformation, si celle-ci fait faillite même à l'égard des peuples et des races disparues.

Quel peuple a été, par exemple, plus étudié que les Grecs anciens ? La littérature consacrée à ce sujet est des plus vastes et des plus nourries. Le nombre de volumes qui parlent de la Grèce est de beaucoup supérieur au chiffre de ses habitants sous Périclès.

Cependant, malgré tous les côtés de sa vie mis à nu, nous ne pouvons point donner une définition exacte de son âme. Pour Renan, les Grecs étaient le peuple le moins religieux de la terre ; pour Fustel de Coulanges, la vie grecque incarne la vie religieuse par excellence.

II

Comme exemple typique des difficultés invincibles et invaincues qui barrent la route aux savants de cette catégorie, nous insisterons sur le cas celtique, cas d'autant plus important que de son éclaircissement dépend le sort de la psychologie des principaux peuples civilisés : français, anglais, allemand et italien. Tant qu'on n'a pas fait le bilan de l'héritage celtique, il devient impossible de discuter sur les aspirations et le contenu de l'âme moderne. La psychologie ethnique l'a si bien compris que, loin de prendre en considération l'état actuel de la question celtique, qui lui interdit toute généralisation, elle ne s'appuie que sur une science celtique destinée à son usage spécial. Chaque psychologue a ainsi recours à sa science « personnelle » et nous peindra les Celtes d'après les besoins de son tempérament et de sa cause.

Parmi les savants celtisants, Renan appartient aux plus autorisés, lui-même étant le type celte le plus achevé et le plus représentatif. Il a essayé de pénétrer l'âme celte, dès son enfance, et de l'étudier

ensuite toute sa vie. Or, ce psychologue fin et délicat, au lieu de nous donner l'image celtique, nous a offert la sienne propre. Tous les mots, toutes les phrases dont se sert Renan pour peindre l'âme de la race, ne nous donnent, en somme, que celle exclusive et exquise de Renan lui-même. « Grâce de l'imagination, idéal de douceur et de beauté posé comme but suprême de la vie, charmante pudeur, féminité », etc., autant de dons qui distinguaient le subtil savant. A l'époque où Renan brossait ses tableaux idylliques de la vie des Celtes, les travaux de Gaidoz, de Loth, de d'Arbois de Jubainville, de Le Braz, de Dottin, etc. n'avaient pas encore paru. Le peu que nous avons appris cependant depuis sur leur compte nous prouve que ces prétendus Celtes, aux âmes de femme, doux et délicats, épris de beauté et de rêve, étaient bel et bien des barbares violents et passionnément amoureux de la bataille. Les quelques épopées conservées dans les manuscrits irlandais du XII[e] siècle, ne respirent que la guerre et l'action. Ce ne sont que *Cath* (combats) ; *Orgain* (massacres) ; *Togail* (prise de forteresses) ; *Tain* (razzias de bestiaux) ou *Aithed* (enlèvement de femmes). Tous ces poèmes ne chantent que la barbarie et la société fondée sur le principe de la guerre. On s'y entredéchire à toute occasion, les chefs de peuples y combattent comme de simples particuliers. Le combat fini dans ce monde, continue dans l'autre ; le poète lui-même est mobilisé pour chanter les exploits belliqueux. La guerre partout et toujours. Les druides n'y jouent un rôle

qu'à cause de leurs formules magiques agissant contre l'ennemi et les *filé* pour une raison analogue : en chantant ils excitent le courage et la bravoure. Le roi des morts, Labraïd, ne sera vénéré par les Celtes que comme vainqueur des guerriers et « rapide manieur d'épée ».

Le plus brave des guerriers, plus fier que les mers !
Il recherche les carnages, il y est très beau !
O toi qui attaques les guerriers, salut, Labraïd [1].

Les conceptions renanistes sur l'amour idéal des Celtes pour les femmes ont subi le même bouleversement. Lorsqu'à la lumière des découvertes récentes on s'est mis à étudier la vie intime des Celtes, on a été surpris de leur mépris de la femme et de leurs penchants sensuels. L'épouse y est réduite au rôle de simple outil pour la procréation des enfants mâles, nécessaires pour la guerre. La femme se vend et passe de mains en mains au prix habituel de trois bêtes à cornes.

Et ceci pour l'âme mélancolique, langoureuse et rêveuse des femmes celtiques ! Dans le cœur de la belle Derdriu (*les Mabinogion*), le divin amour se réveille au spectacle d'un veau écorché dans la neige, dont un corbeau vient de boire le sang. Quand elle choisira son amoureux Noisë, elle lui donnera ses préférences parce qu'elle veut un jeune taureau comme lui...

1. H. d'Arbois de Jubainville ; *l'Epopée celtique en Irlande*.

M. Fouillée, tout entier aux anciennes théories, continuera pourtant à parler des Celtes comme des pacifiques par excellence. En se basant sur cette qualité essentielle de leur tempérament, il nous offrira le régal de quelques pages délicieuses, dont le seul défaut sera d'être terriblement fantaisistes[1]...

« Le Celte supplée d'ordinaire par la résistance passive à cette insuffisance de son activité volontaire; c'est un doux entêté. En outre, ne se sentant pas très fort à lui tout seul, il a une instinctive tendance à chercher la force dans l'union... Par la même raison, il est de nature pacifique : plaies et bosses ne sont point de son goût. »

« Ils n'éprouvent pas le besoin de courir le monde, de lancer des flèches vers le ciel ou de se battre contre la mer... Ils aiment le sol de la patrie, ils sont attachés à leur famille, etc. »

Mais voici que, plusieurs pages plus loin, nous trouvons chez M. Fouillée une citation de Grant-Allen, qu'il paraît du reste adopter pour son compte, que « le Celte a la *passion indomptée du danger et de l'aventure!* »

Et puis, lorsqu'il s'agira de discuter sur la valeur de l'esprit guerrier, M. Fouillée défendra ses chers Celtes et nous dira qu'eux aussi ont à leur compte « *de grandes invasions et de grandes conquêtes.* »

Et le lecteur dérouté se demande si, après tout, les Celtes étaient pacifiques ou guerriers. Se distin-

1. *Psychologie du Peuple Français.*

guaient-ils par leur amour du coin du feu ou leur soif d'aventure

On restera encore plus perplexe devant les déductions qu'on tirera de la psychologie celtique relatives aux Français de nos jours. On nous dira alors sans broncher que « la volonté chez le peuple français a conservé le caractère explosif, centrifuge et rectiligne qu'elle avait déjà chez les Gaulois ». « Comme nos ancêtres, nous dira-t-on aussi, nous poussons souvent le courage jusqu'à la témérité ... »

Les savants anthropo-psychologues broderont ainsi sur ce canevas celto-gaulois des livres entiers ! Or, celui qui voudrait prendre la contre-partie pourrait le faire, sans risquer d'offenser la vérité, pour cette simple raison que nous ne savons presque rien de la vie des Celtes. « De leurs dieux, nous ignorons à peu près tout ; à l'époque ancienne, nous ne connaissons que les assimilations sans doute superficielles que nous en ont rapportées les écrivains grecs et latins ; à l'époque gallo-romaine, quelques surnoms celtiques de divinités locales nous font entrevoir un panthéon gaulois très différent de celui dont les auteurs de l'antiquité nous avaient donné l'idée [1]... »

Quel est l'apport des Gaulois dans les cultes des pierres, du feu ou des eaux qui ont existé en Gaule bien avant leur arrivée ? Nous ne le saurons jamais, car, d'après la remarque du même auteur, dans ce

1. G. Dottin. *La Religion des Celtes.*

cimetière des religions passées, « les inscriptions sont frustes, les tombes sont vides et les fosses bouleversées ». Elles ne nous ont rien appris, sinon que nous marchons sur la poussière des morts.

On a voulu se retrancher derrière les Bretons. C'étaient, pour maints linguistes et anthropologistes, de vrais Celtes que le passé a épargnés pour nous offrir la solution de tous les problèmes qui s'agitent autour des Gaulois. Les bretonisants modernes nous déclarent pourtant sans ambages que la porte reste fermée également de ce côté-là et qu'au v[e] siècle de notre ère, la Bretagne romanisée était habitée par une population gallo-romaine semblable à celle qui occupait le reste de la Gaule. Il est vrai que plus tard, des Celtes bien moins romanisés sont arrivés de la Grande-Bretagne, mais ce courant d'immigration cessa vers le x[e] siècle. La population bretonne fut réduite de beaucoup à la suite des guerres incessantes, leur langue recula et la Bretagne passa sous l'influence française.

Où chercher alors l'âme celtique ? Est-ce dans son théâtre, tellement vanté et qui nous a déjà valu tant d'élucubrations profondes ? Là, nous dira A. Le Braz[1], où nous cherchions un drame national, nourri des fictions ingénieuses et des passions héroïques de la race, l'Irlande, la douloureuse Irlande nous montrait ses mains vides, le pays de Galles et la Cornouailles nous tendaient quelques plates imitations anglo-nor-

1. *Essai sur l'Histoire du Theâtre Celtique.*

mandes, et la maternelle Bretagne courbait les épaules sous un fatras de mystères français »

« Ce qu'on appelle improprement l'originalité bretonne, nous dira ailleurs le même auteur, n'est en dernière analyse qu'un résidu du moyen âge qui n'apparaît comme original en Bretagne que parce qu'ailleurs il y a quelque cinq cents ans qu'il est aboli[1]. »

Est-ce dans ces monuments mégalithiques (dolmens menhirs, cromlech's), si abondants en Bretagne ? Or l'archéologie a renoncé à y voir des travaux celtiques, et cela pour cette simple raison qu'on ne les rencontre point dans d'autres pays peuplés par des Celtes, comme la Bavière, la Bohême, la Haute-Italie. On constate par contre leur existence dans des pays où il n'y en avait point : en Algérie, dans la Suède occidentale, en Danemark, etc. Il s'agit, par conséquent, d'un peuple mystérieux qui a devancé les Celtes et dont nous ignorons tout, y compris son nom.

Il nous reste, en dernier lieu, un recours à la langue des anciens Celtes. Alfred Holder, dans son *Altceltischer Sprachsatz*, encore inachevé, n'en a-t-il pas recueilli plus de 30 000 mots ? Mais que ce trésor ne nous éblouisse point ! « Les noms propres y entrent dans une énorme proportion ; quant aux autres on ne peut en expliquer que... 150[2].

1. *Essai sur l'Histoire du Théâtre Celtique*, p. 516.

2. Dottin, *La Langue des Anciens Celtes* :
Constatons que l'Université de Rennes a l'honneur de compter parmi ses professeurs quelques savants « celtisans » de haute

Enfin, il faut remarquer qu'on fait figurer dans les vocabulaires celtiques tous les mots transmis par les auteurs de l'antiquité qui ne sont ni grecs, ni latins. Ils peuvent être aussi bien celtiques que ligures, ibères ou germaniques.

Quant aux mots que les écrivains du moyen âge nous donnent comme gaulois, ils appartiennent évidemment à la langue vulgaire parlée en Gaule, langue qui n'était point, à cette époque, un dialecte celtique.

Ne nous décourageons encore point. N'y a t-il pas une littérature bretonne ? Oui, elle existe, mais ses textes ne datent que du xve siècle après Jésus-Christ. Chose plus amusante : ils sont empruntés, pour la plupart de même que le drame breton, à la littérature française.

Reste la source suprême : les chants populaires bretons (*gwerz*), que La Villemarqué a voulu rattacher presque aux temps préhistoriques. Mais aujourd'hui force nous est de reconnaître, grâce aux recueils si consciencieux de Luzel, que les *gwerz* sont, par excellence, modernes, et qu'il n'y en a point dont les origines aillent au delà du xviie siècle !

Les irascibles bretonisants de Rennes ne nous font grâce de rien. N'ont-ils pas prouvé que même le

envergure : dont le célèbre grammairien M. G. Dottin, MM A. Le Braz, Loth, etc. Le travail : *La Langue des Anciens Celtes* n'a pas encore paru et son auteur a bien voulu me le communiquer en épreuves. Je m'empresse de lui en témoigner ma vive reconnaissance.

fameux pantalon breton (*bragou-braz*) n'a rien de celtique !

Donc, à mesure que nous approchons de plus près la race celtique, son « mirage » s'évanouit. Un mystère inhérent à ce peuple enveloppe toute son existence : ses pérégrinations, sa pensée, sa vie. Nous en savons peu de choses certaines, sauf peut-être qu'il a existé, sans pouvoir préciser ni ses origines ni ses frontières. Or, la psychologie collective du Celte, qui ne peut être basée que sur des connaissances concrètes et positives, devient par cela même d'une création presque impossible. Et pourtant, elle a tenté et séduit des milliers d'historiens, philosophes et sociologues. Citons-en au hasard quelques-uns.

Lorsque Mommsen se mettra à parler des Celtes, soyez convaincu qu'il saura nous étonner au même titre que ses illustres devanciers. Il leur attribuera avec soin toutes les vertus et tous les vices dont les Allemands gratifient ordinairement les Français modernes ! Pour le grand historien, ces derniers n'étant que des Celtes vulgaires, ils ont dû déjà dans le passé porter leur empreinte morale. De nos jours, Heinrich Driessmann ne verra dans l'histoire européenne que l'antagonisme entre deux races dominantes : les Celtes et les Germains. Pour lui ce sera la clef de toutes les péripéties du passé. Il va sans dire que les Germains bénéficient de toutes ses tendresses ; les Celtes, de toutes ses duretés. Les Celtes sont les amuseurs du monde et ses révolutionnaires ; les Germains, ses penseurs. La Révolution anglaise

fut causée par le soulèvement des Germains contre les Celtes ; celle de France par celui des Celtes contre les Germains. C'est pourquoi en Angleterre tout marche pour le mieux et en France tout s'en va à la débandade !

Les tentatives de ce genre de psychologie se résolvent très souvent en un verbiage des plus insipides. On dirait que cette pseudo-science n'est composée que d'une série de phrases stéréotypées, dont les adeptes se servent au gré de leur caprice. On remarquera, par exemple, que lorsque Giesebrecht, le célèbre historien allemand, a voulu peindre les anciens Germains, il eût recours à leur égard au même fonds de louanges que Thierry avait employé pour glorifier les Gaulois !

III

La vie des peuples et l'ensemble de leurs aspirations est tellement complexe, que, dans l'impossibilité de les embrasser totalement, chaque observateur s'attache surtout aux côtés qui frappent le plus son imagination. Dans le portrait sympathique ou répugnant d'un peuple perce plus l'individualité de l'artiste que celle de ses modèles. Lorsque la haine ou l'engouement, se mettant encore de la partie, obscurcissent la vision nette de l'auteur, nous n'avons devant nous que des images fausses ou caricaturales. Ce qui augmente les difficultés, c'est la

quantité invraisemblable de données dont doit disposer cette science, pour rendre des verdicts plus ou moins hasardeux. Ses conclusions touchant à tous les domaines de la vie abstraite et concrète d'un peuple, celui qui les formule doit avoir un « cœur innombrable » et, dans son cerveau, un puits insondable de connaissances. En commençant par les sciences mathématiques et en finissant par l'histoire, la linguistique, ou la littérature, rien ne doit lui être étranger. L'âme d'un peuple se manifestant autant dans ses actes que dans ses aspirations idéales, celui qui veut la juger doit savoir écouter et comprendre les battements les plus imperceptibles de son cœur. Il doit connaître ses trésors intellectuels, ses arts et sa poésie ; ses crimes et ses vertus ; les actes manifestes de sa politique et ses tendances invisibles ; sa morale sociale et privée ; l'étendue de ses sentiments altruistes de même que la force de son égoïsme. Il suffira pourtant de quelques erreurs se glissant dans ce vaste travail pour en fausser le mécanisme et en annuler la valeur.

Les coryphées de cette psychologie fataliste se consolent en pensant que leurs larges fresques seront d'autant plus ressemblantes qu'elles « laisseront maints détails dans une demi-ombre pour mettre en pleine lumière les traits essentiels. » Mais on paraît oublier que les traits essentiels ne sont que les résultantes de ces détails multiples. Avant de coller une étiquette sur l'âme d'un peuple il faut précisément connaître les rouages de son fonctionnement.

Ici, de même que dans l'analyse chimique, il n'y a pas de principes constituants négligeables. Les traïts différentiels des âmes ne sont souvent que des traits de nuance. Lorsqu'il s'agit d'analyser la signification logique d'une phrase, il faut expliquer le nombre, la nature et la composition de toutes les propositions, en distinguer et déterminer les différentes formes. Si nous laissons une ou quelques propositions de côté, notre travail péchera par la base et sera inexact.

L'inconvénient deviendra encore plus grand lorsqu'il s'agira de l'analyse si complexe et partant si délicate des mobiles mystérieux de nos actes. Les plus consciencieux parmi les doctrinaires des âmes collectives nous rappellent ces métaphysiciens qui, en étudiant les phénomènes de l'au-delà, se consolent toujours en pensant qu'il ne leur manque que le petit pont pour relier les choses de la terre à celles du monde invisible. Pourtant ce « petit pont » ne fut jamais ni créé ni retrouvé et l'ontologie a fini par faire faillite !

Voyons, par exemple, comment les plus autorisés parmi ces sociologues justifient leur psychologie collective des peuples. Le problème, si difficile qu'il soit, ne leur paraît point insoluble pour cette simple raison que « le caractère naturel tient au tempérament et à la constitution, qui eux-mêmes tiennent à la race et au milieu physiques ; or, les traits des races composantes *commencent* à être connus : on peut dire, d'une façon très générale, en quoi se distinguent les

constitutions physiques et même psychiques du Germain et du Celte, du Slave et de l'Ibère[1] ». Il suffit d'examiner ces arguments justificatifs pour rejeter la thèse tout entière.

Autant de bases, autant de grandes inconnues! Comment cette quantité de X peut-elle nous fournir la solution cherchée ? Si le caractère tient au tempérament, ce dernier reste lui-même flou et indéfini. Il varie surtout d'après les individus, et il serait aussi impossible d'élever sur ce principe une bâtisse psychologique que d'édifier un monument sur l'eau courante d'un fleuve. Chose plus importante : tous ces constructeurs nous signalent, comme leur fondement capital, l'origine raciale. Or rien de plus embrouillé, de plus incertain que la descendance généalogique d'un peuple quelconque. Les influences ethniques s'entre-croisent partout et la plupart des peuples européens, pour ne parler que de ceux-là, accusent un mélange de sang des plus variés. Lorsqu'on touche de plus près à l'histoire ethnique des peuples, on s'aperçoit de l'impossibilité de doser leur sang.

Admettons pourtant qu'on arrive (?), un jour, à définir avec précision la composition raciale des peuples et à indiquer le pourcentage approximatif des Celtes, des Germains, des Slaves, des Nègres ou des Mongols qui aurait contribué à leur formation. Il restera alors à démontrer quelle fut l'influence

1. Fouillée : *Esquisse psychologique des peuples européens.* Préface. (Paris, F. Alcan.)

relative de chacun de ces éléments! Il est hors de doute que la formation de l'âme collective ne peut être envisagée comme un simple alliage !

La petite quantité de Normands qui ont envahi l'Angleterre y ont exercé une influence plus grande que les Germains plus nombreux qui les y ont précédés. Les réfugiés français, après la révocation de l'Edit de Nantes, ont, malgré leur petit nombre, profondément impressionné l'âme et la civilisation allemandes. L'arrivée de Bernadotte et de son petit entourage en Suède a laissé des traces impérissables dans l'évolution de la vie collective de ce pays. Après avoir ainsi analysé la composition du sang au point de vue quantitatif, nous ne saurons encore rien dire en ce qui concerne les changements moraux qui durent s'ensuivre. C'est ainsi qu'après avoir prouvé que les Celtes ont fourni le 1/3 ou les 9/10 du peuple français, nous ne pourrons en induire rien de positif en ce qui concerne son caractère.

Nous ne savons, en outre, que beaucoup de choses contradictoires sur l'âme collective de ces éléments constitutifs des peuples : Celtes, Germains, Slaves ou Hongrois. Or, comment bâtir avec ces matières fluides qui nous glissent entre les doigts !

Nous avons démontré plus haut les contradictions flagrantes qui existent entre les définitions des Celtes, lorsqu'il s'agit de facteurs moraux aussi graves que leur vie sexuelle ou sociale. Et pourtant c'est une des races européennes les plus étudiées. A l'heure qu'il est, après avoir confronté des milliers

de volumes qui ont épuisé leur passé sous toutes ses formes, nous ne pouvons même pas établir si les Celtes n'étaient point sous une autre dénomination des Germains ! Et ceux-là mêmes qui consentent à les différencier ne sont point d'accord sur les lieux de leur séjour. Pour d'Arbois de Jubainville, c'est la France qui a été surtout peuplée par les Germains et l'Allemagne par les Gaulois, c'est-à-dire par les Celtes !

Et tandis que nous croyions les Celtes fixés depuis des temps immémoriaux en Gaule et ailleurs, nous ne les trouvons mentionnés pour la première fois qu'au v[e] siècle, chez Hécatée de Milet (mort en 475). Il le fait sous une forme bien vague et bien incertaine. En parlant de Marseille, il la désigne comme ville de la Ligustique (Ligurie), près de la Celtique.

Si on touche aux Ligures ou aux Ibères qui ont également contribué à façonner l'âme des peuples européens, nos données sont encore plus pauvres et moins sûres.

Les lumières de l'histoire, d'ordinaire peu certaines, s'obscurcissent singulièrement lorsqu'il s'agit des origines mystérieuses des peuples. Leur composition ethnique a laissé indifférents les chroniqueurs du passé. L'Anthropologie, d'autre part, est un des derniers enfants de la science.

Lorsqu'elle est venue au monde elle n'a pu pallier que par des spéculations philosophiques et des hypothèses plus ou moins plausibles au manque de de renseignements sûrs et positifs.

Pour combler les lacunes, on a eu recours à l'archéologie dans la mesure du possible, à la protohistoire ou à la préhistoire (*la palethnologie*), dans la mesure de l'impossible. Or, toutes ces données réunies, comme nous l'avons démontré ailleurs, sont des plus problématiques.

Voilà pour l'histoire et la composition des races dans le passé. L'analyse de leur sang nous échappant, le dosage des éléments constitutifs devient de la sorte tout à fait impraticable.

Admettons même que la science, plus vieille de quelques siècles, arrive un jour à déchiffrer les mystères impénétrables de l'origine des races. Nous n'en serions pas pour cela beaucoup plus avancés. Il resterait encore à définir le caractère et les qualités d'âme des « composants ».

Or, il suffit d'avoir lu un certain nombre de psychologies collectives du même peuple, que dis-je? d'avoir étudié une manifestation isolée et frappante de son activité intellectuelle et sociale, pour se rendre compte de la difficulté de la tâche.

IV

Taine peut être envisagé comme un des savants qui ont le plus fait pour cette science nouvelle. Pourvu d'une érudition sûre, doué d'un esprit critique génial, il s'est appliqué à faire ces « tableaux d'ensemble » qui jouissent d'une notoriété exceptionnelle parmi

les anthropo-psychologues. On aime à citer ses jugements sur les Anglais, les Allemands, les Italiens ou les Français. On lui attribue couramment le mérite d'avoir su déchiffrer leurs âmes et de nous en avoir offert une image photographique. Il a suffi pourtant qu'un grain de sable pascalien rentrât dans ce vaste cerveau pour en fausser tous les rouages. Emu par le noble désir de se montrer courageux jusqu'à l'excès et indépendant même aux dépens de sa patrie, il a glissé inconsciemment, dans sa psychologie du peuple allemand, jusqu'à l'apologie. Le peuple français, par cela même, est descendu de plusieurs degrés au-dessous de sa valeur conventionnelle. Nous lisons ainsi chez Taine[1] des éloges enthousiastes prodigués aux Allemands, à leur esprit inventif, original, primesautier, à leur culture autochtone, créée et grandie sur le sol même. C'est l'Allemagne qui, d'après Taine, aurait créé toutes les idées de notre siècle. La France n'aurait fait que les réchauffer.

Le génie allemand de la fin du XVIIIe siècle aurait engendré une nouvelle métaphysique, une nouvelle théologie, une nouvelle poésie, une nouvelle littérature... Excusez du peu !

La conception des idées originales est, pour Taine, la faculté dominante du peuple allemand.

Or, juste vers cette époque, la France se glorifiait d'avoir des génies comme Laplace, Lavoisier, Lamarck, Bichat, Cuvier, etc.

1. *Histoire de la Littérature anglaise,* t. I.

La France a pourtant contresigné ce jugement fantaisiste de Taine !

Mais Zeller, l'historien alsacien si justement réputé, s'est efforcé de démontrer exactement le contraire. Il a démoli du même coup cette psychologie collective de l'Allemand, comme fausse d'un bout à l'autre, et les commentaires historiques erronés qui lui ont servi de soutien.

Nous voyons devant nous les mêmes faits, mais la façon de les éclairer en change complètement l'aspect. Les Allemands, esprits originaux et créateurs d'une culture particulière, deviennent pour Zeller de simples imitateurs. Comme pays civilisé, nous dira cet historien, l'Allemagne n'est que le produit de la Gaule et de Rome. Elle a reçu *du dehors* tout : la chevalerie, la liberté civique, l'idée de l'empire, ses lettres et ses sciences, ses universités (copiées sur celles de Paris), son art gothique (originaire de France), jusqu'à la tolérance religieuse, fruit peu connu en Allemagne. Zeller constate que, depuis César et Tacite jusqu'à Charlemagne, la Germanie a offert le rare spectacle, dans l'histoire, d'une civilisation absolument stationnaire, absolument barbare, et cela pendant huit siècles. L'Allemagne, nous dira-t-il ailleurs, n'a jamais fait le progrès : *elle l'a subi !*

Mommsen, par contre, qui ignorait ce fait que l'Allemagne est plutôt celtique que germaine, écrase de son mépris la race celtique, bonne à rien, inapte en politique, sans originalité ni profondeur, des Ger-

mains, race supérieure, intellectuellement et moralement.

Il suffirait de mettre en regard les opinions émises par les écrivains les plus éminents sur un même peuple, ou encore mieux sur un trait quelconque pris comme dominante de son caractère, pour s'apercevoir l'impossibilité d'arriver à une conclusion pondérée, digne de s'imposer à tous les observateurs impartiaux.

Chaque description d'une qualité psychologique et collective, lors même que celle-ci forme le cachet essentiel d'un peuple ou d'une race, rencontre des difficultés presque insurmontables. Que dire alors d'une définition d'ensemble, sorte de cristallisation d'une centaine de ces traits caractéristiques qui échappent individuellement à notre investigation ? Prenons un exemple concret.

Pour avoir une psychologie plausible du peuple français, il faut y faire rentrer, naturellement, l'esprit ou le génie français. Tout le monde paraît être d'accord là-dessus : ce qui distingue intellectuellement et moralement le peuple français de tous les autres peuples, c'est avant tout la qualité de son esprit et de son génie. Or, qu'est-ce que l'esprit français ? Quelles sont ses qualités essentielles ? En quoi se distingue-t-il de l'esprit ou du genie allemand, russe ou anglais ? Un étranger peut-il se l'approprier jusqu'au point de ne pouvoir plus être distingué d'un Français ?

V

D'accord avec quelques savants et écrivains les plus représentatifs de la pensée française, je me suis efforcé d'élucider, en 1898, cette question. Une trentaine de psychologues, romanciers, poètes, philosophes, professeurs, ont bien voulu m'envoyer à ce sujet, en réponse à mon questionnaire, des pages profondes et lumineuses qui ont eu pour effet de démontrer avant tout l'impossibilité absolue de préciser et de définir l'esprit français [1]. Pour M. Paul Bourget, il faudrait contester jusqu'à la réalité de ces formules si générales : l'esprit français, l'esprit anglo-saxon, etc. Ce sont des étiquettes qui déguisent des abstractions et « pour me borner à la France et à sa littérature, écrit-il, quelle est la définition commune qui pourra convenir à Pascal et à Voltaire, à Rabelais et à Boileau, à Montesquieu et à Hugo, à Racine et à Balzac? Ce sont pourtant des génies tous français ». Pour M. Jules Claretie « ce qui est clair, lumineux, généreux, est tout à fait français, cette clarté n'exclue point la profondeur. Avec cela l'horreur de toute affectation, du pédantisme facile. »

M. François Coppée nous dira « qu'il n'y a qu'en

1. Tous les articles ont paru dans *La Revue* (*ancienne Revue des Revues*) 1er juillet 1898. Ce numéro est complètement épuisé et reste aujourd'hui introuvable.

France qu'on sait être fort sans être lourd et profond sans devenir obscur. »

M. Michel Bréal ne pense point que les qualités « d'aimable et de fort, de brillant et de sensé, de spirituel et d'enthousiaste » soient exclusivement dévolues à la France, elles s'y trouvent seulement plus souvent qu'ailleurs. Il ne s'ensuit donc pas que, pour y avoir part, il faille compter plusieurs quartiers d'authentique descendance française. » M. Anatole France distingue pourtant « un certain esprit d'ordre, de mesure, de clarté, qui ne se trouve pas ailleurs, bien que tous les grands écrivains de toutes les langues aient la clarté, la mesure, l'ordre. Mais c'est un autre ordre, une autre mesure, une autre clarté. » Pour M. Urbain Gohier, « il est vraiment téméraire de prendre pour caractéristiques de l'esprit français des qualités qui sont par excellence, dans notre littérature, la marque de plusieurs étrangers. Au sens vulgairement admis, il n'y a jamais eu d'écrivains plus *français* que l'anglais Hamilton, que le suisse Rousseau, que l'italien de Maistre, que l'allemand Heine, que le mulâtre Dumas. » Et cette prétendue « mesure » et « clarté », qui constituent en apparence le patrimoine le plus incontestable de l'esprit français, vont être réduites en miettes par M. Rémy de Gourmont qui nous dira que « ni Ronsard, ni Rabelais, ni Corneille, ni Michelet, ni Hugo, n'ont mesure, goût et clarté. »

M. G. Larroumet le caractérisera par contre par « la tendance aux idées générales, l'amour de la vie

sociale, l'aptitude dominante à l'éloquence et au théâtre, le besoin de la clarté et la passion de l'esprit ». Pour Camille Mauclair, il faut laisser toutes ces rengaines de côté, car ce qui caractérise l'esprit français, « c'est le criticisme qui est le fond de la race française. Son imagination est une déformation du vrai, jamais une invention. »

M. Marcel Prévost considère l'esprit français comme clair, synthétique, amoureux et respectueux des règles. En résumé « clarté, goût des idées et des méthodes générales, esprit classique. »

M. E. Rod a reculé devant la difficulté d'une définition, mais il croit que cet esprit existe et « il n'est pas celui des autres peuples ». Georges Rodenbach raille agréablement cette prétention au monopole de la clarté et du goût : « tout écrivain qui écrit en français est un *écrivain français*, nous dira-t-il... La langue de son œuvre le classe et non pas son état civil... Et en effet *ceux qui sont de nationalité française, se sentent souvent plus différents entre eux qu'ils ne le sont d'un étranger écrivant en français.* »

Francisque Sarcey nous dira tout simplement que « tout livre qui est logiquement ordonné et clair est par cela même français ». C'est à ce titre que « Rousseau et Dumas sont d'excellents français ».

M. Sully Prudhomme affirme, au contraire, qu'il y a un esprit français nettement limité. « Si nous considérons, nous dira-t-il, des écrivains de nations différentes, nous serons obligés de reconnaître qu'ils pourront encore moins s'assimiler mutuellement leurs

styles respectifs, même abstraction faite de leurs caractères personnels, car ils diffèrent dans leur essence foncière par les caractères stables et irréductibles de leurs nations respectives ».

M. de Vogüé croit la solution de cette question presque impossible, car « dans le domaine de l'intellectualité interviennent, outre la liberté humaine, maintes variations imprévues que cette liberté comporte de même que de nombreux cas d'acclimatation individuelle ».

Emile Zola voit dans les Français des Latins et « c'est là la grande famille à opposer aux familles du septentrion. »

Nous laissons de côté une douzaine d'autres écrivains dont les opinions ne font qu'augmenter la cacophonie mentionnée plus haut. La comparaison de toutes ces idées divergentes nous offre pourtant un enseignement de grande portée.

Voilà une « marque » nationale qui paraît être la mieux connue « L'esprit français » n'est-il pas censé être la qualité fondamentale et inséparable de la mentalité de tous les penseurs et écrivains français? Nous retrouvons ce terme répété à l'infini dans les livres et les discours. Les savants et les profanes s'en servent sur tous les tons. Dans son culte, nous dit-on, communient tous les peuples de l'univers !

Lorsqu'on se préoccupe toutefois de savoir ce qu'il y a derrière ce terme magique « esprit ou génie français », on s'aperçoit non seulement qu'il devient impossible de le définir, mais aussi, chose

plus importante, que chaque écrivain le comprend à sa façon. Pour les uns, il serait réellement l'apanage exclusif des Français ; pour les autres, il se rencontrerait seulement plus fréquemment en France, tandis que certains nous diront que les qualités que nous lui attribuons sont purement humaines et se retrouvent aussi bien en dehors des frontières géographiques et ethniques de la France !

En voulant analyser les traits essentiels de cet « esprit ou génie », chacun lui attribuera des qualités spéciales, d'après son tempérament et les qualités de son âme.

La capacité d'analyse ou d'orientation de cette réunion si brillante de penseurs et d'écrivains n'est, du reste, pour rien dans cet échec. Ils n'ont pas abouti dans leur tâche, par cette simple raison qu'il n'y avait pas moyen d'aboutir. En voulant revendiquer pour l'esprit ou le génie français certaines qualités exclusives, ils se sont condamnés à des efforts stériles. C'est que notre morale, notre intellectualité, les penchants de notre âme tiennent à un certain degré de notre civilisation, à une certaine manière d'être et de vivre. Elle se rattache aux individus, mais non point aux peuples et aux races.

L'esprit de la plupart des Français de *nos jours* accuse une note dominante. Mais celle-ci n'est point irréductible ou éternelle. Elle change et changera avec les modifications profondes que subira la vie de la nation.

VI

Le défaut de méthode qui caractérise toutes ces généralisations se fera voir lorsqu'il s'agira d'appliquer celles-ci aux faits concrets et à la psychologie individuelle.

Pour Stewart Chamberlain, Byron était un véritable Germain, mais Driessmann nous dira que ce n'était qu'un Celte vulgaire.

Ses aventures romanesques « si essentiellement germaines », qui ont attendri Chamberlain, révoltent la conscience de Driessmann. Byron ne fréquentait-il pas à Venise les courtisanes et ce trait n'est-il pas éminemment celtique[1] ?

Cervantès était un grand Aryen, déclarera avec emphase Chamberlain ; ce n'était qu'un Celto-Ibère, lui répondra Driessmann. Et tandis que Chamberlain verra dans les social-démocrates allemands des types juifs et Driessmann des Celto-Mongols, Woltmann, également un anthropo-psychologue de marque, s'extasiera devant ces représentants les plus autorisés du sang et tempérament germain[2].

Emmanuel Kant, ce type représentatif de la pensée allemande, sera condamné par Otto Wilmann comme un méchant cosmopolite qui s'enflammait tantôt pour les Anglais, tantôt pour les Français!

1. *Keltentum in der Europaïschen Blutmischung.*
2. *Politische Anthropologie.*

Que dire enfin d'anthropo-psychologues d'ordre secondaire qui n'ont même pas la pudeur de donner un vernis d'impartialité à leurs peintures de haute fantaisie! Sans logique et sans scrupules, ils se contredisent eux-mêmes, tout en restant en contradiction avec la réalité.

Lorsqu'on parcourt l'audacieuse psychologie telle collective que nous l'offre Gobineau ou Chamberlain, pour ne citer que ces deux écrivains, dont l'influence sur la mentalité contemporaine est considérable, on reste stupéfait devant la désinvolture avec laquelle ils ne cessent de modifier leur opinion au cours du même ouvrage. Le même trait d'infériorité, constaté chez tel peuple, devient une preuve de supériorité, lorsqu'on le rencontre chez tel autre. La dolichocéphalie, considérée comme vertu suprême chez les Blancs, ne compte point lorsqu'on la retrouve chez les Nègres. Quand il s'agit d'idéaliser un peuple ou une race, on leur imputera toutes les vertus, même celles qui n'étaient ni de leur pays, ni de leur époque.

C'est ainsi que Houston Stewart Chamberlain[1] nous enseignera que les Aryens n'ont jamais connu ni temples, ni divinités et qu'ils faisaient montre d'une tolérance idéale. Jamais, nous dira-t-il, les Indo-Germains, c'est-à-dire les Aryens, n'ont eu

1. *Die Grundlagen des XIX Iahrhunderts* (2e vol. 5e édition). Cet ouvrage jouit d'une popularité très grande dans tous les pays allemands et l'empereur Guillaume a cru utile de manifester ouvertement son admiration pour l'auteur et les thèses (fort contradictoires, du reste) soutenues dans ses volumes.

recours à la propagande violente de leurs croyances et aux persécutions religieuses.

Pour rehausser les vertus civilisatrices des Allemands, il nous peindra la décadence de Rome, survenue naturellement à la suite du « mélange chaotique du sang des races », en des couleurs très sombres, et l'invasion germaine, comme un véritable sauvetage de l'humanité. Pour cet étrange savant, le mélange des races constitue une vraie calamité. Les Juifs ont dégénéré, précisément à cause du même événement qui a coûté l'indépendance à Rome. Et toutes les races qui, à travers l'histoire, subiront cette injection du sang venu du dehors tomberont par cela même au rang de dégradées et d'inférieures. Chamberlain ne manquera pas d'en tirer des conclusions très fâcheuses pour ... les Slaves. Or lorsqu'il s'agit des Prussiens, qui ne sont que le résultat d'un mélange dont le sang slave a surtout fait les frais, il oubliera sa belle thèse et nous gratifiera d'hymnes enthousiastes en l'honneur de cette race exceptionnelle.

A remarquer que l'Allemagne, si chère à Gobineau, Lapouge ou Chamberlain, est également coupable du grand crime qui devrait consommer sa ruine. N'a-t-elle pas mêlé à son sang originel (?) celui de peuples slaves comme les Obotrites (Mecklenbourg) ; Sorabes ou Serbes (Brandebourg), Wolatabs ou Wiltz (Poméranie), les Wends, sans parler de nombreuses peuplades celtiques comme les Helvètes, les Tectosages, les Ambrons, etc., etc.

Voici un exemple plus typique. La psychologie du peuple allemand, telle que l'entend Chamberlain, pour plaire aux puissants du jour, avait besoin de quelques ornements spéciaux. Il s'agissait de démontrer que le Germain a toujours été fidèle à son souverain et à son serment de servitude. Et l'auteur, jetant l'histoire des Germains par-dessus bord, déclare gravement que de tout temps la loyauté et la fidélité envers les chefs ont été le trait capital (*der bedeutendste Zug*) du caractère allemand !

Pour justifier cette thèse, il cite quelques anecdotes, tout en laissant négligemment de côté les faits nombreux qui crient sa monstruosité. La loyauté germaine a d'abord été très sévèrement jugée par presque tous les auteurs romains. La conduite d'Arminius, le vainqueur de Varus, était même considérée par les anciens comme un crime révoltant dans les relations entre peuples.

« Les Francs, dont les Germains, nous dira Vopiscus, trahissent leurs engagements en riant.[1] »

En parcourant l'histoire de l'Allemagne du moyen âge et même celle des temps modernes, on y retrouve de nombreux traits de violation des serments de fidélité. Et ce n'est sans doute pas faute de bonne volonté, si ses essais répétés de soulèvement n'ont pas abouti à délivrer le peuple allemand de ses sou-

1. On trouvera de nombreux arguments contre cette assertion fausse de Chamberlain, entre autres dans l'ouvrage de Fr. Herz : *Moderne Rassentheorien*, consacré surtout à combattre les erreurs de la doctrine de Chamberlain.

verains, qui ne s'en trouvent adorés que par intermittence.

Pour ce qui regarde la Prusse, tout particulièrement, les chevaliers de la Croix, ces véritables fondateurs du royaume, doivent rire dans leurs tombeaux, en songeant à la loyauté et à la fidélité qu'on leur prête à la suite de leurs exploits contre la Pologne. Et que de complots envers son roi l'Allemagne possède à son actif, en commençant par celui contre Charlemagne !

Les Burgondes valent sous ce rapport les Longobards, et ceux-ci valent les Turingiens. « Les révoltes, le régicide et la traîtrise, voilà le bilan de l'activité des princes allemands », nous dira Dahn.

Il suffit de lire les jongleries auxquelles se livre Chamberlain en vue de prouver, tantôt que Jésus-Christ n'était pas sémite, tantôt que sa pensée a été quand même sémitique, pour avoir une idée nette des procédés scientifiques dont se servent les représentants de la « fatalité psychologique » des peuples et des races.

S'il y a quelque chose de fatal, c'est ce penchant insurmontable à prôner des balivernes qu'on rencontre chez la plupart des anthropo-psychologues. On dirait que la damnation du Seigneur pèse sur leur faculté de raisonnement. Les penseurs, si prudents dans d'autres domaines, tombent en celui-ci dans des généralisations stupéfiantes.

De Candolle, pour expliquer la supériorité des blonds, risque une théorie qui serait indigne d'un

enfant. Les bruns, nous dit-il, ont une vitalité bien plus grande que les blonds. Afin de ne pas succomber dans la lutte, ces derniers se sont vus forcés de faire plus d'efforts et de se « spiritualiser » davantage.

Voilà pourquoi votre fille est muette !

Pour saisir tout le comique de cette lutte imaginaire, rappelons que les blonds et les bruns se trouvent disséminés non seulement dans les mêmes races, mais aussi dans les mêmes provinces, arrondissements, communes, voire au sein des mêmes familles ! On trouve beaucoup de bruns chez des peuples blonds par excellence, comme les Esquimaux, de même qu'il y a des Nègres blonds. Th. Poesche[1] insiste sur ce fait que même dans la partie la plus blonde de l'Allemagne les bruns sont en majorité.

On retrouve les blonds en Asie, et Vambéry affirme que ceux-ci forment la majorité chez lés Turkomans. D'après Galien et Hippocrate, les Scythes eux-mêmes étaient blonds. On rencontre des blonds chez les Berbers du Maroc, de même que parmi les Afghans, en un mot partout où il y a des bruns.

Driessmann nous dira, d'autre part, que la décadence des blonds en Allemagne n'est que le résultat du mauvais goût des femmes qui préféreraient en général les bruns aux blonds[2].

1. *Die Arier*.

2. Beddoe de Clifton retourne, il est vrai, ce reproche et l'adresse aux hommes en Angleterre. Le nombre des blondes y diminue pour cette raison que les gentlemen anglais leur préfèrent des

Benjamin Kidd, partant de ce point de vue que la France est par excellence celtique, applique, sans plus de façon à sa psychologie les anciens clichés qui ont servi pour idéaliser l'âme et la civilisation gauloises. Ce distingué sociologue, persuadé qu'un mur infranchissable sépare les Celtes et les Germains, nous dira que le sens éthique prime chez les Germains le sens esthétique! Ce qui manque toujours aux Germains, c'est l'idéalisme de l'esprit français. Quoique admirateur sincère de la France, il prétend pourtant que les peuples teutoniques ont des qualités qui, sans être intellectuelles en elles-mêmes, contribuent davantage à la puissance sociale et à la domination du monde. Naturellement quantité d'autres psychologues opposeront, par contre, l'idéalisme allemand au bon sens pratique des Français! Tandis que Driessmann nous dira que la science exacte, qu'il ne paraît pas apprécier beaucoup, a été l'œuvre des Celtes, Chamberlain l'attribuera aux Germains. Et, partant de là, tous deux peindront différemment les aspirations scientifiques des individus représentatifs des deux races. Rien de plus « anti-germain », s'écriera Chamberlain que « l'universalisme ». C'est pourquoi la Révolution française et l'œuvre de Napoléon n'ont

femmes brunes. Sur 100 femmes, nous dira-t-il, ayant les cheveux noirs, châtain foncé, châtain clair, blonds et rouges, les proportions des femmes mariées étaient de 79, 69, 60, 55 et 67? (*Anthrop. Rev.* T. I, 1864). Et voici comment la sélection aidant, les blonds avec leurs vertus et leur supériorité sur les bruns disparaissent de la terre!

pu être engendrées que par des Celtes ! La papauté, n'a été que la fille du catholicisme, qui n'est à son tour que d'essence celtique. Woltmann, au contraire, trouvera que les tendances à l'universalité caractérisent l'esprit germain et que la papauté le « napoléonisme » et la Révolution française ont été l'œuvre des Germains !

VII

Quoi d'étonnant que la psychologie collective chancelle sur ses bases, si de simples relations et descriptions de voyageurs se trouvent si souvent en contradiction?

Les mêmes peuples, qui sont nobles et généreux pour les uns, sont lâches et dégradés pour les autres.

Les Japonais modernes sont, d'après certains voyageurs, un peuple orgueilleux et guerrier ; d'après les autres, pacifique, simple et accueillant.

Les Schilluk, que Schweinfurth range parmi les races les plus nobles de l'Afrique centrale, sont considérés par tant d'autres comme ne dépassant pas le niveau du singe. Les Français, peints comme immoraux et légers par beaucoup de psychologues, sont portés aux nues par les autres pour leur esprit d'économie et la haute moralité de leur vie intime. Les chiffres statistiques eux-mêmes prêtent à des malentendus et aux jugements erronés.

L'Angleterre, regardée comme étant à l'apogée de

sa gloire et de sa prospérité par les uns, est déclarée en décadence par les autres. Pays très riche, disent les uns ; en pleine décrépitude, affirment les autres.

Pour les uns, les Allemands, après 1870, ont progressé au point de vue social et moral : pour les autres, ils ont reculé au point de vue humain. Les uns proclament la Russie et les Russes jeunes et vigoureux ; les autres ne voient, dans l'Empire des Tzars, qu'un pays usé et vieilli avant le temps.

On juge ainsi différemment les mêmes peuples en se basant sur les mêmes données. L'apothéose des uns devient un anathème pour les autres. Lorsqu'on envisage tous ces verdicts disparates, on ne peut que nourrir une confiance bien limitée à l'égard de l'anthropo-psychologie et de ses théoriciens. Leurs phrases, entassées sans rime ni raison rappellent ces jeux de hasard où les cartes se joignent et se marient d'une façon fantaisiste. On pourrait appliquer à certains de ces jugements la réserve dont on use d'ordinaire pour les questions de goût. Il faut s'abstenir de les discuter. Vu la complexité de leurs éléments constitutifs et la variété des façons de les envisager, toutes les conclusions qu'on en tire peuvent être également soutenues et combattues.

VIII

Et pourtant, il serait injuste de nier l'importance capitale *qu'aurait pu avoir* la psychologie des

peuples. S'il était possible, dit Kant, de pénétrer assez profondément dans le caractère d'un homme ou d'un peuple, si toutes les circonstances qui agissent sur les volontés individuelles ou collectives étaient connues, on pourrait calculer exactement la conduite d'un homme ou d'un peuple, comme on calcule une éclipse de soleil ou de lune. Malheureusement ce désir ressemble un peu à la prétention qu'aurait le possesseur d'une fortune plus que modeste de se faire passer pour milliardaire.

L'âme voudrait bien aller au paradis, dit un proverbe slave, mais les péchés la retiennent sur terre. Les tentatives d'édifier l'Anthropo-psychologie sur des bases rigoureusement scientifiques échouent précisément à cause de la fragilité excessive et de la complexité inextricable des matériaux de construction. Que dirions-nous d'un architecte à qui on imposerait le devoir de se servir de milliers d'éléments dont il ignorerait la solidité et la force de résistance? Même si, après des efforts laborieux, il arrivait à élever sa bâtisse modeste, le moindre coup de vent suffirait sans doute pour la jeter. Or ce sont de grosses tempêtes qui soufflent sur l'édifice anthropo-psychologique. Ses fenêtres restant ouvertes sur toutes les phases de la vie des peuples, des courants d'air formidables lui arrivent de toutes parts. Parfois, tirant des conclusions de la forme gouvernementale que subit un peuple, on nous déclare que celui-ci a soif d'autorité et ne voit son salut que dans la tutelle gouvernementale. Mais voici que les mêmes

Français, émigrés au Canada, s'y accommodent admirablement du *selfgovernment* anglais et prospèrent sous des principes diamétralement opposés !

Les Anglais, nous dira-t-on, d'autre part se distinguentd'une façon capitale des Français. Les uns sont aussi individualistes que les autres sont socialistes (G. Le Bon).

Les savants néo-latins, comme Ferrero et Sergi, suivis en cela par Demolins et tant d'autres, écriront même là-dessus des volumes inquiétants pour l'avenir français, espagnol ou italien. Or les mêmes Anglais, dans l'Australie et la Nouvelle-Zélande, deviennent des socialistes d'État, d'une ressemblance frappante avec les *Kathedersocialisten* d'Allemagne. Il s'ensuit, d'après K. Pearson[1], une modification essentielle des caractères. L'individualisme anglais se transforme et cède la place à une sorte d'insouciance personnelle s'abritant derrière la protection bienfaisante de l'État.

Ce trait fondamental des Anglo-Saxons n'a donc ses origines que dans l'ensemble des conditions politiques et économiques qui les régissent. La faillite de cette qualité essentielle de l'âme anglaise entraîne, du reste, l'insolvabilité de plusieurs autres traites tirées sur sa psychologie collective et héréditaire.

La plupart des théoriciens de cette école dépeignent le caractère espagnol comme rempli de cruauté et de dureté. Leurs arrêts, basés sur le passé historique de ce peuple et, entre autres, sur l'Inquisition

1. *National Life and Character.*

et sur l'exploitation de ses colonies, ont sans doute leurs raisons d'être. Mais les historiens démontrent que la politique anglaise aux Indes n'a été qu'un acte ininterrompu de cruauté séculaire, ou que leur attitude à l'égard des Irlandais n'a pas été non plus exempte de dureté et d'injustice.

Presque partout où se sont implantés des Anglais, ils n'ont su que détruire ou exploiter. Rappelons ce fait cité par Boutmy[1] :

Lorsque la nouvelle du bombardement d'Alexandrie fut rendue publique à la Chambre des communes, cette déclaration fut accueillie par un éclat de joie spontané et retentissant, *ringing cheer*, tel qu'on aurait pu l'attendre d'écoliers qui assistent à un feu d'artifice, non pas d'une assemblée d'hommes intelligents, de chrétiens, à qui l'on venait dire qu'une ville de 200 000 âmes avait été bombardée et mitraillée à plaisir !

La conduite des Français chez les Hovas ou en Algérie a donné lieu à des reproches des plus blessants pour nos sentiments humanitaires[2], tant il est vrai, comme l'avait déjà constaté Montesquieu, que tous les peuples se montrent, dans certaines circonstances, injustes et cruels. Les Américains des États du Sud ont, avant et après la guerre de Sécession, agi d'une façon barbare vis-à-vis des Nègres. Ceux du Nord accumulèrent toutes sortes de crimes dans leur œuvre d'extermination des Indiens. Sous nos yeux

1. *Psychologie politique du peuple anglais au* XIXe *siècle.*
2. Voir, à ce sujet, les études de Vigné d'Octon.

les Prussiens agissent avec une cruauté révoltante à l'égard des Polonais allemands ; les Russes font de même à l'égard des Finlandais, des Juifs ou des Arméniens, tandis que les Turcs, dans leur politique anti-arménienne, réalisée avec le concours tacite de plusieurs gouvernements civilisés, laissent bien loin derrière eux les atrocités espagnoles aux Philippines ou à Cuba.

La cruauté et la dureté des Espagnols cessent donc d'être exclusives. En observant de nombreux cas où les nations considérées comme les plus sociables et les plus humaines agissent de même, ne faudrait-il pas plutôt en conclure qu'une férocité sauvage sommeille au fond de la conscience de tous les peuples? Les nations reconnues comme douces et justes ne doivent leur réputation qu'à un concours de circonstances favorables dans leur évolution historique. Le passé, qui leur a épargné la nécessité des actions anti-humaines, aurait pu tourner autrement et imposer cette inhumanité à leurs intérêts. C'est l'occasion qui fait le larron. On a beau prétendre que les caractères moraux et intellectuels qui constituent un type national seraient aussi stables que les caractères anatomiques déterminant l'espèce (G. Le Bon), cette affirmation nous fait sourire en présence des modifications incessantes qui s'opèrent sous nos yeux.

Les Irlandais, émigrés aux États-Unis, y changent leur mentalité et leur état d'âme au bout d'une quinzaine d'années. Les Prussiens du commencement du XIX[e] siècle ne ressemblent point, d'après

les voyageurs et les historiens, à ceux de nos jours. Les Nègres d'avant la guerre de Sécession et ceux d'aujourd'hui, ayant reçu une instruction supérieure, forment un contraste marqué au point de vue du caractère et des aspirations. Avec la dignité d'homme qu'on leur a inculquée, les vices qu'on considérait chez eux comme instinctifs ont presque complètement disparu. Les Maoris de la Nouvelle-Zélande, ayant passé par des écoles anglaises et ayant adopté les professions libérales, ont fini par s'approprier la mentalité et la morale anglaises.

L'âme du Nippon de 1905 n'est point celle du Nippon des Samouraï. Soyons convaincus que la guerre avec la Russie, quelle qu'en soit l'issue, va encore contribuer à cette modification essentielle. Le fait est tellement vrai que d'ores et déjà toutes les anciennes définitions de l'âme japonaise se montrent fausses et surannées. Tous les démographes nous les présentent à l'unanimité comme un peuple d'imitateurs incapable d'inventer et de créer. Habitués que nous étions à les voir adopter servilement notre civilisation et nos découvertes, nous les avions crus condamnés à perpétuité à emprunter les résultats de nos efforts intellectuels. Or la civilisation a tout simplement agi à leur égard comme elle a fait envers les autres peuples blancs, rouges ou noirs. Après une période de digestion des idées reçues et des faits appris, suit une période d'incubation et de création. La faculté de créer est le fait des individus, non point des groupes ethniques. C'est

ainsi que les Japonais, au bout d'une quarantaine d'années d'emprunts intellectuels, s'efforcent d'enrichir à leur tour le trésor de la civilisation commune.

Rappelons à ce sujet les découvertes scientifiques de ces dernières années et entre autres celles du Dr Kitasato, qui a cultivé le premier le bacille du tétanos et appliqué la sérothérapie à la diphtérie, bien avant le Dr Roux; de Shiga (sérum contre la dysenterie) ; de Takamine (les glandes) ; des Drs Miura et Yamagniwa (le Kakké ou béri-béri), etc.

Les études du professeur Nagaoka sur les relations entre la magnétisation et la torsion (magnétostriction) sont devenues classiques, de même que celles du professeur Sékiya et de son successeur Omori font époque dans le domaine sismologique.

Si les brevets d'invention pris dans un pays témoignent, comme le professent les Américains, en faveur des facultés créatrices de ses habitants, les Japonais ont le droit de tenir tête sous ce rapport aux Européens. Quoique la loi sur les brevets ne fonctionne chez eux que depuis 1885, les Japonais ont déjà réussi à se faire délivrer 6 121 certificats pour des inventions authentiques. Les progrès réalisés dans cette voie sont des plus étonnants. De 99 en 1885, le chiffre des brevets a monté à 205, une année après; à 605, en 1891 ; à 871, en 1902 et à 1 024, en 1903. L'auteur japonais Tomita Tanadori, à qui nous empruntons ces données, signale en outre l'indifférence regrettable de ses compatriotes à l'égard des inventions réalisées. Très souvent, nous dit-il, ils les

laissent tomber dans l'oubli et se font distancer par des étrangers qui prennent des brevets à leur nom.

« Les Japonais, tout en étant des insulaires, nous dira Vacher de Lapouge, n'ont point, contrairement aux Anglais, des appétits de conquête et d'expansion ». Mais voici que survient la guerre chinoise et les Japonais démontrent que leurs appétits ne le cèdent en rien à ceux des autres peuples européens ; quelques années plus tard, ils se lanceront dans une guerre formidable pour la domination de la Corée et de la Mandchourie !.

Plus près de nous, les Hongrois ont depuis longtemps perdu les traits caractéristiques des Mongols et sont de tous points semblables aux soi-disant Aryens. Les Suisses étaient jadis connus comme soldats; en qualité de mercenaires, ils pullulaient dans tous les Etats. Aujourd'hui, ces guerriers par excellence sont devenus des hôteliers émérites. Les Norvégiens, si paisibles de notre temps, se signalaient au moyen âge par leur esprit aventurier. Presque tous les historiens de la Pologne ont attribué le démembrement et la chute de ce pays à l'indolence et à la passivité slaves, au manque de sentiments politiques et à la légèreté de ses mœurs. Or les autres Slaves, affligés par conséquent des mêmes défauts, comme les Tchèques, ont accompli une série d'actes héroïques et fourni l'exemple d'une persévérance exceptionnelle dans leurs efforts vers l'émancipation. D'autre part, ces mêmes Polonais, grandis à l'école du malheur, loin de disparaître au milieu de leurs trois ennemis

séculaires, se développent d'une façon prodigieuse et justifient leur foi dans leur résurrection certaine.

Les Juifs, considérés comme des gens pacifiques par excellence, détestant et craignant les armes, possédaient autrefois un tempérament belliqueux. Le nom d'« Israël » veut dire le dieu du combat. Le poème de Debora, un des plus anciens monuments de la littérature hébraique, n'est qu'un chant guerrier. « Jehova » est peint, dans certains chants juifs, comme descendant sur la terre pour prendre part aux combats. Les *Juges* sont pleins d'exploits héroïques des Juifs et l'histoire de David bataillant contre Goliath ou celle de Samgar tuant avec un grand os six cents ennemis indiquent suffisamment le culte du courage et de la force.

Il y eut même un temps (vers le deuxième ou le premier siècle av. J.-C.) où les Juifs remplissaient le rôle de mercenaires, comme les Suisses à l'époque moderne. En cette qualité, ils se distinguaient par leur courage et leur fidélité[1].

Les même Juifs, d'après les psychologues ethniques, ont la vertu de pouvoir résister à tous les climats. Or cette particularité pathologique qui fait partie de tous leurs portraits, ils ne la doivent qu'aux conditions hygiéniques spéciales de leur vie. Leur religion, leurs coutumes, l'isolement, la persécution, la modération et tant d'autres conditions de leur existence les font résister aux maux si meurtriers

1. Stade : *Geschichte des Volkes Israël.*

pour l'intempérance et l'imprévoyance des autres peuples. Neufville, Legoy, Dieterici, etc., insistent sur la régularité de leur vie, les soins donnés aux malades, qui réduisent singulièrement leurs enfants et la mortalité et augmentent leur salubrité.

On a constaté d'autre part que les Israélites qui ont subi l'influence du milieu ambiant au point de vue moral et intellectuel et adopté les mœurs de leur entourage, perdent du coup le bénéfice de cette vertu exceptionnelle et rentrent dans la loi commune.

IX

Non seulement la psychologie d'ensemble nous réserve de cruelles déceptions, mais même celle plus facile de certaines qualités concrètes de notre vie morale et intellectuelle. La clarté et l'attrait de la forme littéraire, qu'on voudrait coûte que coûte présenter comme le privilège exclusif des écrivains et des savants français, leur font souvent aussi défaut et se retrouvent, par contre, parmi les écrivains étrangers. Le comte Gobineau dut l'insuccès primitif de ses œuvres à leur forme défectueuse. Il lui a fallu la puissante amitié de Wagner pour sortir de l'oubli et s'imposer au public allemand.

Constant Prévost a devancé sur tous les points Charles Lyell. C'est lui qui est le véritable fondateur de « l'école actualiste » : sur les ruines du « cataclysme » de Cuvier il a fait triompher la théorie des

évolutions lentes. Et tandis que sa langue claire et séduisante a rendu populaire Sir Lyell, Prévost, à cause de l'obscurité qui règne dans ses écrits, a été de tout temps ignoré, de même que ses œuvres.

En quoi la façon d'écrire de Lamarck est-elle supérieure à celle de Darwin ? L'histoire littéraire nous fournira des milliers d'exemples du même genre. Heine et Boerne montrent dans leurs écrits les qualités françaises les plus brillantes. Il en est de même de maints romanciers et dramaturges allemands de nos jours. On remarquera même que la forme indigeste, si reprochée aux écrivains et aux savants allemands, se modifie de plus en plus et se rapproche de la manière plus claire et plus précise des représentants de la pensée française ou anglaise. Du reste ce que nous nous sommes accoutumés à considérer comme le défaut organique de la mentalité n'est souvent que le défaut de l'instrument de la pensée, de la langue.

Ainsi de nombreux étrangers brillent de « l'esprit parisien » le plus pur lorsqu'ils se mettent à écrire en français. Chose plus curieuse, et c'est un écrivain profondément imbu de tous les préjugés nationalistes (M. Barrès), qui nous le dira : un des plus grands poètes français de notre époque est une femme roumaine (Mme de Noailles, née Brancovan). Donc, même les charmes si impénétrables de la poésie, où se reflètent les mystères de l'âme du terroir, cèdent devant l'éducation et l'instruction ! Eux aussi se livrent aux étrangers, comme n'importe

quelles données vulgaires d'une science théorique ou appliquée. Que reste-t-il alors d'impénétrable et d'inassimilable dans le domaine des sensations et de la pensée ?

X

L'illogisme de la prétendue fatalité psychologique des races et des peuples ne cesse d'éclater chaque fois qu'il s'agit d'appliquer à la vie réelle leurs tableaux « composites ». Car si les races ne vivent plus à l'état pur, les peuples non plus ne correspondent plus à aucune définition raciale. Composés d'individus appartenant aux races diverses ou accusant un mélange de sang varié, ils devraient fatalement être distincts au point de vue du caractère et des aspirations des unités qui les composent. D'autre part chaque pays comprend des régions et des provinces où la qualité des races et leur proportion varient. Or l'addition de plusieurs séries de données contradictoires doit naturellement avoir pour résultat des chiffres différents. Dès le moment où l'on admet une sorte de fatalité psychologique et héréditaire, il n'y aurait plus lieu de « généraliser ». Il s'agirait plutôt de « singulariser » et de se borner à la psychologie des familles ou plutôt à celle des individus, puisque chaque partie de la population se signale par des aspirations « fatalistes » et inévitables.

Un Breton ne ressemble pas à un Normand, celui-ci à un Gascon ; un Gascon se distingue d'un

Parisien, celui-ci d'un Marseillais et aucun d'eux n'est pareil à un Alsacien. Lorsqu'il s'agit des Allemands, il est difficile de mettre dans le même sac les Bavarois, les Prussiens, les Souabes, les Poméraniens ou les Badois. En étudiant des provinces prises à part, on s'apercevra que là aussi les différences qui éclatent brisent les cadres conventionnels. Les races ne se sont pas plus fixées par pays, conception politique du présent, que par province, conception politique du passé. Leur immigration désordonnée a suivi des directions illimitées. Prenons, par exemple, le département de l'Ain. Au point de vue ethnique on y retrouve, en commençant par les Huns et en finissant par les Kosaks, presque tous les peuples et toutes les races qui ont traversé la France. Dans *certaines parties* du Roussillon, du Languedoc du Béarn ou de la Provence, on rencontre des Sarrasins, tandis qu'on les chercherait en vain dans d'autres. Dans *certaines parties* du littoral nord-ouest de la Méditerranée, on reconnaît des traces des Phocéens, Rhodiens et d'autres Grecs. En étudiant Belle-Isle en mer (Morbihan) il ne faudrait pas oublier les familles Acadiennes qui s'y sont établies après la guerre du Canada, comme il faudrait tenir compte des Écossais de Saint-Martin d'Antigny (Cher), des Tziganes dans le Bas-Rhin ou dans les Pyrénées, des Lyselards et des Hautponnais dans le Pas-de-Calais, etc.

En suivant les traditions orales à défaut de documents, on découvrirait dans chaque province fran-

çaise des « coins » qui devraient se signaler par des origines ethniques dissemblables. Le même phénomène se répète sur le globe entier.

La psychologie provinciale se montre ainsi également très complexe et demanderait constamment à être revisée. La « fatalité ethnique », fausse lorsqu'on l'applique à la race et au pays, incertaine même au point de vue provincial et régional, porte en elle-même les germes de la mort !

XI

A mesure que les peuples avancent dans l'histoire, survient un facteur nouveau : l'imitation sociale et internationale, dont le rôle ne fait que grandir. G. Tarde a même essayé d'expliquer par son intervention la marche séculaire de l'humanité.

Notre vie ne roule, en somme, qu'autour de l'imitation. Celle-ci gît au fond de notre activité sociale et individuelle. L'homme, dès sa tendre enfance, passe sa vie à imiter. Les animaux ne font que suivre cet exemple. Qu'est-ce que l'habitude, que nous appelons « seconde nature », sinon l'imitation de soi-même?

L'homme social est un véritable somnambule, hypnotisé par toute l'atmosphère ambiante. La parole, les gestes, les sensations auditives ou visuelles, de même que les sentiments de toute nature agissent sur lui et façonnent son âme. La civilisation n'est qu'une grande usine qui jette dans le monde une

quantité incalculable de faits et d'idées à imiter. La mode, c'est-à-dire l'imitation par les uns des gestes et des pensées des autres, se fait voir non seulement dans l'art de s'habiller, mais aussi dans l'art en général, dans la religion, dans la morale, dans la façon de penser et dans celle d'être. Notre organisation sociale subit son ascendant de même que la sphère morale. Placez les descendants d'un peuple quelconque au milieu d'un autre, et ils finiront par vivre et penser comme leur entourage. Ni le caractère, ni l'intelligence, nous dira Lazarus, ne distinguent plus aujourd'hui des Allemands les réfugiés français pourtant si nombreux en Prusse. Cette vaste suggestion nous enferme comme dans une cage d'airain. Les morts eux-mêmes ne cessent d'être nos hypnotiseurs. Nous les imitons sans y penser, de même que nous subissons l'action des siècles passés. Plus notre habitude d'imiter vieillit, plus sa force, ou plutôt la facilité de l'appliquer grandit. Nous imitons encore plus facilement que nos ancêtres d'il y a quelques siècles. D'autre part, à mesure que la civilisation grandit, le domaine de l'imitation s'élargit. Nous imitons de la sorte bien plus de pays, bien plus de voisins, bien plus de cerveaux et de cœurs. Et non seulement notre appétit d'imitation grandit, mais aussi les moyens de le satisfaire. Tout notre progrès pratique et moral tend vers le même but : le rapprochement des peuples.

Or celui-ci provoque avant tout l'intensité de la contagion. Les chemins de fer comme les téléphones

ou les télégraphes; la science déjà internationale, les lettres qui tendent à le devenir; les institutions politiques et sociales qui lient les nations à travers les frontières, le commerce et l'industrie, les alliances entre États et peuples; la paix et les guerres ; les revendications des classes sociales, en un mot, toutes les manifestations de notre vie ont pour but final d'élargir et de faciliter l'imitation. Les pensées et coutumes nationales, qui ont pris la place des pensées et coutumes locales, évoluent à leur tour et deviennent internationales !

La criminalité moderne elle-même tend à une sorte d'unité. Elle grandit dans tous les pays civilisés, car elle s'y développe sous l'influence de conditions économiques et sociales analogues. Le tableau noir de la France devient ainsi une image collective de la Hollande, de l'Allemagne, de l'Italie ou de l'Angleterre. On se rappelle l'étonnement qui accueillit la constatation de la diminution des crimes dans ce dernier pays. Or il a suffi de confronter les chiffres avec les modifications subies par la pénalité anglaise pour s'apercevoir que cette prétendue amélioration n'était due qu'à la fausse interprétation de sa statistique pénitentiaire.

Le registre international des crimes plaide ainsi par son uniformité la suprématie des conditions sociales comparée aux voix, d'ailleurs méconnaissables et indéchiffrables, du sang !

C'est sous l'influence de la même « imitation » que naissent la morale et la mentalité profession-

nelles. Les commerçants du monde civilisé, liés par des conceptions et des lois analogues, se ressemblent plus entre eux que les marchands et les artistes vivant dans le même pays. Le tableau, si peu flatteur, que Spencer nous a fait des trafiquants anglais, s'applique également à ceux d'Allemagne ou de France. Les médecins et les avocats français, anglais ou allemands, finissent par avoir des ressemblances frappantes. A mesure que monte le flot des « prolétaires intellectuels », les prétendues professions libérales baissent partout comme aspiration et moralité. Il n'y a encore que des gouvernements semi-barbares, comme celui de l'empire russe ou turc, qui voudraient nous faire croire que la qualité du sang de certains peuples prime celle de leurs conditions sociales en général et de leurs professions en particulier. Les usuriers athéniens de l'ancienne Grèce valaient bien ceux de Rome, et ceux-ci n'étaient point inférieurs à ceux de France, d'Allemagne ou de Russie !

Schopenhauer a déjà fait cette remarque que les classes supérieures ont des traits de ressemblance dans le monde entier, tant il est vrai que notre mode de penser et de vivre imprime à notre être un cachet uniforme.

Max Nordau démontre dans ses *Paradoxes*[1] com-

1 *Paradoxes*. L'ouvrage a paru à Berlin en 1885 et a précédé par conséquent tout ce qu'on a écrit depuis sur la psychologie des peuples et celle des foules. Dans un petit chapitre intitulé la *Suggestion*, le philosophe des *Mensonges conventionnels* raille les

bien les êtres exceptionnels, les génies, arrivent à modifier et à former l'état d'âme de leurs peuples. Ils sont pour ces derniers ce que les centres cérébraux supérieurs sont pour les individus. Les masses, nous dira-t-il, se laissent impressionner par leurs actes et par leurs pensées et deviennent, sous l'influence de leur suggestion, humaines ou bestiales. Comment peut-on parler alors d'un caractère national qui change sans cesse? Les générations précédentes du peuple allemand se distinguaient surtout par leur sentimentalité féminine et leurs âmes rêveuses. Celle d'aujourd'hui se fait remarquer par ses aspirations pratiques et son caractère réfléchi. Le peuple anglais se signalait dans le premier tiers du XIXe siècle par son immoralité; aujourd'hui, il est tout entier au perfectionnement moral, aux sociétés de tempérance et à la piété. Les êtres exceptionnels agissent ainsi comme des hypnotiseurs à l'égard des peuples, et les dirigent dans la voie de leurs inspirations ou suggestions. Il suffit de se rappeler l'influence exercée par Bismarck sur la mentalité et la moralité allemandes ou les tendances de la politique prussienne actuelle et de ses partis politiques. Dans un autre ordre d'idées, les poètes et les romanciers impressionnent vivement l'âme de leurs lecteurs et surtout celle de leurs lectrices. Le même Nordau fait cette remarque piquante que la Pari-

prétentions des psychologues des collectivités ethniques, déjà très en faveur auprès du public et des puissants du jour. Nous en donnons plus haut un résumé succinct.

sienne moderne est l'œuvre des journalistes et des romanciers de Paris. Ils font d'elle à la lettre ce qu'ils veulent physiquement et intellectuellement. Elle parle, elle pense, elle sent, elle agit, elle s'habille même et prend des attitudes comme le lui suggèrent ses écrivains favoris.

Nos idées religieuses mettent également leur empreinte ineffaçable sur nos gestes, nos regards, notre démarche. Un Anglais, qui a beaucoup pratiqué les adhérents des sectes différentes, les distingue facilement par leur allure extérieure. Le culte d'une seule idée, l'engouement pour une seule forme d'art suffisent souvent pour différencier les gens. Les « Byroniens », les « Parnassiens » ou les « décadents » se faisaient facilement reconnaître.

Les langues européennes, si divisées qu'elles soient, exercent aussi une influence égalitaire. Il y a entre les langues de l'Europe, affirme M. Bréal [1], grâce à notre civilisation, un si continuel échange, même alors qu'il ne se traduit pas par des emprunts visibles, que le progrès obtenu sur un point devient presque aussitôt le bien commun de tous.

Les Congrès, cette émanation inconsciente de notre besoin d'imitation, qui pullulent dans tous les domaines de notre activité scientifique et sociale, de même que les « Expositions » des efforts et du progrès des peuples, accélèrent encore l'œuvre du

1. *Essai de sémantique.*

rapprochement, c'est-à-dire de « l'unification » des humains.

Que devient dans ces conditions la fatalité psychologique des races? Ses bases s'écroulent, car tout paraît comploter contre leur solidité. Si problématiques et si légères qu'elles soient, la force du progrès ne cesse de leur porter des coups systématiques et répétés. La moindre découverte scientifique opère quelquefois plus de changements que des siècles d'atavisme n'auraient pu produire de stabilité. L'invention de la poudre, des caractères mobiles ou des chemins de fer ont détruit plus de différences ethniques entre les races que les origines communes ou des siècles de cohabitation n'auraient pu et dû le faire. Cette seule considération suffirait pour rendre stériles toutes les prophéties sur le lendemain ethnique des peuples. Qui pourrait prédire, dès aujourd'hui, ce que deviendrait la psychologie du ou des peuples qui bénéficieraient de la découverte d'un métal plus léger que l'air?

CONCLUSION

Le caractère d'un peuple n'est ainsi qu'un éternel devenir. Les qualités de notre âme et ses aspirations restent mobiles comme les nuages chassés par le vent. Elles naissent et se modifient sous l'influence de causes innombrables. Parler de la stabilité ou de la fatalité psychologique des peuples, c'est vouloir faire croire que les cercles décrits par une pierre qui tombe sur la surface de l'eau gardent leur forme éternellement. Il nous est impossible d'écrire rien de durable sur le fonds changeant des races. Leur composition réelle nous échappe, tandis que leur évolution dans l'histoire, mélange incessant des unités ethniques, se rit de toutes les formules où nous prétendons l'enchaîner.

Le milieu géographique seul ne suffit point non plus pour expliquer l'âme d'un peuple, car l'homme, d'après l'heureuse expression de Comte, socialise la nature. Le sang des aïeux, de plus en plus complexe avec la marche des générations, se trouve lui-même neutralisé par les conditions multiples de notre existence. Les facteurs sociaux disputent, en

outre, l'influence aux principes géographiques et ethniques, et parmi leur nombre incalculable s'affirme l'imitation avec son effet immédiat : le nivellement des différences internationales. Tout cela révolutionne de haut en bas l'existence morale et matérielle des peuples et des races.

Les progrès récents de la science nous interdisent même une psychologie raciale du passé. Tout ce qui touche aux origines des races, à leur formation ou évolution, est sujet à controverses. Comment créer alors la psychologie vraie d'une race, cette synthèse complète de sa vie et de sa pensée? Lorsqu'il s'agit d'un groupe ethnique existant, la tâche est en elle-même paradoxale. La vie d'un peuple s'accompagne d'une telle mobilité de phénomènes qu'il devient à peu près impossible de les exprimer dans une formule stable. Admettons que le nombre des données qu'il faudrait prendre en considération pour formuler un jugement sur un peuple ou une race ne dépasse pas le chiffre 100, et voyons combien de chances d'erreur se mettent à travers notre route. On sait, par l'exemple devenu classique, que quinze personnes se tenant autour d'une table peuvent être assises d'environ 1 350 000 000 000 façons différentes! Or comparons et concluons... Ou, plutôt, abandonnons ces opérations désastreuses qui ne peuvent que donner des résultats chimériques.

Les unités raciales ou nationales ne se prêtent point à ce jeu de patience. Ce que nous pouvons tout au plus, c'est nous borner à une psychologie « stati-

que », c'est-à-dire à celle du moment donné. Elle peut avoir sa raison de curiosité, sous réserve expresse des erreurs inévitables.

L'anthropo-psychologie devrait donc prendre congé de tout dogmatisme. Elle devrait s'abstenir également de lancer ses oracles impitoyables et de nous accabler de ses condamnations ou apologies collectives. Chose plus essentielle : toutes ses généralisations, lorsqu'elles arrivent par hasard à être d'accord avec la vérité, ne peuvent avoir qu'une valeur éphémère, dès qu'il s'agit de collectivités vivantes.

Le peuple d'aujourd'hui n'est pas celui d'hier, de même qu'il n'est pas celui de demain. Dans le tourbillon éternel de la vie, tout évolue. Les qualités de notre âme ne font point exception. Notre « moi » psychologique n'est qu'un vaste cimetière, où se trouvent enterrées nos consciences métamorphosées durant notre existence. L'âme d'un enfant ne ressemble point à celle d'un adulte, comme celle d'un adulte n'est point celle d'un vieillard. Dans la vie d'un peuple ces changements sont encore plus accentués, plus profonds, pour de nombreuses raisons expliquées plus haut.

Dans l'éternel écoulement des choses et des idées, les âmes des peuples changent radicalement. Une race ou un peuple supérieurs deviennent inférieurs et réciproquement. Un peuple vanté pour sa moralité devient immoral. Tel autre, considéré comme pacifique, devient guerrier, tandis que tel autre, noble ou généreux, manque à la tâche et se montre barbare

et cruel. La stabilité ou la fatalité psychologique des peuples ne sont point chose de ce monde.

Tous les peuples évoluent sous l'influence des facteurs extérieurs, par conséquent il n'y en a point qui soient condamnés d'avance à être les maîtres ou les esclaves des autres, comme il n'y en a point de condamnés à une immobilité éternelle! La vertu et le vice des peuples ne sont que les produits des circonstances. La civilisation, qui tend à augmenter et à égaliser le nombre de celles qui agissent d'une façon *uniforme* à l'égard de *tous* les peuples, provoque comme résultat direct l'augmentation de leurs ressemblances et le nivellement de leurs différences.

QUATRIÈME PARTIE

LES ORIGINES MYSTÉRIEUSES OU INCERTAINES DES PEUPLES ET DES RACES

CHAPITRE PREMIER

LES ARYENS, PRÉTENDUS ANCÊTRES DES PEUPLES EUROPÉENS

Lorsqu'on suit de près les erreurs commises par tant d'éminents théoriciens à l'égard des peuples les plus en vue, pris individuellement, on comprend aisément l'impasse où ils se trouvent quand il s'agit d'étudier les origines raciales de l'humanité. Car, comment pourrait-on déchiffrer l'énigme si complexe qui embrasse l'évolution de l'espèce humaine, si les données scientifiques dont nous disposons actuellement ne suffisent point pour nous faire comprendre le mystère de la formation ethnologique des groupements les mieux étudiés ? Notre impuissance à expliquer un phénomène éclate dès le moment où nous n'avons pour l'éclairer qu'une série de vérités qui s'excluent mutuellement. Il nous est permis, en ce cas, non seulement d'incriminer les prémisses du jugement, mais aussi la valeur et la méthode du raisonnement employé.

En jugeant de la question d'après le vieux principe juridique : qui peut le plus peut le moins, l'anthro-

pologie se trouve dans une posture des plus fâcheuses, puisque, même aidée par l'histoire, la linguistique, la géologie, la palethnologie, l'ethnographie et tant d'autres sciences réunies, elle n'arrive pas à nous expliquer les origines et la composition des peuples conducteurs de l'humanité ! Comment peut-elle alors revendiquer le droit de nous imposer sa solution à l'égard de toutes les sous-divisions de l'espèce humaine ?

Il suffira, croyons-nous, d'examiner la situation de cette science vis-à-vis de quelques problèmes capitaux touchant les peuples et des races les mieux connus, pour discréditer ses verdicts sans appel sur tant de questions complexes qu'elle fait entrer dans son domaine.

I

Que ce soit Gobineau, Vacher de Lapouge, Tylor, Huxley ou Pichat qui parlent du peuple français, anglais ou allemand, tous ne manqueront pas de les faire descendre en ligne directe des Aryens. Cela est devenu presque un axiome. A la suite de cette doctrine si profondément enracinée dans la conscience européenne, la sociologie, l'histoire, la politique et la littérature modernes n'ont cessé d'opposer les Aryens aux autres peuples sémitiques ou mongols. L'origine aryenne est devenue une sorte de source bienfaisante d'où découlent la

haute mentalité de l'Europe et les vertus de ses principaux habitants, opposés aux autres peuples, races et civilisations. Lorsqu'on tient à comparer, dans le jargon sociologique usuel, deux mentalités, deux morales, on dit couramment « aryen » et anaryen ». On croit alors avoir tout dit. Car l'opposition de ces mots paraît contenir tout un monde de sous-entendus. C'est au nom de cette croyance qu'on a allumé des bûchers pour des milliers de malheureux coupables d'être venus au monde en dehors des Aryens et, par cela même, contre les Aryens. Nous voyons, au xx[e] siècle, les pays les plus civilisés en proie à la même obsession. Les ravages que celle-ci fait dans notre pensée ne peuvent être comparés qu'à un fléau que nous aurions volontairement attiré sur nos têtes. Afin de le maintenir bien vivace, on lui immole tous les jours de nouvelles victimes. Sur la scène, dans un livre ou dans un discours, le raisonnement, ou plutôt le manque de raisonnement chez les gens contaminés par la maladie aryenne sera toujours le même. Ils nous parleront constamment des vices ou des vertus de toute une portion de l'humanité, quoique ignorant les premiers fondements de son existence. L'Aryen s'est imposé à eux comme une sorte d'Etre invisible auquel on croit pour la même raison qu'on ne doute point de la réalité des esprits, que personne n'a jamais vus.

Or lorsqu'on touche de plus près à ce dogme qui, dans sa base principale, fut si longtemps indiscutable et indiscuté, on s'aperçoit qu'il ne s'agit

là que d'un fantôme. Il s'évanouit à l'approche de la critique impartiale. En même temps s'écroule toute la phraséologie dont les conséquences sont si funestes pour la paix et l'évolution rationnelle du genre humain. Ce n'est, du reste, que tout récemment qu'on nous a appris que « ces soi-disant Aryens n'ont jamais existé sous forme d'un peuple primitif, mais seulement comme une invention des savants de cabinet » (K. Hartmann) ou que « l'Aryen à l'état d'unité topique n'a jamais été découvert. » (Virchow).

Il s'écoulera sans doute une centaine d'années avant que les opinions nées sous l'influence des savants irréfléchis arrivent à disparaître à leur tour. D'ici là, l'humanité abusée ne se lassera de parler de cette « trouvaille de cabinet » comme d'une entité ayant une vie réelle.

Et pourtant, lorsqu'on examine les contradictions dont sont dupes les partisans de la doctrine aryenne, on reste surpris de la facilité avec laquelle des écrivains d'ordinaire très prudents ont adopté une thèse que rien ne justifiait.

Car personne n'a jamais pu montrer un seul aryen authentique. Ses portraits, au moral et au physique, ses mensurations, de même que la description de sa vie intime, n'ont été faits que de chic. Les théories se sont succédées d'après les tempéraments des écrivains et la fertilité de leur fantaisie. Les journalistes, hommes politiques, littérateurs, artistes, enfin le grand public, se sont passionnés à tort et à travers pour les inventions des uns, contre les trouvailles des

autres. Ces produits de l'imagination quasi scientifique accueillis d'une façon aveugle, sans la moindre critique, ont passé, en outre, dans des manuels d'histoire et de pédagogie. Aujourd'hui, sur 1 000 Européens instruits, 999 sont persuadés de l'authenticité de leurs origines aryennes. Dans l'histoire des erreurs humaines, cette doctrine prendra sans doute, un jour, une des places d'honneur et servira d'argument décisif en faveur de la crédulité égale avec laquelle se laissent tromper les savants professionnels et les profanes.

Or les contradictions flagrantes dans lesquelles étaient tombés les représentants de l'école aryenne auraient dû, depuis longtemps, éveiller l'attention des savants et des lettrés. Pour en donner une simple idée, examinons les principes les plus accrédités de leur doctrine.

II

Elle nous impose avant tout la croyance qu'un peuple de ce nom : aryen serait parti d'Asie. Il s'y serait établi dès une époque très reculée, surtout dans l'Inde et la Perse, pour faire ensuite souche dans les différents pays d'Europe. Nous savons, d'après les études de tant de palethnologistes distingués, que l'homme a dû apparaître et évoluer dans l'ancienne Gaule, dès l'époque quaternaire. Ses premiers habitants ne pouvaient guère venir d'Asie en

Europe, car les découvertes faites dans les cavernes du sud-ouest de la France, de même que sur les rives de la Seine et de la Somme, ont prouvé que l'homme y a vécu de nombreux siècles avant la date attribuée par les fervents de la descendance aryenne à l'immigration asiatique.

Dès lors, toutes les théories qui veulent faire de l'Europe une sorte de colonie fondée par l'Asie, considérée comme le vrai vieux monde, paraissent peu fondées. D'après G. de Mortillet, l'homme aurait apparu en France il y a plus de deux cents mille ans. Il y vivait en compagnie de deux grands éléphants, l'*Elephas antiquus* et l'*Elephas meridionalis*. On ne lui connaît qu'un seul instrument : un fort morceau de pierre grossièrement taillée, qui servait tantôt d'arme, tantôt d'outil. Cet instrument « coup de poing » se maniant directement à la main, l'homme l'a lentement et successivement amélioré, le taillant avec plus de soin, plus d'art, et surtout le rendant plus léger. La température baissant, l'homme s'est vu forcé d'avoir recours aux vêtements. Une modification de l'outillage de pierre s'ensuivit. L'homme commence à se fabriquer des vêtements avec des peaux. Une longue période d'évolution lente caractérise l'époque du paléolithique sans intervention ni influence étrangères, nous enseignera le même auteur. De Mortillet verra même cette persistance du progrès local se produire en dehors de toute intervention pendant l'époque du paléolithique inférieur et moyen, de même que pendant l'époque solu-

tréenne. Sans vouloir souscrire à tous ces détails donnés avec tant d'assurance par cet historien des siècles ténébreux, constatons pourtant qu'il a pour sa reconstitution du passé autant de preuves décisives que ceux qui voudraient nous montrer l'ancienne Europe comme un désert peuplé par les Aryens. Car tout est problématique et contradictoire chez ces prétendus ancêtres de l'Europe. Ainsi pour F. de Schlegel, ils seraient partis de l'Inde pour s'établir en Europe. Pour Link, ils seraient venus de l'Asie et de la Géorgie; pour Adolphe Pictet, c'est à la Bactriane que nous devons les Aryens d'Europe, etc. Mais voici qu'un célèbre géologue belge, J.-J. d'Omalius d'Halloy, donne le coup de grâce à cette théorie et démontre, à l'aide d'arguments ingénieux, que les Aryens asiatiques n'étaient bel et bien que de simples Européens. L'Europe, loin d'être conquise par les Aryens de la Perse ou de l'Inde, y envoya ses conquérants heureux. Toutes les conquêtes durables procédèrent toujours par voie d'Occident et s'en allèrent vers l'Orient. Et puisant dans les archives anthropologiques, d'Halloy apporte encore un argument à l'appui de sa thèse, en démontrant que les blonds prévalurent de tous temps en Europe comme règle et ne vécurent que comme types exceptionnels en Asie. C'est donc de l'Europe que les blonds se sont transportés en Asie ! Une série de savants linguistes, géologues et anthropologistes bataillent simultanément avec d'Halloy ou à sa suite en faveur de son opinion. Loin de chercher la patrie

des Aryens en Asie, ils la retrouvent, et avec quel luxe de preuves! dans toutes les parties de l'Europe.

Les découvertes archéologiques qui se sont multipliées depuis une cinquantaine d'années ont, du reste, établi que la civilisation asiatique n'influença l'Europe qu'à partir du XIIIe siècle avant Jésus-Christ. Les fouilles, surtout celles faites par Schliemann à Troie, celles de Mycènes, de Tirynthe, de Chypre, de l'Egypte, ne laissent pas de doute à ce sujet. Au moment où l'Occident est entré en contact avec l'Orient, sa civilisation était déjà vieille de longs siècles. C'est ainsi que les dolmens de l'Allemagne du Nord ont des origines plus anciennes que ceux découverts aux Indes. L'industrie du bronze a prospéré dans tout le bassin de la Méditerranée, et les épées exhumées sur divers points de la France, avec pommeaux en bois, en or ou en corne, sont du même type que celles qu'on a trouvées à Mycènes. Le bronze, loin d'être inventé aux Indes, n'y venait que d'Alexandrie. La première couche de la civilisation dont nous devons la connaissance aux sciences du passé se montre partout européenne, et ce n'est que la deuxième couche qui est d'origine orientale.

Clémence Royer nous dira que la fameuse langue aryenne a été créée et parlée originairement en Europe, d'où, par voie du Caucase, elle a pénétré en Perse et de là dans l'Inde. Cette langue fut la création par excellence des peuplades blondes d'Europe, et si les bruns d'Asie l'ont aussi parlée, c'est qu'ils l'avaient apprise d'émigrants blonds venus d'Europe.

Parmi les linguistes célèbres, Benfey se déclare pour le pays situé entre les bouches du Danube et la mer Caspienne comme berceau de la langue, de la civilisation et de la race aryennes. Puisque, nous dira ce savant, la géologie a prouvé que l'Europe a été habitée depuis les temps immémoriaux, tous les motifs que l'on a cités en faveur de l'immigration d'Asie en Europe tombent dans le néant.

D'autre part, les recherches récentes peuvent donner le dernier mot aux sceptiques. Ainsi, l'on s'est aperçu que l'écriture indienne descend en ligne directe des alphabets grec et araméen, et que la langue grecque n'est point la fille du sanscrit comme on l'avait cru longtemps. L'*Avesta*, qui devait constituer un des plus anciens monuments littéraires du passé, ne daterait, d'après James Darmesteter, que de trois siècles après Jésus-Christ, tandis que les fameux *Védas* ne sont point des chants primitifs remontant à l'aube de l'humanité, mais des œuvres savantes de l'an mille avant Jésus-Christ, retravaillées et mises en vers une douzaine de siècles plus tard [1].

Louis Geiger et Lœher s'efforcent même de prouver que la patrie des Aryens était le centre et l'ouest de l'Allemagne. Pour Tomaschek, c'était l'Europe orientale; pour Th. Kœppen, ce devait être l'occident de l'Europe; et, pour Penka, la Suède méridionale. Remarquons, du reste, que toutes les légendes grecques s'accordent à faire venir les

1. Bergaigne. *La religion védique.*

Ioniens, Achéens ou Hellènes, des pays du Nord. Quant aux Thraces, qui les y ont précédés, on leur attribuait également une origine septentrionale.

III

Parmi les anthropologistes et les naturalistes on constate les mêmes dissentiments. Si Virchow tient pour l'Orient, Topinard se déclare pour l'Europe, Huxley pour le pays situé entre l'Oural et la mer du Nord. Piètrement prône par contre le sud-ouest de la Sibérie; Clémence Royer, la Thrace pélasgique aux abords du bas Danube. V. Hehn défend radicalement la thèse asiatique. Et pourtant un autre botaniste et géographe célèbre, Jules de Klaproth, qui a écrit bien avant Hehn, est arrivé à une conclusion favorisant le Nord.

Les uns nous parlent de la Bactriane, pays légendaire du Paradis qui n'a jamais existé, tandis que les autres insistent sur le plateau de Pamir, pays réel, et nous l'indiquent comme lieu du séjour et de la dispersion primitive des Aryens.

Mais lorsqu'on s'est mis à étudier de plus près ce pays fabuleux, on a vite acquis la certitude qu'il était à peine habitable!

Parmi les philologues, les contradictions ne sont pas moins grandes. Si pour Fr. Muller, le sud-ouest de l'Europe est tout indiqué comme point de départ de plusieurs ramifications aryennes, pour Schlegel,

Pott, Jacob Grimm, Lassen, Pictet, etc., ce ne pouvait être que l'Asie centrale. Otto Schrader[1] se déclare pour le sud-est de la Russie européenne dans la proximité du cours moyen de la Volga. Se basant sur une série de mots analogiques, il conclut que le berceau des Aryens, avant leur séparation, a dû être un pays de steppes. Il signale, entre autres particularités, que les Aryens n'auraient connu que peu de plantes forestières. Il en résulterait qu'il n'y avait guère dans leur contrée de forêts. Pour H. Hirt, leur habitat ne pouvait être qu'aux environs de la mer Baltique. Suivant Cuno, le pays aryen s'étendait de la mer Noire aux plaines du Nord de la France, des monts Ourals à l'Atlantique. M. Bréal[2], nous dira, par contre, que les livres de l'Avesta, qui ont tant contribué à la formation de toutes sortes de théories, ne nous offrent en réalité aucune base sérieuse ni pour la géographie, ni pour l'histoire de nos ancêtres aryens. C'est le premier chapitre (*fargard*) du Vendidad (le premier livre de l'Avesta), qui a été peut-être la principale cause du mal. Dans l'énumération des contrées qu'Ormuzd (s'adressant à Zoroastre) prétend avoir créées, figure en tête l'*Aryana-Vaeja* (*vaeja*, source, pays de sources). A la suite des travaux de Rhode, Haug, Lassen, etc., on a voulu voir dans l'*Aryana* le berceau des Aryens.

Nous ne pouvons, par conséquent, affirmer d'une façon catégorique que les Aryens ont existé.

1. *Sprachvergleichung und Urgeschichte.*
2. *Mélanges de linguistique et de Mythologie.*

Et, même si l'on admet qu'ils aient existé, sont-ils réellement venus en Europe? Or, bien que manquant de preuves scientifiques en ce qui concerne leur existence authentique, les savants n'ont pas hésité à nous offrir un tableau de leur organisation sociale et de leur vie intime. Ils ont même poussé la complaisance jusqu'à nous fournir toutes sortes de détails sur leur aspect physique, leurs occupations favorites et leurs tendances morales ! !

Pour Huxley et Pœsche, ils étaient grands, blonds et dolichocéphales ; pour Tylor, les Aryens européens, qu'il identifie avec les Celtes, étaient grands et avaient des têtes courtes. Pour Pictet, les Aryens étaient un peuple jeune et fort, voué à l'agriculture et à l'élevage du bétail. Leur vie familiale était très développée et se signalait par maintes vertus bibliques. Pour Schrader, c'étaient des barbares et des ignorants qui ne connaissaient en fait de métaux que le cuivre. Pour Quatrefages, les Aryens présentaient deux types différents : têtes longues et têtes courtes. Tandis que pour les uns (Tylor, Th. Kœppen), ils avaient des origines communes avec les Finnois ; pour les autres (Kremer, Hommel, etc.), ils seraient partis d'un point où ils cohabitaient avec les Sémites entre l'Oxus et l'Iaxarte, en Mésopotamie.

Ils étaient grands, dolichocéphales et blonds, clament Gobineau et ses disciples; ils étaient bruns et petits, nous dira Sergi. Et lorsque Ujfalvy est allé voir sur place (1876-1878) les fameux Galtchas, dans la haute vallée de Zérafchane, considérés comme

les rejetons les plus purs des Aryens authentiques, il a trouvé parmi eux des blonds, des bruns, des brachycéphales, des dolichocéphales, des grands et des petits... A qui se fier ?

IV

D'après certains savants, les Aryens auraient vécu sur le fonds sémite ; d'après les autres, comme Tomaschek, leur civilisation serait empruntée surtout aux Finnois et aux Tartares.

Lorsqu'il s'agit de raconter les détails de leur migration et les conditions dans lesquelles ils auraient donné naissance aux peuplades européennes, nous tombons de nouveau dans un véritable chaos d'hypothèses contradictoires. Il y avait dans l'Europe Occidentale, nous dira Huxley, pendant les âges néolithiques, quatre types humains : le petit à tête longue (les Ibères) ; le grand à tête courte (les Celtes) ; le grand à tête longue (les Scandinaves), et le petit à tête courte (les Ligures). Les Celtes furent les Aryens purs, et les trois autres furent aryanisés.

D'après Schleicher, une branche des Aryens asiatiques se dirigea vers le sud de l'Europe et se sépara ensuite en trois rameaux : les Grecs, les Albanais et les Italo-Celtes. Les Italiens s'établirent en Italie et les Celtes en Gaule. Nous avons vu plus haut qu'on

les identifie tantôt avec les Sémites, tantôt avec les Finnois, etc.

Ces contradictions étranges appuyées sur des données fantaisistes, ce va-et-vient de théories et d'hypothèses s'annulant mutuellement, ont peu à peu détruit la foi aux Aryens comme les ancêtres réels des Celtes et de tant d'autres branches des peuples européens. On a compris enfin que le dogme aryen n'a été basé que sur un malentendu : l'existence de certaines analogies entre les langues dites aryennes et les langues européennes.

On sait que toutes les langues peuvent se résumer en ces trois groupes ; monosyllabiques, agglutinantes et idiomes à flexion. Le monosyllabisme est sans doute la première phase d'évolution de chaque langue. Il s'agit là de racines isolées, indépendantes, dont il faut un certain nombre pour former une phrase. Actuellement, il se trouve représenté par le chinois, l'annamite, le siamois, le thibétain, le birman.

Dans les langues agglutinantes ou agglomérantes, à la racine principale qui conserve sa valeur, s'unissent d'autres syllabes se plaçant avant (préfixe) ou après ladite racine (suffixe) et modifiant ainsi son sens. Ces composés ainsi créés expriment toutes sortes de combinaisons d'idées et de relations. Parmi les langues agglutinantes il faut ranger le finnois, le turc, le basque, le japonais, le coréen, le dravidien de l'Inde ; celles parlées dans la plus grande partie de l'Afrique, depuis le Sahara jusqu'au Cap de Bonne-Espérance; dans les diverses îles de

l'Océan ; de même que toutes celles parlées par les Négritos.

La troisième phase de l'évolution des langues leur donne la propriété de varier leurs racines. Dans les langues à flexion, les racines ne sont plus immobiles et rigides, mais « fléchissent » et se plient d'après les circonstances. Trois grandes familles de langues entrent dans ce groupe. Il y a d'abord celle des langues khamitiques, parlées dans le nord de l'Afrique (l'égyptien, le lybien, l'éthiopien) ; ensuite les langues sémitiques (l'arabe, le phénicien, l'hébreu, le syriaque) ; enfin la branche des langues dites indo-européennes.

Or la science philologique ayant démontré l'analogie frappante entre les langues parlées en Europe et celles usités dans l'Inde, on en avait conclu à l'identité de leur source. D'après A. Pictet[1], qui a exercé une influence très durable sur la doctrine aryenne, la migration des peuples, de même que leur descendance, se retrouve d'une façon des plus simples. Il faut considérer comme point de départ l'endroit où la langue dont dérivent les autres avait été parlée. Cet endroit ne serait autre que l'Aryana, le vaste plateau de l'Iran, l'immense quadrilatère qui s'étend de l'Indus au Tigre et à l'Euphrate, de l'Oxus et de l'Iaxarte au golfe Persique. C'est là que l'on parlait la langue initiale, le sanscrit, la langue mère. De là seraient partis les Aryens et,

1. *Les origines indo-européennes ou les Aryens primitifs.*

d'après la pureté de la langue de chaque peuple, on pourrait déduire la date de son arrivée. La vaste famille sanscrite ou indo-européenne embrasse, d'après Pictet, l'hindou ou le sanscrit, l'éranien, l'hellénique, l'italique, le celtique, le germanique, le slave et le lettique. Naturellement, derrière les langues parlées, Pictet et son école n'oublient point ceux qui les parlent. C'est ainsi qu'ayant besoin d'une hypothèse expliquant la parenté d'une série de langues, on avait forgé un roman de migration d'un peuple mystérieux, les Aryens, qui auraient promené à travers le monde leur langue et donné naissance aux différents peuples européens. Mais la linguistique moderne elle-même (voir entre autres les travaux de Schrader) a cru nécessaire de répudier cette fantaisie créée et acceptée à la légère, et de condamner durement la conception de la *race aryenne*. Il ne s'agit, en somme, que d'une *famille de langues aryennes*, ce qui ne suppose point un peuple aryen. L'expérience des peuples modernes et anciens ne nous avait-elle pas appris qu'il n'est point permis d'identifier les races et les langues? La langue latine s'est emparée de la Gaule, sans que pour cela les Gaulois soient devenus des Romains. Nous voyons, d'autre part, des peuples entiers adoptant des langues implantées ou imposées du dehors, sans qu'il en résulte dans leur origine ethnique un changement manifeste.

Nous ne pouvons même pas indiquer exactement la filiation des langues aryennes!

Voici, par exemple, la langue étrusque, qui a joué un rôle si important dans le passé lointain. Est-elle d'origine aryenne? Pour Corsen, l'étrusque ne serait qu'un dialecte italique, tandis que pour Yanelli, Tarquini, Stickel, il se rattache aux langues sémitiques. Pour S. Bugge, il accuse une parenté accentuée avec l'arménien; pour Sayce et Victor Henry il en est radicalement distinct. Fligier nous dira même qu'au point de vue ethnique pas plus qu'au point de vue linguistique, les Étrusques n'auraient littéralement rien de commun avec les peuples aryens. Pour Tylor, l'étrusque serait d'origine altaïque ; pour Brinton, ce ne serait qu'un idiome libyen.

Il serait fastidieux de relever les montagnes de contradictions qui séparent les philologues dans leurs explications des origines d'autres langues aryennes. Bornons-nous plutôt à insister sur cette remarque de Max Müller : « l'ethnologiste qui parle de la race aryenne, du sang aryen, des yeux ou cheveux aryens, commet une hérésie égale à celle dont se rendrait coupable un linguiste qui parlerait d'un dictionnaire dolichocéphale ou d'une grammaire brachycéphale. »

Donc — *aryen* — n'exprime qu'un lien de parenté entre certaines langues. Lorsque Fr. Schlegel a pour la première fois (1808), reconnu de nombreuses ressemblances entre les langues parlées entre l'Inde et la Germanie, il a proposé de leur donner le nom d'*indo-germaniques*, mot adopté par Pott, Benfey, etc.

Bopp a cru plus pratique de les appeler *indo-européennes*. On se décida plus tard à substituer le mot *aryen*, comme plus court et plus expressif pour désigner cette vaste famille de langues.

En transposant ce terme à la légère dans le domaine des races, on nous a offert successivement l'*Indo-Germain*, l'*Indo-Européen*, et l'*Aryen*, expressions qui se valent, c'est-à-dire qui ne valent rien.

V

Il ne s'agit donc que d'une langue, mais point des crânes, des ossements et des cheveux. Et encore! Car le culte de la langue aryenne a subi de rudes assauts. Il ne se présente à nos yeux aujourd'hui que sous forme d'un fétichisme inné. Très disposés à croire aux choses surnaturelles, nous avons facilement adopté l'origine miraculeuse de la langue. Elle ne serait, d'après maints philologues, qu'une inspiration venue d'en haut. Cette croyance a eu surtout de nombreux adeptes en Allemagne. Quelques-uns ont supposé même une langue unique enseignée par la Divinité elle-même, et dont les idiomes d'aujourd'hui sont les descendants dégénérés ; d'autres assurèrent qu'une intuition spéciale avait été attribuée à certains peuples privilégiés, comme les Hébreux, les Grecs, les Hindous[1]. La perfection était

1. M. Bréal. *Essai de sémantique.*

partout au commencement des choses comme fruit de la révélation, de l'instinct ou du spontané. Et de même que Grimm et Humboldt prêchaient cette thèse pour l'évolution du langage, Creuzer l'appliquait à l'histoire des religions, Savigny au droit en général ou Stahl tout spécialement au droit politique. L'idéale langue aryenne a tout simplement bénéficié de ce mépris suprême de la raison au profit d'un mysticisme qui a fait des ravages dans toutes les sciences.

Du reste les langues qu'ont parlées les Européens établis dans la Gaule dès l'époque quaternaire ont pu évoluer sous l'influence des circonstances et se rapprocher du sanscrit. Ne voyons-nous pas, de la même manière, la langue basque, langue agglutinante, exister en dehors de toute influence des autres langues indo-européennes ?

Le terme générique « Aryens » paraît d'autant plus extravagant qu'il est censé embrasser au moins trois types nettement distincts. On y fait rentrer : 1° les anciens Pélasges, les anciens Ibères, dont le petit brun, à tête allongée ; 2° le grand blond, aux yeux bleus, au crâne allongé, à carnation rosée, les Germains, les Kymris, les Gaulois ; 3° les Celtes et les Slaves, dont les châtains allant du brun aux yeux clairs au blond à teint gris, buste long et tête arrondie.

Au moment où l'on constate leur apparition, ces trois types se trouvent déjà bien différenciés. Or comment pouvaient-ils venir de la même contrée et

avoir les mêmes origines ethniques? Et si l'on devait admettre qu'ils se soient si radicalement modifiés dans un espace de temps aussi court, ne serait-ce pas là une condamnation des principes les plus vénérés de l'anthropologie classique ?

Devant tant de contradictions irréconciliables peut-on encore décemment parler d'une « race aryenne », de la « descendance aryenne », et opposer certains éléments anaryens ou non-aryens, faisant partie des peuples européens, aux éléments réellement « aryens » qui n'ont jamais existé ?

Cette trouvaille humiliante pour le bon sens de ceux qui la propagent, de même que pour ceux qui s'y laissent prendre, une fois enterrée, essayons de faire disparaître un autre malentendu qui a fait presque autant de dupes que le mensonge aryen.

CHAPITRE II

LES GAULOIS ET LES GERMAINS

Autour de nous on ne cesse d'identifier ces deux termes : français et gaulois, allemand et germain. Et tandis que les Français se montrent fiers, en pensant au sang de Gaulois celtiques qui coule dans leurs veines, les Allemands, de l'autre côté du Rhin, se croient obligés de haïr, précisément chez les Français, le sang des Celtes, leurs adversaires séculaires. C'est ainsi que s'est ancrée, depuis des temps immémoriaux, dans la conscience des deux peuples, une conviction relative à la différence de leurs origines, de leur mentalité et de leur destinée historique. Ne demandez ni aux uns ni aux autres des raisons justificatives de leur animosité. On dirait qu'ils la croient presque instinctive, en dehors des malentendus et des querelles du moment. N'ont-ils pas lu dans des livres plus ou moins graves, et cela pendant des siècles, que, de tout temps, Gaulois et Germains firent bande à part et que chaque race avait des vertus et des habitudes diamétralement opposées à celles de ses voisins ? Ils ont fini par croire

aux faits dont l'authenticité, à leur connaissance, n'a jamais été suspectée. Cette croyance, passant de père en fils, est devenue presque un legs historique. En y ramenant tous les incidents de la vie, on les a commentés d'après ce dogme précieux, et aujourd'hui le moindre doute sur les Français comme héritiers directs des Gaulois, ou sur les Allemands comme descendants des Germains paraît un sacrilège. Or, en examinant cette thèse en ce qui concerne la France et les Français, nous démontrerons son inanité. L'édifice gaulois une fois ruiné, il entraînera dans sa chute la lourde bâtisse germaine.

I

Dans l'état actuel de la science il n'y a plus moyen de contester que la France a été habitée aux temps paléolithiques et néolithiques. L'homme est antérieur à la période glaciaire ; or rien que la durée de cette époque s'étend approximativement de 150 à 200 000 ans. D'autre part, on sait que la France a été le champ de toutes sortes de découvertes d'ossements humains datant de l'époque paléolithique. Ainsi, douze ans avant la découverte de la calotte crânienne de Néanderthal, en 1841, on a retrouvé dans la Haute-Loire (près du Puy), dans une couche de lave boueuse de l'ancien volcan de Denise, des fossiles humains, composés de divers os, de dents, d'une calotte crânienne, etc., tous accu-

sant des caractères nettement néanderthaloïdes. La fameuse mâchoire inférieure exhumée par Bourret et Régnault, en 1889, dans l'Ariège (près Montséron), a été attribuée à l'époque du paléolithique ancien. Plusieurs autres découvertes, en France, surtout dans le domaine de la palethnologie, parallèlement à celles faites en Belgique, nous confirment dans cette opinion que la France a dû être habitée dès les temps les plus reculés. N'allons pas, à l'instar de certains palethnologistes, rechercher les qualités anthropologiques de ces premiers habitants. L'imagination, qui ne perd jamais ses droits dans la science du passé, a fait dire aux savants anthropologistes, tantôt que c'étaient des gens de la race Néanderthal [1], tantôt que ce n'étaient que des gens de la race Laugerie, qui se seraient établis sur le sol de France bien plus tard, mais, en tout cas, dès l'époque néolithique.

Les premiers auraient été courts, trapus, à ossature épaisse, de taille au-dessous de la moyenne. Chez ceux de la race Laugerie, les arcades sourcilières, si développées dans la calotte crânienne de Néanderthal, seraient bien plus faibles. Le haut du crâne forme une sorte de voûte, le menton n'est plus

1. On a trouvé, en 1856, dans la vallée de la Düssel, entre Düsseldorf et Elberfeld, tout près du ravin de Néanderthal, un squelette humain empâté dans du limon. A une centaine de pas, on a retrouvé dans une autre grotte des débris de rhinocéros, d'hyène et d'ours. On a voulu voir dans cette calotte crânienne les débris du premier homme habitant ces parages. Le crâne de Néanderthal avait des arcades sourcilières très développées, un front bas, fuyant, la partie postérieure de la tête très élargie, etc.

aussi fuyant et les tibias épais et arrondis des hommes du Néanderthal se trouvent plus aplatis. Tous les deux, d'après cette belle science, étaient dolichocéphales. Les Laugerie étaient-ils le produit d'une simple évolution des Néanderthal ou étaient-ils une race d'invasion? Voilà un mystère. Rien ne saurait l'éclaircir, sauf peut-être la Force Suprême qui a présidé à toutes ces évolutions! Mais puisqu'elle croit mieux de ne pas se mêler de ce genre de discussions, voici que des savants courageux s'efforcent de la remplacer. Ils discutent donc gravement sur ces faits du passé, tout en se gardant bien de nous communiquer les raisons impénétrables de la formation de leurs convictions. Admettons donc, au gré de notre fantaisie, toutes les phases de l'évolution des Néanderthaliens et Laugeriens, transformés à leur tour en gens du Cro-Magnon[1], mis en vogue par

1. Paul Broca a étudié en 1868, dans les abris de Cro-Magnon, dans une petite grotte, en Dordogne, tout près de la gare des Eyzies (d'où le nom d'Eyziens) trois squelettes humains : une femme, un vieillard et un adulte. D'après la description de Broca ces ossements accusaient des crânes dolichocéphales joints à une taille élevée; la femme aurait une ligne âpre du fémur d'une largeur et d'une épaisseur fabuleuse et, tous deux, des fronts larges et bombés. Et il a créé ainsi une race spéciale de Cro-Magnon... Quelques années plus tard, on a découvert dans les grottes sépulcrales de la Lozère, connues sous le nom de Baumes-Chaudes, les ossements d'environ 300 sujets dolichocéphales, à côté de plusieurs pointes de flèche en silex et de quelques objets en bronze. D'après les anthropologistes, les hommes des Baumes-Chaudes se rapprochaient de ceux du Cro-Magnon ; leur taille serait de 1 m. 61 ; leur indice céphalique varie entre 64,3 et 75,1 ; circonférence horizontale du crâne 543 et 533 millimètres chez les hommes et les femmes ; indice nasal moyen, 42,7, etc., etc.

Paul Broca, ou race des Baumes-Chaudes, favorisés par Georges Hervé.

Quelle que soit notre conviction à ce sujet, elle ne pourra nous empêcher d'admettre que bien avant l'apparition des Gaulois sur la terre française, il y avait d'autres gens, d'autres races, qui s'y étaient établis depuis bien plus longtemps. C'est l'essentiel.

L'anthropologie préhistorique (autrement dit la palethnologie) nous dira même qu'il y eut une époque où toute la population de France était exclusivement dolichocéphale. Et puisqu'on retrouve, à l'époque néolithique, de nombreux brachycéphales, ceux-ci ne pouvaient venir que du dehors. G. de Mortillet ira jusqu'à raconter, avec une clairvoyance singulière, que « dans les temps préhistoriques, à la fin du paléolithique et au commencement du néolithique, il s'est opéré en France la plus grande révolution sociale qui ait jamais existé ». N'attristons point par notre doute les âmes croyantes des palethnologistes. Bornons-nous sagement à sauver de toutes ces complications du passé la seule certitude que la France était habitée à la fin de l'époque paléolithique. Nous inclinerions même à reculer cette époque, pour des gens plus incrédules, au commencement du néolithique.

II

Les historiens plus pondérés qui s'efforcent de saisir la physionomie de la France dans des époques

plus tardives nous la représentent à l'origine peuplée de Ligures. Qu'étaient-ce que ces Ligures? Sont-ils venus du dehors ou n'étaient-ils que des rejetons des peuples primitifs qui habitaient le pays dans les temps paléolithiques et néolithiques? Les opinions sont très partagées et il serait plus que risqué de vouloir les départager. La pénurie des documents autorise toutes les suppositions et ne nous permet d'en adopter intégralement aucune. Car il faut se rendre à l'évidence que les données de l'histoire de la France avant le VIIIe ou le IXe siècle avant Jésus-Christ sont aussi peu précises que celles de la préhistoire. On nous parle d'un certain mouvement des peuples, qui, vers le Xe ou le XIe siècle, seraient venus dans les pays de la Méditerranée, mais les opinions varient en ce qui concerne leurs origines, leur importance, la route suivie ou leurs propriétés ethniques. Tout se réduit à un déplacement qui aurait eu lieu!

Lorsqu'on examine de plus près cette question ligure, on arrive à la conclusion qu'un peuple de ce nom a dû exister. Du temps d'Hésiode on nommait ainsi les habitants des pays situés dans le nord-ouest de la Grèce. Ils devaient même être très nombreux, car leurs traces se retrouvent non seulement en Gaule, mais aussi en Italie, en Corse, dans les Pays-Bas, en Espagne. Si les suppositions faites par les philologues étaient fondées, nous retrouverions un élément de plus en faveur de l'unité ethnique de la plupart des peuples européens. Ce qui plaide pour

cette doctrine, c'est, notamment, cette thèse si ardemment soutenue par maints philologues autorisés, que la langue des Ligures aurait eu la particularité de former des noms de montagnes, de rivières et de lieux habités en général, par l'emploi des suffixes : — *asco*, — *asca ;* — *usko ;* — *uska ,* — *osko ;* — *oska.* En se servant de cette indication, plusieurs de nos savants, après avoir retrouvé de nombreux endroits en France avec des noms formés de la sorte, en conclurent au séjour prolongé des Ligures dans tous ces parages. Mais on constate la présence des mêmes Ligures en Italie, sur les côtes du golfe de Gênes, où existe encore de nos jours un Mont *Pescasco* et des rivières *Carisasca*, *Sermichiasca*, etc. Ils habitaient également la Ligurie, le Piémont, l'Émilie, la Lombardie, dans la partie méridionale du Bassin du Pô, où l'on trouve environ soixante-dix noms de lieux avec le suffixe caractéristique des Ligures. Ils étaient aussi très nombreux en Bavière et en Portugal.

Sans pouvoir éclaircir le mystère ligure, de même que l'on n'a pu sortir de tant d'autres ténèbres qui encombrent le passé anthropologique de la France, il faut pourtant admettre l'existence réelle de ce peuple, venu en Gaule bien avant les Celtes, les Germains ou les Normands. Dans l'impossibilité où nous sommes d'en donner ni le chiffre approximatif, ni la description physiologique, bornons-nous à admettre la participation matérielle du sang ligure dans la composition du sang français.

Les principales peuplades ligures, d'après Polybe, Strabon, Pline, Ptolémée, etc., étaient d'abord les Déciates (Antibes), les Ligaunes et les Olybes. Ajoutons-y les Sallyes (Salxuvii avec leur capitale Aquæ Sextiæ, aujourd'hui Aix), les Vulgentes, Quariates, les Libiques, les Voconces, etc. A l'ouest du Rhône, les historiens nous montrent également plusieurs peuplades ibéro-ligures et entre autres les Elezikes occupant l'Aude, le pays où s'éleva plus tard la ville de Narbonne ; dans les Pyrénées-Orientales, les Sardones, dont la ville principale était Ruscino (Perpignan) et Illiberis (Elne). Dans les montagnes, habitaient les Consuéraniens, etc.

Le moment n'est sans doute pas très proche où l'on pourrait doser l'influence de cette grande migration ligure, à laquelle se rallient presque tous les historiens, sans pouvoir en préciser les détails. Elle ne nuit aucunement, du reste, à notre thèse, bien au contraire. Car, en l'adoptant, il faut admettre aussi que sur la couche ethnique première, d'autres couches se soient superposées. Lorsqu'on arrive enfin aux Gaulois et aux faits plus précis qui accompagnent leur apparition, on se rend mieux compte que ceux-ci ne purent radicalement changer la composition des éléments ethniques du pays, vu leur nombre très restreint et leurs pérégrinations incessantes, en dehors des frontières de l'ancienne Gaule.

III

Qu'était-ce enfin que cette Gaule dont La Tour d'Auvergne a voulu faire le berceau de l'humanité, et de sa langue, la langue-mère de toutes les autres langues? D'après ce savant et ses partisans, ce serait à la Gaule de réclamer tous les droits que les historiens et linguistes attribuèrent à tort à la mystérieuse Arye asiatique. Lorsqu'il s'agit de définir les frontières de la Gaule, nous nous trouvons bien embarrassés. Jules César l'avait enfermée[1] entre le Rhin et les Alpes à l'est, l'Atlantique à l'ouest, la Manche au nord, les Pyrénées et la Méditerranée au sud. Mais la véritable Gaule s'étendait bien au delà de ces frontières factices. D'Arbois de Jubainville explique avec raison qu'il fallait à Rome, pour des besoins administratifs, une nomenclature géographique précise et surtout n'embrassant pas de trop grandes étendues de territoires[2]. En réalité, les Gaulois rayonnèrent à travers la plus grande partie de l'ancienne Europe et ont fondé des établissements jusqu'en Asie Mineure (La Galatie). A la date où les historiens placent la première conquête des Gaulois

1. *De Bello Gallico.*

2. Voir au sujet des Gaulois et des Celtes les travaux si remarquables du même auteur : *les Premiers Habitants de l'Europe; les Celtes;* de même que ceux de Gaston Paris : *Romania*; César : *De Bello Gallico;* Tacite : *Germania;* Paul Broca : *Mémoires de la Société d'Anthropologie* (T. I.) Am. Thierry : *Histoire des Gaulois*, etc., etc.

dans l'ancienne Gaule (vers l'année 600 avant Jésus-Christ), une autre branche celtique (les Goïdels) vivait déjà depuis plus de deux siècles dans les Iles Britanniques. Après avoir pris le sud des Pays-Bas, une grande partie de la France et de la Belgique, ils envahirent et occupèrent également la péninsule ibérique.

Et chose curieuse qui démontre combien l'histoire se répète! De même que les Anglais se sont annexé le Transvaal à cause de ses riches mines d'or, les Goïdels ont conquis, dans le temps, la Grande-Bretagne à cause de ses mines d'étain. Une autre branche gauloise s'était aventurée dans la péninsule ibérique, attirée qu'elle y était par les mines d'étain mélangé d'argent !

Vers le IVe siècle, les Gaulois s'établissent successivement dans les pays situés entre le Danube et les Alpes ; ces vastes territoires constituent aujourd'hui les parties méridionales de la Bavière, du Würtemberg et une grande partie de l'Autriche (Styrie, Haute et Basse-Autriche, Salzburg, Carinthie, enfin la partie sud-ouest de la Hongrie). Ils s'emparent ensuite d'une partie du territoire Vénète, et envahissent l'Italie. Poussés et tracassés par les Germains, ils s'en vont vers la péninsule des Balkans. Les Tectosages, peuplade gauloise, arrivent même à conquérir, dans l'Asie Mineure, la Gaule Mineure, la Galatie. En Italie, leurs progrès furent plus rapides. D'après Tite-Live, trois peuplades gauloises se seraient fixées au nord du Pô et trois autres au

sud de ce fleuve[1]. Lorsque plus tard (entre 197 et 189), les Gaulois seront vaincus à leur tour par les Romains, on verra qu'ils y possédèrent des villes comme Bologne (Bononia), Parme et Modène (Mutina). Non satisfaits de toutes ces pérégrinations, ils poussent jusqu'à Udine, où s'établit une branche gauloise connue sous le nom de *Carni*. L'Italie, l'Espagne, les Balkans, tout leur est bon. A l'époque où florissait l'empire gaulois (au figuré, car il n'y a jamais eu d'empereur, ni même une sorte d'unité d'aspirations et des sentiments de parenté entre les multiples peuplades gauloises), la Bohême en devint également la proie, de même que la Serbie, la Bulgarie, la Roumanie. On les retrouve jusqu'en Russie, sur les bords du Dniester où ils fondèrent une ville : *Carro-Dunum*, et sur le Bug. Un peuple gaulois, *Scordisei*, s'était établi avant tous les autres dans le nord des Balkans, puis les Gaulois vainquirent de nombreux Illyriens et les Thraces vivant dans le territoire occupé aujourd'hui par la Bosnie et l'Herzégovine, et poussèrent ensuite jusqu'à la Mer Noire.

IV

Les Gaulois se sont également implantés en Allemagne. Ils y avaient fait souche dans le centre et dans le sud. Ceux des Gaulois qui envahirent

1. Les Cenomani, les Salluvii et les Insubres au nord et les Boii, les Lingones au Sud.

la France, au IIIe siècle, arrivaient en ligne directe du bassin de Neckar et du Mein. Jules César affirme même d'une façon formelle que la peuplade gauloise, *Uolcæ Tectosages*, qui vivait aux abords de Toulouse, avait de nombreux représentants en Allemagne, dans le voisinage de la Forêt Hercynie. Les Gaulois y jouissaient, ajoute encore César, d'une grande réputation, grâce à leur justice et à leur courage. Or ce pays, mentionné dans *De bello Gallico*, embrasse le territoire situé entre la Bavière septentrionale, la Saxe royale et ducale et la Silésie. C'est dans la Haute-Silésie que Tacite retrouvera un peuple gaulois nommé les Cotini.

Et si le nom des Germains n'a été connu des Grecs qu'au premier siècle avant Jésus-Christ, si encore, au moment de l'invasion des Cimbres et des Teutons, les Romains ont pris pour des Gaulois ces deux peuples germains (même, pour Cicéron (*De oratore*), les Cimbres étaient une peuplade gauloise), c'est que les Germains avaient été pendant des siècles soumis à la domination des Gaulois et politiquement confondus avec eux. La pénétration gauloise a laissé de nombreuses traces dans la vie, dans la langue et dans les mœurs de la Germânie. Rappelons, à cette occasion, que Tacite parle des Helvètes, peuplade gauloise habitant le Rhin et le Main. Dans la Germanie, il y avait en outre d'après le même auteur, des Gothons, parlant gaulois ; des Esthyens, habitant la côte méridionale de la Baltique, dont la langue se rapprochait du breton celtique.

Lorsqu'on réfléchit à ces vastes ramifications que l'arbre gaulois poussa dans toutes les directions de l'Europe, il est clair qu'à moins d'être « paradoxal » il devient impossible d'affirmer que la Gaule fut la France et que les Gaulois furent les Français. Combien de pays européens, sans parler d'un pays asiatique, qui pourraient réclamer le bénéfice de la même faveur ou du même privilège, si faveur ou privilège il y a !

Il est vrai qu'on pourrait nous répondre que toutes ces pérégrinations n'avaient pour but que des conquêtes. Mais pouvons-nous oublier alors que les Gaulois ne furent point des autochtones en France? S'ils y sont venus, ce n'était que pour le même motif qui avait poussé les autres conquérants dans toutes les directions du monde.

Chose plus importante : au moment de l'invasion de Jules César, donc en pleine prospérité gauloise, la France comptait parmi ses habitants trois peuples différents de mœurs, de langue et même de race[1]. C'étaient les Aquitains, compris entre la Garonne, les Pyrénées et l'Océan; les Belges vivant entre la Seine et le Rhin, et les Gaulois, établis dans les autres provinces, depuis la Garonne jusqu'à la Seine, depuis les Alpes jusqu'à l'Atlantique. D'après les anthropologistes, les Aquitains appartenaient à une race aux cheveux noirs, dont le type s'est conservé chez les Basques actuels. Les Gaulois auraient

1. Paul Broca : *Mémoires de la Société d'Anthrop.*, t. I.

été divisés en deux branches distinctes : les Galls et les Kimris[1]. Ces derniers seraient venus de la mer Noire et constitueraient ce qu'on est convenu d'appeler les Belges. Tandis que ceux-ci avaient les yeux clairs et les cheveux blonds, nous dira Thierry, les Galls avaient les cheveux et les yeux bruns ou noirs. A sa suite, les historiens nous ont conté de véritables romans sur la vie respective des Aquitains, des Kimris et des Galls, et on nous dit même que, *déjà* à cette époque, ils se mêlaient entre eux par voie du mariage et subissaient leur influence réciproque.

Il ne faut point oublier l'existence de la race autochtone, les Ligures, dont nous avons retrouvé précédemment des traces nombreuses et impérissables. Tous ces éléments ethnographiques réunis, à supposer même qu'il n'y en ait pas eu d'autres laissés dans l'oubli, nous donnent une opinion singulière de la doctrine « gauloise » réduisant la Gaule à la France et identifiant les Français avec les Gaulois.

V

Il y a mieux. Nous savons qu'au IIIe siècle avant Jésus-Christ, la puissance gauloise a été en butte aux attaques dirigées contre elle de tous les côtés. Les Germains, les Romains, les Grecs et les Carthaginois s'efforcent par une série d'invasions de briser

1. Am. Thierry : *Histoire des Gaulois*.

les Gaulois et de les réduire en esclavage. Ceux de l'Italie ont à lutter contre les Romains; ceux des Balkans contre les Grecs; ceux de la péninsule ibérique avaient affaire aux Carthaginois; ceux enfin de la vieille France devaient se défendre en même temps contre les Germains, les Romains, et ensuite contre les Normands. Les peuplades germaines et normandes, profitant de la désunion des peuples gaulois, lièrent souvent partie avec certaines peuplades gauloises pour en exterminer d'autres. Les Cimbres et les Teutons, peuples germains, firent une alliance avec deux peuples gaulois, les Helvetii et les Tigutini, habitant le pays de Bade, le Würtemberg et la Bavière modernes, et forts de cet appui, se ruèrent sur la Gaule. Après avoir infligé plusieurs désastres aux Romains, ils envahissent plus tard l'Italie elle-même. Et si la période celtique de la Gaule a cédé la place à la conquête romaine, réalisée pendant les premiers siècles avant et après Jésus-Christ, celle-ci va à son tour s'effacer devant l'invasion germanique doublée de la grande migration des peuples (du IIe au VIe siècle de notre ère). Du reste, les siècles suivants n'apportent point le repos tant désiré à l'Europe sanglante et déchirée en lambeaux. Mais, avant d'examiner les éléments ethniques que tous ces bouleversements ont apportés à la France, arrêtons-nous un instant aux guerres romaines qui ont dévasté la Gaule et influé d'une façon décisive sur ses destinées.

Notons avant tout que les Gaulois, couche superposée, de même que les Ligures et les Aquitains,

furent pour la plupart détruits lors de ces guerres meurtrières. « Durant huit années de guerre, dit Plutarque, César avait forcé plus de 800 villes, subjugué 300 nations, vaincu 3 millions de combattants, dont 1 million avaient péri sur le champ de bataille et 1 million avaient été réduits en esclavage. »

Le silence de l'atonie et de la mort, nous dira H. Martin, régnait alors en Gaule. Le nombre des soldats se trouve sans doute exagéré, mais, étant donné que l'état guerrier était tellement en honneur en Gaule et les circonstances des plus critiques, on peut admettre en principe que le tiers de la population apte à porter les armes avait disparu, qu'un autre tiers fut transporté ailleurs.

Le processus d'extermination gauloise, commencé sous César, prend des proportions effrayantes durant les dix premiers siècles après Jésus-Christ.

Pendant l'époque interminable où les invasions des Barbares se succédaient avec une férocité sans pareille, le sol de la Gaule fut jonché de nombreux cadavres des nouveaux venus, mais aussi surtout de ceux des infortunés habitants du pays. La France est devenue en même temps un cimetière et une sorte de route macabre, choisie par toutes sortes de peuples à la recherche de la terre et des richesses.

Nous y trouvons, à tour de rôle, jusqu'aux Russes mongoliques et aux Arabes sémitiques, de même que les Germains et les Normands. Les Wisigoths s'établissent dans l'Aquitaine, les Burgondes entre

le Rhône et la Loire, les Francs s'installent partout, tandis que les Normands s'emparent du nord de la France.

Qu'on aille nous parler encore du sang gaulois dominant en France, lorsqu'on pense que, vers le ve siècle, les Germains non seulement dévastaient le pays au point de vue de ses richesses, mais le transformaient en un désert, emmenant en captivité tous ses habitants valides.

Et Henri Martin nous dira même qu'en 406 ils enlevèrent tant de Gaulois que les cités belges, selon l'expression d'un contemporain, *furent transférées en Germanie. On ne voyait plus dans les campagnes ni troupeaux, ni arbres, ni moissons.*

La première invasion des Germains eut lieu environ un siècle avant Jésus-Christ. Cette inondation cimbrique dura quatorze ans et coûta aux Romains la perte de cinq années consulaires. Les immigrations se suivent ensuite jusqu'au moment où Marius inflige aux Germains une défaite sanglante aux abords d'Aix (en 102).

A côté des Cimbres et des Teutons, une autre peuplade germaine, les Suèves, font aussi leur irruption en Gaule.

VI

Constatons, du reste, que nous ne savons presque rien de positif sur les origines ethniques des Ger-

mains. Tous nos renseignements sont basés sur des auteurs anciens et ceux-ci ne nous en donnent que des plus contradictoires. Car si, pour Tacite, les Germains formaient un peuple à part, quoique pas très ancien, pour beaucoup d'autres auteurs contemporains, antérieurs ou postérieurs à Tacite, les Germains *n'étaient que des Celtes.*

Lorsqu'il s'agit d'indiquer le caractère ethnique des habitants des deux côtés du Rhin, nous trouvons que les historiens se contredisent singulièrement. C'est ainsi que, d'après les quatre auteurs les plus dignes de foi, il y avait des deux côtés du Rhin :

	Rive gauche.		*Rive droite.*
César	Gaulois	Celtes	Germains
Denys d'Halicarnasse	Galates		Germains
Diodore de Sicile	Celtes		Galates
Dion Cassius	Galates		Celtes.

Rappelons aussi que les arguments donnés par Tacite en faveur d'une race indépendante de Germains, tirés de leur aspect physiologique, empruntés en outre à leurs mœurs, s'appliquent également aux Gaulois. Ainsi le teint blanc, la chevelure blonde, le courage imposant, et autres traits dont Tacite se sert pour reconstruire un type germain, Tite-Live ou Polybe s'en serviront pour nous offrir un type... gaulois. En commençant par les poètes comme Virgile et en finissant par Claudien, bien nombreux furent les écrivains qui vantèrent « la blonde Germanie »,de même que les Gaulois « blonds et élancés » ; ce qui démontre du reste combien il était déjà difficile,

même du temps de César, de retrouver des types nettement tranchés ou de faire une psychologie collective des peuples !

Chose plus sûre : les habitants de la Germanie envahirent la Gaule par terre, par voie de fleuves et même par mer. Les plus ardents, de même que ceux qui laissèrent les traces les plus durables en Gaule, furent sans doute les Burgondes et les Francs. Les premiers faisaient partie des *Vindiles* ou *Vandales*, qui occupaient le nord-est de la Germanie. Repoussés par Probus, dans la seconde moitié du IIIe siècle, ils s'unirent aux Romains, en 370, sous Valentinien. Les Romains réussirent à les attirer d'une façon pacifique dans la Gaule, en vue de gagner ainsi des défenseurs intéressés contre les Barbares. On leur donna des terrains, on leur concéda certains endroits, et peu à peu ils firent souche dans les provinces situées entre la Moselle, les Vosges et le Rhin. Par la force des choses et à la suite des batailles perdues contre les Huns, vers la moitié du Ve siècle, les Burgondes furent obligés de s'en aller plus loin, dans l'Ain et dans la Savoie. Au VIe siècle, ils perdent complètement leur indépendance et se trouvent incorporés dans le royaume des Francs.

Quant aux Francs, ils n'apparaissent que deux siècles après les Burgondes. D'une origine encore plus mystérieuse que les autres Germains, nous ne retrouvons leurs premières traces qu'en 240, dans l'ouvrage de Flavius Vopiscus consacré au tribun Aurélien. Tantôt battus et repoussés par les Romains,

tantôt victorieux dans ces incursions sans nombre, on dirait que les Francs avaient pour devise : toujours en avant. Ils ne cessent de poser des jalons dans la Gaule jusqu'au moment décisif, où, en 438, sous leur chef Clodion, ils réussirent à s'emparer d'une grande partie du pays. Clovis, qui succède à Clodion, bat en brèche successivement les Romains, les Alamans, les Burgondes et les Wisigoths. Aidé par ses successeurs, il parvient à transformer la Gaule en un royaume des Francs.

A côté de ces deux peuples dits germains, une douzaine d'autres envahissent sans relâche la Gaule. Naturellement leur passage est suivi de tous les faits qui caractérisaient les guerres barbares d'autrefois : viol et enlèvement des femmes, assassinat et vente des adultes et des enfants, etc. Tout cela a dû fortement modifier la composition ethnique de la population. Par la voie du Rhin arrivaient avant tout les Alamans. Ces derniers s'établirent même sur la rive gauche, en Alsace et en Lorraine. Les Saxons venaient, en qualité de pirates, faire des ravages sur les côtes de la Gaule. Les Vandales, peuplade germaine d'après les uns (Pline, Tacite), sarmate ou slave d'après les autres (Lagneau, *Anthropologie de la France*), font plusieurs invasions des plus cruelles en Gaule, pendant la première moitié du VI[e] siècle. Les Barbares, en se retirant, laissèrent toujours une partie de leur armée dans le pays envahi. Tantôt alléchés par la fertilité du sol, tantôt désireux de jouir des fortunes acquises par le

pillage ou tout simplement fatigués par le dur métier de soldats, ils se fixaient dans les pays nouveaux et rompaient tout lien avec leur ancienne vie. C'est ainsi qu'il y avait en France, vers la fin du ve siècle, de nombreuses colonies fondées par les Alains, les alliés des Vandales, aux abords de la Loire et dans une partie de l'Armorique. Ces Alains ne seraient, d'après Pline, que des Scythes ! Pendant le ve siècle, la Gaule est également victime des Huns et des Wisigoths. Les premiers n'ont sans doute pas laissé trop de traces dans la composition du sang gaulois, mais il en fut autrement des Wisigoths, à qui Honorius céda, en 418, l'Aquitaine et Toulouse. A la place des Gaulois, morts dans des batailles sans nombre ou transplantés en Allemagne, s'établirent les Germains. Presque toutes ces peuplades principales y firent souche. Du reste, le pays était tellement dévasté, la population tellement rare, que le sang des Germains devait bientôt remplacer abondamment celui des Gaulois.

VII

Les Normands continuèrent l'œuvre de destruction entamée par tant de prédécesseurs. Leur besogne fut d'autant plus facile qu'ils ne rencontraient presque plus de barrières. Le nord et le midi de la France étaient également dévastés et également sans défense.

« On vit, une fois, 200 Normands s'aventurer sans obstacles jusqu'à Paris. Personne ne se présenta pour leur disputer le passage » (Sismondi).

L'auteur de l'*Histoire générale du Languedoc* (Paris, 1730, t. I), nous dira à son tour que la plus grande désolation régnait dans le midi de la France. Les habitants étaient dispersés et les villes ruinées. Les terres ne rapportaient plus rien et la vigne et les vergers étaient abandonnés. La misère était si grande, d'après Depping[1] qu'on « était réduit dans les campagnes à manger des chiens, de même que la chair humaine, tandis que la mortalité était devenue tout simplement effrayante »...

Les Normands vinrent donc, à leur tour, prendre la place restée vide. Voici une nouvelle couche de population superposée à tant d'autres de toutes provenances, qui s'établit sur le sol de la France. Quelle était l'origine de ces nouveaux venus? On a voulu les faire passer pour des Scythes, Vandales, Huns, Maures, Sarrasins, Germains, et même Russes. Dans la vaste littérature consacrée à ce sujet, toutes les opinions trouvent des défenseurs ardents et subtils. Les Normands ont subi le sort commun à tant d'autres races et peuples. Ils font éclater toutes les classifications étroites et s'échappent des limites où on avait voulu les enfermer. Signalons pourtant l'opinion de Robert Wace (*Roman du Rou*), qui voit en eux des hommes de sang différent. Pour lui, les

1 *Histoire des Expéditions Maritimes des Normands.*

Normands n'étaient qu'un assemblage de pirates venus du Nord. C'était un état particulier que celui de Normand. Il consistait à faire métier d'aventurier et de pillard, et, pour être des leurs, point n'était besoin d'exhiber des certificats d'origine.

Il faudrait donc être animé d'un joli courage pour vouloir préciser la qualité du sang que les Normands ont versé dans les veines des habitants de la Gaule.

Contentons-nous seulement de constater qu'il n'est point négligeable en ce qui concerne la quantité. Car les Normands ont poussé bien loin dans l'intérieur du pays. Orléans, Auxerre, la Bourgogne, Nantes et tant d'autres villes et contrées, ont gardé des traces nombreuses de leur invasion. En 854, après s'être emparés de la ville de Bordeaux et l'avoir brûlée, ils arrivèrent jusqu'à Toulouse. Hasting, au retour de son expédition contre Luna, (sur le golfe de Spezia que les hordes normandes ont pris pour la ville de Rome) remonte le Rhône et fait un séjour à Nîmes et à Arles. C'est ainsi que les Normands se promènent à travers toute la France. Leurs expéditions se suivent avec une rapidité prodigieuse, et il est hors de doute qu'en vainqueurs redoutés et respectés, ils contribuèrent pour beaucoup à la repopulation de la Gaule. Il serait d'autant plus injuste de méconnaître leurs mérites à ce sujet que la population masculine était plus que clairsemée et que les habitants se recrutaient surtout parmi les femmes et les enfants.

Cette vertu normande résulte, entre autres, des

dispositions prises par Rollon. Aussitôt après avoir obtenu de Charles le Simple une partie de la Neustrie, qui prit ensuite le nom de Normandie, le chef des pirates, devenu plus tard le premier duc de Normandie, se préoccupe de repeupler sa contrée. La tâche étant trop grande pour son armée, il attira dans ce but en Normandie de nombreux Germains.

Ajoutons que déjà le pays de Bayeux (Depping) était peuplé depuis le VIe siècle par une colonie de Saxons venus de Germanie.

VIII

Pour nous rendre compte de la composition probable du sang français, il faut également embrasser d'un coup d'œil tant d'autres races et peuples qu'on oublie ordinairement, lorsqu'il s'agit d'énumérer ses éléments constitutifs.

Rappelons donc avant tout les Vascons, les Basques. Ils occupaient maints points du sud-ouest de la France[1]. Sous le règne des Mérovingiens, Chilpéric Ier, Thierry II, la *Vasconia* correspondait aux départements actuels des Basses et Hautes-Pyrénées, du Gers et des Landes.

Les Phéniciens fondèrent sur les côtes nord-ouest de la Méditerranée de nombreux comptoirs et des colonies, dont la ville de Nîmes fut une des plus

1. Fauriel, *Hist. de la Gaule méridionale*, etc.

connues. Il en fut de même des Sarrasins (Maures), qui pénétrèrent en France, en 721, et, après s'être emparés de Narbonne et de Carcassonne, allèrent plus haut, vers le Nord. Malgré les défaites qui leur furent infligées quelques années plus tard, ils s'établirent en Septimanie (pays dépendant des Pyrénées Orientales au Rhône). A cette couche primitive se joignit une immigration supplémentaire au commencement du XVIIe siècle, lorsque chassés d'Espagne, de nombreux Maures vinrent chercher un refuge en France. Certains anthropologistes croient pouvoir retrouver les traces de ces Morisques sur le sol de la France[1].

Que dire enfin des Sarmates ou Slaves, dont les rejetons doivent être très nombreux en France ? Dans leur nombre figurent quelques peuplades déjà citées plus haut, comme les Vandales ou les Vindiles, les Alains, auxquelles il faudrait ajouter les Taifales, les Agathyrses, les Ruthènes, et même les Burgondes qui, d'après A. Gauguin, n'étaient que des Slaves.

Les Alains, qui se trouvent mentionnés si fréquemment dans les chroniques de l'invasion, accompagnaient ordinairement les Vandales, et étaient considérés comme d'origine slave. Ils ont laissé de nombreuses traces en France. On retrouve leurs descendants aux environs de Valence, dans le pays de la Loire, etc. Les Taifales, arrivés également avec les

1. M. Paul Guillemot les signale dans le Bugey ; Elisée Reclus dans les Landes ; entre Chambéry et le lac d'Annecy (Hudry-Menos, Cotte) ; près Plombières (Dr Bens), etc., etc.

Alains, se sont établis dans le Poitou. Ils habitaient aussi les bords de la Sèvre Nantaise, dans les *Pagus Teofalgicus*, auprès de la petite ville portant le nom de Tiffanges (Vendée). Quant aux Agathyrses, dits Hamatobes, de race scythique, ils ont de même fait souche dans le Poitou, et d'après Le Play, certaines mœurs de communauté agricole, qu'on rencontre en Auvergne ou dans le Nivernais, auraient une origine slave.

Les Sarmates, Slaves, Scythes, que les anciens identifient avec une telle facilité, avaient-ils réellement une descendance commune? Cette question paraît d'autant plus insoluble que les chroniqueurs du passé collent une de ces trois étiquettes pêle-mêle, sans aucun discernement, sur les nombreuses peuplades dont ils ignorent les origines.

Contentons-nous d'ajouter que les Slaves ont, en tout cas, en France, des descendants bien plus authentiques dans les Ruthènes. Ceux qui s'y sont fixés, depuis le pays des Morins jusqu'aux embouchures du Rhin, y étaient venus du Nord de l'Angleterre. Mais déjà bien avant cette immigration, il y avait de nombreux Ruthènes sur les bords de l'Aveyron.

Les races grecques et romaines : les Pélasges, Sabins, Latins, Hellènes, Tyrrhènes, Etrusques, qui, sous le nom de Protiades, s'établirent aux environs de Massilia (Marseille), se prétendaient les descendants de Protos, fils d'Eutène et de Vesta. De nombreux colons grecs, attirés par leur prospérité,

vinrent les y rejoindre et des villes fondées par eux sont là pour attester leur séjour et les ramifications qui s'étendirent dans le pays. Parmi ces villes, signalons celles qui ont survécu à la marche des siècles comme Αντιπολις (Antibes). *Portus Herculis Monoeci* (Monaco) ; *Arelatus* (Arles), Ιερον (Hyères), etc., etc. Les Romains vinrent plus tard continuer l'œuvre des Grecs. Qui pourra jamais définir la qualité de leur sang ? Toutes sortes de peuplades qui, en qualité de vainqueurs ou de vaincus, s'associèrent à l'histoire de Rome, contribuèrent à sa composition !

Nous ne connaîtrons sans doute jamais la vérité exacte au sujet de ces énigmes multiples. Car chaque peuple en apporte des douzaines insolubles. Ainsi, en ce qui concerne les Pélasges, nous ne savons même pas s'ils étaient d'origine blanche. Reinisch et Beeck n'ont-ils pas soutenu cette thèse révolutionnaire que c'étaient tout simplement des mulâtres, fruits du croisement de sang blanc et noir ? Qui nous dira ce qu'étaient les Sabins ou les Etrusques ?

La race sémitique a ses représentants en France, non seulement grâce aux Phéniciens ou aux Maurisques, mais aussi grâce aux Juifs, dont l'arrivée à Diodorum (Metz), est signalée dès l'an 222. Leur nombre devait être considérable en Gaule, car la loi Gombette (en 500), contient maintes sévérités à leur égard. Ils furent successivement bannis de France par Philippe-Auguste, Philippe-le-Bel, Charles VI, etc., et rappelés par Louis-le-Hutin et Jean II le Bon. On les a rencontrés néanmoins de tout temps en Pro-

vence, en Lorraine, en Bourgogne. Selon F. Michel, au XIIe siècle, de nombreuses et riches familles juives se trouvaient à Béziers, Montpellier, Narbonne, Marseille, etc. Les persécutions en Espagne contribuèrent à augmenter leur nombre en France. Chassés par l'Inquisition, ils s'établirent dans la région entre Bayonne et Bordeaux. D'après l'auteur des *Races maudites*, maintes colonies juives se seraient converties collectivement au christianisme, et fondues avec les autres habitants. On les connaît sous le sobriquet de « Marrons » en Auvergne, de « Polacres » dans la Lozère, de « Gets » dans le Faucigny. Plus tard, les juifs allemands, russes et polonais, sont venus augmenter la dose du sang sémitique qui coule dans les veines françaises.

Les races ouralo-altaïques, donc mongole, ougrienne, finnoise, comptent aussi de nombreux représentants en France. Les Huns qui envahirent la Gaule traînèrent derrière eux les peuplades les plus disparates. Eux-mêmes, composés de tatars et mongols (A. Thierry et de Guignes), étaient surtout suivis par des peuples finnois. L. Dussieux[1] mentionnera parmi les Huns les Avares, les Uzes, les Khasars, les Cumans, les Magyars-Finnois-Ostiaques, etc.

On nous dira, il est vrai (Fustel de Coulanges) que ni les Huns, ni les nombreuses peuplades ouralo-altaïques qui, de 910 à 954, ravagèrent l'Alsace, la Bourgogne, la Provence, etc., ne laissèrent d'enfants

1. *Essai hist. sur les invasions des Hongrois en Europe et spécialement en France.*

derrière eux. Qu'importe? Les anthropologistes et les historiens qui l'affirment nous donnent en même temps comme certaine, l'existence de nombreux types mongoloïdes parmi les Français de France.

Mahé de la Bourdonnais, les Drs Beddœ, Topinard, Guibert, Collignon, etc., signalent de nombreux Mongoloïdes, chez les Bigoudens, au sud de Quimper. en Bretagne. Le Dr A. Roujon retrouve ce type en Picardie, en Bretagne, en Auvergne, dans le Morvan, à Montpellier, et même dans les environs de Paris. Le professeur Sabatier dit les avoir rencontrés dans les Cévennes, etc.

Nos mongoloïdes se signaleraient, comme leurs frères asiatiques, par un petit nez épaté, une face aplatie et extrêmement large, fentes palpébrales assez fréquemment obliques et peu ouvertes, menton un peu effacé, crâne large (brachycéphalie), tête globuleuse, peau basanée, taille exiguë, etc.

Comment expliquer la persistance de ce type, si les invasions dont il est question plus haut n'avaient passé sur la France comme l'eau sur un métal poli, sans traces? Signalons à ce sujet l'opinion défendue avec beaucoup d'autorité par G. Hervé. D'après lui, les Celto-Ligures eux-mêmes n'étaient que les descendants éloignés des Mongoloïdes!

Laissons de côté les commentaires et inclinons-nous devant le fait de l'influence de l'élément mongol sur la formation du peuple français.

Dans les temps plus modernes, la France, qui passe à juste titre pour le pays le plus propice pour gagner

ou dépenser de l'argent, continue à être l'objet d'une attraction singulière pour les représentants de tous les peuples civilisés de la terre. Tandis qu'en Angleterre, le nombre de résidents étrangers n'est que de 5 p. 1000, en Allemagne de 8, en Autriche de 17, en France, il atteint 40 p. 1000, et, circonstance qui donne à méditer, la population étrangère croît en France treize fois plus vite que l'élément autochtone (voir à ce sujet les études de Turquan).

Si nous élargissions nos cadres en y faisant entrer la grande France avec ses nombreuses colonies, nous obtiendrions une véritable réduction ethnique de tous les peuples de la terre!

IX

Mais bornons-nous à la Gaule, et tâchons de noter, au hasard de la plume, les noms de peuplades qui ont contribué à la formation du sang français : Aquitains, Ibères, Vascons, Silures, Sallyes, Libici, Suètes, Vulgientes, Sardones, Conqueraniens, Arvernes, Biturigés, Santons, Pictons, Cambolectri, Agesineses, Turones, Andegades, Carnutes, Vénètes, Curiosolites, Rhedons, Osismiens, Abricantuens, Lexoviens, Auleris, Véliocasses, Calètes, Parisii, Lingones, Helvètes, Eduens, Lences, etc., etc., Alains, Vandales, Teifales, Agathyrses, Ruthènes, Polonais, Vénèdes, etc., etc., Belges, Galates, Cimbres, Wisigoths, Burgondes, Francs, Saxons, Alle-

mands, Suèves, etc., etc., avec des centaines de sous-divisions; Phéniciens, Sarrasins (Morisques), Juifs, Etrusques, Pélasges, Sabins, Thyrrènes, peuples mongoloïdes. etc., etc., sans parler des peuplades excentriques comme les Tziganes, et tant d'autres races « maudites », dont on connaît encore moins l'origine et le rattachement ethnique, de même que des peuplades négroïdes, dont l'existence antérieure en France paraît être prouvée, grâce à la découverte des crânes valaisans datant du XIIIe et du XIVe siècle[1] et des crânes néolithiques armoricains, du même type négroïde!

Lorsqu'on réfléchit à l'immixtion de tant d'éléments disparates, lorsqu'on pense en outre que la Germanie abritait depuis des siècles de nombreuses peuplades gauloises, on serait tenté de se ranger à l'avis exprimé par M. d'Arbois de Jubainville, qu'« il y a probablement en Allemagne plus de sang gaulois qu'en France.[2] » Les conquêtes burgundes wisigothiques, franques et normandes ont peut-être inoculé à la France plus de sang germanique qu'il n'en reste en Allemagne aujourd'hui.

Donc, deux constatations étranges se dégagent de l'histoire anthropologique de la France et par réco-

1. Voici la conclusion d'un mémoire lu à ce sujet à l'Académie des sciences (en avril 1904) : « par leur forme cranienne générale et leur indice céphalique, par leur prognathisme maxillaire, les détails de la dentition, par leur platyrhinie, tous ces crânes valaisans de la vallée du Rhône sont négroïdes d'une manière bien marquée »

2. *Les Celtes* (Préface XI.)

chet, de celle de l'Allemagne : d'un côté, la France est le plus vaste, le plus riche réservoir d'éléments ethniques et ne peut point revendiquer la qualité dominante de peuple ou de pays gaulois; de l'autre, conclusion encore plus inattendue : s'il fallait absolument attribuer la descendance gauloise à un peuple d'Europe, ce serait à celui d'Allemagne.

Nous arrivons ainsi à un imbroglio des plus inattendus. Ce sont les Français qui deviennent des Germains, et ce sont les Germains qui deviennent des Gaulois !

La vérité se trouve sans doute ailleurs. Les deux pays, comme tant d'autres États européens, ont de nombreux ancêtres en commun. Il serait plus dangereux de vouloir analyser leur sang et en démêler les éléments constitutifs. Car, lorsqu'on suit la filière historique des faits sans idée préconçue, lorsqu'on a le courage de rejeter les lieux communs qui n'ont de respectable que leur durée, on se trouve en face de vérités en opposition flagrante avec la phraséologie séculaire. Notre terminologie usuelle perd ainsi tout sens, tandis que nos préjugés aryens, germains ou gaulois, réduits à l'appui problématique de la routine et de la tradition, sont, comme tous les préjugés, mûrs pour être rejetés et ridiculisés.

CHAPITRE III

LA LEGENDE DES PEUPLES DITS LATINS

I

Il y a lieu d'admirer la persistance avec laquelle les Français ou les Italiens ne cessent de se proclamer peuples latins. Au moment où l'Espagne, gravement atteinte par une crise de convalescence inquiétante pour son avenir, attire sur elle les saillies des autres pays; au moment où tant de petites républiques « latines » étonnent encore le monde par l'incohérence de leur vie sociale et politique, vouloir, malgré tout, se rattacher à la famille dont on ne cesse de critiquer les tares et les faiblesses, cela frise l'héroïsme. Et pourtant, nous en trouvons des preuves éclatantes en des livres légers ou pondérés, dans les discours des politiciens ou des hommes d'Etat, sous la plume des journalistes, des penseurs et des savants. Car la puissance de l'erreur déguisée en vérité est décidément plus grande que celle de la vérité elle-même !

La doctrine latine, si douteuse qu'elle soit, une fois

adoptée, on n'a pas hésité à commettre en son nom toutes sortes de sacrilèges patriotiques. A force d'accepter la descendance latine, n'est-on pas allé aussi jusqu'à admettre la décadence de tous ses membres ? Naturellement le peuple français en faisait surtout les frais. Partant de là, on opposait le peuple français-latin aux insulaires anglo-saxons. Les uns avaient tous les vices et toutes les tares, les autres, tous les mérites et toutes les qualités. Assemblés autour de notre chevet, les guérisseurs discutaient gravement l'état de notre maladie, que dis-je ? la date de notre trépas. La chute irréparable ne faisait plus de doute pour personne. On reprochait à la France, parmi ses moindres péchés, le manque de sérieux et de principes directeurs de la vie, la corruptibilité de ses mœurs, la vermine du fonctionnarisme devant la dévorer sous peu, de même que sa natalité diminuée, présage de la disparition prochaine. « Voilà vingt-sept ans qu'il n'y a plus guère de plaisir à être Français », s'est écrié, un jour, Jules Lemaître, tout à fait décontenancé par les bruits fâcheux qui couraient sur sa chère patrie. On se rappelle le bruit suscité par les œuvres de M. Demolins, qui, de même que ses nombreux adhérents, ne croyait plus au salut possible des Latins que par l'imitation aveugle des Anglo-Saxons.

Toute une littérature pessimiste et débilitante nous est née de ces sentiments de mépris pour la France et de découragement devant son avenir. On scrutait

les signes des maladies chez les frères latins, à l'instar de ces condamnés au supplice commun, qui considèrent avec angoisse les traits décomposés de leurs voisins. Des prophètes de mauvais augure nous arrivaient de partout. Il est devenu de mode de vilipender l'énergie française et les penchants maudits de son âme. Rien n'obtenait grâce devant ces Zoïles implacables, qui, convaincus de notre infériorité, passaient leur vie à la crier à tous les vents. Les patriotes « patentés » se distinguèrent surtout dans ce concert de vociférations. Les « nationalistes, » dont les fonctions consistent partout à revendiquer le monopole du patriotisme pour soi, tout en le déniant aux autres membres de la communauté, n'ont cessé de vanter à notre détriment les peuples des deux mondes. N'ont-ils pas préféré à la France et aux pays « néo-latins » jusqu'aux Mongols d'Europe ou d'Asie !

Dans leur étrange amour pour leur pays, ils ne se sont point rendu compte que ce pessimisme ne faisait qu'affaiblir ses forces vives. Car si la confiance en nous-mêmes et l'exaltation de nos aptitudes augmentent leur intensité, le découragement voue peuples et individus à l'impuissance. A force de s'entendre dire qu'ils étaient irrémédiablement condamnés, les Français ont fini par croire à la réalité de leur maladie. La littérature du « mépris français » a fait boule de neige. L'étranger a tenu du reste à nous croire sur parole. Il s'est emparé de ce mot d'ordre venu de France pour nous le retourner sous forme

de compassion de plus en plus humiliante ou de mépris haineux. Démoralisée par suite de tous ces diagnostics, la France est tombée pendant un certain temps dans une véritable torpeur morale. Le pays énervé paraissait en proie à une sorte d'amollissement général. L'initiative et la hardiesse des idées françaises baissèrent à vue d'œil ; la pornographie, abandonnée à ses appétits de lucre, nous envahissait de partout. Des sauveurs de toute provenance nous menaçaient sans trêve de leur « salut spécifique », tandis que le pays, comme pour justifier sa réputation « d'usé » et de « décrépit », paraissait s'abandonner à l'énergie entreprenante des aventuriers du dedans et du dehors.

Voilà que, du coup, le relèvement brusque de l'Italie donne un démenti à la décadence néo-latine. Puis la guerre du Transvaal vient découvrir les faiblesses britanniques graves et insoupçonnées. Des procédés de corruption survenant en Allemagne nous ont également dessillé les yeux à son égard. En même temps, une affaire troublante, survenue en France, la remue jusqu'au fond de ses entrailles. Ses énergies endormies ressuscitent sous l'impulsion du moment. Les meilleurs parmi ses citoyens sonnent le tocsin du réveil de la conscience nationale et la terre française offre le spectacle inusité de tout un peuple se passionnant et bataillant pendant des années autour d'une idée abstraite. La guerre russo-japonaise, survenue ensuite, lui fait voir également que la prétendue jeunesse du peuple russe ne veut

point dire santé morale et matérielle. La France se met à respirer plus librement et à considérer avec une satisfaction justifiée son rôle de grand peuple qui, entouré de respect universel, conduit l'humanité vers des buts plus nobles et meilleurs. Elle a compris enfin que son passé, son présent et le grand avenir moral qui lui est réservé ne peuvent point se limiter au petit arbuste ethnique où voulaient le rattacher ses amis imprudents et ses ennemis envieux. En méditant sur ses destinées, la France a décidément compris que son arbre généalogique doit être plutôt largement humain qu'étroitement latin. Qui sait même s'il reste latin à un titre quelconque !

II

Laissant de côté la grande influence intellectuelle exercée par les Romains, ne parlons pour le moment que de leur action ethnique. Or, à ce point de vue, il serait difficile de nier que celle-ci fut presque nulle. N'oublions pas avant tout que Rome, y compris les pays voisins, ne contenait qu'une population minime en comparaison de celle qui vivait dans ses vastes provinces et dépendances. En s'emparant d'un nouveau pays, Rome ne pouvait point penser à y expédier une partie quelconque de ses habitants. D'autre part, ceux-ci se trouvaient si bien chez eux, qu'ils ne songeaient point à s'expatrier. La liberté qui leur était si chère, les fruits de la civili-

sation, avancée pour l'époque, dont ils jouissaient dans leur pays, quelle contrée barbare pouvait alors les leur procurer? Dans les provinces conquises, il ne faut peut-être chercher que des fonctionnaires romains et des légionnaires. Mais les fonctionnaires envoyés loin de Rome rappellent ceux de France nommés dans les colonies. Tout ce qui les y attirait, c'était le désir de faire ou de refaire leurs fortunes, d'y jouer un grand rôle, avec l'espoir de retourner le plus vite possible dans la métropole. Et même ces fonctionnaires étaient peu nombreux. Ce qui constitua de tout temps la force des Romains, ce fut la compréhension des intérêts des pays conquis, de même que le libéralisme des principes dont ils faisaient preuve. Afin de s'attacher ces nouveaux sujets, ils respectaient autant que possible leurs mœurs, leur religion et leurs institutions. Dans leur désir de créer des liens sympathiques entre le centre et les peuples conquis, ils choisirent les plus distingués parmi leurs citoyens pour leur confier des emplois lucratifs et des places honorifiques. Rome avait de la sorte moins besoin de déplacer ses propres enfants, tout en créant des bases solides pour son extension territoriale. Rappelons que, guidés par leur génie administratif, ils ont même eu recours à des actes de générosité étonnants pour l'époque. Ne sont-ils pas allés jusqu'à élever quelques habitants de la capitale de la Gaule au rang de sénateurs romains! D'autre part, la création des sénats locaux donnait satisfaction aux ambitieux des pays conquis. Toutes

ces mesures ont créé une vie intérieure intense, s'alimentant par des éléments pris dans les provinces soumises.

Quant aux légions romaines, n'oublions pas d'abord que si les chefs en furent généralement des Romains, les soldats étaient recrutés surtout parmi les multiples peuplades qui faisaient partie de l'Empire. Poussée par les mêmes préoccupations administratives, Rome, suivie en cela par l'Angleterre de nos jours, s'efforça toujours de créer des armées locales. C'est ainsi que César, après avoir conquis la Gaule, au moment où cette entreprise aurait pu paraître des plus téméraires, n'hésita pas à former la légion de l'Alouette, composée exclusivement de Gaulois.

Plus on réfléchit aux caractères distinctifs de la conquête romaine, plus on s'aperçoit que celle-ci ne pouvait apporter aucun changement dans la composition du sang des peuples dits latins. Les deux voies principales devant servir de traits d'union anthropologiques entre les conquérants et les habitants de la Gaule n'ont été, en somme, que deux petits sentiers, par où pouvaient passer au plus quelques milliers de familles romaines. Or, lorsqu'on pense que la Gaule de l'époque devait compter plusieurs millions d'habitants, on comprend aisément que l'immixtion du sang romain n'en a pu changer le contenu. En admettant même avec Julien qu'il y eût environ 30000 Romains en Gaule, nous comprendrons facilement que ceux-ci ne comptent pas pour beaucoup

dans la formation anthropologique des Français de nos jours.

Nous verrons plus loin que les Italiens, ce peuple latin par excellence, est logée à la même enseigne. Nous avons vu précédemment que la plupart des peuples, d'origine si diverse, que nous avons rencontrés en Gaule, allaient aussi en Italie, à son tour. Elle servit de rendez-vous séculaire à toutes les races humaines. D'après M. Gebhart, nous y voyons simultanément ou successivement des Gaulois, Espagnols, Grecs, Asiatiques, Egyptiens, Juifs, Germains, Bretons, Africains, Goths, Longobards, Byzantins (Ravenne), Slaves (Venise), Allemands, Normands, Angevins, Sarrasins, etc.

Pour M. Fouillée, ce qui a survécu de cette caravane éternelle au point de vue ethnique, ce n'est point l'élément latin, mais l'élément celto-sláve à crâne large dans le Nord, avec de nombreux méditerranéens à crâne long dans le Midi.

L'Espagne non plus ne peut point démontrer sa provenance latine. Elle aussi avait abrité, pendant des siècles, de nombreuses races et peuples. Il faudrait passer une éponge sur l'histoire si mouvementée de son passé, en biffer un millier d'années pour mettre sur le compte des Quirites le sang qui coule dans les veines espagnoles. Les anthropologistes nous diront même que ce qui prévaut en Espagne, c'est le type méditerranéen brun et dolichocéphale, avec un mélange celto-germanique. La plupart des peuples qui ont traversé la France et l'Italie ont également

contribué à transformer son sang, pour ne pas parler des Africains qui ont sans doute plus fait pour le type ethnique actuel de l'Espagne que les Celtes et les Latins réunis.

Que dire enfin des républiques sud-américaines? Dans le sang de leurs habitants coule celui de toutes les races de l'univers. Sang noble, car essentiellement mêlé, mais les Latins y sont-ils pour quelque chose? Ces peuples, dont on s'amuse à railler les origines multiples et la qualité des ancêtres, se recrutant parmi toutes les races, auraient plutôt le droit d'en être fiers. Car, et l'on ne saurait jamais assez le répéter, les nations qui marchent à la tête de l'humanité se distinguent surtout par leurs ramifications ethniques des plus étendues!

On dirait qu'une sorte d'ironie a présidé au baptême de tous ces peuples latins, ainsi dénommés parce que le sang des Romains brille chez eux par son absence. Du reste, lorsqu'on analyse la provenance des autres peuples européens, on leur retrouve également de nombreux ancêtres communs, tant il est vrai que le type ethnologique pur ne s'affirme que dans les manuels d'anthropologie. Et il suffit de se rappeler l'histoire ethnique de la France et de se remémorer les noms de tous les peuples qui y ont fait souche, pour se rendre à l'évidence que dans le sang français l'addition latine doit être considérée comme quantité négligeable.

III

Mais, indemnes d'immixtion latine au point de vue anthropologique, la France et les autres pays dits latins peuvent être caractérisés comme tels au point de vue intellectuel. Donc, pas races latines, mais une mentalité latine. La différence mérite d'être soulignée. Car, tandis que l'origine ethnique veut dire descendance et rattachement fatal, inéluctable sinon éternel, l'intellectualité latine n'est qu'une phase passagère. Si importante que soit l'influence des idées façonnant notre mentalité, celle-ci se modifie avec la modification des facteurs qui la créent. L'Allemagne, devenue protestante, a changé d'état d'âme. Les protestants français eux-mêmes, ayant subi une influence divergente de celle qui a contribué à la formation intellectuelle de la majorité des Français catholiques, s'en distinguent à maints points de vue. Il en est de même des libres penseurs français qui, à la deuxième génération, étant élevés d'une façon opposée à celle des catholiques croyants, ressemblent mentalement moins à ces derniers qu'aux étrangers nourris à la même source de pensée indépendante.

Notre âme évolue et se transforme sous l'influence des institutions politiques et sociales et l'âme des Français d'aujourd'hui, de même que celle d'autres peuples latins, n'est assurément pas celle d'il y a quelques siècles. Prenons, à titre d'exemple, l'évolu-

tion intellectuelle de la France, et nous verrons que, même en ce qui la concerne, l'influence latine est loin d'être exclusive.

Sous l'influence romaine se développèrent, sans doute, la langue et l'administration de la Gaule, de même que sa civilisation. Et pourtant peut-on affirmer que la pensée française ait suivi de tout temps l'unique direction donnée par la mentalité latine? Tel fut probablement le cas pendant les premiers siècles, comme la civilisation anglaise s'était façonnée, après l'invasion normande, d'après le modèle français. Mais de même que l'Angleterre, s'émancipant avec le temps, a suivi sa voie propre, tout en conservant, en guise de matière première, la langue et les idées venues de l'autre côté de la Manche, de même la France, après avoir subi l'impulsion latine, après s'être suffisamment abreuvée à ses sources, a repris plus tard sa marche vers une intellectualité plus en rapport avec sa situation dans le monde et les aptitudes de son peuple.

Comme un millionnaire qui ne doit pas oublier la dette de reconnaissance contractée envers celui qui lui avait avancé au début son premier capital de roulement, la France doit se souvenir de ce qu'elle doit à la civilisation romaine. On tomberait cependant dans une exagération impardonnable, en voulant identifier ses richesses immenses, acquises ensuite, avec le premier apport latin. Que de sources et fleuves supplémentaires ont contribué à former la mer française!

La psychologie du génie français est des plus complexes. Celui-ci est la résultante de la suprême compréhension et de l'adaptation des conquêtes intellectuelles de tous les autres pays civilisés, enrichie et rehaussée par les qualités essentielles de sa mentalité propre. Car, de même qu'au point de vue ethnique la France n'est que le produit d'un mélange de races et peuples divers, l'esprit et le génie français portent en eux l'empreinte du travail intellectuel des civilisations créées ailleurs. La langue française a mis beaucoup de temps pour devenir un organisme indépendant, mais elle y est arrivée pourtant. Il lui a fallu, pour sortir de ses limbes, plus de temps qu'à la langue grecque et à la latine réunies. Dans Homère, donc quelques siècles après la constitution du peuple grec, la langue se trouve déjà formée et cristallisée. Il en est de même du latin qui, dans les *Douze tables* (451 avant Jésus-Christ et 200 ans après la fondation de Rome), se montre dans toute sa beauté et dans sa vigueur énergique. La langue française a mis huit siècles pour se former. Elle a mis le double pour conquérir le monde. Car la *lingua romana rustica*, le langage des paysans, qui, en évoluant, est devenue la langue française, existait déjà au VIIe siècle. Sous les Carlowingiens, elle tenait victorieusement tête au tudesque et au latin. Les prêtres se voient même forcés de prêcher en cette langue vulgaire, comme l'abbé de Corbie (en 750), afin d'être compris de leurs paroissiens. En 813, les conciles de Tours et de Reims

obligent les prêtres à prêcher en *vulgaire*, en *romain*. L'histoire de sa diffusion, c'est l'histoire des luttes vaillantes soutenues précisément contre le latin, en premier lieu, de même que contre le grec, l'espagnol et le toscan. Toujours combattu, jamais vaincu, le français se développe péniblement mais sûrement. Il gagne en richesse et en solidité et s'impose de plus en plus à l'usage des peuples. Dès le XIIIe siècle, les Italiens l'adoptent. A partir de cette date il « *cort* parmi le monde », nous dira le savant italien Hartino de Casare, qui avait traduit *en français* l'histoire latine de Venise, « parce que la langue française est plus délicate à lire et à dire que nulle autre ». A mesure qu'elle se développe, elle s'émancipe de la langue latine et devient une langue indépendante. Et quand, au XVIe siècle, on lui accorde les honneurs dus à un idiome nettement défini, elle les a gagnés par ses vertus prodigieuses[1].

Le latin a joué peut-être le même rôle en ce qui concerne le français, que celui-ci avait exercé pendant plusieurs siècles à l'égard de l'anglais. Le français y domina jusqu'au règne de Henri VIII. Les écrivains anglais eux-mêmes, jusqu'à la fin du XIVe siècle, s'efforcent d'écrire en français (R. de Grosseteste, Pierre de Langtoft, etc.). L'instruction et l'éducation y étaient françaises, car, même au XIVe siècle, les étudiants anglais étaient les plus nom-

1. Voir Jean Finot : *La France devant la lutte des langues*, Paris, 1900.

breux parmi les étrangers inscrits à l'Université de Paris.

Toutes les manifestations de la vie anglaise sont imprégnées de l'influence française : ses romans comme sa philosophie, sa constitution politique comme sa poésie, sa science et ses arts. La littérature anglo-saxonne du XIVe siècle ne renferme presque rien en dehors des traductions des romans français de chevalerie. Encore au XVe siècle, beaucoup de poètes écrivent la première moitié du vers en anglais et la seconde en français. Le nombre de mots français faisant partie du patrimoine anglais atteint le double des mots d'origine germanique[1]. Hume nous dira même que les côtés les plus beaux de la langue anglaise, sans parler de la quantité de ses emprunts. lui viennent des Français et de leur langue. Néanmoins, l'anglais, né sous l'influence de la langue française et nourri si abondamment de ses racines, en s'émancipant est devenu également un idiome à part qui a sa place glorieuse dans le domaine des langues.

IV

Lorsqu'on examine les côtés multiples de la formation du génie français, on s'aperçoit que partout l'empreinte latine a dû céder, avec le temps, sa place aux autres influences, agissant en dehors de son rayonnement et souvent d'une façon contradic-

1. Voir le *Dictionnaire étymologique* de Skeat.

toire. C'est ainsi que la conscience nationale en évoluant a fini par se distinguer du tout au tout de ses formules primitives. Notons, par exemple, que la syntaxe française s'est différenciée radicalement de la syntaxe latine. Différence capitale, car elle influera sur l'évolution de la pensée française, dans le sens de la recherche, de l'individualisme, de la critique. Du reste, tous ceux qui exaltent, au gré de leurs tendances, l'influence du latin, paraissent oublier que la même langue, sous l'action d'autres facteurs, est devenue espagnole, italienne et même roumaine, et on pourrait ajouter (à raison de sa formation franco-latine) anglaise. On oublie sûrement l'effet produit par le climat et tant d'autres facteurs du milieu sur la langue. Et pourtant cette vérité fut déjà formulée avec une admirable précision par le Président des Brosses. « Chaque peuple, disait-il, a son alphabet qui n'est pas celui d'un autre et dans lequel plusieurs lettres sont impossibles à prononcer pour tout autre. Le climat, l'air, les cieux, les eaux, le genre de vie et de nourriture sont la cause de cette variété. »

On sait les discussions violentes engagées dans ces derniers temps au sujet des tendances dominantes et de la mission de la France. Pour des penseurs et écrivains comme Paul Bourget, F. Brunetière ou M. Barrès, le français ne serait que latin, et rien que latin. M. Brunetière résumera même tout son passé « dans ses efforts à maintenir, à revendiquer, à défendre sa latinité contre les envahisseurs du

dehors et les ennemis du dedans ». Et poursuivant jusqu'au bout son paradoxe latin, l'éminent critique nous dira que la grande préoccupation du génie latin étant la tendance à l'universalité, à la catholicité, « la France c'est le catholicisme, et le catholicisme c'est la France[1] ». Or, nulle au point de vue ethnique, l'influence latine est loin d'être exclusive en ce qui concerne la formation de la pensée française. Même dans le domaine religieux, où latinité devrait être synonyme de catholicité, l'histoire brise irrévérencieusement les cadres que lui assignent les « nationalistes ». Elle nous montre que la catholicité telle que la conçoivent MM. Brunetière, Bourget et leurs nombreux adeptes a été précisément en contradiction avec la tradition et le génie français. Le gallicanisme est vieux en France de beaucoup de siècles. Les ennemis de cette « catholicité » se recrutaient surtout parmi les plus vieilles familles, comme le prouvent les cris d'indignation de leur porte-parole, Agrippa d'Aubigné, qui oppose son sang français à la « vermine espagnole » et aux empoisonneurs italiens » porteurs d'une « catholicité étrangère » aux traditions de sa France bien-aimée.

L'air encore une fois, contre eux, se troublera,
Justice au juge Saint contre eux demandera,
Disant : Pourquoi, tyrans et furieuses bestes,
M'empoisonnâtes-vous de charognes, de pestes?
.... Pourquoi
Changeâtes-vous en sang l'argent de nos ruisseaux?

(*Les Tragiques.*)

1. *Discours de combat.*

L'architecture, la peinture, la sculpture de même que la philosophie et la jurisprudence françaises se débarrassent, avec la marche des siècles, de l'influence latine. Le même mouvement de libération se poursuit dans d'autres domaines de la vie littéraire, politique et morale. Mêlé à tant d'autres facteurs, l'élément latin perd sa prépondérance et son caractère décisif.

Il suffit d'étudier la littérature française et d'examiner l'origine de ses principaux courants, pour voir combien elle doit surtout aux sources étrangères. On pourrait remplir plusieurs volumes, si on voulait discuter à fond les influences que les pays étrangers ont exercées sur un genre quelconque de notre activité littéraire. C'est ainsi que le roman et la philosophie française de ces derniers siècles grandirent et se développèrent sous l'influence anglaise. Voltaire, Diderot, Rousseau se laissent pénétrer par les idées anglaises et subissent de gré ou de force leur action. Les *Lettres Anglaises* de Voltaire, un des ouvrages les plus sensationnels dans l'histoire littéraire, ne furent écrites qu'à la suite de son voyage en Angleterre. « Diderot est tout Anglais » (F. Brunetière). Quant à Rousseau, « son roman bourgeois, son éloquence du cœur, le ton du sentiment, tout cela lui est venu de Richardson. » (Fréron).

Le cas de Richardson et des Anglais est d'autant plus significatif que Rousseau et les autres romantiques leur doivent non seulement la trame du roman bourgeois, mais aussi la compréhension du senti-

ment humain. C'est à eux qu'on doit le 1789 des lettres, permettant d'y introduire les humbles et les humiliés, d'y étaler leurs souffrances et leurs misères éclairées par les rayons de poésie et adoucies par des larmes de compassion et de fraternite humaine.

Quoi de plus original, de plus essentiellement français, malgré leur formation, que le génie de Voltaire, de Diderot ou celui de Rousseau? Toute la carcasse de la *Divine Comédie* se retrouve dans les visions rimées du Frère Albéric du Mont-Cassin, de même que *Les Ménechmes* de Plaute contiennent le sujet de *la Comédie des Erreurs* de Shakespeare ! Et cependant, qui oserait mettre en doute l'originalité de ces deux génies?

Et Gœthe ? Ne retrouve-t-on pas son influence jusque chez Taine, Renan ou Paul Bourget? Le *Capitaine Fracasse* de Th. Gautier, si essentiellement français, doit cependant bien plus à *Wilhelm Meister* qu'à Scarron !

Ces exemples caractéristiques expliquent comment la France a pu de tout temps puiser aux sources étrangères, sans rien perdre de son génie national. Or plus elle s'adonne à ce commerce d'idées, plus elle prospère au point de vue intellectuel. Une sorte de compréhension idéale accompagne toujours ses opérations d'emprunt. En introduisant chez elle les richesses du dehors, elle les transforme, les met en valeur et les livre ensuite à la disposition de l'humanité.

Ainsi tous les peuples s'amalgament en elle, non seulement au point de vue ethnique, mais aussi et surtout intellectuellement.

CHAPITRE IV

LA FRANCE ET LES FRANÇAIS COMME EXEMPLE D'UN PEUPLE SUPÉRIEUR, TOUT EN ÉTANT LE PRODUIT D'UN MÉLANGE EXTRÊME DE RACES

La France offre une arme invincible contre toutes les exagérations des anthropo-sociologues ou anthropo-psychologues. Les peuples périssent, nous disent-ils, grâce au mélange des races. Or voici que la France, qui a l'honneur d'être sinon le premier, au moins un des premiers peuples du monde, résume dans son sang celui de tous les autres peuples et races. Il suffit de tracer le tableau de son évolution historique comparée à sa situation de nos jours pour s'apercevoir de tous les bienfaits que le croisement ethnique et intellectuel procure aux humains. Essayons de le faire ressortir en quelques pages de synthèse historique aussi brève que possible.

Qu'est-ce avant tout que la mentalité française? Elle est la quintessence de la civilisation et des progrès universels, enrichie par les fruits de son génie à la fois compréhensif et créateur.

Avec le cours des siècles, la France est devenue

une sorte d'usine gigantesque d'idées à l'usage des autres pays et peuples. Les matières premières lui arrivent tantôt d'elle-même, tantôt de partout. Qu'importe du reste leur provenance? Retravaillées « à la française », elles font le tour du monde et alimentent les nations civilisées. Le romantisme, qui a bouleversé les littératures modernes, a devancé, par la plume de Young et de son école, d'une quarantaine d'années les œuvres de Chateaubriand. Et pourtant le romantisme ne date que de la France. Il en est de même des conquêtes de la Révolution. L'Angleterre en avait fourni le modèle, mais il ne servait qu'à son usage personnel, la France a su en faire une œuvre d'humanité !

La même remarque s'applique à l'influence exercée sur la France par la pensée allemande, italienne ou espagnole, ou à celle plus moderne des Scandinaves ou des Russes.

Une mentalité nationale, de même que celle des individus, est d'autant plus parfaite que plus nombreux étaient les éléments qui ont contribué à cette perfection.

Le croisement de la pensée produit un effet encore plus bienfaisant que celui du sang. La France se trouve, du reste, sous ce rapport, dans des conditions spéciales. Résultante de tant de types ethniques, elle a eu toujours en germe la sympathie innée pour les autres peuples, les autres races. Les Anglais aiment à parler des Américains du Nord comme de leurs cousins. Avec combien plus de raison la France

peut revendiquer ses liens de sang et de pensée avec les peuples des deux mondes ! Tous s'enchaînent à ses destinées, non pas seulement au point de vue biologique, mais aussi au point de vue de la formation de leurs âmes, de leur intellectualité.

C'est pourquoi, au lieu de communier dans la ressemblance de l'indice céphalique ou dans les origines aryennes, gauloises ou latines, principes extravagants et douteux, il est plus digne de se réclamer du grand patrimoine du génie, de la pensée française.

A quoi servirait du reste le nationalisme étroit, basé sur des signes extérieurs du corps? « Que chacun regarde autour de soi, nous dira Paul Broca, ou seulement dans sa propre famille, il y verra presque toujours des yeux de plusieurs couleurs, des peaux blanches et des peaux brunes, des tailles hautes, moyennes et petites. Les traits du visage et les formes de la tête présentent aussi peu de fixité. Celui-ci a les traits des Celtes, mais il n'en a pas la couleur ; celui-là a la tête des Kimris, mais il n'en a pas la stature. »

Pour qu'un adepte aussi ardent de la doctrine des races fasse un aveu détruisant la réalité de sa thèse, dans les frontières de son pays natal, c'est que le doute n'est plus permis à ce sujet. L'existence des types aussi variés ; le mélange des traits caractéristiques des races, se rencontrant dans toutes nos provinces ; ce défi permanent, jeté par chaque Français aux principes les plus sacrés de la science anthropologique, a la valeur d'un symbole.

Ce qu'on constate aujourd'hui chez les Français, on le remarque également chez tous les autres peuples latins. Et il suffira d'étudier la formation de la mentalité italienne, espagnole ou argentine, pour s'apercevoir que celles-ci se rattachent également aux progrès de l'humanité en général, et non point exclusivement à l'une de ses branches. Tel sera du reste, le lot de tous les civilisés de demain, tant le mélange des peuples tend à détruire leurs traits saillants et distinctifs.

Rien que par sa situation géographique, la France paraissait appelée à symboliser le monde civilisé. Comme le peuple français tient de tous les types ethniques, le sol de France présente une sorte de synthèse de toutes les propriétés climatériques, agricoles et géologiques. Et pourtant, ses qualités si diverses se résolvent toujours en une harmonie complète. On a constaté plus d'une fois que même sa richesse des couches sous-terrestres répond à celle de sa surface. Industrielle, la France est en même temps agricole ; pays minier, elle est également un pays commerçant. Le rythme harmonieux de sa configuration a de tout temps provoqué l'admiration des voyageurs et des penseurs.

Strabon, il y a une vingtaine de siècles, avec cet enthousiasme qui caractérise le génie hellénique, écrivait naïvement : « Une si heureuse disposition des lieux, par cela même qu'elle semble être l'ouvrage d'un être intelligent plutôt que l'effet du hasard, suffirait pour prouver l'existence d'une Providence. »

On dirait qu'elle a été choisie à dessein comme un vaste laboratoire anthropologique. Dans ce creuset idéal se sont fondues de multiples qualités physiologiques et psychologiques des peuples. Sa personnalité géographique a d'ailleurs contribué pour beaucoup à cette œuvre de pacification intérieure.

Le sol de la France, si profondément humanisé, d'après l'heureuse expression d'un de ses démographes, a de tout temps réglé d'une façon bienfaisante les oscillations de son histoire. Lorsqu'on fait un lent et cruel retour sur les bouleversements sans nombre qu'elle a subis dans son passé, et qu'on leur oppose sa situation actuelle dans le monde, on ne peut s'empêcher de penser à ces vers d'André Chénier:

France ! ô belle contrée, ô terre généreuse,
Que les dieux complaisants formaient pour être heureuse !...

Les nombreux éléments qui composent le peuple français ont également travaillé au triomphe du principe humain, victorieux par-dessus les restrictions des races et les divisions physiologiques. Sur les ruines de ces « différenciations » nivelées, s'est élevé un « type français » admirable au moral comme au physique. Il réunit en lui de nombreuses gradations morales et intellectuelles. Il n'est ni aryen, ni gaulois, ni latin, car il est quelque chose de plus : il est humain.

Dans sa longue existence historique, il a su amalgamer tout ce qui venait vers lui, de même que tout

ce qui était dirigé contre lui. Ses progrès constants et suivis peuvent se comparer à ces cours d'eau qui disparaissent soudain, invisibles sous le sol, et reparaissent ensuite, enrichis des éléments cachés qu'ils ont gagnés dans leur route invisible.

Tel que nous l'observons aujourd'hui, le peuple français sert de preuve vivante des bienfaits de la pénétration mutuelle des peuples et du mélange à l'infini de leur sang, de leur intelligence, de leurs vices et de leurs vertus. Dans cette belle union des humains s'est formé et élargi l'horizon de la pensée française.

Nous ne sommes toutefois point victimes d'un optimisme candide. Avouons-le : la France fait souvent l'effet de dévier de la grande route que lui avaient tracée son passé ethnique et la formation de son intellectualité. Toutes sortes de sauveteurs la ramènent parfois aux sentiments étroits et mesquins de la haine au dedans et de l'hostilité pour l'étranger, si contraires à sa destinée. On nous dira même que nombreux sont ceux qui se laissent griser par les mauvaises odeurs qui montent de la rue. Qu'importe? La civilisation d'Hermopolis n'a jamais cessé d'être admirée parce que maints de ses habitants rendaient des honneurs divins aux lévriers. Nous continuons à nous enthousiasmer devant celle de Lykopolis ou de Saïs, tout en sachant que les citoyens de la première se prosternaient devant les loups et ceux de la seconde devant les moutons.

Après tout, malgré ses défaillances momentanées

la France va toujours de l'avant. Souvent semblable à une armée brisée de fatigue, elle avance à travers des nuits sombres, dans un état presque léthargique. Mais l'aurore la retrouve toujours fraîche et vaillante, devançant les autres peuples dans leur travail pour le progrès.

Qui osera nier que les qualités de bonté, de justice et d'élévation de la conscience générale des Français de nos jours valent plus que celles d'il y a cinquante ou cent ans? Leur idéal humanitaire passe en tout cas pour être supérieur à celui des peuples voisins. La sympathie entre les classes sociales, cette mesure essentielle du progrès, est devenue bien plus forte et plus intense. Avec celle-ci le sentiment de solidarité entre les Français et le monde extérieur a monté de bien des degrés !

Vouloir limiter ses origines de sang et de pensée à un seul élément ethnique ou intellectuel serait méconnaître, avec le sens des siècles écoulés, la véritable grandeur de la France. Ce serait peut-être aussi commettre un péché envers la vertu dominante de la formation de son peuple et de son génie. Car la multiplicité de ses origines ethniques et culturales ayant comme conséquence logique la compréhension de l'âme du monde et la faculté de la diriger, lui ont précisément valu sa situation brillante et exceptionnelle.

Même diminuée par la guerre de 1870, la France a pu, une trentaine d'années après, reprendre son rôle de force directrice du monde.

Grâce à son génie de sociabilité, elle a réussi à unifier tant d'éléments divers, rassemblés sur son sol. Le même génie qui l'a rendue si chère aux autres peuples lui permettra, du reste, d'accomplir au dehors sa mission civilisatrice, de créer la grande famille humaine, de même qu'elle a déjà créé la grande famille française. Ne l'oublions jamais : parmi tous les peuples, c'est encore la France qui a le moins de préjugés ethniques et le sentiment le plus inné de l'égalité des individus, en dépit de la couleur de leur peau ou de leurs différences craniologiques.

Et tandis que les écrivains « jaunes » proclament déjà cette vertu française, ceux des peuples « noirs » la bénissent et comptent sur son appui pour leur émancipation sociale.

Souhaitons-lui de réaliser cette espérance suprême, nourrie à son égard par un des poètes les plus glorieux et les plus expressifs de son génie historique :

« Elle sera, aimait-il à dire, le cœur et le cerveau des autres peuples ! »

CHAPITRE V

QUELQUES AUTRES EXEMPLES DE L'IMPOSSIBILITÉ D'ANALYSER LA COMPOSITION ETHNIQUE DES PEUPLES ET RACES

I

Tout ce que nous avons dit précédemment de la France s'applique également à l'Allemagne. Nous avons vu plus haut que celle-ci serait plutôt d'origine gauloise, tandis que la France, abstraction faite de tant d'autres éléments ethniques qui ont contribué à sa formation, mériterait plutôt d'être baptisée du nom de pays germain. Dès le moment où l'on procède à une analyse concrète des différents pays allemands, on constate, en outre, le rôle imposant que l'élément slave y a toujours joué. Les Slaves et les Germains, qui paraissent être si profondément désunis et ne cessent de remplir le monde du bruit de leurs querelles et de leur haine implacable, se trouvent pourtant à un degré de parenté bien rapprochée. Presque toutes les branches slaves comme les Obotrites, les Polonais, les Serbes, les Wends, etc. ont fait souche en Allemagne, tandis

que de nombreux rejetons allemands contribuent à leur tour à la formation des peuples slaves. Ici également un va-et-vient des peuples se manifeste dès l'époque la plus reculée. L'Allemagne aurait d'autant plus tort de revendiquer la pureté de son sang que, pour son bonheur et son honneur, elle a de tout temps bénéficié de l'apport étranger aussi considérable au point de vue biologique qu'intellectuel. « La race allemande ne saurait par ses propres forces, nous dira Waitz[1], sans une impulsion extérieure et une rupture avec ses propres traditions, arriver à un développement supérieur ». « Tous les véritables Germains, s'écrie Nietzsche, allèrent à l'étranger ; l'Allemagne actuelle est une station avancée du monde slave et prépare la voie de l'Europe panslaviste[2]. »

II

On s'imagine ordinairement connaître mieux les origines de l'Italie moderne. Consultez ses historiens et surtout les représentants glorieux de ses lettres, et ils vous répondront avec sérénité qu'ils descendent en ligne directe des grands et illustres Romains. Ne voyons-nous pas une école impérialiste ou plutôt nationaliste fondée tout récemment à Florence faire même descendre les origines ethniques de l'Italie moderne des patriciens quirites? Et pourtant les Longobards, Byzantins, Égyp-

1. *Deutsche Verfassungsgeschichte*, III.

2. *Les Allemands et la civilisation*, fragments du volume posthume.

tiens, Gaulois, Grecs, Espagnols, Slaves, Normands, Angevins, Juifs, Bretons, Sarrasins, Germains, etc., ont joint également leur sang à celui des autres habitants de la péninsule.

Mais ces derniers furent-ils au moins des Romains, dans le sens que nous attribuons à ce mot? Nullement. Les quelques rayons de lumière que la science anthropo-historique a projetés sur les ténèbres du passé n'ont fait que détruire toutes les légendes accréditées sur ce sujet.

Sans parler des peuplades préhistoriques, et par cela même problématiques, nous voyons, en Italie, à l'aurore de l'époque accessible à la science, deux grandes branches de peuples africains : les Liburnes et les Sicanes. Ils furent arrêtés dans leur envahissement continu des pays Méditerranéens par les Pélasges et Liguro-Sicules.

Parmi les Pélasges figurent, entre autres : les Apuliens, les Japyges, les Messapiens, les Peucetiens, les Opisques, les Oïnotres, les Argées (ou les Argiens, qui, d'après Virgile, occupaient le Palatin, une des sept collines). Qu'était-ce que toutes ces peuplades?

Il faudrait être très présompteux pour vouloir résoudre les mystères innombrables qui les entourent. Contentons-nous seulement de dire que ceux-ci ne le cèdent en rien aux nuages épais qui enveloppent les origines des Liguro-Sicules. Notons parmi leurs peuplades les Taurini, les Sicules, les Italos (*itali*), etc.

Ailleurs, aux abords de l'Adriatique, nous voyons les Vénètes, peuplade également mystérieuse, de même que les Ombriens qui dominent pendant plusieurs siècles dans l'Italie centrale.

Pour les uns, ces Ombriens furent des Celtes, pour les autres, ils appartenaient à la branche ausonienne. Ces Ombriens ne furent pas, en tous cas, des Latins, car d'après les données de la grammaire comparée, leur langue se distinguait de la langue latine par la formation des mots, par la construction et la syntaxe, par le son de même que par la flexion et la terminaison.

Avec l'arrivée des Etrusques, la composition du sang italien se complique encore d'une façon singulière. Ils s'appelaient en Italie Rhoséna et Tite-Live nous dira qu'ils se fixèrent en Rhétie, lors de l'invasion gauloise. A la vérité, ils finirent par se répandre dans presque toute la péninsule. On les voit également à Ravenne, à Modène, à Bologne, comme sur la côte de l'ancienne Ombrie, dans les vallées de l'Arno de même que dans les environs du Tibre.

Qu'était-ce que ces Etrusques, autrement appelés Trusques ou Tyrrhènes, ou Turs tout court ? On leur a attribué toutes sortes d'origines. Tantôt Slaves, Libyens, Celtes, Lidyens, ils étaient aussi considérés comme des Hittites et Sémites. D. Brinton apporte maintes preuves à l'appui de cette thèse que les Étrusques étaient des Africains, tandis que d'Arbois de Jubainville parle éloquemment en faveur de leur origine asiatique. Pour beaucoup

d'anthropologistes (opinion soutenue entre autres par A. Lefèvre), ils accusaient des traits négroïdes. Ce fut en tout cas une race terriblement mêlée (déjà !) avec presque toutes les races de la terre.

Les philologues (M. Bréal) refusent aux Étrusques, en se basant sur leur langue, toute affinité avec les peuples indo-européens. Celle-ci a, il est vrai, emprunté certaines formes à l'ombrien, à l'osque, au latin, mais on ne retrouve dans ses désinences aucune trace de déclinaison ou de conjugaison, rien qu'on puisse supposer se rapporter à l'organisme flexionnel.

Lorsqu'il s'agit de définir leur indice céphalique, nous nous heurtons aux définitions les plus opposées. Ils étaient dolichocéphales (63 p. 100) et brachycéphales (37 p. 100) affirme avec assurance Nicolucci ; non, prétend Carl Vogt, ils n'étaient que de simples sous-brachycéphales. Baer nous dira, par contre, que c'étaient de purs dolichocéphales, tandis que pour Retzius, ils étaient juste le contraire : des brachycéphales vulgaires.

A ce problème insoluble se joignent plusieurs autres. A peine les Étrusques avaient-ils pris possession de l'Italie que toutes sortes de peuplades dites gauloises, y compris les Boïens, les Senones, les Langres et tant d'autres y font une série d'irruptions. Celles-ci traînent derrière elles une quantité d'autres nations que nous avons vues s'abattre également sur la France et sur l'Allemagne !

Si nous ne pouvons affirmer rien de positif, en ce

qui concerne les origines ténébreuses de tant de peuples et races qui contribuèrent à la formation des Italiens modernes, nous pouvons cependant en tirer une conclusion négative, à savoir que les Latins proprement dits n'y ont joué qu'un rôle tout à fait effacé. Rappelons à ce sujet que même les fameuses sept collines dont les dimensions territoriales, de même que la population, étaient insignifiantes, comparées à la population terriblement mêlée de l'Italie entière de l'époque, n'étaient pas du tout exclusivement latines. A côté des Argiens pélasgiques, il y avait des Lucères étrusques, des Sabins, etc. Que reste-t-il pour les Latins ?

Ceux des Italiens qui concevraient à ce sujet quelque chagrin, n'auront qu'à contempler le sort réservé à tant d'autres races ! Car toutes celles qui ont participé à un titre quelconque au progrès de la civilisation et ont mérité par cela même l'attention des historiens se trouvent dans la même situation. Aussitôt qu'on découvre leur passé, on se sent impressionné par le spectacle imposant des mélanges ethniques de toutes sortes, qui ont contribué et ne cessent de coopérer à leur formation comme race ou peuple.

La panmixie générale, le mélange de tous avec tous, semble être la loi dominante de leur évolution historique. Les premiers ou les derniers sur l'échelle de la civilisation, peuples grands ou petits, entrent au même titre dans les cadres de cette loi si essentiellement humaine. Et de même que le progrès con-

siste dans le passage du simple au composé (de l'homogène à l'hétérogène de Herbert Spencer), de même on ne conçoit pas le développement d'un peuple en dehors des mélanges incessants de ses éléments ethniques.

III

Nous tournons-nous vers l'ethnologie préhistorique et historique des peuples de la Grande-Bretagne? Sa situation isolée devait la préserver théoriquement de l'invasion multiple et répétée d'éléments étrangers! Or son passé fournit également matière aux doutes insolubles. Il suffit d'entendre les ethnographes les plus autorisés raisonner sur les peuplades autochtones qui s'y seraient établies avant les Celtes, pour comprendre l'impossibilité d'arriver à une conclusion nette et claire. La race que Daniel Wilson baptise du nom de *Kymbekephalic* et que Beddoe identifie avec celle de *l'Homme mort*, n'a laissé que peu de traces. On nous dit qu'elle se signalait par un crâne allongé avec un indice de largeur d'environ 71. Elle n'aurait fait qu'y précéder la race du bronze ou de *round barrows*, ressemblant aux hommes du Borreby du Danemark[1]. Qu'était-ce que tous ces peuples, dont les restes retrouvés dans les dolmens ne nous permettent point de deviner les origines ou l'état de culture? Nous savons par contre que le sang des habitants de

1. Beddoe. *Sur l'histoire de l'indice céphalique en Angleterre*, voir aussi ses *Races of Great Britain*.

la Grande-Bretagne, depuis l'époque historique, présente un mélange presque aussi riche d'éléments divers que celui de la Germanie et de la Gaule. Il faudrait répéter l'histoire mouvementée de ses premiers siècles après J.-C., si on voulait relever la variété d'éléments ethniques qui y ont fait souche. Il nous suffira de constater avec Beddoe que là aussi les types mongoloïdes et africains font leur apparition, et avec von Holder, qu'on y rencontre de nombreux types ibériens et Sarmato-Germains! Prenons un autre exemple non moins significatif.

Quoi de plus radicalement opposé, en apparence, que les Polonais et les Lithuaniens? Et pourtant il a suffi que le voisinage et l'évolution historique s'en mêlassent, pour que ces éléments ethniques les plus divergents aient fini par s'almagamer. Pour Sigismond Gloger[1], les anciennes peuplades de la Pologne : les Polanes, les Mazovsiens, les Lechites, les Zmoudzines, les Dregovisiens, les Krivisiens, les Drevlanes, etc., jadis dissemblables au point de vue anthropologique, présentent aujourd'hui, à la suite de leurs entre-croisements incessants, un type unique polonais-lithuanien! « Comment voulez-vous trouver, s'écrie le célèbre ethnologiste polonais, un type pur, alors qu'il n'y a aujourd'hui pas un seul homme en Pologne dans les veines duquel ne coulerait le sang composite de tant de peuplades divergentes qui y habitent? »

1. *Album etnografiezne Glogera*, voir aussi sa *Encyklopedya Staropolska*.

IV

Nous sommes, en apparence, plus fixés sur l'histoire de l'anthropologie juive, et pourtant les conquêtes des hébraïsants nous ont prouvé que, même dans ce domaine, notre science n'est que de l'ignorance suprême !

Qu'est-ce que cette race juive dont nous entendons parler depuis tant de siècles et qui, de temps immémorial, a eu le don d'exciter la curiosité des politiciens, des philosophes et des historiens? Ce que nous en savons aujourd'hui se réduit à la presque certitude qu'il ne s'agit point là d'une race, mais d'une religion. Les Juifs, qui sont loin de former une race de nos jours, n'ont même pas eu le droit de revendiquer ce privilège dans le passé. Arrivés en petit nombre en Palestine, une dizaine de siècles avant Jésus-Christ, ils y trouvèrent toutes sortes de peuples et des races : les Hittites, les Arabes, les Philistins, etc., et finirent par se fondre avec ceux-ci. Dispersés après Alexandre, ils ne cessèrent de faire des prosélytes. Rappelons dans cet ordre d'idées la conversion en bloc de toute une peuplade turque (les Chazars). Répandus à travers le monde entier, ils se mêlent à la vie des peuples et subissent non seulement l'influence des milieux, mais aussi celle des croisements. Ils ont fini par donner leur sang à tous les peuples et recevoir le leur en échange !

Aujourd'hui, les anthropologistes les plus rigoureux se rendent à l'évidence qu'il n'y a pas de type juif, mais des types juifs, propres à l'Allemagne, à la Pologne, à la Russie, à l'Espagne, à la France, etc. Dans tous les pays, nous dira-t-on, l'intensité des traits qui les distinguent de leur entourage, se réduit à leur situation politique et sociale. Lorsque les barrières qui les séparent des autres cohabitants disparaissent, les Juifs finissent par ressembler de plus en plus intellectuellement et biologiquement à leur entourage immédiat.

Prenons, au hasard, un autre exemple. Les Japonais ont été considérés comme les frères des Chinois. En cette qualité, ils ont même fourni à l'Europe un épouvantail pour son avenir immédiat, sous forme de « péril jaune ». Leur origine n'a jamais fait l'objet de doutes dans le passé. Mais voici que rentrés dans le giron de la civilisation blanche, ils excitent davantage la curiosité des savants. On s'efforce de dérober quelques mystères à leur passé impénétrable. Et, du coup, leur origine jaune commence à être contestée. Certains ethnologistes distingués les rattachent même à la branche turco-tartare[1]. Mais, à vrai dire, nous n'en savons rien, de même que nous ignorons les origines de la race chinoise elle-même.

1. Voir à ce sujet le curieux travail du Dr E. Neumann : *Vom goldenen Horn zum Euphrat*. L'auteur, professeur à Munich, a été pendant longtemps directeur de l'Institut géologique au Japon. Il signale de nombreux liens de parenté entre les langues et la mentalité des deux peuples.

V

Et plus on étudie les débuts des races sur terre, plus nous nous apercevons de l'impossibilité absolue d'éclaircir leurs origines. Selon la boutade si justifiée de Renan, nous avons tort de vouloir appliquer nos méthodes habituelles aux époques « où les rivières avaient des fils et où les montagnes engendraient ».

La vérité est que nous ne connaissons rien de leur phase préhistorique et très peu de celle qui a précédé la fusion des peuples et races. Ce que nous savons, par contre, d'une façon à peu près sûre, c'est que les groupes aryen primitif, touranien primitif et sémitique primitif n'avaient aucune unité physiologique. Le lien des races, rompu dès cette époque reculée, ne se renouera plus jamais.

Au moment où nous saisissons la formation des peuples modernes, nous nous apercevons encore davantage que les considérations ethnographiques et anthropologiques n'y étaient pour rien. Les États, tels qu'ils fonctionnent de nos jours, se sont formés malgré et même parfois contre les origines ethniques de leurs habitants.

L'anthropologie historique ayant déjà fourni ses lumières négatives, on reste stupéfait devant la dose d'enfantillage et d'ignorance qu'il a fallu aux prétendus savants pour prêcher la haine des races amalgamées depuis des siècles et en proie aux mélanges

discontinus et aux pauvres peuples, afin de s'accommoder de ces mensonges si préjudiciables à leur évolution pacifique.

Nous n'avons point la prétention de vouloir relever les inexactitudes commises à l'égard de tous les peuples et de toutes les races. Il nous a suffi de signaler quelques erreurs évidentes, en vue de démontrer le manque de prudence qui caractérise les généralisations habituelles aux sociologues et aux psychologues des collectivités ethniques.

Coïncidence singulière : plus un peuple ou une race paraissent être connus, moins nous avons de notions précises sur son passé ethnique. Notre ignorance s'accroît en raison directe des efforts consacrés à élucider son histoire. C'est le cas de dire que la vraie science frise ici l'ignorance totale. Consolons-nous pourtant en pensant à cette maxime de Pascal : « Il est vrai que c'est être misérable que de se connaître misérable ; mais c'est aussi être grand que de connaître qu'on est misérable. Ce sont misères de grand seigneur !... »

La science peut proclamer avec fierté son ignorance raisonnée de la composition des peuples et des races, de même que l'impossibilité absolue où elle se trouve de les parquer en des séparations irréductibles. Ses efforts laborieux n'ont pourtant pas été vains ! Ayant établi le mélange des races comme règle et leur fusion séculaire et continue comme loi générale, elle peut se consoler facilement de son impuissance à doser leurs éléments consécutifs.

Elle a fait quelque chose de plus : elle rend impossible, et risible au point de vue anthropologique, la notion des races pures, de même que celle du sang supérieur et du sang inférieur.

Mais, éphémère au point de vue biologique et physiologique, cette classification des humains a-t-elle quelque chance de réussite au point de vue psychologique et intellectuel ?

CINQUIEME PARTIE

Y A-T-IL DES PEUPLES CONDAMNES A RESTER ETERNELLEMENT INFÉRIEURS AUX AUTRES

CHAPITRE PREMIER

LES NÈGRES

Parmi les arguments les plus décisifs que les partisans de l'inégalité humaine opposent à leurs adversaires, la place d'honneur appartient à ceux tirés de la vie et de l'évolution des nègres. On dirait que la nature ne les a créés que pour servir de preuve douloureuse des gouffres infranchissables qui sépareraient les différents membres de notre espèce. Avec l'empreinte ineffaçable de la couleur et de tant d'autres tares physiologiques, ils seraient prédestinés, surtout par leurs défauts moraux et intellectuels, à rester dans les derniers rangs de l'humanité. « Race tenant le milieu entre l'homme et le singe » pour les uns, elle sera même déclarée par d'autres comme « étant au-dessous des animaux ». Ceux-ci, moins malfaisants, n'aspirent point à voler au Blanc sa place privilégiée au soleil ! Sauvages en Afrique, ils restent sauvages, nous dira-t-on, même aux États-Unis, où ils accusent des penchants de gorilles envers les femmes blanches et ont les instincts inconscients des corbeaux-voleurs.

La répugnance qu'ils y inspirent aux Blancs est plus grande que celle que provoquent la plupart des animaux. On les approche avec dégoût. Dans les compartiments de chemin de fer, dans les hôtels réservés aux Blancs, on admet des chiens ou des perroquets, mais on en chasse impitoyablement les hommes de couleur. Tout paraît les séparer de leur entourage blanc : leurs traits physiologiques, qu'on nous présentera comme immuables et immobiles depuis des siècles, leur mentalité considérée comme inférieure, leur morale qu'on nous affirme être déplorable, et enfin les penchants de bestialité sauvage, qui, toujours vivants, se réveilleraient au premier appel de leurs instincts de sous-hommes. Semblables aux Gabaonites de l'Ecriture, nous diront les écrivains américains, ils ont été créés pour couper le bois et puiser l'eau pour les hommes blancs. Vouloir prouver leur égalité avec les autres mortels équivaut à un défi à la Volonté Suprême, clameront les évêques blancs du Sud. M. Charles Carroll, l'auteur de l'ouvrage : *Le Nègre est une bête* ou *A l'image de Dieu*, y découvre, par les textes de la Bible, que le Nègre est une bête, créée avec un langage articulé et des mains, afin qu'il puisse servir son maître l'homme blanc [1]. Et à l'appui de sa thèse, l'auteur cite, entre autres, cette preuve que l'homme a été créé à l'image de Dieu ; or Dieu

1. Citation empruntée au remarquable ouvrage de M. Urbain Gohier sur le *Peuple du XXe siècle* (Le peuple américain, que l'auteur étudie au point de vue social, politique, pédagogique, etc.).

n'est pas nègre, tout le monde le sait : donc le nègre n'est pas à l'image de Dieu ; donc il n'est pas homme. Les pédagogues les plus réputés, ceux-là mêmes qui sont appelés à former et à diriger l'âme américaine, s'efforceront de lui inculquer cette pensée, qu'aucune instruction ni éducation ne pourront enlever à la conscience nègre sa marque ineffaçable d'infériorité. Et le juge Tilman, dans son opuscule sur le *Plant-System*, invoquera même, en faveur de ce préjugé général, cet argument de piété que « Celui qui, à l'aurore de la création, mit les sables mouvants comme barrières aux vagues impétueuses et leur dit : voici votre limite ! mit aussi et à jamais son sceau sur le nègre, dans sa peau noire, ses cheveux crêpus, ses lèvres épaisses, son nez camus, son anatomie différente de celle de l'homme blanc. Son intelligence bornée est annoncée dans cette prophétie faite il y a des milliers d'années, non moins vraie aujourd'hui qu'alors :

Tu seras le serviteur des serviteurs ! »

Nous avons ainsi dans les nègres le véritable type de l'humanité inférieure ! Essayons de l'étudier de plus près pour voir ce qu'il y a de vrai dans cette conception de la race la plus dégradée.

1. — *Traits physiologiques.*

En examinant la question des crânes longs et étroits, de la chevelure, de la couleur de peau, de l'odeur nègre, etc., nous avons relevé et discuté

la valeur des traits différentiels qu'on oppose aux noirs. A la lumière des observations impartiales, les qualités fondamentales et immuables de la physiologie nègre se modifient et évoluent sensiblement. Les Nègres ne font que confirmer cette règle générale que tout ce qui divise l'humanité n'est point immuable.

Cette transition incessante des caractères séparatistes empêche l'espèce humaine de dégénérer en une série de types immobiles. Les Nègres, qu'on a voulu considérer comme une espèce humaine à part, tendent, comme les autres humains, à se rapprocher de toutes les autres races, lorsqu'ils se trouvent soumis aux mêmes conditions de milieu physique et mental.

Leur ressemblance avec les Blancs aux Etats-Unis y déjoue souvent toutes les ruses mises en œuvre pour les reconnaître. Nous avons même actuellement de nombreux romans américains dont la trame tragique est basée sur cette entrée des nègres « perfectionnés » dans la vie des blancs[1]. A

1. Rappelons entre autres le roman de Mme Gertrude Atherton, *Senator North*. Une riche héritière du Sud, Miss Madison recueille chez elle sa jeune sœur, fruit d'une liaison de son père avec une femme de couleur. Rien dans la nouvelle venue ne décèle son origine et Harriet Walker pourrait très bien passer pour une femme blanche. Emerveillée par sa beauté, Miss Madison s'écrie : « Vous serez heureuse, je vous ferai oublier *tout* ! » Mais Harriet lui répond avec un signe de tête désespéré : « Pas *tout* ; quelque part en moi, cachée mais présente, est une veine noire, gonflée de sang des esclaves. » C'est une allusion aux ongles de ses doigts. Pourtant un blanc tombe amoureux d'elle et personne dans l'entourage n'arrivant à reconnaître ses origines dégradantes, elle

vrai dire, peut-on encore considérer ces spécimens brillants de l'évolution des races comme de véritables nègres? Cette identification des blancs et des Nègres va très loin, comme le prouve ce curieux exemple cité par John S. Durham (*Atlantic Monthly*, v. 81). Deux frères, imprimeurs de leur état, arrivèrent il y a quelques années, à Philadelphie, pour y chercher de l'occupation. L'un se plaça dans une imprimerie où ne travaillaient que des Blancs. Au bout de deux ans, un des ouvriers finit par savoir la vérité et dénonça le contremaître. Les Blancs nommèrent aussitôt une délégation chargée de demander au patron de renvoyer sur-le-champ l'homme de couleur. Le patron, tout en appréciant le mérite de son contremaître, lui fit comprendre la cruelle nécessité où il se trouvait de céder aux objurgations de ses subordonnés.

Le malheureux « nègre » lui demanda alors comme grâce d'accepter à sa place son frère : « De la sorte, lui dit-il, je pourrai vivre des produits de son travail, comme il vécut du mien. » Ainsi fut fait. Les ouvriers, ignorant les origines de leur nouveau contremaître, travaillèrent sous ses ordres pendant un temps assez long jusqu'au moment où l'identité du frère aux cheveux blonds fut reconnue. Et voici la conclusion de M. Durham. « Le premier des deux frères abandonna la lutte, désespéré. Il quitta sa famille et entra dans un monde plus

l'épouse et la tragédie n'éclate que lorsque Harriet elle-même s'avise d'avouer à son mari « sa tare héréditaire ».

vaste, celui des blancs qui, ignorant ses origines, lui ont permis enfin de vivre de leur vie et de jouir de toutes les douceurs réservées aux Blancs des Etats-Unis. »

Booker Washington insiste d'une façon plaisante sur les embarras des chefs de trains aux États-Unis. Tel voyageur est-il Nègre ou ne l'est-il pas? se demandent fréquemment les employés perplexes. Dans le premier cas, il faudrait le faire entrer dans le compartiment réservé aux gens de couleur. Mais, *s'il ne l'est pas* et si l'on s'avise de lui assigner une place considérée comme humiliante pour les Blancs, quelle responsabilité !

Les tribunaux américains ont, du reste, eu à juger des cas où des méridionales d'Europe ayant été prises à tort pour des femmes de couleur et renvoyées par force dans les wagons spéciaux des Nègres, ont demandé et obtenu de fortes indemnités.

M. Jules Huret, dans les intéressants souvenirs de son voyage *En Amérique*, nous dit la même chose en ce qui concerne la transformation du type nègre. En observant de plus près les élèves de l'École de Tuskegee, il constate qu'aucun de ces 1 400 jeunes gens qui reçoivent leur éducation chez Booker Washington ne porte plus en lui le stigmate de l'esclavage. A côté des rejetons trop purs des nègres soudaniens, on y voit défiler les types les plus accomplis de la race humaine : des figures de « femmes au teint d'ambre, au profil fin et presque hautain, aux yeux ardents, mélancoliques et comme

baignés dans de la nacre liquide, les lèvres juste assez charnues pour signifier la sensibilité, le menton se relevant d'une gracieuse courbure, l'ovale noble, la taille fine et souple, la main petite et distinguée... » Or toutes ces femmes ne sont que des quarteronnes ou des octoronnes nègres de la Jamaïque, de Porto-Rico et d'autres pays du globe. Et ce Parisien, libre de tout préjugé des races, conclut avec justesse qu'en France, en Europe, toutes ces femmes eussent été entourées des hommages des hommes : tandis que, dans les États du Sud, on les parquait, comme des lépreuses, dans des écoles spéciales, dans des wagons ou des hôtels spéciaux.

Mme Mary Church Terrell, la Présidente d'honneur de la vaste « *Association des femmes de couleur* », m'a confirmé cette impossibilité fréquente de reconnaître les Blancs des Nègres. Elle-même, du plus beau type méridional, peut voyager à son gré dans des wagons destinés aux Blancs et descendre dans leurs hôtels. Et pourtant, me disait-elle avec son fin sourire, mes parents étaient des esclaves et je ne dois ma liberté, comme tant d'autres de mes frères et sœurs, qu'à la guerre de Sécession. Personnellement, elle aurait pu aller vivre parmi les Blancs, si elle ne préférait remplir ses devoirs envers ses proches malheureux et humiliés. Le nombre de femmes et d'hommes de couleur mêlés aux Blancs et participant à leur vie intime est incalculable. Si jamais l'étiquette de Blanc devait tomber du visage de ceux qui n'y ont aucun droit dans les États du Sud, leur vie sociale en serait

singulièrement révolutionnée. Et pour cause ! C'est que l'influence du milieu, y compris le métissage avec les Blancs, y ont opéré des modifications radicales.

A l'heure qu'il est, on a beau chercher, on ne rencontre plus de traits distinctifs chez certains produits des Nègres croisés avec les Blancs. Le Dr Pearce Kintzing, qui a voué plusieurs années de sa vie à l'étude de cette question, le constate également dans *American Medecine* (Juillet 1904).

On ne retrouve, nous dira-t-il, les moyens de distinguer le sang mixte du sang blanc que dans les romans américains. Dans la réalité, tout nous trompe, y compris la couleur des ongles, si infaillible pour certaines romancières du Sud. Afin de dissiper toutes les illusions, le Dr Kintzing avait soumis, pendant trois ans, à un examen attentif 500 malades recrutés parmi les blancs et les noirs. Les étudiants étaient appelés à se prononcer sur les origines du sujet, complètement couvert, sauf ses ongles. Or les erreurs étaient tellement manifestes et fréquentes que le Dr Kintzing a fini par rejeter les ongles comme trait caractéristique. Les autres traits significatifs trompent de la même façon. Le même auteur cite des cas d'enfants de couleur, entrés et inscrits à l'hôpital comme enfants blancs.

La persécution et l'injustice des Blancs font pourtant leur œuvre. Tracassés et méprisés, les « noirs », y compris ceux-là mêmes qui ont cessé de l'être, se rapprochent de plus en plus et forment

une sorte d'État dans l'État. Les humiliations subies en commun cimentent ce rapprochement. Les Nègres, dirait-on, sont rentrés en eux-mêmes, les tristesses de leur vie actuelle entravant l'œuvre de leur libération morale et intellectuelle.

Tout permet cependant de croire qu'il ne s'agit là que d'un arrêt, de nature plutôt sentimentale. Les Nègres, loin de se décourager, se remettent à l'œuvre et travaillent vaillamment pour l'émancipation de leur pensée et de leur personne. L'école du malheur est la meilleure des écoles. On a constaté chez presque tous les peuples (et on observe le même phénomènes chez des individus, pris isolément), que l'infortune et les privations ne font qu'exercer et développer leurs facultés intellectuelles, et améliorer leur vie morale. Les Nègres, sans cesse à l'école du malheur, deviennent plus moraux, plus éclairés, plus riches et plus indépendants. Leurs progrès (!) physiologiques, pour nous servir du langage anthropologique, étant secondés par leurs progrès intellectuels, un observateur impartial peut escompter d'ores et déjà le temps, pas trop éloigné, où les deux races ennemies arriveront à l'entente et à l'unité.

Que dire enfin des souverains et politiciens blancs qui provoquent des guerres cruelles, pour des mesquineries de leur amour-propre blessé ou de leurs intérêts mal compris, et immolent à leurs instincts criminels des centaines de milliers de vies humaines?

Le cannibalisme n'est souvent que le résultat

d'un culte des parents mal interprété. On les tue et on les mange afin de conserver les vertus familiales. Tous les explorateurs sont au surplus d'accord pour constater la disparition de cette coutume, sous l'influence des peuplades plus civilisées. Le mépris qu'elles montrent à l'égard des cannibales en diminue rapidement le nombre. Le moment est proche où ceux-ci disparaîtront complètement de la terre.

La psychologie des peuples primitifs, et en particulier des Nègres, ressemble, en général, d'une façon étrange, à celle des classes non instruites de l'Europe. Les habitants d'un village nègre du centre de l'Afrique sont comme les paysans vivant loin des chemins de fer à l'extrême-nord de la Russie ou à l'extrême-sud de l'Italie. Les voyageurs qui arrivent parmi les Nègres avec des idées non préconçues, signalent l'étroitesse de leur esprit, leur misonéisme fortement accentué, la mesquinerie de leurs préoccupations journalières, leur amour des bibelots criards. Les femmes potinent, se jalousent et se querellent ; les hommes se battent et s'envient, tandis que les enfants grandissent insouciants sous les yeux attendris de leurs mères et indifférents de leurs pères. Cette analogie se rencontre également chez les Nègres commerçants. Les palabres nègres ont elles-mêmes des traits d'analogie frappante avec les réunions communales des villages perdus dans le vieux monde.

Tout en accusant des vertus et des vices communs

aux autres hommes, le Nègre, étant plus près de la nature, aura certains côtés de son caractère plus accentués, certains autres plus effacés en comparaison de ceux qui caractérisent la population blanche. Les Nègres africains se ressemblent bien plus que la population blanche de l'Europe. L'œuvre de la différenciation des individus, qui se produit sous l'influence des facteurs innombrables de la culture, n'a presque pas encore touché l'âme nègre, restée par cela même plus entière, plus unie. Mais suivons leur évolution aux Etats-Unis, et nous verrons comment, exposé à l'action des facteurs qui ont forgé l'âme des Blancs, ce même Nègre stupide, insouciant, souvent même anthropophage, s'approprie la mentalité et les conceptions intellectuelles de ces derniers.

II. — *La mentalité nègre.*

C'est en vain qu'on voudrait soutenir la thèse de l'infériorité mentale des Nègres et présenter par conséquent leur élévation comme impossible.

Tout ce que les explorateurs nous disent de leur vie en général, même de celle des Nègres primitifs du centre de l'Afrique, nous fournit les preuves du contraire. N'oublions pas avant tout qu'il serait souverainement injuste de mesurer leur vie psychologique et leurs aspirations morales d'après le canon des peuples ayant derrière eux des siècles de civilisation et de progrès intellectuels. Celui qui s'aviserait de comparer la mentalité des paysans euro-

péens à celle de l'élite blanche trouverait sans doute entre eux un gouffre bien plus grand qu'entre ces mêmes paysans et les noirs du centre de l'Afrique. Leurs préoccupations, idées, et superstitions trahissent des airs de famille qui les rapprochent singulièrement. Cette ressemblance devient encore plus frappante lorsqu'on compare entre eux les Nègres et les paysans vivant dans un milieu analogue. Les hommes de la forêt (le Pahouin) se distinguent radicalement des Nègres de la vallée. Les nombreux travaux d'Ad. Cureau, qui, en qualité d'administrateur en chef des colonies françaises, a eu l'occasion d'étudier l'âme nègre pendant de longues années, nous apprennent combien le milieu et l'occupation arrivent à façonner la mentalité et le genre de vie des primitifs. Tandis que le Pahouin, sorti de ses taillis, mélangé aux autres hommes, ressemble à la chauve-souris que la lumière aveugle, l'homme des plaines et des grands fleuves se montre franc, ouvert, gai et exubérant.

Le premier est inquiet et ombrageux ; il ne rêve que de retourner sous ses voûtes sombres, dans ses bois mélancoliques et tristes ; le second, enclin à se mêler aux nouveau venus, les accueille à bras ouverts, tant que ces derniers n'abusent pas de sa confiance. Sa douceur et son hospitalité dépassent même celles des classes populaires d'Europe. Il suffit d'observer de plus près sa vie intime pour voir combien de traits communs la lient à celle des Blancs. Les femmes aiment leurs petits avec la même tendresse, la

même abnégation que celles de l'Europe; les pères se montrent moins tendres. « Qu'une mère passe dans un village avec son marmot, nous dit un voyageur, toutes les autres voudront prendre l'enfant, le tenir dans leurs bras, le pouponner, le faire sauter... Un cannibale qui vient de déguster un morceau humain en est tout aussi capable que le plus sensible de nos civilisés. »

L'anthropophagie elle-même n'a point, sur place, des côtés aussi répugnants qu'on nous les représente d'ordinaire. Elle ne constitue nulle part un instinct ou un besoin inné, mais une simple coutume.

Ceux qui la pratiquent sur une large échelle ne cessent point pour cela d'être sympathiques aux Européens eux-mêmes. « Ils sont doux et gais et de relations agréables pour leurs amis. Manger les corps de leurs ennemis leur semble aussi naturel qu'à un paisible bourgeois du XVIe siècle un autodafé d'hérétiques[1]. »

Le cannibalisme, considéré à ce point de vue, n'est qu'une forme spéciale de la guerre, ou l'extension de la chasse au butin humain. Rendons-nous, du reste, à l'évidence que les civilisés mangent leur prochain d'une façon encore plus cruelle, mais en y mettant sans doute plus de formes. Tel patron exploiteur des classes pauvres ou tel financier, qui ruine, grâce à ses opérations malhonnêtes, des milliers de familles et

1. Dr Cureau. *Psychologie des races nègres de l'Afrique tropicale.* Revue Générale des Sciences, 1904, n° 14 et 15,

provoque souvent de nombreux suicides, a sur sa conscience bien plus de victimes que toute une tribu de cannibales.

On connaît cette boutade de John C. Calhoun : « Si je pouvais trouver un Nègre sachant la syntaxe grecque, je croirais que le Nègre est un être humain qui doit être traité comme un homme. » La chose se passait en 1834 et le sénateur de la Caroline du Sud pouvait alors impunément promettre aux nègres sa considération spéciale à des conditions irréalisables. Les punitions les plus sévères étant réservées à quiconque se serait avisé d'enseigner l'alphabet à un enfant de couleur, il devenait improbable de pouvoir amener un Nègre jusqu'à la compréhension de la langue d'Homère et de Platon.

L'éducation nègre est de date toute récente. Avant la guerre de Sécession, l'instruction des noirs était formellement interdite dans les États esclavagistes[1].

Les personnes accusées d'avoir violé cette loi étaient passibles de la prison ou du fouet. Constatons, à cette occasion, que la première école pour les Nègres fut fondée à New-York en 1704, par un Français, Elias Neau. Il réunit, grâce aux permissions obtenues chez les maîtres, au prix de grands efforts personnels, environ 200 enfants. Neau ensei-

1. Voir à ce sujet : *l'Education des nègres aux Etats-Unis* par Kate Brousseau ; G. W. Williams : *History of the Negro Race in America* ; E. B. Andrews. *Last Quarter of century in the United States;* Meriwether, *History of Higher Education in South Carolina ;* Booker T. Washington : *The Future of the American Negro ; Up from Slavery*, etc., etc.

gnait à titre absolument gracieux, ne cherchant sa récompense que dans le sentiment du devoir accompli à l'égard de ces enfants infortunés. L'exemple donné par ce noble Français fut suivi dans les Etats du Nord par plusieurs sociétés bienfaisantes. Dans le Sud, les dispositions hostiles dirigées contre l'éducation des Nègres ont persisté jusqu'à la guerre de Sécession.

C'est ainsi que, dans la seule Caroline du Sud, il y avait en 1874, 200 juges nègres ne sachant ni lire ni écrire. Il en était de même des membres des commissions scolaires (*School Commissioners*) qui, illettrés, présidaient aux destinées des écoles. La plupart des sénateurs nègres, nous dira Andrews, pendant les huit années de la *reconstruction* des Etats du Sud qui ont suivi immédiatement la guerre, étaient incapables d'écrire trois lignes; certains ne savaient même pas lire, or, ceux-ci étaient recrutés parmi l'élite nègre.

L'instruction des noirs ne commence qu'avec la guerre de la libération. Sous la surveillance des officiers du Nord, on fonda des écoles où les Nègres recevaient l'instruction primaire. Ecoles militaires d'un genre spécial, elles donnaient des leçons d'éducation civique, au lieu des meilleures recettes pour tuer son prochain. Dans l'espace d'un an (1863-1864) le général Banks réussit à créer dans la Louisiane 95 écoles avec 162 maîtres et 9571 élèves. Le général Howard constate, dans son rapport général du 1er janvier 1866, qu'il y avait déjà dans le Sud

740 écoles, avec plus de 1 300 maîtres et 90 500 élèves. Voilà le véritable début de la civilisation nègre! Elle ne remonte qu'à quarante ans, dont il faudrait encore retrancher une dizaine, car l'instruction nègre, loin de rencontrer des sympathies ardentes, a été pendant longtemps en butte à toutes sortes de persécutions. Les entraves apportées à l'œuvre de l'éducation par les fanatiques du Sud et par le manque de pondération de la part des législateurs du Nord lui ont causé des dommages irréparables. D'autre part, les Nègres, trompés dans leurs illusions au sujet de l'éducation libérale, ont pris en aversion l'instruction elle-même. Les masses nègres n'ont pu avoir que beaucoup de mépris à l'égard de cette éducation qui ne savait que les rendre plus méprisables et plus malheureuses. L'ambition de ces enfants de la nature déchaînée, endurait des souffrances cruelles au contact de la vie et de ses déboires. Leur vanité s'exaspérait en présence des railleries des Blancs et de leur faim inassouvie. Toutes les portes leur étant fermées, ils devinrent victimes des tentations criminelles. En constatant les résultats, sans remonter aux causes, les Blancs les mieux intentionnés se sont mis à douter de la moralité et de la capacité intellectuelle des gens de couleur. Il est devenu de mode de parler de leurs mauvais instincts innés, et de leur impuissance à s'approprier la vraie civilisation des Blancs. La haine de leurs ennemis et l'impatience de leurs amis ont eu des conséquences également funestes. Les uns et

les autres ont oublié cette vérité élémentaire, que le délai d'une réaction morale est au moins proportionné à la durée du mal primitif. L'œuvre néfaste des siècles ne peut être enrayée par l'influence de quelques années de justice.

Rappelons donc avant tout que, pendant une période assez longue, les écoles du Sud manquèrent de maîtres. Les professeurs refusaient d'y enseigner par crainte du mépris et de la haine de leurs concitoyens. Force fut de s'adresser aux gens du Nord. Ceux-ci répondirent à l'appel avec l'ardeur et la foi de véritables missionnaires. On allait instruire dans le Sud comme on irait convertir les sauvages de l'Afrique Centrale.

Le contact avec les préjugés des Blancs fut pourtant bien plus dangereux, leur accueil plus hostile et leur haine plus implacable que celle des sauvages. Les professeurs blancs des deux sexes venus du Nord furent mis au ban de la société. On les considérait avec dégoût et on les évitait comme des pestiférés. Un pasteur de Géorgie déclare, dans une réponse à une commission d'enquête : « Je ne sais rien de ces femelles du Nord qui sont venues enseigner dans les écoles de couleur ; je n'ai jamais parlé à l'une d'elles. Elles étaient rigoureusement exclues de la société. » (K. Brousseau). Découragés, les professeurs se sauvèrent dans le Nord, abandonnant leurs écoles. L'instruction se trouva ainsi souvent interrompue. Si le mépris et les chicanes sans nombre ne suffisaient pas à détourner les maîtres de leur devoir,

on avait recours à la violence. On incendiait les écoles, au risque de faire brûler ensemble et les bâtiments maudits et leurs mauvais génies, les instituteurs. Si ces tentatives échouaient, on ne reculait pas devant des attaques nocturnes. Les institutrices ou instituteurs blancs furent souvent battus ou fouettés.

Dans ces recours à l'intimidation ou à la violence se signalèrent surtout de nombreuses sociétés secrètes, dont celle de *Ku Klux Klan* fut la plus redoutable. Elle fut fondée en 1866, dans l'État de Tennessee, afin d'écarter du scrutin les électeurs nègres et d'empêcher les gens de couleur d'arriver aux fonctions électives. Déguisés d'une façon burlesque, les membres du Klan entraient dans les huttes des Nègres en s'efforçant de terrifier leur imagination par diverses cérémonies extravagantes. Tantôt, un sac sur le bras, en forme de cœur, ils réclamaient à hauts cris de la chair de nègre frite; tantôt, portant un estomac en caoutchouc, ils épouvantaient les Nègres en s'abreuvant d'une quantité imposante de seaux d'eau. Mais, à côté de ces enfantillages, ils se livraient également à des assassinats en règle. Se promenant en bandes avec leurs masques épouvantables et vêtus de leurs robes blanches, ils se jetaient sur des Nègres, qu'ils estropiaient ou fouettaient pour la moindre faute. Les Blancs accusés de connivence avec les nègres, et surtout leurs instituteurs et institutrices, subissaient le même sort. C'est ainsi que les membres du Ku Klux Klan réussirent à faire fermer

de nombreuses écoles dans l'État de Mississipi. Le gouverneur R. C. Powers dénonça même au Congrès ce fait monstrueux que, pendant huit mois, aucune école nègre ne fut tolérée dans le comté de Winston, et que toutes les maisons qui avaient servi d'écoles sauf une, avaient été incendiées (Andrews). Les autres Etats esclavagistes étaient logés à la même enseigne. En Géorgie, par exemple, il y eut, en 1871, un grand nombre de localités où une école pour des gens de couleur n'était pas tolérée. Les incendies des écoles et des églises y étaient très fréquents.

La persécution des écoles se prolongea encore pendant nombre d'années. Les Blancs montraient ostensiblement plus de sympathie aux Nègres illettrés qu'à ceux qui avaient eu le malheur de passer par les écoles. Pourtant, malgré tous ces obstacles, les Nègres ont réussi à réaliser des progrès tout à fait stupéfiants.

Vers 1899, la situation des gens de couleur aux Etats-Unis, d'après le onzième recensement et autres documents administratifs, se présentait de la façon suivante : il n'y avait sur chaque millier de Nègres que 8 indigents. Les Blancs en accusaient autant. mais ces derniers avaient 64 riches pour 1 Nègre riche. Sur 100 propriétaires, il y avait 75 Blancs contre 25 Nègres; or, ceux-ci, *proportionnellement*, ne devaient pas dépasser le chiffre de 12 à 13.

Sur 100 maisons nègres, 87 étaient libres de

toute hypothèque; sur 100 maisons appartenant aux Blancs, il n'y en avait que 71 dans le même cas.

La valeur de 130 000 fermes nègres représentait en chiffres ronds 2 milliards de francs; celle de leurs églises, environ 190 millions; celle de 150000 immeubles, en dehors des fermes, environ 1 milliard et trois quarts, tandis que leur propriété mobilière s'élevait à environ 800 millions de francs. Chose plus significative : les 4/5 du travail exécuté dans le Sud l'étaient par les mains nègres.

Dans son discours d'inauguration du mois d'avril 1904, M. John Gordon, Président de l'Université Howard, a indiqué que cette université « de couleur », depuis trente-sept ans qu'elle existe, avait accordé des grades universitaires à plus de 2000 élèves, dont 200 sont pasteurs, 700 médecins, 200 avocats, etc.

La *Fisk University* a compté, en 1900, 400 diplômés de couleur, dont 17 docteurs, 9 hommes de loi, 46 directeurs d'écoles, 165 instituteurs, 19 ministres des cultes, etc. Il en fut de même des trente-six autres universités qui toutes travaillèrent de leur mieux au relèvement de la race nègre. Disons pourtant que leur niveau général, à l'exception de Howard, est de beaucoup inférieur à celui des universités des Blancs. Faute de ressources, il faut s'y contenter de maîtres moins avancés, de laboratoires pauvres et d'une organisation rudimentaire. Mais, grâce à l'élan et au zèle des élèves et des professeurs, leur instruc-

tion donne des résultats très satisfaisants. Les femmes de couleur, ne voulant pas retarder sur leurs frères et maris, luttent avec eux avantageusement dans le domaine de l'instruction supérieure. Presque toutes les universités nègres leur ouvrent les portes et accordent aux femmes un traitement égal en ce qui concerne les études et leur consécration, les diplômes officiels. Les données nous manquent pour l'époque consécutive à l'année 1898, où le mouvement féministe a fait des progrès des plus considérables, mais il suffit de noter que, jusqu'à cette date, les Etats-Unis comptaient déjà 82 femmes de couleur ayant obtenu des grades universitaires dans le Nord et 170 dans les Universités du Sud.

Ces résultats brillants ont été acquis en peu de temps. Certains écrivains du Nord ont reproché aux Nègres du Sud d'avoir employé environ 250 millions de francs depuis l'époque de leur émancipation pour l'instruction. Ce chiffre étonne précisément par sa modicité. D'après Kelly Miller, la ville de New-York en dépense autant tous les deux ans. Or les Nègres comptent environ 10 millions d'habitants ! Il s'agit, en outre, d'un territoire d'un million de lieues, et d'une époque de quarante ans ! Et c'est avec raison que Booker Washington insiste sur la pauvreté des écoles de couleur. On dépense, nous dit-il, environ 100 francs par an pour chaque enfant dans les Etats de New-York ou de Massachussets, et on n'en dépense que 2 fr. 50 dans le Sud. Il cite des écoles d'un comté du Sud, où ni l'État ni

les autorités publiques ne possèdent ni un sou de matériel scolaire, ni une école, ni un tableau, ni un crayon. Dans l'Etat de Géorgie, 200 000 enfants nègres n'ont pu pénétrer dans aucune école !

Les désillusions causées aux pauvres gradués de couleur par leurs diplômes infructueux ont produit parmi les Nègres un mouvement admirable en faveur des écoles professionnelles. Les écoles de Hampton et celle plus récente de Tuskegee sont de véritables modèles du genre, dignes d'être imités par les Blancs. Cette dernière contient aujourd'hui environ 50 bâtiments dont 47 ont été élevés par la main des élèves et 2 500 acres de terre labourée par eux. Le corps enseignant se compose de 112 professeurs, instructeurs, industriels et aides. Durant l'année 1901 on y a enseigné aux 1 324 élèves, 28 industries différentes. Pour l'immense bâtisse élevée en 1901, il a fallu 800 000 briques, qui toutes furent fabriquées par les élèves de Tuskegee. Les plâtres, la maçonnerie, la charpente, la peinture, les toitures en zinc, en un mot toutes les fournitures, y compris celles de l'électricité, furent exécutées par les élèves, sur place. Les machines, dont une de 125 chevaux, furent également installées par les étudiants. Lorsque ces derniers n'ont pas de quoi payer leur école (environ 400 francs par an), ils travaillent dans la journée, et l'argent qu'ils gagnent est affecté aux écoles gratuites du soir. Grâce à la fondation Slater, on a créé une quantité d'autres écoles professionnelles, où, à côté de l'instruction

spéciale, on s'efforce de donner aux élèves une instruction générale.

On développe parallèlement une grande activité dans le monde des femmes. On leur apprend, avec l'agriculture, la meilleure façon d'exploiter des vacheries ou la basse-cour. Les femmes de couleur travaillent ainsi à leur tour à la régénération de leurs sœurs. Leur somme de travail et leur esprit d'initiative sont prodigieux. Elles ont fondé tout un noyau de « sociétés fermières », les sociétés de progrès dans les villages « *village improvements* », etc., qui exercent une grande influence éducatrice.

Veut-on parler de la faculté créatrice des Nègres ? Il faudrait citer leurs nombreux poètes, romanciers, savants, ingénieurs ou inventeurs, comme Paul Lawrence Dunbar, (le Victor Hugo nègre) ; Kelly Miller, mathématicien, le Dr Blyden, linguiste ; Booker Washington, pédagogue génial et homme public de tout premier ordre ; Du Bois, écrivain politique et historien, etc. Pour voir avec quelles difficultés ont à lutter les littérateurs nègres, rappelons que Dunbar, qui est mort tout récemment à l'âge de trente-deux ans, était fils d'un simple esclave qui s'enfuit au Canada. Sa jeunesse pleine de misères et de privations et son éducation des plus simplistes l'avaient préparé assez mal pour le métier d'écrivain. Après avoir débuté comme garçon d'ascenseur, il commença à s'instruire et à écrire ses poésies, qui l'avaient pris, aimait-il à dire, comme une rougeole. Tout fut ingrat pour lui, jusqu'à la langue, ce jargon

détestable des Nègres américains, dans lequel il a écrit les touchantes poésies de la vie humble et du foyer.

Malgré la date très récente et l'insuffisance de l'instruction technique que reçoivent les Nègres américains, ils ont trouvé le moyen de se distinguer dans ce domaine. Le bureau des brevets de New-York a constaté, par exemple, que jusqu'à 1900, 357 brevets ont été pris par des gens de couleur. Dans les États-Unis, où l'aptitude aux affaires industrielles et commerciales est considérée comme une preuve de supériorité intellectuelle, il est intéressant de constater que les commerçants de couleur y sont déjà si nombreux qu'ils ont pu fonder une association spéciale : *National Negro Business League*, dont les membres se chiffrent par milliers.

III. — *Moralité nègre.*

Mais lorsque les esclaves du préjugé des races se voient forcés de rendre justice à l'intelligence nègre, égale à tous les points de vue à celle des Blancs, sous peine d'être taxés de partialité, ils se consolent en pensant à l'immoralité « innée » des noirs.

Voilà une infériorité regrettable, clameront les détracteurs des Nègres et avec eux tous les anthropologistes qui croient aux fatalités du sang et de la couleur. Cette accusation doit tomber devant les faits. En vain les ennemis de la race nègre s'efforcent de nous convaincre que ses mauvais penchants augmentent avec l'instruction. Les chiffres statis-

tiques, à qui appartient la voix décisive, leur opposent un démenti formel. Disons que, même dans le cas où la criminalité des Nègres serait trop élevée, ces derniers mériteraient une absolution spéciale.

La population colorée continue encore à traverser une des périodes les plus critiques. Du jour au lendemain elle se trouva jetée de l'esclavage dans la vie libre, sans les moindres ressources morales et matérielles. Il lui a fallu se frayer le passage dans la vie, au prix d'efforts surhumains. Loin d'être encouragée dans la voie du perfectionnement moral par ses anciens maîtres, elle n'a cessé d'être en butte à leurs tracasseries et à leurs persécutions. Le Nord, dans son désir d'humilier le Sud, a fait le plus grand tort à ces enfants de la nature en leur accordant, d'emblée, les droits politiques les plus larges. Appelés à voter, les Nègres bornés et illettrés ont fait tout leur possible pour envenimer davantage leurs relations avec les Blancs. Vaniteux comme des enfants, grisés par le pouvoir tombé si brusquement entre leurs mains, ils ont perdu toute notion de la réalité. L'esclavage étant chez eux synonyme du travail, ils ont considéré la liberté comme incompatible avec toute occupation. Désœuvrés et vaniteux, ils jouaient avec la vie comme les chiens avec des objets qui tombent entre leurs pattes. Dans leur insouciance et l'incompréhension du monde où ils venaient d'entrer sans la moindre préparation, ils ont bientôt perdu tout équilibre et le peu de morale chrétienne qu'on leur avait enseignée dans la servitude. Ceux qui ont

bénéficié d'une éducation libérale se sont vite découragés devant le mépris des Blancs et la difficulté de trouver un gagne-pain.

Le nombre des déclassés de couleur grandissait à vue d'œil et avec ceux-ci le chiffre des criminels. Peu à peu leurs yeux se sont dessillés. Les hommes de bien et d'initiative recrutés parmi les Blancs du Nord, comme le général Armstrong, et, dans le milieu nègre, des gens comme Booker Washington, ont compris que, dans l'état actuel des choses, l'avenir appartient à l'enseignement professionnel et ils ont dirigé de ce côté leurs efforts. Et voici comment cette seconde révolution survenue dans la vie intime des Nègres les a rendus meilleurs et plus dignes. Même en dehors de ces circonstances atténuantes, les Nègres n'ont point besoin de baisser la tête devant les Blancs. Il serait fastidieux de comparer en détail les chiffres de la criminalité blanche et celle des gens de couleur. Notons ce fait que l'augmentation d'habitants de couleur dans une localité ne fait point monter le taux de la criminalité. La proportionnalité reste toujours la même. On accuse les Nègres d'être surtout en délicatesse avec le code dans le Nord. A cela, nous diront les écrivains nègres, comme Booker Washington, le professeur Du Bois, etc., rien d'étonnant. Les Nègres y arrivent surtout du Sud, tantôt vivant déjà en marge de la société pour des raisons connues par la police de leur localité d'origine, tantôt en qualité d'émigrés à la recherche du pain.

Or arrivés dans le Nord, ils se trouvent en butte aux persécutions des syndicats du travail. Découragés et affamés, ils succombent souvent aux tentations du désespoir et de la misère.

Mais, au Nord de même qu'au Sud, le chiffre des condamnations ne répond aucunement à la criminalité réelle des Nègres. Le jury composé de Blancs leur est franchement hostile. Et si la police les inquiète et les amène devant les tribunaux pour le moindre propos, ceux-ci les condamnent également pour les plus petites peccadilles. Dans certains États du Sud, il y a même une sorte de prime spéciale qui provoque une augmentation du nombre des Nègres condamnés. Car leur séjour dans les prisons se solde par des bénéfices considérables pour les États, sans parler des intermédiaires. Un détenu nègre est obligé en cette qualité de travailler dans les fermes, dans les mines ou dans l'industrie. On calcule qu'un prisonnier rapporte en moyenne 750 francs à l'État (J. A. Hobson). Dans la plupart des cas, des entrepreneurs blancs, pires que les anciens planteurs, exploitent durement leur travail et s'enrichissent à leurs dépens. Tout le monde, en commençant par l'État et en finissant par l'entrepreneur, se trouve, de la sorte, intéressé à la sévérité de la condamnation. Car, plus l'emprisonnement est long, plus les revenus de l'État et ceux du concessionnaire du travail nègre augmentent.

Les préjugés et la haine des juges aidant, les Nègres ont à leur compte des condamnations sou-

vent injustes et presque toujours plus rigoureuses que celles distribuées aux Blancs. Fréquemment, lorsqu'un désordre se produit dans un milieu nègre, désordre dont les causes restent souvent mystérieuses, on opère parmi eux une sorte de rafle. Arrêtés, accusés, condamnés à des amendes considérables, les pauvres noirs se trouvent dans l'impossibilité de les payer. Un bienfaiteur blanc survient alors, et, après avoir remboursé les sommes fixées par le tribunal, prend à son service les Nègres en vertu d'un contrat public.

Ces abus honteux du pouvoir judiciaire devraient, à vrai dire, augmenter plutôt la criminalité des Blancs coupables de partialité et d'injustice! Ils pèsent pourtant sur celle des Noirs.

Après tout, peut-on décemment demander à une race exaspérée par toutes sortes de traitements barbares et injustes le respect de soi-même et la dignité morale, ces meilleures barrières contre les penchants criminels?

Ajoutons que certains de leurs crimes n'ont qu'un cachet transitoire. Tels les menus vols qu'on reproche aux Noirs. Pendant l'époque de l'esclavage, les Nègres étaient privés de toute propriété. Tout ce qu'ils arrivaient à acquérir appartenait de droit à leurs maîtres. Le vol prenait dans ces conditions une forme particulière. Le Nègre, ne pouvant s'emparer de la propriété d'autrui, ne volait pas dans le véritable sens du mot : il déplaçait, mais ne diminuait aucunement la richesse de son maître.

En tout état de cause, celui-ci restait propriétaire de tout ce qui appartenait à ses esclaves. Booker Washington cite cette anecdote plaisante d'un esclave qui, ayant volé des poulets à son maître, lui dit ceci en guise d'excuse : « Maintenant, Massa, il est vrai que vous avez un peu moins de poulets, mais, Massa, vous avez un peu plus de nègres. » Les conceptions enracinées dans la conscience nègre pendant des siècles n'ont pu disparaître pendant une nuit d'été. Contentons-nous de signaler que les Noirs réellement instruits en sont indemnes. Preuve évidente que le vol n'est point dans le sang nègre. Ce n'est que le résultat temporaire d'une mentalité spéciale, d'un état d'âme particulier, dont les coupables sont les Blancs en premier lieu.

Il en est de même en ce qui concerne leur vie de famille. On leur reproche leur immoralité, en oubliant que le mariage et la famille ne datent chez les gens de couleur que de l'émancipation. A l'époque de l'esclavage il n'y avait ni maris, ni femmes, ni parents, ni enfants. Le maître disposait de la vie et du bien-être de ses esclaves comme de ses autres objets mobiliers. Les mulâtres, dont le nombre dépasse deux millions, sont là pour témoigner quel fut le respect des planteurs pour la chasteté des femmes nègres en général et de leur vie conjugale en particulier ! Les femmes séparées de leurs époux au gré de leurs maîtres, les enfants transportés au besoin loin de leurs parents, les jeunes filles livrées au caprice des planteurs et de leurs employés,

tout cela avec l'appui de la loi qui n'admettait aucune résistance de la part des intéressés : voilà le bilan de la vie familiale d'antan. Elle ne peut point fleurir dans un milieu d'où on ne cesse de la bannir.

La liberté accordée aux gens de couleur était impuissante à ressusciter du jour au lendemain les vertus qui n'ont peut-être jamais existé. Il faut laisser travailler le temps. Secondé par la culture morale et intellectuelle dont jouissent les Nègres d'aujourd'hui, il leur permettra de s'élever au niveau des blancs. D'ores et déjà on constate une moralité parfaite chez des femmes nègres qui ont passé par l'école. L'enquête faite Mmes E.-C. Hobson et E-.C. Hopkins, à la demande des administrateurs de la Fondation John Slater[1], nous en apporte des preuves.

Chaque fois qu'il s'agit de mesurer la vitalité des Blancs et d'escompter leur avenir, on se préoccupe de leur natalité. A tort ou à raison on voit dans l'augmentation numérique de la population un symptôme de la santé et un critérium du rôle auquel l'histoire semble l'avoir prédestinée. Envisagés à ce point de vue, les hommes de couleur des États-Unis devancent de beaucoup les Russes et les Italiens, considérés comme les plus prolifiques parmi les peuples. Tandis que les autres Américains, abandonnés à leurs propres ressources, en dehors de l'immigration, finiraient par diminuer numériquement, la population de couleur ne cesse de grandir.

1. *The Trustees of the John Slater Fund occasionnal Papers*, nº IX, 1896.

Depuis 1860 (nous laissons de côté la période avant la libération des Nègres, caractérisée par l'arrivage incessant des esclaves d'Afrique), la population nègre a plus que doublé. D'environ cinq millions en 1870 elle est devenue six millions et demi en 1880, et sept millions et demi en 1890, et environ neuf millions en 1900.

A l'heure qu'il est, environ 280 comtés américains, ayant une étendue de 150 000 milles carrés, accusent une population nègre dépassant de beaucoup celle des Blancs (environ 130 hommes de couleur contre 100 Blancs).

Un crime grave contre la chasteté pèse lourdement sur la conscience nègre. Il s'agit du viol des femmes blanches. Ce fait attriste profondément les meilleurs parmi les Nègres, de même que les Blancs qui leur témoignent une sympathie réelle. Sans vouloir chercher des excuses à la criminalité nègre sur ce point, disons pourtant que sa gravité se mesure bien plus à l'indignation des Blancs qu'au nombre vrai des crimes commis. La justice sommaire (*lynchage*) en dénature singulièrement le caractère, en faisant très souvent des gens soupçonnés d'un crime des accusés et ensuite des victimes. Les Nègres répondent, du reste, avec raison que le crime de viol n'est point inconnu parmi les Blancs et qu'eux aussi le pratiquent sur une échelle assez vaste. Les hommes immoraux sont également méprisables, quelle que soit la couleur de leur peau. Les Blancs qui commettent ce crime à l'égard des femmes nègres valent bien les

Nègres qui s'en rendent coupables à l'égard des blanches. N'oublions pas pourtant que tous les cas de lynchage ne comportent pas seulement des outrages contre la vertu des blanches. D'après une statistique américaine, on avait *lynché* dans les États du Sud, de 1891 à 1902, 1 862 personnes dont 448 seulement à la suite d'attentats contre les femmes ; 770 pour meurtres, etc.

Du reste, ce genre de justice, ou plutôt d'injustice, a pour effet de faire naître les crimes qu'il est censé étouffer. Exaspérés par la férocité stupide des foules, les Nègres s'en vengent en multipliant les crimes qui paraissent toucher le plus leurs persécuteurs. Les législateurs américains le comprennent si bien qu'ils livrent actuellement une guerre à outrance au lynchage en général, et à celui ayant pour motif le viol des blanches, en particulier.

Les transformations profondes qui s'opèrent dans la vie des noirs ne feront que diminuer ce genre de crimes. Remarquons que les agriculteurs de couleur, de même que les Nègres instruits, en sont indemnes. Sa disparition complète ne dépend que des Blancs eux-mêmes. Qu'ils essaient d'être plus justes à l'égard des Nègres ; qu'ils s'efforcent de réparer à leur égard les crimes du passé ; qu'ils se pénètrent de l'idée que la pudeur d'une femme de couleur vaut celle d'une femme blanche ; qu'ils évitent surtout le lynchage, bouillon de culture incomparable pour la multiplication de mauvais instincts, et ce crime qui désole les Blancs du Sud diminuera de plus en plus.

Il disparaîtra même complètement, lorsque les deux races auront compris qu'elles ne forment que deux bras du même corps et que de leur entente et de leur travail fraternel dépend le bonheur des États du Sud.

IV. — *L'avenir nègre et le triomphe du milieu.*

Pour comprendre l'étendue des progrès effectués par les gens de couleur, il faudrait mettre en regard du point où ils sont arrivés leur point de départ. Les Nègres ne se trouvent sur le territoire des Etats-Unis que depuis deux cent cinquante ans[1].

Les historiens mentionnent, il est vrai, quelques transports d'esclaves amenés avant 1650, mais le nombre de ces « immigrés » fut minime et n'a jamais dépassé 2 à 300.

L'époque de l'immigration forcée des Noirs dans l'Amérique du Nord commence en 1672, avec l'activité de l'*African Royal Company*. D'après Bancroft, le nombre des esclaves s'élevait, en 1754, au chiffre de 293000. Quarante ans plus tard, il dépassait 700000. Au moment de l'affranchissement des Nègres en 1863, il était déjà de quatre millions et demi.

Il importe de remarquer que les rapports incessants des Noirs continuaient pendant toute cette époque. Et s'il nous est impossible d'en préciser les

[1] Bancroft (*History of the United States*, vol. I), G.-W. Williams (*History of the Negro Race in America*. vol. I), etc.

arrivages annuels, nous pouvons cependant conclure que ceux-ci étaient des plus considérables. En voici une preuve indirecte :

Entre 1790 et 1860, la population nègre a monté de 757 000 à 4 450 000, c'est-à-dire qu'elle s'est sextuplée en soixant-dix ans. Entre 1860 et 1900 les Nègres ont monté de quatre millions et demi à neuf millions (en chiffres ronds), autrement dit, ils ont doublé en quarante ans. On considère généralement que leur natalité a même progressé pendant les premières années après l'émancipation ! Or, ce fait nous démontre que le surcroît de l'augmentation exceptionnelle des Nègres, dansla période entre 1790 et 1860, devrait être mis sur le compte des esclaves nouveaux qui ne cessaient d'affluer des pays africains. En réalité, la traite des esclaves continua à prospérer aux Etats-Unis jusqu'en 1860 [1].

Plusieurs auteurs signalent, aux abords de cette date, des captures scandaleuses de navires négriers, appartenant aux citoyens américains, par des croiseurs anglais. « Dans l'espace d'une année et demie (1859-1860), 85 négriers ont été armés à New-York et ces navires seuls transportaient par an de 30 à 60 000 esclaves » (Du Bois).

En 1858, vingt et un navires négriers furent saisis par des croiseurs anglais. Si les puritains du Nord ont condamné l'esclavage chez eux, peut-être parce que les conditions climatériques et industrielles

1. Prof. Du Bois, *Suppression of the Slave trade.* Voir également : Spears, *The American Slave Trade.*

en détruisaient les bénéfices, ils n'ont point méprisé pour cela le commerce si lucratif de la chair humaine. Ils armaient des navires négriers, transportaient des esclaves dans la Caroline du Sud et en rapportaient des matériaux pour la construction des navires.

La ville de New-York a été le port principal du monde pour ce commerce infâme. Elle partageait cette triste célébrité avec Portland et Boston. De ces trois endroits partaient des cargaisons fréquentes pour les États du Sud.

Il résulte de toutes ces données que la durée du séjour de la population globale des Noirs aux États-Unis ne peut être fixée, en moyenne, au delà de cent vingt-cinq ans. Car, pour le petit nombre de ceux qui y sont arrivés au XVIIe siècle, il y en a une grande quantité qui ne datent que du XVIIIe et encore une plus grande dont les ancêtres n'y séjournent que depuis le XIXe siècle. D'autre part, les origines géographiques des Noirs américains sont des plus variées. On recrutait les esclaves dans le Congo, dans la Gambie, dans le Niger, dans le Zanzibar, dans le centre de l'Afrique, de même que dans la Guinée et dans la Côte d'Or.

Ils arrivaient de partout. Il y avait parmi eux et des Nigritiens du Soudan et des Bantous de l'Afrique sud-équatoriale et les Guinéens avec leurs sous-divisions : Krou, Grebo et Bassa, etc. Embarqués en véritables sauvages, ils furent maintenus longtemps dans le même état par les planteurs. Ils travaillaient

comme des bêtes domestiquées et leurs maîtres les considéraient comme telles. « L'esclave constituait un bien meuble personnel et pouvait être vendu ou hypothéqué, ou donné à bail au gré de son maître » (G.-M. Stroud). « J'ai essayé, le 22 juin, d'empêcher que les Indiens et les Nègres fussent mis sur le même pied que les chevaux et les porcs, mais je n'ai pas réussi [1]. Et pourtant, malgré toutes ces persécutions, malgré la date relativement récente de leur séjour aux Etats-Unis, nous avons vu les progrès manifestes que les Noirs y ont réalisés.

Déjà très distincts de leurs frères africains au point de vue biologique, ils servent de preuve vivante de ce que l'influence du milieu peut faire à l'égard des races très prononcées. En outre, leurs progrès intellectuels et moraux, accomplis pendant un laps de temps aussi court, démontrent que toutes les races humaines sont capables de s'élever au niveau des Blancs.

Lorsqu'on examine la situation des Nègres dans les autres pays du monde, on arrive aux mêmes déductions. Avec le changement du milieu, compris dans sa plus vaste acception, change leur type physique et moral.

Prenons, par exemple, l'île de la Jamaïque où les Nègres furent affranchis en 1838. Le début de leur liberté ne fut pas des plus heureux. Réveillés de leur torpeur séculaire, gratifiés de la dignité d'hommes

1. *Slavery in Massachussetts,* extrait du *Journal du Juge Sewall,* 1716, cité par Kate Brousseau.

libres tout en ayant une mentalité de bêtes de somme, les pauvres Noirs se signalèrent surtout par leurs extravagances de sauvages sans frein ou par l'insouciance d'enfants privés de tuteurs. Mais une vingtaine d'années ont suffi pour les rappeler à la réalité. Aujourd'hui, nous dira l'historien consciencieux des Nègres de la Jamaïque, M. W.-P. Livingston, les 610 000 Noirs y forment une population honnête et laborieuse. On ne peut qu'être émerveillé de leurs progrès. Cette marche en avant incessante autorise les plus beaux espoirs pour l'avenir... Loin d'être victimes de la civilisation, les noirs grandissent et se développent sous son influence.

Il devient donc risqué de mettre en doute leur amélioration possible et leur aptitude à se rapprocher des Blancs, aux points de vue moral, intellectuel et physique. C'est argumenter dans le vide que de vouloir faire croire à la persistance du type nègre pendant le cours des siècles. Cette affirmation manque avant tout de logique sous le rapport évolutionniste. Puisque c'est le milieu qui a façonné le Nègre, il est impossible de contester son influence transformatrice. De cela même que les Nègres résidant dans certains endroits et exposés pendant des siècles aux mêmes influences climatériques ou culturales, arrivent à garder leur type intact, on ne peut que conclure en faveur de l'action du milieu. Les adversaires de son action décisive sur la formation des races aiment à citer les populations de la vallée du

Nil. Celle d'aujourd'hui ressemblerait d'une façon frappante à celle d'il y a quelques milliers d'années, représentée par les images et les sculptures de l'époque. Mais, à vrai dire, un changement dans ces conditions aurait plutôt de quoi nous surprendre. Dans ce pays classique d'immobilité, rien n'a changé. Pourquoi donc sa population aurait-elle fait exception à la règle?

Le milieu étant identique, y compris la façon de travailler (les outils eux-mêmes n'ont presque pas varié) et de se nourrir, les mœurs et le climat étant toujours les mêmes, le type devrait se montrer encore plus stable, plus cristallisé, plus difficile à se modifier. Mais patientons ! Que la civilisation commence à y agir pendant un ou plusieurs siècles, que les habitants subissent l'influence égalitaire de ses conditions de vivre et de penser, et les traits considérés comme immuables fondront comme la cire sous l'action de la chaleur.

Une conclusion s'impose : il n'y a pas de races supérieures et inférieures, il n'y a que des races et des peuples vivant en dehors et en dedans de l'influence culturale. L'apparition de la civilisation et son évolution chez certains peuples blancs et sous une certaine latitude géographique n'est que l'effet des circonstances. Les Nègres, considérés à tort comme occupant à tout jamais un des plus bas échelons de l'humanité, en s'élevant au niveau des Blancs les plus civilisés apportent par cela même un argument puissant en faveur de l'égalité des

aptitudes humaines. Lorsqu'on considère en outre les progrès accomplis par les Noirs américains pendant un siècle et quart, au milieu de difficultés presque insurmontables, il n'est pas exagéré d'affirmer que, sous l'influence des mêmes causes, les Nègres sauront, dans l'espace d'un ou deux siècles, acquérir, aux points de vue physiologique et intellectuel, le type ambiant du milieu américain.

CONCLUSION

I

Lorsque le thermomètre se montre impuissant à indiquer les modifications imperceptibles de la chaleur, les physiciens emploient une méthode bien simple : ils transforment cette chaleur, grâce à la batterie thermo-électrique et au thermo-multiplicateur, en électricité dont les moindres gradations sont plus facilement saisissables et contrôlables. Notre méthode n'a même pas eu besoin d'avoir recours à des transformations de faits. Il nous a suffi de les examiner dans leur plus simple expression. Au lieu de nous perdre dans les nuages des mots et dans des formules vagues, répétées sans discernement depuis des siècles, nous avons cru possible et utile de regarder de plus près leur contenu. Faisant ainsi table rase des articles de foi surannés, nous avons simplement rappelé les procédés logiques qui ont provoqué leur genèse. Au lieu d'étudier les races d'après les divergences de leur indice céphalique, leur couleur ou leur taille, leurs angles faciaux ou leur psychologie collective, nous

avons commencé par refaire le travail fait, en en soumettant les idées admises à une vérification préalable de leurs éléments constitutifs. Et, de même qu'une lumière envahissant un champ obscur, en éclaire les parties invisibles et leur donne un aspect insoupçonné, tout a changé dans le domaine des races. Dès le moment où, en renonçant aux idées acquises, on n'a voulu admettre que celles basées sur l'observation, contrôlées en outre par les conquêtes récentes de la science, les faits ont pris une signification nouvelle.

L'analyse de toutes les théories successives sur l'inégalité nous causa avant tout une profonde stupéfaction devant la crédulité et l'inertie de notre pensée. Les générations qui se sont suivies n'ont fait qu'ajouter foi à la même erreur. Ce qui a toujours favorisé sa naissance, a facilité en même temps sa persistance. Toutes les apparences étant pour le dogme de l'inégalité, on l'adopta avec les premières sensations superficielles qui nous sont parvenues du dehors. Cette croyance se trouva, de la sorte, aussi enracinée que l'était jadis la foi au mouvement du soleil autour de la terre.

Et il s'écoulera sans doute quelque temps avant que la science, affranchie de tous les préjugés créés, semés et multipliés pendant des siècles, sache faire triompher la vérité. Toutes ces mensurations, avec leurs chiffres imposants munis d'un vernis mathématique, de même que les observations et les déduc-

tions théoriques, se résolvent, comme nous l'avons vu, en une doctrine nébuleuse, qui affirme beaucoup de choses et n'explique rien du tout.

Les instruments de précision dont se servent les anthropologistes et surtout les « crâniométristes » offrent des données fantaisistes. Les résultats de leurs opérations sont consignés en des milliers de volumes, et pourtant quelle est leur portée réelle? En les examinant de près, on peut à peine leur attribuer une valeur descriptive, tellement ils se contredisent et se détruisent mutuellement.

Nous avons vu, par exemple, combien précaires sont les affirmations de la crâniométrie qui forme pourtant la section de l'anthropométrie la plus développée. Si les instruments que celle-ci met à la disposition des savants sont des plus nombreux, leurs manières de s'en servir sont encore plus variées. Le manque d'unité dans les observations, les buts opposés que semblent poursuivre ceux qui s'y adonnent, engendrent de nombreux malentendus qui aboutissent à des affirmations chaotiques. En opposant les données les plus indiscutables, en procédant à cette sorte de *cross-examination*, pour nous servir du terme juridique anglais, on arrive à une conclusion toute contraire à celle que les adhérents des dogmes des races tiennent à nous imposer et que tant de savants démographes, politiciens, romanciers ou hommes d'État acceptent aveuglément.

Lorsqu'on parcourt toute la gamme des différences

extérieures qui paraissent séparer les hommes, on n'y trouve littéralement rien qui puisse autoriser leur division en êtres supérieurs et inférieurs, en maîtres et parias. Et si celle-ci existe dans notre pensée, elle n'y est née qu'à la suite d'observations inexactes et des opinions fausses qu'on en avait tirées.

La science de l'inégalité est par excellence une science des Blancs. Ce sont eux qui l'ont inventée, lancée, soutenue, nourrie et propagée, grâce à *leurs* observations et à *leurs* déductions. Se considérant au-dessus des hommes d'autres couleurs, ils ont érigé en qualités supérieures tous les traits qui leur étaient propres, en commençant par la blancheur de leur peau et la souplesse de leurs cheveux. Mais rien ne prouve que leurs traits si vantés soient des traits de supériorité réelle !

« Si les Chinois et les Egyptiens avaient jugé de nos ancêtres comme nous jugeons trop souvent des races étrangères, dit Quatrefages, ils auraient trouvé chez eux bien des signes d'infériorité, à commencer par ce teint blanc, dont nous sommes si fiers et qu'ils auraient pu regarder comme accusant un étiolement irrémédiable. » C'est ce que les anthropologistes dogmatiques paraissent avoir oublié de tout temps. On a omis d'étudier les variétés humaines, comme on étudie celles des animaux ou des plantes, sans se préoccuper de leur valeur conventionnelle et surtout sans leur distribuer des certificats de supériorité ou d'infériorité. Les faits ont souvent cédé

la place aux sentiments. Les passions aidant, on a réussi à nous faire adopter nos désirs pour des observations impartiales et nos préjugés pour des lois scientifiques.

En suivant cette pente, on a transgressé les commandements élémentaires de la science expérimentale. La plupart des anthropologistes, fidèles en ceci aux enseignements scolastiques, ont commencé par adopter comme point de départ l'inégalité des humains. Sur cette base préalable, ils ont construit une bâtisse imposante, mais d'une solidité factice.

Une condamnation radicale de principe pèse, du reste, sur l'anthropologie, chaque fois que celle-ci sort de ses limites descriptives, pour affecter les allures d'une science dogmatique. Elle devient alors tendancieuse et par cela même se trouve privée de toute valeur. Si « *l'anthropo-sociologie* », cet embranchement trop vanté de l'anthropologie, avait adopté cette maxime indispensable de la méthode expérimentale, que toute théorie n'est vraie que jusqu'au moment où l'on découvre des faits qui lui sont opposés, ou qui, rentrés dans ses limites, font éclater ses cadres, il y a longtemps que cette quasi-science aurait vécu ! Et avec combien de justesse on pourrait appliquer à l'anthropologie dogmatique et à la phalange de ses élèves ce que Claude Bernard dit de la méthode « scolastique », si sévèrement jugée par la science positive.

« Le Scolastique ne doute jamais de son point de

départ, auquel il veut tout ramener; il a l'esprit orgueilleux et intolérant et n'accepte pas la contradiction, puisqu'il n'admet pas que son point de départ puisse changer. » Et c'est ainsi que toutes les données multiples qui hurlent contre la théorie des races, sont pour elle non avenus. Sourds aux appels des faits hostiles, ses adeptes se distinguent surtout par leur intrépidité à soutenir leur thèse contre l'évidence elle-même.

Commentant à perte de vue les faits douteux et rejetant avec mépris, comme indignes, les observations de ses adversaires, l'anthropo-sociologie continue à vivre dans son asile romanesque. Elle y bâtit, il est vrai, des murailles infranchissables entre les hommes aux crânes larges ou étroits, jaunes ou blancs, les hommes aux tailles petites ou grandes, accusant une exagération de la stéatopygie ou l'effacement de la ligne âpre du fémur; aux jointures grosses ou minces; aux narines imposantes ou petites; au front droit ou bombé. Mais la vie passe par-dessus toutes ces cloisons artificielles et marche, sur leurs ruines, vers l'unité.

Hypnotisés par leur idée primordiale, ils ramassent ainsi sans contrôle tout ce qui paraît propice à leur thèse plutôt politique que scientifique. Dans leurs comparaisons de l'indice cérébral, que leur importe de savoir l'âge ou le sexe du sujet, ses occupations, son intellectualité ou enfin son état de santé ? Naturellement, s'ils voulaient se préoccuper de tous ces points, il leur aurait fallu rejeter

les neuf dixièmes des éléments constitutifs de leur prétendue vérité.

On sait, par exemple, que le poids du cerveau varie chez l'homme en augmentant jusqu'à l'âge de quarante-cinq ans et en diminuant après cette époque ; que le cerveau grandit sous l'influence de l'occupation ; que le sexe y joue également un rôle considérable ; que l'état de santé de l'individu réagit sur sa structure cérébrale ; que la forme de la tête humaine est souvent influencée par le bassin de la mère ; et pourtant avec quelle légèreté ne s'empare-t-on pas des mesures brutes, en laissant de côté les causes des effets observés ? On procède avec non moins de légèreté lorsqu'il s'agit de distribuer les certificats de supériorité dans les rangs des humains. Après avoir admis que les races supérieures s'éloignent le plus des anthropoïdes, tandis que les inférieures s'en rapprochent d'autant, on emmagasine tous les faits qui plaident sous ce rapport au profit des Blancs, tout en oubliant ceux où les Nègres se montrent plus favorisés. On nous parle, par exemple, de l'angle des condyles [1] : or, les Blancs sont sous ce rapport plus rapprochés des singes que les Nègres. Lorsqu'il s'agit de la dolichocépalie comme trait de supériorité incontestable, on paraît oublier que la plupart des Européens se rangent

1. L'angle obtus ouvert en haut et en arrière que forme le plan du trou occipital avec le plan de la gouttière basilaire ou *clivus*. Voir A. Ecker : « *Ueber die verschiedene Krümmung des Schaedelrohres*, etc. ; Topinard : l'angle des condyles, dans l'*Anthropologie*, etc.

dans la catégorie méprisable des brachycéphales, tandis que les Nègres appartiennent à l'aristocratie dolichocéphalique.

Si vous voulez prendre comme éléments de comparaison l'angle facial de Jacquart, vous arrivez forcément à la conclusion que les Basques français et espagnols, race si noblement pure, se rapprochent des Esquimaux et des Chinois.

Si l'on s'en tient à la longueur de l'avant-bras ou à celle du tibia, on tombe dans les séries les plus excentriques où les Océaniens coudoient les Européens et où les Boschimans ne font point mauvaise figure ! Et plus on étudie les variations multiples qui distinguent les humains, plus on s'aperçoit que celles-ci n'ont rien de préconçu. Elles naissent au hasard du climat, des occupations, en un mot de ce milieu ambiant, créateur presque exclusif des phénomènes qui troublent certains anthropologistes obstinés à nier son activité incessante.

Il ne faut pas oublier que les différentes parties du corps chez les races dites inférieures ne s'éloignent point simultanément de tous les côtés du type idéal adopté comme base de comparaison.

Tandis que certains membres, chez un Nègre ou un Australien, semblent se rapprocher du type simiesque, les autres traits gardent leur noblesse (?) de forme, tout cela sans un plan arrêté d'avance et surtout sans aucun respect pour la couleur de la peau ou la beauté relative de la civilisation. C'est ainsi que s'explique cette prétendue anomalie des

races dites inférieures, qui nous sont supérieures à tant d'égards, et des races supérieures qui méritent si souvent la dénomination d'inférieures. La bête ou l'ange restent mêlés chez tous les humains. Tous les peuples paraissent également bons ou méchants, perfectibles ou susceptibles de dégradation morale ou physique. Une sorte de dôme ensorcelé couvre l'humanité. Elle a beau s'agiter, elle n'arrive pas à dépasser certaines limites. L'humanité a ses bornes, comme les a la terre qui la porte.

II

Nous avons beau faire progresser les sciences et multiplier ses découvertes, nous n'arrivons jamais à changer de planète. L'homme a beau grandir moralement et intellectuellement, il n'est, après tout, qu'un grand homme. Il dépasse de quelques pouces moralement ou physiquement ses semblables, mais il ne parvient point à se différencier d'eux jusqu'à sortir de son espèce. On chercherait en vain les qualités physiologiques irréductibles entre les variétés humaines ; lorsqu'on examine les faits sans aucun parti pris, on finit par se rendre compte de leur inanité. Et plus notre champ d'observations s'agrandit, plus nous nous apercevons que les démarcations et les différences organiques ne sont que des traits passagers nés avec le temps et susceptibles de disparaître sous son influence.

Le travail des siècles a pu faire avancer considérablement l'humanité, mais il ne lui a pas permis de franchir, tout de même, certaines limites. La biologie nous apprend que l'excès de fonction est suivi d'un excès de croissance. Mais elle nous enseigne aussi qu'il y a une limite hors laquelle les modifications se produisent de plus en plus difficilement. Un moment survient ensuite, où elles ne se produisent plus du tout. C'est dans cette enceinte idéale qu'évolue l'humanité depuis des milliers de siècles.

Un athlète pourra travailler à l'infini ses muscles, il sera impuissant à leur procurer plus de vigueur, au delà de certaines tensions d'effort. Un portefaix aura beau s'habituer à augmenter le poids de ses fardeaux, il ne réussira pas à soulever 1 000 kilos. Un chanteur casse sa voix s'il la soumet à des vocalisations trop risquées, de même qu'au delà de certains surmenages intellectuels notre équilibre nerveux se brise.

Nous sommes sans conteste libres de progresser, mais à la façon d'une chèvre qui, attachée à un piquet, peut brouter dans l'étendue de sa circonférence. L'espace qui nous est réservé est assez grand, mais il ne cesse pas d'être restreint. Le changement des conditions, le perfectionnement héréditaire peuvent beaucoup, mais leur action ne va pas au delà de barrières réelles quoique invisibles.

C'est ainsi qu'il devient dangereux de se nourrir au delà de certaines limites fixées par la nature. Chaque

excès compromet alors notre organisme. Et de même que notre alimentation se trouve subordonnée à notre faculté d'assimilation, de même tous nos efforts physiques et intellectuels dépendent des aptitudes circonscrites de notre organisme. Les géants présentent des cas pathologiques, de la même façon que certains génies frisent la névrose et la folie.

Voilà pourquoi les membres de l'humanité, emprisonnés dans ces frontières implacables, ont dû s'y mouvoir, ou mourir.

A cet enseignement du passé, les esprits prudents ajoutent même une indication curieuse pour l'avenir. C'est ainsi que maints biologistes considèrent la race blanche comme parvenue au terme de son évolution. Elle ne pourra guère monter plus haut sans s'exposer à un grand danger qui lui « viendra du côté de son cerveau trop développé [1]. » (Voir à ce sujet, entre autres, les études du professeur Le Damany.) Mais, chose plus importante, tous les peuples et races peuvent atteindre cette frontière éloignée à laquelle est parvenu le cerveau des Blancs.

Inclinons-nous pourtant devant les efforts et la persévérance de la partie dogmatique de l'anthropologie! Car si ses résultats sont presque nuls, ce n'est

1. La hanche du nouveau-né de la race blanche, pivot de la flexion avant, de la déflexion après la naissance est toujours, dès à présent, sur la limite de l'état normal et de l'état pathologique. L'agrandissement du cerveau, nous dit Le Damany, accroîtrait encore ce défaut et la conséquence serait un état pathologique fréquent ou constant, c'est-à-dire une dégénérescence physique contraire aux lois actuelles de la conservation des espèces.

pas faute d'ingéniosité, de ténacité et d'ardeur, qu'il lui était impossible d'ériger une construction solide sur le sable mouvant.

A côté des obstacles nombreux qui barraient le chemin aux adeptes de l'inégalité il y avait, en outre, une entrave autrement invincible qui rendait leurs efforts stériles. C'est la nature particulière de l'homme, tendant, grâce à l'impressionnabilité de son être, sous l'influence du milieu niveleur, de même que sous l'influence de la vie psychique commune dans ses racines pour tous les humains, vers le rapprochement des races ou, pour employer une expression plus propre, des variétés humaines...

III

En parcourant le domaine de notre vie psychique et intellectuelle, des phénomènes analogues nous ont frappé. De partout s'élèvent les voix en faveur de notre unité mentale. Les peuples sauvages entrent triomphalement dans la civilisation, de même que les peuples civilisés retombent dans la barbarie. Les Nègres, considérés comme devant occuper le dernier des échelons dans la gradation humaine, ont fourni des preuves d'une évolution inattendue. Dans un délai de cinquante ans, ils ont réalisé les progrès qui ont nécessité pour maints peuples blancs de cinq à six siècles. De Jules César et Tacite jusqu'à Charlemagne, donc pendant huit siècles, l'Allemagne

a réalisé moins de progrès que les Nègres américains depuis la guerre de Sécession ! Après tout, nous avons vu l'impossibilité d'attribuer des qualités psychologiques immuables à certains peuples ou races. Leurs vertus et leurs vices ne sont que les effets de circonstances historiques ou de l'influence du milieu.

La psychologie des peuples nous a démontré l'unité de leur esprit. Les trois facultés principales qui assurent la situation exceptionnelle de l'homme dans l'échelle des êtres vivants : la faculté de l'abstraction, celle de maîtriser ses impulsions, de même que le don de choisir ses perceptions et ses actions, se rencontrent chez toutes les races humaines. Ce qui varie, c'est le degré de gymnastique mentale dont dépend l'application de ces facultés, la somme de la tradition accumulée, pour nous servir de l'expression de certains psychologues. Voilà toute la différence qui sépare le sauvage d'un homme civilisé ! Changez son milieu ambiant, et au bout d'un certain nombre de générations, souvent même dans l'espace d'une seule, il regagnera le temps perdu.

En vain s'efforce-t-on de doter quelques nations privilégiées de toutes les vertus, en accablant leurs adversaires de condamnations à l'infériorité éternelle ! La réalité détruit irrévérencieusement nos classifications puériles et élève, d'après les paroles de l'Évangile, les derniers au rang des premiers !

L'histoire de la civilisation n'est qu'un va-et-vient incessant des peuples et des races ! Tous, sans distinction de leurs traits biologiques, sont invités à cette

grande lutte pour la vie, où l'on bataille en faveur du progrès et du bonheur humain. Tous les éléments ethniques peuvent y prendre part, tous peuvent prétendre à occuper les places d'honneur. Telle est la portée générale de cette égalité biologique et psychique qui reste intacte derrière toutes les divisions de surface.

Dans l'état actuel de la science, il nous devient, d'autre part, impossible de distinguer les origines ethniques des peuples. Bien au contraire : les éléments constitutifs se trouvent tellement entremêlés, que les partisans les plus ardents de l'inégalité doivent admettre la parenté de toutes les races. La « pureté de sang » que nous créons à volonté et retrouvons dans le monde animal, devient impossible dans le milieu humain. Les Nègres se trouvent apparentés aux Blancs ; ceux-ci se trouvent liés aux Jaunes, comme ces derniers ont des rapports communs avec les Nègres et les Blancs. Sur la route qui les sépare, nous ne faisons que rencontrer des liens qui les unissent !

Nous prévoyons pourtant une objection que ne manqueront pas de faire certains esprits, satisfaits de s'en tenir aux arguments simplistes. « Le Nègre cesse-t-il, malgré tout, d'être un noir et le Chinois un jaune ? L'auteur voudrait-il nous faire croire qu'entre un Peau-Rouge, un Papou et un Blanc il n'y a point de différences ? » Loin de vouloir les cacher, nous n'avons fait que les chercher ! Celles-ci existent et nous en avons souligné un nombre respectable, seulement

elles ne sont que les produits passagers du milieu. Survenues à la suite des circonstances extérieures, elles disparaissent de même. Et comme il est impossible d'enfermer les âmes humaines dans des formules dogmatiques et éternelles, il nous est également impossible d'enfermer les humains dans les moules immuables des races. Bien plus : comme nous avons eu l'occasion de le prouver, le mot race est impropre à déterminer le caractère spécifique des distinctions flottantes entre les membres de l'unité humaine.

En un mot, le terme race n'est que le produit de notre gymnastique mentale, des opérations de notre intellect, en dehors de toute réalité. La science avait besoin des races comme de cadres hypothétiques, et ces « produits de l'art », pour nous servir de l'expression de Lamarck, sont devenus pour le vulgaire des réalités concrètes. Les races existent ainsi comme une fiction de notre cerveau ; elles existent en nous, mais non point en dehors de nous. On ne saurait jamais assez insister sur ce fait élémentaire et indéniable pour tous les esprits vraiment scientifiques et de bonne foi.

IV

Les vérités touchant à l'homme s'affirment encore davantage, lorsqu'elles trouvent leur application et leur confirmation dans sa vie de tous les jours. La compréhension des races humaines en tant que

conceptions « conventionnelles » et « conditionnelles » nous interdit, avant tout, de les considérer comme traînant derrière elles des divergences fatales. Sur les ruines de la croyance aux races supérieures et inférieures naissent ainsi le développement et l'amélioration possibles de tous les humains. Leur évolution, devenue une règle générale, rend avant tout criminelle leur extermination.

Le principe d'égalité humaine enlève le droit au massacre des peuples dits inférieurs, de même qu'il détruit le droit, revendiqué par les uns, de dominer les autres. Si tous les peuples se valent, si leurs aspects différents ne sont que les résultats des circonstances changeantes, en vertu de quel principe se permet-on de détruire leur bonheur et de compromettre leur droit à l'indépendance?

L'humanité, envisagée à ce point de vue, devient une conception concrète. Ses intérêts se montrent réellement solidaires. Conçue en dehors de l'égalité des races ou plutôt de celle des variétés humaines, l'humanité intégrale n'est qu'un mot vide de sens.

Le « préjugé des races » disparu, on constatera également la répercussion bienfaisante de ce fait sur la vie « intérieure » des peuples. Comme nous l'avons démontré, les nations modernes se sont formées en dehors et, très souvent, en dépit de la conception des races. Amalgamés, les principes ethniques considérés comme les plus hostiles ont contribué à créer le principe national. Il n'y a plus de peuples « purs », s'il y en eut jamais.

Plus un peuple se montre avancé, plus il offre de vitalité, plus il se trouve mêlé aux autres. Ceux qui marchent à la tete de la civilisation, comme les peuples français, anglais, allemand, italien ou celui des États-Unis, possèdent le sang le plus riche en éléments hétérogènes. Ce que Paul Broca a dit des habitants de la France, qu'ils accusent les divers types d'indice céphalique connus, s'applique à tous les peuples civilisés. Tous ceux dont les origines ont été étudiées font voir la même richesse d'éléments ethniques, qui, entre-croisés, ont contribué à former leur unité nationale.

La pureté de sang n'est ainsi qu'un mythe et la vertu de son talisman se trouve par cela même irrémédiablement compromise! L'unité de sang recule de la sorte à l'arrière-plan. Ce qui constitue les peuples modernes, c'est la solidarité de leurs intérêts moraux et matériels. La Suisse, reconnue officiellement comme l'union de quatre races différentes (en réalité on en retrouve, comme partout ailleurs, quelques douzaines), présente pourtant un peuple uni d'une façon idéale, grâce à la cohésion morale de tous ses habitants. Il en est de même des autres peuples. Entre un Français du Pas-de-Calais et celui des Alpes-Maritimes, il y a sans doute plus de divergences qu'entre un Danois et un Norvégien. Pourtant les deux premiers ont une patrie commune et les derniers deux patries diverses! Entre l'habitant du pays de Galles et celui du Yorkshire il y a évidemment plus de dis-

semblances qu'entre un Piémontais et un Dauphinois, et pourtant les uns tiennent à être Anglais pour les mêmes raisons qu'ont les autres de vouloir être Français ou Italiens.

Le cauchemar des races une fois dissipé, nous arrivons facilement à comprendre ce qu'est la patrie, dans le *sens humain* de ce mot.

Combien misérables nous paraissent aujourd'hui toutes les doctrines politiques et sociologiques basées sur le principe du sang !

De tous les moyens vulgaires de s'épargner l'étude approfondie des facteurs moraux et sociaux qui influent sur l'esprit humain, le plus grossier est celui, John dit Stuart Mill, qui consiste à attribuer les diversités de conduite et de caractère à des *différences naturelles*, propres aux peuples comme aux individus. A la lumière des faits réunis au cours de ce volume, on s'aperçoit, en outre, du ridicule immense qui s'attache aux théories raciales des peuples. Si le patriotisme était lié à nos conceptions de race, quelles métamorphoses incessantes ne faudrait-il pas lui faire subir ? La France, considérée pendant des siècles comme gauloise, nous est révélée soudain comme germaine ! Faut-il, dans ces conditions, sauter au cou des frères allemands et épouser en même temps les haines et les sympathies allemandes ? C'est ainsi qu'avec les découvertes historiques relatives aux races, il faudrait logiquement modifier nos amours, nos espérances, nos idéals, nos sentiments !

La vraie conception de l'humanité, loin de détruire le sentiment de patriotisme, ne fait que le fortifier et le rehausser. Ce n'est plus un instinct brutal du sang, mais une expression élevée de la communauté de l'idéal et des intérêts moraux et matériels. Avec les principes erronés des races pures et irréductibles, avec la théorie fausse des inégalités organiques, nous arrivons fatalement aux guerres intérieures et aux malentendus inextricables. Ces principes une fois abolis, nous concevrons la fraternité évidente et absolue entre les habitants du même pays, de même que la possibilité et la nécessité de s'acheminer vers sa réalisation politique et sociale.

Les différences entre hommes n'étant ainsi qu'individuelles, il n'y aura plus théoriquement de place pour les haines intérieures et extérieures, de même qu'il n'y en aura plus pour les infériorités sociales ou politiques des classes.

Sur les ruines du mensonge des races naissent ainsi la solidarité et la véritable égalité, toutes deux basées sur le sentiment rationnel du respect de la dignité humaine.

INDEX ALPHABÉTIQUE

OPINIONS DE LA PRESSE

AU SUJET DES DEUX PREMIÈRES ÉDITIONS DU *PRÉJUGÉ DES RACES*

En donnant ci-dessous quelques extraits d'études et d'articles consacrés à ce volume, l'auteur a tenu seulement à prouver que les opinions défendues par lui ne sont point isolées. Elles ont rencontré l'approbation de maints écrivains d'élite. Nous aurions pu multiplier à l'infini ces citations. Mais cette tâche serait superflue pour tous les esprits non prévenus.

Plusieurs conceptions de cet ouvrage ont été considérées comme trop hardies, au moment de leur apparition. Le bon sens et la vérité ont pourtant triomphé des « préjugés » enracinés par des mensonges séculaires. Le temps, nous l'espérons fermement, n'est même pas très éloigné où l'on s'étonnera qu'il ait fallu prouver certaines thèses évidentes....

EN FRANCE

. *Maître livre, un des plus importants de ces dernières années..* .

(J. Claretie, de l'Académie française, **Le Temps**)
Paris, 15 Septembre 1905.

.. *Livre remarquable où l'auteur combat la diversité des races humaines...*

(Prof. Charles Richet, de l'Académie de médecine, **Revue Générale des Sciences**)
1er Novembre 1905.

... *L'ouvrage est rempli d'intérêt. Il intéresse par le nombre des faits qu'il groupe et qu'il examine. Il intéresse plus encore par l'oppo-*

sition qu'il met en lumière entre sa thèse et celle des autres sociologues...

(H. Joly, de l'Institut, **Revue Philosophique**.)
Janvier 1905.

Beau livre. Il a montré admirablement surtout la vanité de tous les raisonnements basés sur l'histoire des peuples européens... Les chapitres sur la faillite de la psychologie des peuples, sur les Aryens, les Gaulois, les Germains, les Français, méritent d'être lus et médités par tous les historiens...

(Gabriel Monod, de l'Institut, **Revue Historique**.)
Novembre 1905.

Je ne sache pas d'ouvrage où, avec plus de verve à la fois et de précision scientifique, soit prise corps à corps la néfaste et vaine doctrine des races... C'est un devoir patriotique et humain qu'a rempli M. Finot, en chassant du trône scientifique un funeste usurpateur...

(A. Lambert, dans la **Revue Internationale de Sociologie**.)
Décembre 1905.

Il y est prouvé de main de maître que la théorie des prétendues races humaines est radicalement fausse. . La pensée socialiste applaudira chaleureusement à l'œuvre courageuse de cet esprit libre et fort...

(E. de Morsier, **Revue Socialiste**.)
Juin 1905.

... En démontrant par des arguments difficiles à refuter toute l'absurdite de la théorie de la race, l'auteur a fait non seulement un excellent livre, mais encore une œuvre de bon citoyen .

(J. Novicow, **Courrier Européen**.)
28 Avril 1905.

... C'est la meilleure réplique à la glorification du nietschéisme et du gobinisme qui voudrait nous faire regresser vers la vieille conception aristocratique et trouver dans le militarisme d'Outre-Rhin le type idéal du surhomme...

(Jules Bois, **Gil Blas**.)
4 Juin 1905.

... L'auteur y a appliqué avec la rigueur de la méthode scientifique le solide jugement de son expérience et le concours de ses observations personnelles. .

(**La Renaissance Latine**.)
15 Mai 1905.

... Il serait vain de vouloir apprécier, ou meme exposer en son ensemble un volume de cinq cents pages ou tout se tient, où tout s'ordonne, qui est le magistral résumé de vingt sciences différentes, véritable encyclopédie toute ardente d'esprit, de clarté, d'éloquence et de dialectique...

(Gabriel Trarieux, **Petite Gironde**.)
3 Juin 1905.

... L'ouvrage de M. Finot, riche en renseignements puisés aux meilleures sources et tout pénétré de sentiments généreux, constitue un document de premier ordre sur l'obscur problème des races...

(M. Muret, **Journal des Débats**.)
12 Juin 1905.

... La Science s'accorde avec les désirs généreux des pacifistes et des humanitaires, il faut savoir gré à M. Jean Finot de l'avoir aussi sûrement et aussi brillamment démontré...

(Louis Lumet, **Lyon Universitaire**.)
14 Juillet 1905.

... En un livre considérable — œuvre de bonne foi scientifique et de consolante philanthropie — l'auteur vient de parachever Flaubert en nous dévoilant les désastreuses conséquences et le stupide illogisme du Préjugé des Races . . .

(Stefane-Pol, **Grande Revue**.)
15 Juillet 1905.

... On lira avec beaucoup de profit ce livre très substantiel. L'auteur, très laborieux, très curieux, très informé, a voulu se faire une idée de la science ethnographique et après un long travail s'étant aperçu que cette science n'existe pas, a accumulé avec une sorte de cruauté, avec ce que Renan aurait appelé une « haute taquinerie scientifique » toutes les preuves, les considérables et les petites, établissant que cette science n'existe pas...

(Emile Faguet, de l'Académie Française, **Revue Latine**.)
25 Septembre 1906.

... J'ai à cœur de saluer ici un livre qui fit grand bruit et qui est certainement l'une des œuvres les plus originales et les plus fortes de ce temps. Il a pour titre Le Préjugé des races *et pour auteur M. Jean Finot. Dans ce bel ouvrage, écrit dans un style clair, éloquent et simple, l'auteur s'efforce de combattre la théorie de « l'échelle » des races...*

(**Figaro**.)
29 Septembre 1905.

A L'ÉTRANGER

Rarement on a vu un livre arriver dans un moment aussi opportun, un livre aussi utile, aussi nécessaire que celui de Jean Finot...

(Dr Max Nordau, **Neue Freie Presse**, Vienne.)

Puisse ce livre beau et bienfaisant être lu par tout le monde...

(Professeur Georg. Brandes, dans **Politiken**, Copenhague.)

Livre charmant, plein d'esprit et de science, amusant et instructif...

(W. T. Stead, **Review of Reviews**, Londres.)

Livre lumineux où les préjugés des races se trouvent combattus avec vigueur...

(M. Ugarte, **La Nacion**, Buenos-Ayres.)

L'auteur, dont les travaux sur les Anglais et les Français *ont plus fait pour leur rapprochement que les efforts des diplomates, y prouve, en s'appuyant sur les données empruntées à une série de sciences, l'inanité des préjugés des races...*

(P. Lombroso, **Secolo**, Milan.)

... C'est le plus rude assaut qui ait encore été livré aux doctrines aristocratiques des savants qui étudient les races humaines et la psychologie des peuples...

(J. Gilkin, **Journal de Bruxelles**.)
4 Avril 1905.

... L'apparition de ce livre est un événement très important. Ses conclusions sont radicales et surprenantes... L'ensemble de cet ouvrage brillant mérite d'être lu et médité, surtout aux Etats-Unis...

(**Evening Post**, New-York.)

... La valeur destructive de toutes les stupidités anthropologiques réfutées dans ce volume est inappréciable... Ce qu'il nous dit au sujet du mélange des races mérite d'être particulièrement relevé... La partie concernant la description de la France contemporaine est tout à fait remarquable...

(H. G. Wells, **Daily Chronicle**, Londres.)

... L'auteur qui est un des destructeurs connus des erreurs et des dogmes, démontre ici le mal fondé du préjugé des races...

(**Berliner Tageblatt.**)

... L'auteur poursuit un but scientifique et un but politique. Il prouve d'une façon manifeste tout le mal que la théorie des races a fait à l'humanité. Sa faillite de la psychologie des peuples est tout à fait remarquable...

(**Frankfurter Zeitung.**)

Jean Finot démontre avec raison que la Science moderne n'autorise aucunement la croyance aux vertus spécifiques des races...

(**Petermanns Geographische Mitteilungen.**)

... L'auteur, dans son ouvrage très réussi, procède d'une façon cruelle à l'égard des aberrations de l'anthropologie. Le livre mérite d'être chaleureusement recommandé bien qu'il aille un peu loin dans ses affirmations relatives à la race indo-germanique...

(Ernst Müller, **Preussische Jahrbücher**, Berlin.)

... Ses adhérents et ses adversaires applaudiront à la forme savante et brillante de cet ouvrage, tendant à réconcilier les données de la Science avec les aspirations généreuses de la charité chrétienne et de l'âme moderne...

(R. Paulucci dit Calboli, **Nuova-Antologia**, Rome.)

... Dans cet ouvrage de grande valeur scientifique, qui absorbe les problèmes les plus grands de l'avenir des races, l'auteur combat et détruit victorieusement nos origines aryennes. Il réduit à néant les préjugés semés à profusion par Gobineau et ses adhérents...

(H. Saint Edme, **Nuestro Tiempo**, Madrid.)

Ouvrage de grand mérite, sobre dans ses conclusions, clair et moderne dans son argumentation, il apporte beaucoup de lumière sur des questions bien obscures...

(**Contemporary Review**, Londres.)
Février 1907.

Mes compatriotes devraient lire cet ouvrage et méditer sur ses données...

Th. Roosevelt, Président des Etats-Unis.
(**Lettre ouverte au Dr A. Shaw.**)
